

STÉPHANE MALLARMÉ

Correspondance

1854-1898

ÉDITION ÉTABLIE,
PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR BERTRAND MARCHAL

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

POÉSIES.

UN COUP DE DÉS JAMAIS N'ABOLIRA LE HASARD.

VERS DE CIRCONSTANCE.

IGITUR OU LA FOLIE D'ELBEHNON.

LES DIEUX ANTIQUES.

THÈMES ANGLAIS POUR TOUTES LES GRAMMAIRES.

LES GOSSIPS DE MALLARMÉ.

LES NOCES D'HÉRODIADE.

RECUEIL DE « NURSERY RHYMES ».

CORRESPONDANCE (1862-1871).

CORRESPONDANCE, T. II : 1871-1885.

CORRESPONDANCE, T. III : 1886-1889.

CORRESPONDANCE, T. IV : 1890-1891.

CORRESPONDANCE, T. V : 1892.

CORRESPONDANCE, T. VI : JANVIER 1893-JUILLET 1894.

CORRESPONDANCE, T. VII : JUILLET 1894-DÉCEMBRE 1895.

CORRESPONDANCE, T. VIII : 1896.

CORRESPONDANCE, T. IX : 1897.

CORRESPONDANCE, T. X : 1897-1898.

CORRESPONDANCE, T. XI : SUPPLÉMENT, ERRATA ET ADDENDA AUX
TOMES I À X (1862-1898).

LETTRES À MERY LAURENT.

Dans la collection Bibliothèque de la Pléiade

ŒUVRES COMPLÈTES.

Dans la collection Folio classique

CORRESPONDANCE COMPLÈTE (1862-1871), *suivi de* LETTRES SUR LA POÉSIE
(1872-1898).

Dans la collection Poésie

POÉSIES.

IGITUR — DIVAGATIONS — UN COUP DE DÉS.

VERS DE CIRCONSTANCE *avec des inédits.*

CORRESPONDANCE

STÉPHANE MALLARMÉ

CORRESPONDANCE

1854-1898

*Édition établie,
présentée et annotée
par Bertrand Marchal*

*Ouvrage publié sous la direction
de Jean-Yves Tadié*

The logo for the NRF (Nouvelle Revue Française) collection, consisting of the lowercase letters 'nrf' in a stylized, cursive script.

GALLIMARD

Ouvrage publié avec le concours du CELLF
(Centre d'étude de la langue et des littératures françaises –
UMR 8599 et UMR 1621)



Ouvrage édité avec le soutien de la Fondation d'entreprise La Poste

La Fondation d'entreprise met en œuvre un mécénat original et éclectique en faveur de l'expression écrite. Mécène de l'écriture épistolaire, elle soutient l'édition de correspondances et les manifestations qui les mettent en valeur. Elle s'engage en faveur de ceux qui sont exclus de la pratique, de la maîtrise et du plaisir de l'écriture. Enfin, elle favorise l'écriture novatrice : elle dote des prix qui la récompensent, elle encourage les jeunes talents qui associent texte et musique et elle explore l'écriture électronique à l'image de sa revue Florilettres – diffusée par email et en consultation sur le site Internet de la Fondation www.fondationlaposte.org –.



© Éditions Gallimard, 2019.

Malgré leurs efforts, les Éditions Gallimard n'ont pas réussi à retrouver les titulaires des droits de certaines lettres jusqu'à présent inédites. Ceux-ci sont invités à se faire connaître aux Éditions.

À la mémoire de ma femme.

B. M.

AVANT-PROPOS

Enfin nous allons nous voir, et regagner le temps perdu l'an passé ! — Et ne plus écrire, car j'abhorre les lettres, (que je ne reçois pas). Tu sais qu'une lettre m'agace au point que pendant deux jours, je ne peux plus travailler — quand elle ne me brise pas. C'est si banal, au fond. On passe sa vie à penser d'adorables choses de ses amis, et, un beau jour, il faut que pendant une heure on prenne une plume pour lui griffonner les premières sottises qui vous viennent au cerveau. Ne me parle donc plus de lettres, de longs silences, tyran. On s'aime, pendant ces silences, et tout est mieux.

À Henri Cazalis, juillet 1864

Chez un poète dont on connaît le penchant pour l'écriture réflexive, il est naturellement possible de glaner, de lettre en lettre, les éléments d'un discours sur la correspondance, qui est surtout un discours contre la correspondance. Pour qui a fait très tôt le choix de vouer sa plume à la poésie, l'activité épistolaire, dévoreuse de temps et synonyme d'écriture forcée, ou parasite¹, figure le repoussoir absolu, ou le négatif, de la seule écriture qui vaille :

[...] vous savez que les lettres ne s'arrachent au poète en train d'un travail, qu'à la façon du linge sur la peau d'un lépreux, ou douloureusement !

À Albert Mockel, 15 janvier 1888

De là le motif récurrent dans cette correspondance, même lorsqu'il s'agit, dans les années 1860, des amis les plus proches, de la haine ou de l'horreur des lettres :

Comprends donc mon silence : j'ai environ vingt lettres à écrire par mois, ou trente. Je les remets chaque jour ; ce sont des plaies qu'il faut rouvrir. Sans compter qu'une lettre me fait horreur de ma plume, et que je ne la

1. « Travail hier, et cette vermine de quelques lettres dans l'après-midi. » (À Geneviève Mallarmé, 28 juillet 1891.)

reprends plus, pendant les plusieurs jours qui suivent, pour mes compositions littéraires...

À Henri Cazalis, 23 mars 1864

Tu juges mon horreur, en ce moment pour tout ce qui ressemble à une lettre, et tu me pardonneras les paroles en l'air et la brièveté de ce billet, que j'écris sur petit format, moins pour te dire peu de choses, que pour user de supercherie avec moi-même et me laisser croire qu'il n'est pas un surcroît à mes missives.

À Théodore Aubanel, 31 décembre 1865

[...] j'ai horreur des lettres, et les crayonne le plus salement possible pour en dégoûter mes amis.

À François Coppée, 5 décembre 1866

Pardon de cette lettre cursive. Je hais tant les lettres que je ne puis en écrire qu'en leur donnant le style et l'écriture de lettres d'affaires et forcées.

À Henri Cazalis, 31 juillet 1867

Ce qui était vrai dans les années 1860 le deviendra encore bien davantage dans les quinze dernières années de la vie du poète quand sa notoriété enfin acquise lui vaudra, outre de multiples sollicitations pour des préfaces, des entretiens ou des réponses à des enquêtes, d'être le saint Sébastien des envois de livres et vouera ce martyr des lettres aux travaux forcés des remerciements: «Je ne suis plus, écrit-il à Jules Boissière le 25 juillet 1893, que le correspondant qui machinal répond aux envois de livres; quand ils s'accumulent jusqu'au scandale.» De fait, dans ces dernières années, plusieurs jours par mois, dits les jours de lettres, «jours rayés de l'existence», sont consacrés aux réponses et aux remerciements, comme le poète s'en plaint, dans une lettre bien entendu, à sa femme et à sa fille:

Hier, a commencé une journée d'écriture, la bibliographie, ou notes, du livre à recopier et, le soir, des lettres aux dames Normant et autres perruchets; avant l'avalanche de cette première après-midi. Tout à l'heure je revois des épreuves enfin reçues. Que je sois ici ou dans ma chambre de Paris, par ces jours rayés de l'existence, peu importe: j'ai cinquante deux lettres et billets en réponse à des livres.

Aux dames Mallarmé, 13 novembre 1896

ou, plus familièrement, à Méry Laurent:

Aujourd'hui, ma seule après-midi de congé, au lieu de faire un tour sur l'eau ou dans le bois, j'écris un monceau de lettres, en disant, tout bas, *Caca*, d'avance à chaque personne en faveur de qui je prends un nouveau carton [...]

À Méry Laurent, 26 juin 1898

Il en résulte que ce motif de l'horreur des lettres en appelle un second, qui relève à la fois de la dénégation, et de la prétérition: Mallarmé écrit

une lettre pour dire qu'il n'écrit pas de lettre, ou « Ceci n'est pas une lettre ». Témoin ce petit florilège :

(Je me mets d'abord sur la défensive en te prévenant que ceci n'est pas une lettre !)

À Henri Cazalis, 29 mai 1867

Je suis exténué de lettres : ceci n'en est donc pas une.

À Henri Cazalis, 7 octobre 1867

Mais dès que je romprai avec différents mauvais sorts, j'irai droit au palais vous rappeler votre bonne invitation, et nous causerons alors, parceque par lettres c'est trop dur. Je ne suis plus épistolaire du tout.

À Jean Marras, 2 janvier 1886

Ce mot. Je n'écris pas de lettres, la vôtre est exquise.

À Calixte Rachet, 29 décembre 1886

Je suis déchiré entre la peine de vivre et mon travail solitaire, et n'écris même plus une lettre, j'en ai fait le vœu [...].

À Valère Gille, 20 décembre 1890

Mon retard, vous le pardonnerez, je n'écris de lettres [...].

À Jacques Zébaume, fin mars 1891

J'ai renoncé à toute lettre ; on n'écrit pour les siens qu'à travers soi.

À Octave Mirbeau, 5 avril 1892

[...] je n'écris jamais de lettres, parceque cela n'en finit pas [...].

À Paul Lacomblez, 21 juin 1892

Je viens d'être malade tout un mois et, moi qui n'écris jamais de lettres, hostile ou vague pour tout papier.

À Charles Bonnier, mars 1893

Jamais une lettre.

À Jules Boissière, 25 juillet 1893

Vous me pardonnez ma brièveté, je n'écris jamais de lettres ; vous presse, seulement et de grand cœur, ici, la main.

À Marius Gossez, 26 ou 27 avril 1898

Ce qui, en termes plus galants (pour Méry Laurent bien entendu), peut se dire encore :

Ceci n'est pas une lettre, mais deux baisers / de ton / SM

À Méry Laurent, 24 août 1892

Mallarmé peut ainsi signer une lettre du 12 octobre 1894 à Charles-Louis Philippe : « Celui qui n'écrit pas de lettres ».

On ne sera pas tout à fait dupe, évidemment, de la rhétorique épistolaire du poète, pour qui les seules lettres qui soient des lettres, de vraies lettres,

« bonnes », « exquis », « charmantes », sont celles de ses correspondants... Mais on aurait tort aussi de ne pas y voir quelque chose de plus. Dans le « Ceci n'est pas une lettre » de Mallarmé, il y a sans doute moins que dans le « Ceci n'est pas une pipe » de Magritte, mais plus qu'une simple affectation de modestie. Au-delà de l'opposition toute rhétorique entre les vraies lettres (celles des autres) et les siennes qui ne sont que des mots rapides ou de simples billets, on peut y reconnaître, d'une part, la justification du changement de régime de la correspondance de Mallarmé, entre les longues lettres des années 1860 où le poète confie à ses amis les plus proches ses états d'âme et les débats de conscience de l'amoureux aussi bien que les affres du créateur exigeant, et les petits cartons ou cartes de visite des dernières années où un Mallarmé en retrait paraît ne rien faire d'autre que sacrifier aux devoirs de la civilité littéraire. Mais la dénégation visant la lettre peut rappeler aussi une autre dénégation caractéristique du poète lorsqu'il évoque son œuvre poétique, une autre dénégation qui pourrait se formuler ainsi : ceci n'est pas un livre. Dans la lettre autobiographique à Verlaine du 16 novembre 1885 destinée à rendre public son rêve de Livre, Mallarmé évoque en ces termes la perspective de publication de ses poèmes :

Rien de si simple alors que je n'aie pas eu hâte de recueillir les mille bribes connues, qui m'ont, de temps à autre, attiré la bienveillance de charmants et excellents esprits, vous le premier ! Tout cela n'avait d'autre valeur momentanée pour moi que de m'entretenir la main ; et quelque réussi que puisse être quelquefois un des [morceaux] à eux tous c'est bien juste s'ils composent un album, *mais pas un livre*¹. Il est possible cependant que l'Éditeur Vanier m'arrache ces lambeaux mais je ne les collerai sur des pages que comme on fait une collection de chiffons d'étoffes séculaires ou précieuses. Avec ce mot condamatoire d'*Album*, dans le titre, *Album de vers et de prose*, je ne sais pas [...].

Le recueil, encore à venir, de ses Poésies ne sera pas un livre. Quant au volume des *Divagations*, ce recueil des textes en prose paru en 1897, il s'ouvre sur cet avertissement : « Un livre comme je ne les aime pas, ceux épars et privés d'architecture. » Si le Livre, comme le rappelle la lettre autobiographique à Verlaine, ne peut être qu'« architectural et prémédité », ce livre-là non plus, décidément, n'est pas un livre.

Il y a bien homologie entre la dénégation qui vise la correspondance (« ceci n'est pas une lettre ») et celle qui vise l'œuvre (« ceci n'est pas un livre »). Dans les deux cas, l'œuvre réelle est disqualifiée au regard de l'œuvre idéale. Ce n'est donc pas un hasard si, dans la lettre autobiographique à Verlaine encore, Mallarmé utilise, pour évoquer son œuvre poétique réelle au regard du Livre, une métaphore empruntée au registre de la correspondance :

Au fond je considère l'époque contemporaine comme un interrègne pour le poète, qui n'a point à s'y mêler : elle est trop en désuétude et en efferves-

1. Nous soulignons.

cence préparatoire, pour qu'il ait autre chose à faire qu'à travailler avec mystère en vue de plus tard ou de jamais et de temps en temps *à envoyer aux vivants sa carte de visite*¹, stances ou sonnet, pour n'être point lapidé d'eux, s'ils le soupçonnaient de savoir qu'ils n'ont pas lieu.

Que sont les poèmes déjà publiés ou encore à paraître de Mallarmé ? De simples cartes de visite. Rhétorique si l'on veut, mais rhétorique supérieure, en ce qu'elle renvoie à la fois à l'Histoire (l'interrègne contemporain), et à l'essence de la littérature, c'est-à-dire, en somme, à la lettre.

Ce n'est donc pas parce que les lettres de Mallarmé ne sont pas des lettres qu'il faut se priver de cette correspondance, pas plus que ce n'est parce que ses œuvres poétiques ne sont pas des livres qu'il faut les remiser aux oubliettes de la littérature. Ce qu'il convient en revanche de garder à l'esprit, c'est qu'au-delà du rituel social² auquel elle sacrifie, au-delà des anecdotes qu'elle comporte, la correspondance, comme l'œuvre poétique, ne trouve son véritable sens que d'être lue dans cette perspective d'une réflexion sur le fondement même de la littérature, et sur sa finalité idéale.

*

On peut distinguer dans cette correspondance trois périodes essentielles :

— La première période, des premières publications en 1862 à l'installation à Paris à la fin de 1871, celle de tous les débuts, celle surtout de la longue crise qui va représenter pour le poète sa révolution copernicienne, se caractérise par de très longues lettres où Mallarmé se confie à quelques correspondants privilégiés (Henri Cazalis, Eugène Lefébure, Armand Renaud, Théodore Aubanel...) tant sur les intermittences du cœur que sur son évolution poétique, intellectuelle ou spirituelle.

— La deuxième, de 1872 à 1884, qui couvre les années parisiennes d'un poète qui n'est encore connu que d'un milieu très restreint, où il passe pour un parnassien marginal, ou excentrique, voit la correspondance changer de nature : s'effacent les correspondants privilégiés des premières années, et les longues lettres personnelles cèdent la place à celle d'un homme de lettres construisant ses réseaux avec ses pairs et s'appliquant à jouer, à travers journaux et revues, les animateurs du (petit) monde littéraire. C'est aussi l'époque du drame de la maladie et de la mort d'Anatole, qui fait ressurgir pendant quelques mois une correspondance suivie avec Cazalis, mais le Cazalis médecin et non plus le poète.

— La troisième enfin, de 1884 à sa mort, est celle de la notoriété de Mallarmé, consacrée par *Les Poètes maudits* de Verlaine et surtout *À rebours* de Huysmans, notoriété qui se traduit par la multiplicité des entreprises éditoriales, et par les sollicitations nombreuses dont fait l'objet celui qui devient bientôt, à son corps défendant, la figure de proue du symbolisme

1. Nous soulignons.

2. Ce que Pascal Durand appelle dans son dernier livre (*Mallarmé : du sens des formes au sens des formalités*, Seuil, 2008) le sens des formalités.

naissant. Il en résulte deux modifications essentielles de la correspondance : d'une part l'accroissement exponentiel du nombre des lettres, qui va de pair avec une réduction drastique de leur longueur (dans cette dernière période, Mallarmé abandonne, sauf exception, le papier à lettres pour de petits cartons ou de simples cartes de visite, notamment pour les remerciements de livres) ; d'autre part l'apparition d'une nouvelle variété de correspondance, la correspondance avec les éditeurs (Vanier, Dujardin, Deman, Lacomblez...) qui permet de suivre l'élaboration et/ou l'avortement des publications projetées, de l'édition photolithographiée des *Poésies* au *Coup de dés*. Cette dernière période, qui est aussi celle de la correspondance avec Méry Laurent, est encore celle, à partir de 1893, de la retraite du poète, et par là même de ses séjours plus fréquents seul à Valvins qui nous valent, par intermittence, de longues chroniques de Valvins au jour le jour pour sa femme et sa fille.

Au-delà de cette périodisation sommaire, l'ensemble de cette correspondance, dans sa diversité, présente un quadruple intérêt :

— Un intérêt sociologique. La correspondance de Mallarmé, par la diversité des destinataires, est un extraordinaire document sur les réseaux de sociabilité littéraire (et politico-littéraires) du dernier tiers du siècle dix-neuvième, en même temps que le meilleur démenti des clichés qui ont encore cours sur la solitude d'un poète résolument hors du monde.

— Un intérêt biographique. On peut lire cette correspondance comme une autobiographie de Mallarmé, autobiographie poétique et intellectuelle avant tout, mais qui révèle aussi bien des aspects de sa vie quotidienne, en province d'abord, à Paris et à Valvins ensuite.

— Un intérêt esthétique-poétique. La correspondance permet de mesurer à la fois la continuité et l'évolution de la poétique et plus largement de l'esthétique de Mallarmé ; elle constitue de ce point de vue un réservoir inépuisable de citations plus directement utilisables par la critique que celles des textes théoriques, beaucoup plus abscons, des *Divagations*.

— Un intérêt génétique enfin. C'est par la correspondance que nous connaissons la genèse de maints poèmes et que nous entrons dans les coulisses de l'œuvre. C'est dans la correspondance qu'on lira par exemple le principe de fabrication de « L'Azur », la genèse du sonnet en —ix et la justification du ptyx, une paraphrase et une traduction littérale du « Tombeau d'Edgar Poe » ou encore un commentaire sur l'« Hommage » à Wagner.

Henri Mondor, qui a tant fait pour Mallarmé en général et pour la correspondance en particulier, en avait bien perçu ces trois derniers intérêts. À une époque où il était seul à disposer d'une très grande partie des lettres qu'il avait lui-même rassemblées, il en avait tiré successivement un triple profit, avant même d'en envisager la publication intégrale à la fin des années 1950 : une biographie, *Vie de Mallarmé*¹, largement fondée sur la correspondance, une anthologie critique, *Propos sur la poésie*², et l'appareil

1. Henri Mondor, *Vie de Mallarmé*, Gallimard, 1941.

2. Stéphane Mallarmé, *Propos sur la poésie*, éd. Henri Mondor, Monaco, Éd. du Rocher, 1951.

critique des *Œuvres complètes*¹ pour la Bibliothèque de la Pléiade. Depuis que la *Correspondance* a commencé à paraître en 1959, il n'est aucun biographe, aucun éditeur, aucun commentateur de Mallarmé qui n'y ait largement puisé informations et citations. Cette correspondance a donc à la fois une préhistoire, et une histoire qu'il convient de rappeler sommairement au seuil de cette nouvelle édition.

*

En 1985, Lloyd James Austin faisait paraître le onzième et dernier tome de la *Correspondance* de Mallarmé. Ainsi prenait provisoirement fin une entreprise commencée en 1959 par Henri Mondor et Jean-Pierre Richard² et que Lloyd James Austin, après le retrait du second et la mort du premier, dut assumer seul depuis le tome II, paru en 1965³. Alors que trois tomes étaient prévus à l'origine pour le petit millier de lettres rassemblées par Henri Mondor, Lloyd James Austin, recruté par celui-ci pour assurer le travail d'édition et d'annotation du tome II en raison du grand nombre de correspondants de langue anglaise pour cette période, se retrouva bien malgré lui, après la mort prématurée du chirurgien collectionneur et éditeur, seul maître d'œuvre d'un chantier qui allait prendre une ampleur insoupçonnée : la multiplication des lettres retrouvées, qui devait tripler le chiffre initial, compliqua singulièrement la tâche de l'éditeur solitaire (avec tout ce que cela impliquait, outre la traque de lettres inédites, de recherches nouvelles pour la datation des lettres non datées, l'identification des destinataires inconnus ou oubliés et la collecte des informations nécessaires pour la compréhension de lettres souvent allusives) et allongea considérablement les délais. Fin provisoire, a-t-on dit, parce qu'une correspondance est, sauf exception, une entreprise infinie. Dès 1986, Lloyd James Austin lui-même faisait paraître un premier supplément de cette *Correspondance*, contenant une vingtaine de lettres nouvelles, dans la revue anglaise *French Studies*. Ce premier supplément serait suivi de cinq autres, dans la même revue, jusqu'en janvier 1994, date à laquelle, moins d'un an avant sa mort, il nous demandait de prendre le relais, tant pour la publication de nouveaux suppléments que pour la réfection, toujours ajournée, du tome premier, dont le texte, pour avoir été établi la plupart du temps sur de simples copies, était souvent fautif. C'est ainsi que parurent successivement la réfection du tome I en 1995⁴, l'édition séparée de l'ensemble des lettres jusque-là interdites à Méry Laurent en 1996⁵, et deux nouveaux suppléments, le premier, en 1996 encore, dans *French Studies*, le deuxième, en 1999, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*. De tout cela résultait

1. Stéphane Mallarmé, *Œuvres complètes*, éd. Henri Mondor et Georges Jean-Aubry, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1945.

2. Stéphane Mallarmé, *Correspondance* [I], 1862-1871, éd. Henri Mondor et Jean-Pierre Richard, Gallimard, 1959.

3. Stéphane Mallarmé, *Correspondance* II-XI, 1872-1898, éd. Henri Mondor et Lloyd James Austin, Gallimard, 1965-1985.

4. Stéphane Mallarmé, *Correspondance complète (1862-1871)*, suivi de *Lettres sur la poésie (1872-1898)*, éd. Bertrand Marchal, coll. Folio, Gallimard, 1995.

5. Stéphane Mallarmé, *Lettres à Méry Laurent*, éd. Bertrand Marchal, Gallimard, 1996.

évidemment une dispersion dommageable de la correspondance de Mallarmé : dispersion double, interne à l'édition Mondor-Richard puis Mondor-Austin puisque cinq des onze tomes comportent des suppléments et des corrections (voire des corrections de corrections), et externe, puisque à ces onze tomes (représentant douze volumes) il fallait ajouter la réfection du tome I, les lettres à Méry Laurent, les sept suppléments parus dans *French Studies* (et regroupés en volume à Oxford en 1998¹), et le huitième supplément de la *RHLF*.

De là l'idée d'une nouvelle édition regroupant en un seul volume l'ensemble des lettres de l'actuelle édition, mais aussi toutes les lettres publiées depuis, reclassées à leur place. Cette nouvelle édition ne se justifie cependant pas par le seul souci de faciliter la consultation de ce qui existe déjà. Elle est véritablement une édition nouvelle, tant d'un simple point de vue quantitatif que par le travail éditorial.

— D'un point de vue quantitatif, cette édition est sensiblement augmentée : l'édition Mondor-Richard-Austin comportait 3 340 numéros de lettres, mais sur ces 3 340 numéros, 629 correspondaient à des lettres fantômes (attestées mais non retrouvées). Elle comportait donc en fait 2 711 lettres (entières ou partielles) réelles. Cette nouvelle édition en comporte, elle, 3 340, donc 629 lettres de plus, soit 107 apportées par les suppléments publiés, 144 par les lettres à Méry Laurent, et surtout 378 lettres nouvelles (dont 7 lettres d'enfance), qui sont pour la plupart complètement inédites. À cela s'ajoute que nombre de lettres dont n'avaient été publiés que des fragments sont données ici intégralement pour la première fois.

— Quant au travail éditorial, cette édition, si elle bénéficie bien évidemment de l'acquis inestimable que représente l'édition Mondor-Austin, a été réalisée à nouveaux frais, tant pour l'établissement du texte que pour l'annotation : nous nous sommes efforcé de vérifier, chaque fois que possible, le texte sur les originaux (c'est le cas de 2 908 lettres sur 3 340, soit une proportion de 87 %), ce qui nous a conduit, parfois, à corriger certaines lettres, à en redater d'autres (de quelques jours ou de quelques années), voire à modifier l'identification du destinataire. C'est ainsi, par exemple, qu'une lettre à Édouard Dujardin du 9 juin 1892 est devenue une lettre à Charles Morice du 14 mai 1891. Pour l'annotation, l'objectif étant de fournir le maximum d'informations dans le minimum de place, nous avons essayé, dans la mesure du possible, d'identifier toutes les personnes nommées ou évoquées dans les lettres, fussent-elles de simples voisins de Mallarmé à Valvins, et de leur donner, par le recours aux archives, un état civil minimal (année de naissance-année de mort) ; nous avons essayé aussi, par le dépouillement des journaux et revues de l'époque, d'explicitier toutes les références et d'éclairer toutes les allusions, même les plus insignifiantes.

Pour autant, cette nouvelle édition ne prétend nullement rendre caduque l'édition première, qui restera une mine inépuisable d'informations surtout à partir du tome III, par la mention des lettres fantômes, par

1. Stéphane Mallarmé, *Correspondance : compléments et suppléments*, éd. Lloyd James Austin, Bertrand Marchal et Nicola Luckhurst, Oxford, Legenda, 1998.

la transcription des indications portées sur les enveloppes (adresse, cachets postaux), par la publication en notes des lettres reçues par Mallarmé, par deux chronologies pour chaque volume (l'une, biographique, l'autre concernant les poèmes, articles ou projets) et par divers appendices et index (index des correspondants, index des livres reçus, sans compter l'index général). Pour cette édition, qui a fait le choix d'un appareil critique limité, nous avons renoncé à indiquer les lettres fantômes ; nous avons renoncé aussi à donner les indications portées sur les enveloppes, sauf si elles comportent un quatrains-adresse, ou un post-scriptum ; nous ne publions pas, sauf exception, les lettres des correspondants, mais nous en donnons des extraits, ou des résumés, chaque fois qu'ils éclairent les allusions de Mallarmé. Priorité a été donnée, par ces quelques sacrifices et par des notes réduites mais fournissant, autant que possible, toutes les informations nécessaires, aux lettres elles-mêmes, qui révèlent les différentes facettes du génie de Mallarmé, et à la facilité de lecture de cette correspondance.

*

Cette nouvelle édition est évidemment redevable à beaucoup. À Lloyd James Austin (†) en tout premier lieu, qui ne m'a pas seulement confié la tâche de continuer son œuvre, mais aussi ses archives concernant la correspondance. Aux collectionneurs ensuite, publics ou privés, et aux marchands d'autographes sans la générosité de qui ce travail n'aurait pu être accompli. Que soient particulièrement remerciés Mmes Jacqueline Payant et Marie-Thérèse Stanislas, Mme Françoise Morel (†), MM. André Rodocanachi (†), Bernard Malle (†), Paul Morel (†), Louis Clayeux (†), Pierre Berès (†), Jacques Polge, M. et Mme Thierry Bodin, MM. Michel Castaing (†), Christian Galantaris, Benoît Forgeot, Bernard Loliée, Alain Nicolas, Jean-Baptiste de Proyart, Jacques T. Quentin, Jean Raux, Renato Saggiori, Jean-Claude Vrain, M. Gilbert Arnould d'Andilly, Mme Roseline Bacou (†), MM. Pierre Bergé, Jean A. Bonna, Édouard-Henri Fischer, Mme Adrienne Fontainas (†), Mme Catherine Gide (†) et M. Peter Snyder, MM. Hubert Heilbronn, Pierre Leroy, Mmes Florence Arnaud, Nathalie Demarest (†), MM. Pascal de Sadeleer, Pascal Fulacher, Yasuo Kashiwakura, Gordon Millan, Michel Scognamillo, Louis Siaud (†), Claude Van Loock ; Mmes Mauricette Berne, Florence Callu, M. François Chapon, Mmes Montserrat Comas Güell, Sabine Coron, M. Frans De Haes, Mme Isabelle Diu, M. Christian Joubaux, Mmes Marianne Mathieu, Hélène Oblin-Pillu, MM. Yves Peyré, Marc Quaghebeur, Mme Marie-Anne Sarda, M. Fabrice Van de Kerckhove, la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, la Bibliothèque nationale de France, la Bibliothèque de l'Arsenal, la Bibliothèque de l'Institut, les Archives de l'Académie française, la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, les Archives nationales, le musée Mallarmé, le musée Marmottan, le musée Rodin, le musée Calvet et la Bibliothèque municipale d'Avignon, le musée des Lettres et Manuscrits, le musée Mistral de Maillane, les Archives de l'Académie Goncourt à la Bibliothèque municipale de Nancy, la Bibliothèque municipale de

Bordeaux, la Bibliothèque municipale de Provins, les Archives municipales de Neuilly, les Archives municipales de Sens, les Archives des Pyrénées-Atlantiques; la Bibliothèque royale de Belgique et les Archives et musée de la Littérature, la Bibliotheca Wittockiana (Bruxelles), de Museum Plantin-Moretus (Anvers), le Musée royal de Mariemont (Morlanwelz); de Gemeentebibliotheek van Rotterdam; la Bibliothèque publique et universitaire de Genève; la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne; les Archives de l'État du Valais (Sion); the British Library, the Taylor Institution (Oxford), the Saint John's College Library (Cambridge), the Leeds University Library, the University of Glasgow Library; the Library of Congress (Washington), the Pierpont Morgan Library (New York), the Folger Shakespeare Library (Washington), the Princeton University Library, the Beinecke Library (Yale), the Thomas W. Evans Museum and Dental Institute (Philadelphie), the Pennsylvania State University Library, the John Hay Library (Providence), the Harry Ransom Center (Austin, Texas), the Enoch Pratt Free Library (Baltimore), the Kenneth Spencer Research Library (Lawrence), the Alderman Library, University of Virginia (Charlottesville), the University of California Los Angeles Library, the Bowdoin College (Brunswick); la Biblioteca Museu Víctor Balaguer (Vilanova i la Geltrú); la Biblioteca Geral da Universidade de Coimbra; das Stefan George Archiv (Stuttgart); Munchmuseet (Oslo); la Biblioteca V. Urechia (Galati, Roumanie); l'université Hitotsubashi (Tokyo); les maisons de vente Alde, Artcurial, Pierre Bergé et associés, Christie's, Ferri, Roumet, Sotheby's.

Que soient aussi remerciés Mme Madeleine Ambrière (†), M. Francis Ambrière (†), Mme Florence Arnaud, MM. Giles Barber (†), Gilles Barnaud, Paul Beauvais, Jacques Benelli, Grégoire Beurrier, Mmes Laurence Boudart, Élixa Bourdonnay, MM. Marcel Brient, Bernard Brousse, Mme Cécile Buffet, M. Frédéric Castaing, Mmes Marie-Claude Char, Adriana Chimu-Harley, MM. Henri Clarac, Pierre-Marie Cuny, Mme Marie Dabadie, M. Jean Darquet (†), M. et Mme Delbousquet, MM. Jérôme Delcamp, Arnel Diverrès (†), Mme Doublet-Vaudoyer, MM. Roman Doubrovkine, Luc Duchamp, Jean-Luc Faivre, Élie-Charles Flamand (†), Philippe Fontana, Jean-Paul Goujon, Édouard Graham, Frédéric K. Harnisch, Mmes Anne Heilbronn, Séverine Hervelin, MM. Olivier Jean Lawrence Joseph, Jean-David Jumeau-Lafond, Jean-Jacques Lefrère (†), Frank Lestringant, Emmanuel Lorient, Pierre Magnier, Pierre Maréchaux, Mme Virginie Maslet, Dr Jacques Mayer, MM. Patrick Mouze, Hiroyuki Nakahata, Jean-Michel Nectoux, Michael Pakenham (†), Simon Petibon, Bernard Pivot, Benoît Puttemans, Guillaume Romaneix, Bruno Roy, Mme Sigeko Sasaki, MM. Benoît Scheiff, Alain Sinibaldi, Mmes Eileen Souffrin-Le Breton (†), Pascale Voisin, MM. Éric Walbecq, William Bonaparte-Wyse, sans oublier les Éditions Gallimard, et particulièrement Géraldine Blanc, Gabrielle Lécivain et Jean-Yves Tadié.

NOTE SUR LE TEXTE

Chaque fois qu'il a été possible de le faire, le texte a été établi sur la lettre originale ou, à défaut, sur un fac-similé. Un double astérisque, dans la table des lettres, signale les lettres ainsi vérifiées. Lorsque nous ne disposions ni de l'original, ni d'un fac-similé, nous avons repris le texte de l'édition Mondor-Austin si la lettre figurait dans cette édition, ou le texte de la source imprimée dans les autres cas.

Nous avons strictement respecté le texte des originaux, y compris l'orthographe, la typographie (majuscules, minuscules, romains, italiques, petites capitales) et la ponctuation, même lorsque celles-ci sont fautives ou ne correspondent plus à l'usage actuel. Pour ne pas multiplier l'usage du [*sic*], nous l'avons réservé à quelques cas exceptionnels.

Sont donc respectées les particularités (d'ailleurs non systématiques) de l'orthographe, de la typographie et de la ponctuation de Mallarmé :

Pour l'orthographe, Mallarmé écrit souvent *quelquefois* ou *auparavant* en deux mots, ainsi que certains relatifs composés, et à l'inverse, *quelque part*, *autre part*, *quelque chose*, *parce que* en un seul mot.

Pour la typographie, il met toujours une majuscule aux noms de jours et de mois. Le mot *mardi*, qu'il désigne le jour, ou le rituel hebdomadaire du poète, porte donc toujours la majuscule. On trouvera cependant les noms de jours et de mois en minuscules lorsque, faute d'avoir eu accès aux originaux, nous reproduisons une publication antérieure, le plus souvent normalisée. En matière de titre, nous n'avons pas non plus normalisé l'usage d'ailleurs variable de Mallarmé (qui tend à mettre la majuscule à tous les mots du titre sauf à l'article), même quand le soulignement est oublié.

Certaines lettres de jeunesse comportent un point après la date et/ou la signature. Nous respectons cette particularité.

Que ce soit dans le corps de la lettre, dans les dates et adresses ou dans les signatures, tous les soulignements sont le fait de Mallarmé.

Pour la ponctuation, les points de suspension comportent bien plus de trois points dans les lettres de jeunesse, alors qu'ils sont le plus souvent réduits à deux dans les lettres de la maturité. Et Mallarmé utilise parfois, surtout dans la première décennie, des signes non conventionnels (le tiret

à valeur de point, ou le signe = pour séparer des éléments de post-scriptum).

Quant à la disposition, elle est également respectée (sauf lorsqu'une fin de lettre, par manque de place, se retrouve en travers de la page, verticalement dans la marge, ou au-dessus du début). C'est ainsi que lorsque l'indication de date et/ou de lieu figure à la fin de la lettre et non au début, nous la laissons à la fin.

Il arrive enfin à Mallarmé de doubler un mot, en changeant de page. Nous reproduisons cette anomalie.

Nous respectons aussi les différentes formes de signature (prénom, nom complet, initiales du nom et du prénom, initiale du prénom suivie du nom, prénom suivi de l'initiale du nom...). Nous distinguons en particulier la signature S. M., lorsque Mallarmé fait suivre l'initiale du prénom de celle du nom, de la signature SM, par laquelle nous transcrivons le monogramme formé d'un S et d'un M entrelacés. Ce monogramme n'apparaît que dans les années 1890.

Lorsqu'une lettre comporte quelques ratures, soit nous les transcrivons comme telles, soit nous les indiquons en notes. Mais dans les rares cas où il s'agit d'un brouillon très raturé, nous ne transcrivons pas toutes les ratures.

Chaque fois que Mallarmé utilise une carte de visite, nous indiquons au-dessous du texte les mentions imprimées (qui peuvent varier selon les années, ou la période de l'année).

Toutes les interventions de l'éditeur sont signalées par des crochets droits.

Certaines lettres sont données incomplètement parce qu'elles ne sont connues que par des extraits cités dans des ouvrages de souvenirs ou dans des catalogues de vente. Dans ce cas, les troncatures sont marquées par des points de suspension entre crochets. Parfois, dans les catalogues, les quelques citations des lettres sont reliées par des paraphrases ou des résumés, que nous donnons, quand c'est utile à la compréhension, en italiques et entre crochets.

*Sigles et abréviations
utilisés dans les notes et la table des lettres*

- AAF: Archives de l'Académie française
- AAG: Archives de l'Académie Goncourt, Nancy
- ABCR: A. Boissière, *Le Collier du roi nègre*, Pau, 1929
- AEV: Archives de l'État du Valais, Fonds Buzzini, Sion
- AF: Archives Fontainas
- AFM: Archives Fata Morgana
- ALUV: Alderman Library, University of Virginia
- AML: Archives et musée de la Littérature
- AMN: Archives municipales de Neuilly
- AMS: Archives municipales de Sens
- AN: Archives nationales

- APA : Archives des Pyrénées-Atlantiques
 APEM : A. Proust, *Édouard Manet*, H. Laurens, 1913
 API : H. Mondor, *Autres précisions sur Mallarmé et inédits*, Gallimard, 1961
 APL : *Les Annales politiques et littéraires*
 APO : Archives du prince Ourousof, Saint-Pétersbourg
 APUSA : prince André Poniatowski, *D'un siècle à l'autre*, Presses de la Cité, 1948
 ARO : ancienne collection André Rodocanachi
 ARV : ancienne collection Agathe Rouart-Valéry
 BA : Bibliothèque de l'Arsenal
 BB : ancienne collection Boudewijn Büch
 BCB : Bowdoin College, Brunswick
 BCUL : Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne
 BF : Bibliographie de la France
 BGUC : Biblioteca Geral da Universidade de Coimbra
 BHVP : Bibliothèque historique de la Ville de Paris
 BI : Bibliothèque de l'Institut
 BJU : Biblioteca V. Urechia, Galati, Roumanie
 BL : British Library
 BM : ancienne collection Bernard Malle
 BMAm : Bibliothèque municipale d'Amiens, Archives Prarond
 BMAv : Bibliothèque municipale d'Avignon
 BMB : Bibliothèque municipale de Bordeaux
 BMP : Bibliothèque municipale de Provins
 BMV : Bibliothèque municipale de Versailles
 BMVB : Bibliotheca Museu Víctor Balaguer, Vilanova i la Geltrú
 BNF : Bibliothèque nationale de France
 BPUG : Bibliothèque publique et universitaire de Genève
 Br. : brouillon
 Br. GM : brouillon de la main de Geneviève
 BRB : Bibliothèque royale de Belgique
 BW : Bibliotheca Wittockiana, Bruxelles
 Cat. : catalogue
 Cat. AB : catalogue Auguste Blaizot
 Cat. BL : catalogue Bernard Loliée
 Cat. CF : catalogue Coulet & Faure
 Cat. Ch : catalogue Charavay
 Cat. FA : catalogue Florence Arnaud
 Cat. HMa : catalogue Henri Matarasso
 Cat. HS : catalogue Henri Saffroy
 Cat. JBP : Catalogue Jean-Baptiste de Proyard
 Cat. JCV : catalogue Jean-Claude Vrain
 Cat. JPC : catalogue de la Librairie Jean-Pierre Cézanne
 Cat. LA : catalogue Les Autographes (T. Bodin)
 Cat. LAb : catalogue de la Librairie de l'Abbaye (J.-H. Pinault)

- Cat. LAg : catalogue Les Argonautes
 Cat. LAsA : catalogue L'Autographe S. A., Genève (R. Saggioli)
 Cat. LMA : cat. *La Maison de l'autographe*
 Cat. LNM : catalogue Les Neuf Muses (A. Nicolas)
 Cat. LV : catalogue de la Librairie Valette
 Cat. SK : catalogue Simon Kra
 Cat. TR : catalogue The Rendells, Newton (MA), USA
 Cat. VD : catalogue Victor Degrange
 CCS : S. Mallarmé, *Correspondance : compléments et suppléments*, éd. L. J. Austin, B. Marchal et N. Luckhurst, Oxford, Legenda, 1998
 CD : ancienne collection Christian Dotremont
 CDC : Claude Debussy, *Correspondance*, éd. F. Lesure et D. Herlin, Gallimard, 2005
 CM : Gustave Geffroy, *Claude Monet*, Crès, 1924
 CMM : *Mallarmé-Morisot, Correspondance 1876-1895*, éd. O. Daulte et M. Duperuis, Lausanne, La Bibliothèque des Arts, 2009
 CMR : *Correspondance inédite de Stéphane Mallarmé et Henry Roujon*, Genève, P. Cailler, 1949
 CMSP : collection de manuscrits de Saint-Pétersbourg
 CMW : *Correspondance Mallarmé-Whistler*, éd. C. P. Barbier, Nizet, 1964
 Coll. : collection
 Coll. part. : collection particulière
 Corr. I : S. Mallarmé, *Correspondance 1862-1871*, éd. H. Mondor et J.-P. Richard, Gallimard, 1959
 Corr. II, III... : S. Mallarmé, *Correspondance II-XII*, éd. H. Mondor et L. J. Austin, Gallimard, 1965-1985
 CVGC : Albert Dubeux, *La Curieuse Vie de Georges Courteline*, P. Horay, 1958
 DFTF : Robert de Montesquiou, *Diptyque de Flandre / Triptyque de France*, Sansot, 1921
 DR : ancienne collection Denis Rouart
 DSMI, II, III... : *Documents Stéphane Mallarmé*, éd. C. P. Barbier, Nizet, 1972-1980
 DSM-FJ : *Dialogue Stéphane Mallarmé-Francis Jammes. 1893-1897*, La Haye, A. A. M. Stols, 1940
 EB : ancienne collection Edmond Bonniot
 EC : Ralph S. Grover, *Ernest Chausson*, Londres, Athlone Press, 1981
 EMP1 : *Empreintes* n° 5, Bruxelles, nov.-déc. 1948
 EMP2 : *Empreintes* n° 10-11, Bruxelles, 1952
 ENOP : Émilie Noulet, *L'Œuvre poétique de Stéphane Mallarmé*, Genève, Droz, 1940
 EPFL : Enoch Pratt Free Library, Baltimore
 ERMS : E. Raynaud, *La Mêlée symboliste*, Mercure de France, 1936
 FCDS : Félicien Champsaur, *Dinah Samuel*, Ollendorff, 1889
 FEAN : Frans Erens Archief, Nijmegen
 FS : *French Studies*
 FSL : Folger Shakespeare Library, Washington
 FVLD : F. Vallotton, *Lettres et documents*, Lausanne, La Bibliothèque des Arts, 1973

- GBR: Gemeentebibliotheek van Rotterdam
 GFC: Galerie Frédéric Castaing
 GL: *Gazzetta letteraria*, Turin
 GM: Geneviève Mallarmé
 HBHV: Henri Bordeaux, *Histoire d'une vie*, Plon, 1951
 HCN: *Un Hollandais au chat noir*, Revue des lettres modernes, 1960
 HD: vente Hôtel Drouot
 HGMP: ancienne collection Harry G. M. Prick, Delft
 HJMS: Henri Jones, *Mallarmé chez Gabriel Séailles*, Toulouse, Presses du Mirail, 1975
 HM: Henri Mondor
 HMAP: Henri Mondor, *L'Affaire du Parnasse*, Fragrance, 1951
 HMAVM: Henri Mondor, *L'Amitié de Verlaine et Mallarmé*, Gallimard, 1940
 HMHF: Henri Mondor, *Histoire d'un faune*, Gallimard, 1948
 HMVM: Henri Mondor, *Vie de Mallarmé*, Gallimard, 1941
 HRC: Houston Research Center, University of Texas, Austin
 ICC: *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*
 IMEC: Institut Mémoire de l'édition contemporaine, abbaye d'Ardenne
 IMLI: Institut de littérature mondiale, Moscou
 JAMV: Jean Ajalbert, *Mémoires en vrac*, Albin Michel, 1938
 JD: Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet
 JHL: John Hay Library, Providence
 JHW: ancienne collection Jacqueline Hawkins
 JJM: *Journal de Julie Manet*, Klincksieck, 1979
 KSRL: Kenneth Spencer Research Library (Lawrence)
 LC: Library of Congress
 LCL: ancienne collection Louis Clayeux
 LCu: *La Curée*, organe de soutien des Éditions À l'écart, n° 4, août 1988
 LDSS: L. Diaz, *La Selva de los sueños*, Rivista de America 2, septembre 1913
 LJ: collection Lawrence Joseph
 LJR: Library of Congress, coll. Lessing J. Rosenwald
 LMB: *Le Moment*, Bucarest
 LOR: Roseline Bacou, *Lettres à Odilon Redon*, Corti, 1960
 LOW: Rupert Hart-Davis, *The Letters of Oscar Wilde*, Londres, Harcourt, Brace & World, 1962
 LR: *Lettres romandes*
 LUL: Leeds University Library
 MAA: Musée Aubanel, Avignon
 MBM: *Le Monument de Banville à Moulins*, Moulins, 1896
 MF: *Mercur de France*
 MET: Musée Eghiche Tcharents, Erevan
 MGVA: Maurice Guillemot, *Villégiatures d'artistes*, Flammarion, 1897
 MLM: coll. particulière/musée des Lettres et des Manuscrits, Paris
 MM: Musée Marmottan

- MMM : Musée Mistral de Maillanes
 MMO : Munchmuseet, Oslo
 MPRG : Maurice Pujo, *Le Règne de la Grâce*, Alcan, 1894
 MR : Musée Rodin
 MRM : Musée royal de Mariemont, Morlanwelz
 MSM : Musée Stéphane-Mallarmé, Vulaines-sur-Seine
 NDRV : N. Della Rocca de Vergalo, *La Poétique nouvelle*, Lemerre, 1880
 NL : *Les Nouvelles littéraires*
 OC I, II : S. Mallarmé, *Œuvres complètes*, éd. B. Marchal, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1998-2003
 PBM : S. Mallarmé, *Œuvres complètes 1, Poésie*, éd. C. P. Barbier, C. Gordon Millan, Flammarion, 1983
 PBP : *Le Petit Bleu de Paris*
 PH : ancienne collection Pierre Herold
 PML : Pierpont Morgan Library, New York
 PMM : Plantin-Moretus Museum, Anvers
 PMNA : P. Mégnin, *Notre ami le chat*, Rothschild, 1899
 PSUL : Pennsylvania State University Library
 PUL : Princeton University Library
 RDDM : *Revue des deux mondes*
 RDTRP : *Recueil des dépêches télégraphiques reproduites par la photographie*, Tours-Bordeaux, 1870-1871
 RHLF : *Revue d'histoire littéraire de la France*
 RLA : *La Renaissance littéraire et artistique*
 RM : ancienne collection Robert Moureau
 RMA : Rijksmuseum, Amsterdam
 SGA : Stefan George Archiv, Stuttgart
 SJCL : Saint John's College Library, Cambridge
 SM : Stéphane Mallarmé
 TIO : Taylor Institution, Oxford
 UCLA : University of California Los Angeles Library
 UGL : University of Glasgow Library
 UPEM : University of Pennsylvania, T. W. Evans Museum and Dental Institute
 VBCT : Victor Barrucand, *Le Chariot de terre cuite*, Payot, 1928
 VC : S. Mallarmé, *Vers de circonstance*, Gallimard, 1920
 WBW : ancienne collection William Bonaparte-Wyse
 YFS : *Yale French Studies*
 YUL : Yale University Library

[] : intervention de l'éditeur

~~mot~~ : mot rayé

~~iii~~ : mot rayé illisible

CORRESPONDANCE

1. À NUMA MALLARMÉ

[Passy, 1854?]

Mon cher papa¹

J'avais appris un compliment,
Et j'accourais pour célébrer ta fête,
On y parlait de sentiment,
De tendre amour, d'ardeur parfaite ;
Mais j'ai tout oublié,
Lors que je suis venu,
Je t'aime est le seul mot que j'ai bien retenu

2. À M. DESMOLINS

[Passy, juin 1854]

Cher Bon Papa

Je t'écris ce petit mot pour te demander pardon de tous les chagrins que j'ai pu te causer par ma mauvaise conduite et mon mauvais travail et en même temps te demander ta bénédiction. J'espère bien que tu viendras à la première communion² et que pour t'unir à moi tu y recevras ton créateur car s'il en était autrement ce grand jour deviendrait triste pour moi ce que je suis bien sur tu ne voudrais pas

Ton bien aimé petit fils

SMallarmé

1. Numa Florent Joseph Mallarmé (1805-1863), père de Stéphane.

2. Le 18 juin 1854.

3. À M. ET MME¹ NUMA MALLARMÉ

[Jeudi 14 septembre 1854]

Chère Père et Chère Petite Maman

J'étais à déjeuner chez ma bonne Maman lorsque le courrier a apporté la lettre qui annonçait la naissance de Notre petite Marthe². J'ai été très content en apprenant cette bonne nouvelle. Ce qui m'a fait bien plaisir aussi c'est que petite Maman se porte bien. J'espère bien qu'il ne lui arrivera pas la même chose qu'au petit Julien³ qui vient d'être souffrant et qui maintenant se porte bien, il n'a que 18 jours de différence avec Marthe, ils sont à peu près du même âge et dans 2 ans d'ici ils pourront s'amuser ensemble. Adieu cher père et chère petite maman vous embrasserez bien toute la petite famille qui doit être bien enchantée de celà.

Votre bien aimé fils

SMallarmé

4. À MARIA MALLARMÉ

[Passy,] Mardi 11 8bre 54

Chère Petite Sœur

Je t'écris ce petit mot comme je te l'avais promis Lundi dernier à ta rentrée. Je n'ai pas pu le faire avant car je n'ai pas eu le temps et même dans ce moment je le fais tout en écrivant un cahier d'Algèbre. Dimanche j'ai eu un billet rouge, ce qui a fait plaisir à bonne maman et à ma tante. Monsieur l'abbé est toujours souffrant⁴. J'ai écrit hier une lettre à mon père; si tu ne l'as pa fait depuis ta rentrée il ne faut pas l'oublier et lui écrire tout de suite. J'ai reçu une lettre de mon oncle Victor⁵ qui m'annonce l'arrivée d'Eudoxie⁶ qui a eu le mal de mer malgré les pastilles de menthe ou citron, le [.....⁷] qu'elle était couchée à cause de son mal de mer, tandis qu'il y avait sur le pont les personnes qui la conduisaient et il fit détacher du port une barque qui l'emmena au bâtiment et il la trouva ainsi.

Adieu bonne petite, sois bien sage je t'embrasse de tout cœur; ma lettre

1. Anne Hubertine Léonide Mathieu (1829-1905), que Numa Mallarmé avait épousée en 1848 après la mort de la mère de Stéphane en 1847.

2. La demi-sœur de Stéphane venait de naître à Sens le 13 septembre.

3. Anne Louis Julien Mallarmé, leur cousin, fils de Jean-Baptiste Émile Mallarmé (dernier frère de Numa Mallarmé) et de Mathilde Tirman, né le 12 août 1854 à Mézières (soit trente-deux et non dix-huit jours avant Marthe).

4. Stéphane venait d'entrer en troisième classe bis à la pension religieuse de Passy, tenue par les Frères des Écoles chrétiennes.

5. Henry Victor Mallarmé (1803-1871), oncle paternel de Stéphane et père d'Eudoxie.

6. Eudoxie Mallarmé, née en 1838, qui épousera le général Margueritte (1823-1870) et sera la mère de Paul et Victor.

7. Le bas de la feuille est déchiré.

n'est pas bien soignée mais comme je t'ai dit au commencement je n'ai presque pas de temps.

Ton fre Chéri

SMallarmé

5. À MARIA MALLARMÉ

Sens le 22 Avril 1856

Chère Petite

J'aurai voulu t'écrire une grande lettre mais je n'ai que quelques minutes avant de sortir et je te les consacre. Je suis arrivé mardi soir pour coucher. Voici comme est le dortoir¹. il y a beaucoup de lits à côté desquels sont des petites tables de nuits très-basses et servant de chaises et de boîtes de toilettes. Au milieu des lits des élèves est celui du surveillant et au milieu du dortoir une fontaine ou l'on se lave le matin. Dans chaque étude il y a a peu près 30 élèves autour de la salle et la chaire du président est à un bout. Les cours de récréations sont extrêmement petites. Ce matin on a été à la messe, la chapelle est très jolie et a l'air d'une église, seulement on est *perché* sur des bancs qui sont beaucoup trop hauts et on se met à genoux par-terre. On a le même uniforme qu'Henri Robert un pour les dimanche et un pour tous les jours. Je sors aujourd'hui avec un élève de ma classe à qui mon père m'avait confié pour les premiers moments. Je vais immédiatement sans aller à la maison de la journée à une campagne qu'a mon père au près de Villeneuve-l'-Archevêque c'est à dire à 8 lieues d'ici. À propos d'Archevêque ou plutôt d'Archevêché j'y ai été avec petite maman Lundi, pour voir Mr Chauveaux². J'avais une forte migraine et j'ai vomi chez lui

Adieu chère petite je t'embrasse de tout cœur ; n'oublie pas

Ton frère qui t'aime bien

SMallarmé

6. À MARIA MALLARMÉ

Sens, le 16 juin 1856

Chère fillette,

La dernière fois que j'ai écrit à bonne maman, je lui ai dit que je t'écrirai un de ces jours, dès que j'aurai un instant de libre, tu vois, je tiens mes promesses. Il est inutile de te demander si tu as vu bonne maman, ces jours-ci, car je suis sûr que tu a eu quelques jours de congés. Quant à nous, grâce

1. Renvoyé de la pension de Passy à la fin de mars 1855, Stéphane venait d'entrer comme pensionnaire au lycée impérial de Sens le 15 avril.

2. L'abbé Étienne Chauveau, âgé de 52 ans, vicaire général de l'archevêque de Sens, Mgr Mellon Jolly (1795-1872), et archiviste de la Société archéologique de Sens.

à ce méchant ministre¹ qui est aussi sobre en congés qu'en dessert (pour nous bien entendu), nous sommes sortis le Samedi, à 8h ½ du matin pour rentrer à la même heure Dimanche soir. Je vais te raconter l'emploi de mon temps ces 2 jours. Samedi quand nous sommes sortis, nous avons été pris par une pluie battante qui, d'après le raisonnement d'une petite fille de l'école des sœurs qui passait en ce moment étaient un peu d'eau bénite du *baptisement* du prince Bébé². S'il a plu à Paris, il a dû en effet recevoir deux fois le baptême en un jour. Petite Maman m'a conduit chez une dame où elle peignait une Ste Colombe d'après Mignard et quelle à été notre surprise, lorsque nous sommes revenus, de voir ma tante du Sausay³ causant avec mon père. Elle était venu par la porte du bureau sans rien en dire à personne. C'était une farce des plus agréables.

(Continue à la page 4 je me suis trompé)

nous avons été nous promener du côté que les enfants appellent l'endroit des canards, sur les bord de l'Yonne. Puis nous avons fait une station des plus amusantes chez maître Musard⁴ (ou nous avons acheté le réglisse et les sucres d'orge) y compris Faquin qui s'est montré très délicat et n'a pas accepté de pastilles de chocolat. Le soir nous avons été à un Cirque qui est pour quelques jours. C'était toujours en petit ce qui se fait à Paris et que tu as vu, sauf un homme qui debout sur son cheval, ôte son habit son gilet ; son pantalon et sa chemise pendant que le cheval court, et parait enfin habillé en saltimbanque. Dimanche matin nous avons été à la messe, puis ma tante est repartie pour Paris et ma petite maman à Dijon pour voir mon oncle

(Tourne la feuille d'avant je me suis trompé).

Pavillon⁵. Elle est parti par le train expresse, avec Jeanne⁶, elle fera un bon voyage, elle a été dans les premières comptant y trouver mon oncle Paule⁷ qui n'avait pas pu partir et qui est passé plus tard vers 9 heures, à ce qu'ont dit les gendarmes qu'il avait envoyés annoncer son passage à mon Père. Bébé a eu peur des gendarmes. Dans la journée j'ai joué à cache cache, à la mort, aux barres, à saut de mouton etc etc avec 3 collégiens qui étaient venu pour s'amuser avec moi. Le soir avant d'aller au Lycée j'ai été chez Mr Vidal⁸ qui m'avait donné 2 pistolets chargés pour tuer 2 chats qui étaient sur le toit, mais comme j'ai vu que leur mort devant Mme Vidal lui ferait de la peine j'y ai renoncé. C'est la sortie Jeudi, quand Mme Vidale n'y sera pas, je leur ferai la chasse.

1. Le ministre de l'Instruction publique et des Cultes était alors Hippolyte Fortoul, qui vivait ses derniers jours (il devait mourir brutalement le 7 juillet).

2. Le 14 juin avait eu lieu à Notre-Dame le baptême du prince Napoléon, fils de Napoléon III et d'Eugénie de Montijo, né le 16 mars.

3. Herminie du Saussey (1794-1858), demi-sœur de Numa Mallarmé.

4. Edme Marc Alexandre Muzard, né en 1822, confiseur à Sens, rue Dauphine.

5. Lire : « mon oncle Pavillon ». Pierre Jean Baptiste Amédée Pavillon (1818-1892), demi-frère de Mme Mallarmé, née Mathieu : leur mère, veuve de Jean-Pierre Pavillon (1775-1822), avait épousé en secondes noces François Mathieu (1773-1855).

6. Jeanne Mallarmé (1850-1924), demi-sœur de Stéphane, et future Mme Eugène Michaud.

7. Paul Mathieu, né en 1827, frère de Mme Mallarmé.

8. Pierre André Émile Vidal, né en 1813, était receveur de l'Enregistrement des actes judiciaires et des domaines à Sens, et donc un collègue de M. Mallarmé. Sa femme était née en 1822 Marguerite Léontine Euvrard.

7. À MARIA MALLARMÉ

[Sens, juillet 1856]

Chère Petite Maria,

Voici les vacances qui approchent, nous nous verrons bientôt, c'est peut-être la perspective de mon séjour à Passy, pendant le quel tu pourras me dire tout ce que tu voudras, qui t'empêche de m'adresser un petit mot. Je crois que maintenant, mon père doit t'avoir envoyé une lettre que je t'ai adressée au commencement du mois, et que, ne pensant plus à la mettre à la poste, il a gardée 3 semaines ; ça fait d'abord une, plus une autre qui date à peu près du baptême du Bébé impérial ; ça fait deux, qui sont sans réponses, petite gamine ; pendant quelques-temps, ne recevant pas de lettres de toi, j'avais pensé que tu t'étais faite religieuse, et que pendant les jours qui avaient précédé et suivi ton engagement, tu avais été très-recueillie, ce qui me faisait attendre patiemment. Mais bonne maman m'a détrompé, en me disant que tu avais été très-sage, ce qui m'a un peu rassuré ; car je me disais qu'on ne notait pas la conduite des petites sœurs, (quand elles le sont, sans avoir besoin de frère pour prendre ce titre). J'ai trouvé à Sens d'excellentes *verges* dans une fabrique à tan, j'en achèterai un peu pour te faire un petit *cadeau* ; tu seras sensible à ma *grande générosité*. — J'ai plusieurs choses à te dire des personnes de Sens — Mr Vidal et sa famille sont partis il y a 8 jours pour Auxerre où ils s'établissent tout à fait¹ — Mr Moreau² vient de revenir de son long voyage en Lorraine. Tout le monde va bien chez lui, il m'a parlé de toi — Mr Perrot³ est toujours à drap-couvert. Je l'ai vu un soir, à peine car j'étais pressé par l'heure de la rentrée au Lycée — Mr et Mme Fels⁴ vont bien, ils demeurent toujours au même endroit. Mme Dulphy⁵ va bien aussi. Marie Dulphy fait sa dernière année de couvent⁶, après cela c'est à dire à partir d'un mois à peu près, elle restera avec sa maman — Il faut que tu me répondes un de ces jours, quand commenceront vos vacances, parce que *il faut à toutes forces que je le sache, j'en ai fort besoin*. Les miennes sont, à ce que disent les élèves, fixées au 12 Aout. Peut-être que je partirai le 13. Si non ce serait le 14 pour Paris. J'irai tout seul. Je crois t'avoir dit que Gaulichonne va en pension chez Mme Huet⁷, en face de la poste, tu dois l'avoir vue ces vacances. Je

1. M. Vidal venait d'être muté à Auxerre pour exercer les mêmes fonctions.

2. Sans doute Edmond Moreau, alors âgé de 37 ans, sous-inspecteur des Eaux et Forêts à Sens. Son nom apparaît sur l'acte de naissance de Marthe Mallarmé, qu'il a signé comme témoin.

3. Peut-être François Perrot, 31 ans, maître bourrelier à Sens (l'expression « drap couvert » désigne un drap insuffisamment tordu).

4. François Joachim Auguste Fels (1817-1902) était vérificateur de l'Enregistrement, et travaillait donc dans la même administration que Numa Mallarmé. Sa femme Julie, née Rabé, était plus jeune de dix ans. Ils demeuraient rue du Tambour-d'Argent.

5. Magdeleine Dulphy, née Boysson (1813-1891) était vérificatrice de l'Enregistrement, et travaillait donc dans la même administration que Numa Mallarmé. Sa femme Julie, née Rabé, était plus jeune de dix ans. Ils demeuraient rue du Tambour-d'Argent.

6. Sans doute chez les Sœurs de la Sainte-Enfance.

7. Marie-Adèle Huet, 42 ans, institutrice, tenait un pensionnat pour demoiselles avec ses sœurs Léonie Aline, 33 ans, et Marie-Pauline, 23 ans.

connais assez bien Sens maintenant ; je sais 8 jolis villages où il y a des fermes et où nous pourrions boire du lait. Pour cela, mets 25 sous de côté sur ton argent, j'en fais autant, et pour trois sous, on a du lait 3 fois comme dans les boles de bonne maman, tu vois qu'il n'est pas cher. Je ne sais pas si petite maman pourra m'apporter mon vaisseau de guerre, de Caen, car ça coute 8 francs, et je ne veux pas, d'après ce que m'a dit mon père, y mettre plus de 9 francs. Peut-être qu'en cherchant on m'en trouvera un petit pour ce prix. Nous nous amuserions avec sur le bassin de ma tante. Adieu chère petite sœur, je t'embrasse de tout cœur. Ton frère chéri —

SMallarmé

8. À MARIA MALLARMÉ

Sens, le 20 Avril 1857

Chère petite sœur,

Comment pourrais-je laisser passer un si beau jour sans t'écrire quelques mots ; j'ai bien peu de temps à moi, mais dans une pareille circonstance ne dois-je pas forcer le temps ? J'ai appris avec une bien grande joie que tu avais une médaille de sagesse. C'est une preuve de ta bonne préparation à un des actes les plus importants de ta vie. Ce jour me rappelle celui où j'avais le même bonheur que toi. Pour qu'aucun sentiment de tristesse ne vînt troubler le moment où tu dois être si joyeuse, j'ai fait mon possible pour obtenir une sortie dès 7h $\frac{1}{2}$ du matin pour pouvoir m'unir à toi avec petite Maman. Je me suis aussi efforcé de t'offrir une bonne place et j'y ai réussi : J'ai prié mon professeur de commencer sa correction par ma copie et je me trouve avec un nombre de fautes égal au premier : comme il ne peut pas y avoir d'élèves ex-equo, un de nous deux sera le second : j'espère que ça ne sera pas moi : c'est en Version Grecque ma partie la plus-faible. — Je n'ai pas à te donner de conseils ni d'exhortations : car je suis sûr qu'ils ne t'ont pas manqué ces jours-ci tant de la part de notre chère bonne maman que de celles de ceux qui t'ont préparé à recevoir ton Dieu. J'attends une réponse de toi ; je te demande ; 1° de qui tu as reçu la communion : 2° le détail de ta journée : 3° si tu as trouvé intéressant le livre du Grand jour approche. J'aurais bien voulu pouvoir te donner quelque chose d'un peu mieux mais tu sais ma chère petite que je ne suis pas du nombre de ceux à qui :

C'est le fond qui manque le moins¹.

Le temps me presse ; il faut que j'étudie une leçon de physique et que je rédige un cahier de cette science que je te destine et qui pourra te servir et t'amuser. Je viens de trouver dans mon porte-feuille une petite violette Sénonaise ; je te l'envoie en souvenir de ce beau jour : garde-la bien dans

1. La Fontaine, « Le Laboureur et ses enfants ».

ton paroissien de première communion : Ce n'est pas bien précieux, mais ça vient d'un frère qui pense bien à toi et qui n'a dans ce moment rien de mieux à te donner. Adieu ma bonne petite, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que cette chère bonne maman qui aujourd'hui est, je suis sûr, bien récompensée des peines qu'elle s'est données ces jours-ci pour toi ; et ce cher bon papa qui ne manquera pas de se trouver près de toi en ce beau jour.

Ton frère qui t'aime

Stéphane

PS. Dis à bonne maman que j'ai fixé l'étude du Dimanche matin comme moment où je lui écrirai mes lettres régulièrement, qu'elle recevra le Lundi : je commencerai dimanche.

9. À ALFRED ESPINAS¹

À mon ami A. Espinas

Ami, je te donne une heure en attendant mieux. Rien qui m'ennuie plus que les réponses aussi pardonne moi la faiblesse de celle-ci.

Une autre fois je t'enverrai une pièce sur un sujet quelconque ayant queue et tête, ce qui manque à ces quatrains.

Tu sauras que Pepita est la courtisane et Ismaël un vieux Juif qui meurt sous les coups de Fosco.

Le tout dans ma pièce de Pépita

*Je lisais tes beaux vers — ton cœur me fit écho,
Tu trouves fade aussi la classique tisane —
Ce soir là, je chantais un corsaire, Fosco,
Roi des mers, qui mieux est, roi d'une courtisane.*

*Le vieux Juif Ismaël déjà lançait son or
Aux flots noirs, et mourait maudissant son étoile,
Et Pepita la pâle, aux pleurs donnant essor,
Pour la vie a couvert ses tresses d'or d'un voile !*

*Tous deux à l'espérance avaient fermé leur cœur !
Oh ! l'espoir ! cette brise au frais parfum qu'un ange
Souffle sur notre cœur, comme sur une fleur,
Qui lui donne la vie et des chagrins le venge !*

+

*Et je te vois comme eux, voguant sur ton esquif,
Interroger le flot, l'âme grosse d'alarmés.*

1. Victor Alfred Espinas (1844-1922), né à Saint-Florentin (Yonne) où son père était pharmacien. Il deviendra professeur de philosophie et membre de l'Institut.

*Va ! navigue en riant, et nargue le récif !
Sur des autans douteux ne verse point de larmes !*

*Eh ! quoi faudrait-il donc s'endormir en son nid
Quand hurle le mistral qui peut vous casser l'aile ?
Parce que le soleil, en aveuglant, punit,
Faut-il baisser les yeux sans ravir l'étincelle ?*

*Non, ces sombres terreurs, chasse les de ton cœur !
Tu vois l'étoile au ciel : prend ton vol et t'élance !
Terrasse le tonnerre et redescend vainqueur
Portant l'astre à ton front palme de l'Espérance*

S. Mallarmé

[Passy,] Le 30 Mars 1859

10. À M. DESMOLINS¹

Sens. [Vendredi] 17 Janvier 1862.

Cher bon papa,

Le cœur était dans tout ce que je vous ai dit, à ta fête, à la Saint-Étienne, au jour de l'an. Je voulais prendre courage, et tenter de persévérer dans l'Enregistrement². Décidément, cela m'est tout à fait antipathique.

Quand je sortis du lycée, j'avais exprimé le désir d'entrer dans l'université. C'est ce qui convenait le mieux à mon tempérament. L'Enregistrement, à moins qu'il ne vous plaise réellement, ne se contente pas d'absorber du temps, il absorbe de l'individu aussi ; tandis que dans l'université, plus le professeur travaille et apprend, plus l'homme a de valeur intellectuelle.

Et parmi les chaires qui mènent le plus loin, il faut compter celle des langues étrangères.

Un examen se passe à Paris tous les ans : je le passerais cette année uniquement pour bien voir ce que c'est et m'y présenterais l'an prochain sérieusement, pour l'Anglais.

Reçu, l'on est nommé professeur avec deux mille francs de fixe, sans compter l'éventuel ou les répétitions. Dans l'Enregistrement je n'aurais seize cents francs que dans cinq ans et à condition de les gagner dans quelque village. Mon père³ va avoir sa retraite, ce serait bien long d'attendre cinq ans, en dépensant et sans rien gagner.

Professeur je prépare ma licence ès-lettres, uniquement pour pouvoir

1. André Marie Léger Desmolins (1789-1865), grand-père maternel de Mallarmé. Il avait fait toute sa carrière dans l'Enregistrement.

2. Mallarmé avait, pour complaire à la tradition familiale, commencé son apprentissage dans l'Enregistrement le 26 décembre 1860. Dans une note récapitulative des moments essentiels de son adolescence, cette date était ainsi commentée : « premier pas dans l'abrutissement ».

3. Numa Mallarmé, conservateur des hypothèques à Sens.

subir ma thèse de doctorat. Une thèse à faire sur un auteur étranger, cela serait autant une distraction qu'un travail.

Une fois docteur, l'avenir s'ouvre. Avec quelques éléments d'italien et d'espagnol, on peut arriver professeur de littératures étrangères en une faculté.

Tu vois qu'il y a là un côté aussi brillant que les hautes places de l'Administration. Si l'on n'y arrive pas, on est au moins tranquille, ce qui est aussi un des grands charmes de l'Enregistrement, et le seul même pour moi.

Au dire d'un jeune homme de ma connaissance, âgé de 24 ans, qui était l'an dernier professeur d'Anglais au Lycée et qui l'est maintenant à St Cyr avec cinq mille francs d'appointement ou de répétitions¹, il y a dans ce moment, depuis que le ministre ne veut plus de ces vieux pantins anglais qui étaient la risée de leurs élèves, il y a, dis-je, pour de jeunes professeurs français et littérairement doués, un avenir réel.

Voici huit ou dix jours que je réfléchis à ceci ; tu as peut-être reçu, ou sinon, tu recevras une lettre de maman² à ce sujet. Nous en avons parlé sérieusement en famille : pèse et examine surtout ceci : que, nos moyens étant réduits par la retraite imminente, je ne serais plus à charge que dix-huit mois au lieu de quatre ou cinq ans.

Je t'en prie, cher bon papa, — et à quoi bon t'en prier, sachant tout l'intérêt que tu me portes — réfléchis à ceci avec ma chère bonne maman, vous avez l'expérience de la vie et des choses, c'est à vous de me guider.

Avant de te dire adieu, je te dirai que mon père a son congé et un surnuméraire pour le remplacer, qu'il ne va ni mieux ni plus mal et qu'on ne sait quel temps souhaiter, les temps humides et doux détendant ses nerfs et le laissant morne et lourd, et les temps froids et toniques l'excitant au dernier point. Adieu, je t'embrasse de tout cœur, ainsi que ma chère bonne maman ; mes compliments à mes tantes et à mes cousines.

Stéphane

11. À M. DESMOLINS

Sens, le [dimanche] 26 Janvier 1862.

Cher bon papa,

Tu recevras avec cette lettre une lettre sérieuse de maman, contenant le résultat de la conversation d'hier avec le Proviseur³. C'est un homme que je n'avais pas apprécié lorsque j'étais au lycée et qui me porte un grand intérêt, bien que je ne sois plus des siens. Il est entièrement de mon avis, et dit qu'avec du travail — et ce travail sera presque une distraction pour moi — il est impossible que je n'arrive pas à une faculté, peu de

1. Joseph Désiré Alexandre Motheré (1837-1890), professeur agrégé d'anglais, qui fera l'essentiel de sa carrière au lycée Charlemagne.

2. Non pas la mère de Mallarmé, morte en 1847, mais sa belle-mère, Anne Mallarmé née Mathieu, seconde femme de son père.

3. Pierre-Paul Clément.

professeurs de langues étrangères étant en état de se faire recevoir docteur et tous ne visant guère plus haut, arrivés à une chaire de lycée.

Pour l'École normale, c'est quand on veut être professeur de lettres et non de langues étrangères qu'elle est sinon indispensable, du moins avantageuse. Le Proviseur me dit que j'ai plus d'avenir — et je le crois, dans les dernières que dans les premières.

Voici ce qu'il propose de faire.

Étudier ici, à Sens, l'Anglais pendant un an avec un professeur, et aller passer une seconde année en Angleterre comme professeur de français. Ce séjour d'une année entière me sourit peu mais il le juge indispensable, et dit que c'est une des conditions premières de l'examen. Si je me croyais assez fort, je passerais donc l'examen en Août 1863, sinon, en 1864. Le Proviseur connaît beaucoup l'examineur et se fait fort de me recommander à lui et de plus, de m'appeler comme professeur dans son lycée qui sera soit Sens, soit un lycée encore supérieur¹. Une fois professeur, je préparerai ma licence et aurai toutes chances d'être reçu. Licencié, non pour être licencié mais simplement pour avoir le droit de soutenir ma thèse de docteur, je n'ai plus aucun travail aride devant moi et l'avenir commence.

Je comprends, cher bon papa, combien était légitime de ta part le désir de me voir suivre une carrière où tu t'es distingué. Mais faut-il sacrifier à cela toutes mes aptitudes pour une autre qui aurait encore l'avantage de me donner deux mille francs dans deux ans, tandis que celle-ci m'en donnera quinze cents dans cinq. Ceci est à considérer maintenant que mon pauvre père va avoir sa retraite.

Adieu, cher bon papa, je t'embrasse de tout cœur ainsi que ma bonne maman chérie, à qui s'adresse aussi cette lettre, et j'attends une réponse décisive.

Ton petit-fils qui t'aime de tout cœur.

Stéphane Mallarmé

Tous mes compliments à ces dames, et à mes cousines.

12. À M. DESMOLINS

Sens, le [lundi] 27 Janvier 1862.

Cher bon papa,

Je reçois à l'instant ta bonne et excellente lettre. Tu dois maintenant avoir lu les nôtres. Elles répondent, sans le savoir, à une partie de tes objections. Laisse-moi causer encore un peu avec toi à ce propos. Je ne dédaigne pas du tout l'Enregistrement, seulement je le crois moins en rapport avec mes aptitudes que l'Université.

Le proviseur nous dit que les professeurs de langues vivantes qui ont pu subir l'examen font partie de l'université. Admettons qu'il se soit trompé :

1. M. Clément devait être muté au lycée de Saint-Quentin.

une fois professeur de langues, je passe ma licence. Licencié, je suis autant que mes collègues, et n'ai pas une position secondaire.

Tu me parles de l'Ecole Normale et du professorat de lettres. Je crois avoir (pour moi) moins, beaucoup moins d'avenir dans cette partie que dans celle que je demande : c'est du moins l'avis du Proviseur.

Il est rare, et impossible, dit-il, qu'un professeur de langues, instruit et pouvant écrire ou parler, ne parvienne pas à une Faculté s'il est docteur. Le plus difficile pour moi n'est pas d'être docteur, c'est d'être licencié, et j'y parviendrai avec du travail, j'ajoute avec un travail qui sera plus à mon goût que celui de l'Enregistrement, quelque charme que puisse avoir celui-ci pour un esprit sérieux.

Pour moi, je crois sinon plus considérée du moins plus brillante la chaire d'une Faculté qu'un bureau à l'Administration : plus brillante pour moi, je veux dire.

Quant à ma santé, il y a bien des professeurs de mes amis qui font leur classe sans crier et ne se fatiguent pas, bien que fort faibles, et je ne crois être ni extrêmement fort et puissant ni faible.

Tu me parles d'un M. Lewis, Lowe, ou Lane¹? Je ne connais personne de ce nom. Mon ami, qui est aussi professeur de St Cyr n'est pas de Londres mais bien d'Auxerre, et français comme moi. Son nom le prouve.

Et ce n'est pas son rapide avancement qui l'a fait me conseiller cette carrière, étant encore à Sens il le fit.

Maman n'a pas le temps de vous écrire : moi-même, n'étant sorti de mon bureau qu'à cinq heures, je n'ai que peu de temps pour griffonner ici les pensées et réflexions de la journée, car la poste va partir.

Adieu cher bon papa, je t'embrasse de tout cœur ainsi que ma chère bonne maman, et vous promets de vous rendre heureux par mes succès dans cette carrière, à moins que vous ne vouliez me laisser dans celle dont je voudrais sortir et où je ne crois devoir faire rien de bon.

Stéphane

13. À M. DESMOLINS

Sens, le [vendredi] 31 Janvier 1862.

Mon cher bon Papa,

Après la lecture de ta lettre d'hier, je ressentis en moi une grande tristesse. Il me semblait que tu me disais : « Je te permets de faire ceci, *seulement* si tu le fais tu me chagrineras et je ne serai pas content de toi. » Ce qui me semblait pire que : « Je te le défends. » Ce *seulement* me torturait.

Maman m'a rassuré en me disant qu'il ressortait de ta lettre ainsi que

1. Le nom exact est (Timothy) Lane, né en 1820. M. Desmolins avait écrit à ce professeur irlandais de Saint-Cyr pour se renseigner sur la carrière universitaire, croyant à tort que c'est à lui que faisait allusion son petit-fils dans sa lettre du 17 janvier.

de celle de ma chère bonne maman que, sans m'encourager aucunement, vous me laissez libre.

J'ai donc parlé au professeur d'Anglais de Sens¹, un homme mûr déjà, et qui, paraît-il, a une excellente méthode. Il viendrait cinq fois par semaine, c'est-à-dire tous les jours, les Jeudis exceptés, et ses leçons seraient d'une heure. Il me donnerait de nombreux devoirs, corrigerait les thèmes lui-même et me laisserait une traduction pour corriger les versions, afin de ne pas perdre de temps et de l'employer en leçons pratiques, grammaire, conversation. Ce sera une dépense je le sais, mais ce sera moi qui la supporterai.

Mon receveur m'assure que ce ne sera pas une raison pour donner ma démission ; j'aurais donc ainsi, en cas de grandes circonstances imprévues et mystérieuses, une porte ouverte sur l'Enregistrement jusqu'en Juin, époque du premier examen. Quant à ce que tu me dis, cher bon Papa, parmi tes excellents conseils et tes observations sérieuses, que, livré à moi-même, je ne travaillerai pas assez, cela pourrait être vrai pour un travail qui ne me plût pas comme celui que j'entreprends, pour l'Enregistrement, par exemple travailler sans receveur. Et encore serai-je livré à moi-même ? J'aurai un professeur comme j'avais un receveur, et je travaillerai huit ou neuf heures par jours au lieu de deux ou trois. Enfin, cher bon Papa, je te mettrai au courant de toutes mes études, de mes progrès. Pour cela, je t'écrirai en Anglais, et souvent, sans que tu aies à me répondre. Je m'efforcerai de toutes manières de me rendre digne de la liberté que vous me laissez, et j'ai fait une liasse des trois lettres écrites à ce grave sujet par toi et bonne maman pour les relire souvent et me donner courage, voyant que sur moi seul repose mon avenir. Sois certain que mon travail et un jour mes succès te feront revenir des regrets que tu éprouves en ce moment en songeant, comme eût fait ma pauvre mère que vous remplacez, à mon avenir ; et que tu n'auras jamais à te repentir de ma décision. Tout ce que je te dis, je le dis aussi à ma chère bonne maman que je confonds avec toi dans mon amour et ma reconnaissance. Adieu cher bon papa ; je t'embrasse de tout cœur, toi et bonne Maman.

Votre petit-fils qui vous aime,

Stéphane M.

14. À MME DESMOLINS²

Sens. [Mercredi] 5 février 1862.

Chère bonne maman,

J'ai reçu ta lettre hier, et, comme tu le vois, je ne tarde pas à te répondre.

Mon cher bon papa que tu me dis être *fatigué* serait-il dans une de ses mauvaises quinzaines, ou dois-je entendre simplement le mot *fatigué* dans son sens propre ?

1. Sans doute le remplaçant de Joseph Motheré, qui s'appelait Fallet.

2. Louise Étienne dite Stéfanny Desmolins née Magnien (1799-1869), grand-mère maternelle de Mallarmé.

Quant à notre cher malade¹, il n'est ni mieux ni plus mal physiquement : au moral il est fort irascible depuis près d'un mois, envers les enfants surtout : toutes les attentions l'agacent, il semble vouloir qu'on ne s'occupe pas de lui et se plaint toutefois si l'on satisfait à ce vœu.

Il va venir sous peu habiter votre album, ou, si vous n'en avez pas, votre commode. On a fait son portrait ces jours-ci et nous avons demandé douze cartes : comme épreuve, ce sera, comme tout ce qui se fait à Sens, sans valeur : je souhaite que la ressemblance, qui en fera le seul et grand prix, soit parfaite. Je ne cesse de vous regarder dans mon carnet. Ceci va t'étonner peut-être et ne sera pas flatteur pour bon papa : je préfère son portrait-carte à votre grande photographie : il est moins coquet, moins jeune, mais plus vivant et plus vrai. Un détail insignifiant, c'est sa décoration peinte en rouge : eh ! bien c'est un détail charmant pour moi, cela le complète et le rappelle, ou mieux, le résume. Quant au tien, chère bonne maman, il est parfait, sauf ce contraste du blanc et du noir qui — c'est la faute de la photographie, — fait paraître le visage et les mains durs et blêmes.

J'ai commencé mes études Anglaises : sois persuadée, chère bonne maman, que, le professeur venant tous les jours et corrigeant mes devoirs, je ne peux rester inoccupé. Je me remets aussi au latin que je n'avais pas quitté complètement. Est-ce parce que je n'y suis pas forcé comme on l'est dans un collège ? je ne sais, mais ce qui me semblait besogne pédantesque et ennuyeuse pendant mes classes, a, maintenant que je le fais librement, un charme exquis : Les auteurs latins sont étalés sur ma table pêle-mêle avec les Français et sont comme eux des amis. Qui sait, en vue de l'avenir, si je ne vais pas me remettre à mes moments perdus à faire des vers Latins, c'est-à-dire la chose qui m'effrayait le plus dans cet examen de la Licence ès lettres. — J'ai commencé mes devoirs anglais par une chose qui était un *devoir* dans toutes les acceptions du mot, je veux dire par une lettre à Mr. Smyth², laquelle sera suivie *sous peu* d'une lettre à Mr. Sullivan³, et je vous l'enverrai. — Pour ce que tu me dis d'un *collège catholique*, explique-toi, je te prie sur ce point que je n'ai pas bien saisi. Tu me parles aussi de dépenses qui ne sont pas à ma charge, mais le Code — si je le cite, c'est dans les bureaux d'Enregistrement que je l'ai lu — ne dit-il pas qu'à partir de 18 ans, les parents doivent compte des intérêts de la fortune de l'enfant, mais prélèvent ce qu'il a dépensé (de cet âge à 21 ans) de la somme totale, en cas que ces dépenses excèdent les intérêts ? — Adieu, chère bonne maman, je t'embrasse de tout cœur ainsi que le cher bon papa et vous promets toute la satisfaction que vous êtes en droit d'exiger de moi, et de nombreuses lettres à cœur ouvert.

Stéphane

Pardon, si je croise ma lettre pour quelques lignes⁴, mais je vous prie de témoigner à mes tantes toute ma reconnaissance pour l'intérêt qu'elles me portent. N'oublie pas, chère bonne maman, mes compliments à Anna.

1. Numa Mallarmé, à demi impotent depuis février 1859.

2. Sans doute le père de Harriet Smyth, morte en 1859, à la mémoire de qui Mallarmé avait écrit « Sa fosse est creusée !.. » et « Sa tombe est fermée !.. ».

3. Le père d'Emily Sullivan, cousine de Harriet Smyth (les familles Smyth et Sullivan étaient liées aux Desmolins). D'après les recherches de Declan Walton, ce père était mort en 1853.

4. Les dernières lignes, écrites verticalement, croisent les précédentes.

15. À MME DESMOLINS

Sens, le [lundi] 10 février 1862

Chère bonne maman,

Comme c'est de toi qu'est venue la première idée d'un collège catholique, et que la lettre de bon papa n'est que la tienne, répétée d'un ton moins affable, c'est à toi que je réponds.

Je ne comprends rien à votre reproche de duplicité et de mauvaise foi. Je vous demandais une explication, et vous me la refusez ; je n'insiste pas. Quand je te dis que je ne voyais pas clairement ce que pouvait être un collège catholique, c'était sur l'avis de maman. Est-ce simplement un collège où l'on ne professe pas la religion réformée, ou, comme en France, une maison tenue par des prêtres. Maman avait même compris moins bien que moi encore, car elle se demandait si *interne* ne voulait pas dire : professeur interne.

Comme tu ne m'accordes aucun renseignement, et que je ne puis m'engager à accomplir ce dont je ne connais aucunement les conditions, voici quelle est ma réponse. Si tu entends que je sois séquestré pendant une année entière entre les quatre murs¹ d'un collège, malheureux et seul, que je recommence à manger dans un réfectoire, à me coucher à huit heures dans un dortoir pour me lever à six, à me promener le long d'une cour de récréation, soumis à des maîtres d'études et mêlé à des gamins, (je dis gamin car l'enseignement des collèges finit en Angleterre à la seconde, les autres classes se faisant comme étudiant dans une université) si tu veux me voir privé de lire aucun journal, sans mes livres et ne pouvant ni écrire à mes amis ni recevoir de lettres sans une lecture préalable, à nonnant des choses inutiles au lieu d'apprendre l'anglais, détestant cette prison et vivant en désespéré, si tout cela, dis-je, constitue l'internat d'un collège catholique, il est évident que je ne puis, moi, ayant joui deux ans de la vie, m'y remettre.

Je laisse même de côté la question d'argent, car il sera plus dispendieux de payer une pension que de vivre de mon travail.

Il ne reste qu'à proposer une conciliation. Si Londres t'effraie, il y a d'autres pensions en Angleterre et je crois que je n'aurai pas beaucoup à craindre pour ma vertu dans une ville de province.

Si c'est l'Angleterre qui t'effraie, il reste encore à Jersey, une ville où l'on parle anglais mais où toutes les coutumes sont françaises, St Héliier. Il serait plus difficile de s'y caser, par exemple.

Il y aurait encore Boulogne, mais ce n'est pas assez Anglais ; les étrangers n'y sont qu'en passage, et je doute qu'il y ait des pensions Anglaises. Si c'est moins l'Angleterre que la vie libre que tu crains, il faudrait trou-

1. Le recueil composé par Mallarmé lorsqu'il était interne au lycée de Sens portait le titre symbolique d'*Entre quatre murs*.

ver une famille Anglaise à qui tu me confieras et que je ne quitterais que pour aller professer.

Voilà bien des accommodements : il faut les peser et les mûrir. Je ne tiens pas à aller en Angleterre, mais je tiens à ne plus redevenir un écolier.

Je n'ai pas pris de faux-fuyants, ainsi, chère bonne maman, ne m'accuse plus de duplicité. Il n'y a rien dans cette lettre qui ne soit sincère et de bonne foi. Adieu, chère bonne maman, je t'embrasse ainsi que mon cher bon papa. Tout le monde va bien : mon père est toujours le même et les gelées ne lui sont pas défavorables. Ton petit-fils affectueux,

Stéphane

16. À HENRI CAZALIS¹

Sens, le [lundi] 5 Mai 1862.

Cher... ami,

Il y a longtemps que j'eusse dû vous remercier de l'exquise délicatesse avec laquelle vous m'avez destiné, dès son apparition, la prose d'un de mes maîtres les plus vénérés² : mais je sors à peine d'une série de jours brumeux et stériles, et mon premier sourire est à vous.

L'exclamation de M. Prudhomme « Ce sabre est le plus beau jour de ma vie » m'avait toujours paru infiniment grotesque : voilà quinze jours que je la trouve fort naturelle, pour ne pas dire mieux ; car, si ce ne fut ma première parole, en voyant Emmanuel³ tirer de sa malle ce journal espéré, ce fut du moins ma première et sincère pensée : « *Ce Boulevard* est un des plus beaux jours de ma vie ! »

Il est précieux en effet, trois fois précieux. D'abord, parce que vous avez pensé à moi ; puis, parce que ~~ce~~ c'est une carte de visite qui annonce un petit voyage à Sens ; enfin, parce que, de même que vous avez été *vous* en me l'envoyant, Baudelaire y est Baudelaire.

Vous ne savez pas combien j'attends impatiemment le mois prochain qui — Emmanuel me l'a promis, tenez son serment — doit vous amener à Sens, ainsi que l'excellent Monsieur des Essarts⁴.

1. Entré en relation avec Mallarmé par l'intermédiaire de son ancien condisciple Emmanuel des Essarts alors qu'il terminait sa licence en droit, Henri Cazalis (1840-1909), reconverti dans la médecine à partir de 1865, fera une double carrière de médecin hygiéniste et de poète parnassien sous le pseudonyme de Jean Lahor. Dans ces années 1862-1871, il fut le confident le plus constant de Mallarmé. Voir L. Joseph, *Henri Cazalis, sa vie, son œuvre, son amitié avec Mallarmé*, Nizet, 1972, et *DSM VI* (pour leur correspondance croisée).

2. L'article de Baudelaire sur *Les Misérables* de Victor Hugo, qui venait de paraître dans *Le Boulevard* du 20 avril (d'où la plaisanterie sur « ce Boulevard »).

3. Emmanuel des Essarts (1839-1909), nommé professeur au lycée de Sens en 1861, se lia d'amitié avec Mallarmé qu'il introduisit dans le milieu littéraire parisien. Après différents postes en lycée, notamment à Avignon, il fera une carrière universitaire à Dijon (1872) puis à Clermont-Ferrand de 1874 à sa mort.

4. Alfred des Essarts, père d'Emmanuel et homme de lettres.

Je crois que le prisonnier de Béranger ne soupirait pas plus après ses hirondelles¹.

C'est égoïste, ce que je dis là, car je sais d'avance que le moins charmé de la rencontre sera vous. Emmanuel, dont l'imagination est pleine de cœur ou dont le cœur est plein d'imagination, a dû me peindre à vous, si j'en juge par le bon accueil que vous faites à mon nom chaque fois qu'il le prononça, sous des couleurs dont l'amitié rehaussait infiniment l'éclat. Que vous serez désillusionné quand vous verrez cet individu maussade qui reste des journées entières la tête sur le marbre de la cheminée, sans penser : ridicule Hamlet² qui ne peut se rendre compte de son affaissement.

Je sais d'avance que ma surprise, éveillée il y a longtemps par le portrait que m'a fait de vous Emmanuel, changée en admiration fraternelle à la lecture d'une certaine *Lettre* imprimée par l'éditeur des *Misérables*³, grandira de jour en jour quand je verrai de mes propres yeux tout ce qu'il y a d'exquis et de généreux en vous.

On a des séries de bonheurs, de malheurs : on peut dire aussi, grâce au charmant proverbe : *Les amis de nos amis.....*, que les amis ne viennent pas seuls. C'était déjà une bien grande joie pour moi de connaître ce cœur d'or et ce talent d'or qui s'appellent Emmanuel, et dont je ne vous parle pas assez longuement ici ; je n'aurais pas osé espérer que cette amitié m'en revelerait une autre aussi sincère que celle qui nous unira.

Laissez-moi donc, en attendant votre heureuse apparition à Sens, cher ami, vous serrer la main et croyez-moi votre tout dévoué

Stéphane Mallarmé

17. À HENRI CAZALIS

Sens. Samedi 24 Mai 1862.

Mon cher ami,

J'arrive hier chez Emmanuel : il prend un air tragique et s'écrie : « Comment, tu as publié un volume, et tu ne m'en as pas même montré la couverture ! tu le donnes à Cazalis, et tu ne me l'offres pas. Je devine pourquoi : je connais ton cynisme. Ce volume est appelé à remplacer certains jeux de cartes prohibés par la pudeur et par la police, ce qui ne fait qu'une seule et même chose, rappelle-toi cela. — » Je suis terrifié, je nie. Il me montre ta lettre et je lis en effet : « Ce qui me met en feu, c'est le livre de Stéphane »

Triste, désolé de causer chez toi de tels ravages, j'allais presque avouer la

1. Allusion à une chanson de Béranger, « Les Hirondelles », où s'exprime, pour le « Captif au rivage du Maure », la nostalgie de la France.

2. Cf. les deux derniers vers du « Guignon », contemporain de cette lettre : « Ces Hamlets abreuvés de malaises badins / Vont ridiculement se pendre au réverbère. »

3. *Lettre aux Français sur l'histoire romaine, les idées impériales*, publiée sans nom d'auteur par Cazalis chez Lacroix et Verboeckhoven, l'éditeur des *Misérables*.

paternité d'une priapée quelconque écrite en rêve, quand je me suis souvenu du livre d'Hugo¹.

Depuis, j'ai bien pensé à toi, cher heureux. Ce matin en me réveillant, ton souvenir a traversé mes rideaux avec le premier rayon de soleil ; j'ai pris deux tasses de thé au jardin en ton honneur et je remonte t'écrire.

Emmanuel ni moi n'avons ri, non : seulement nous avons compris ta lettre chacun à notre manière. Emmanuel a froncé le sourcil, et moi j'ai souri. Ce que contenait ce francement olympien, je crois que tu le sais déjà, car tu as dû recevoir la lettre qu'il a tournée immédiatement et qu'il m'a déclamée d'une voix foudroyante. Ce que contient mon sourire, écoute-le.

Je te dirai que je ne crois à un amour sérieux et véritable que quand il est consacré par le temps qui fait crouler bien des entablements sur la tête de leurs cariatides.

Jusqu'ici donc, bien que tu jettes feu et flammes, je considère ta passion² comme une amourette. Mais cela ne la diminue en rien dans ma pensée. Le bonheur est fait d'amourettes, comme d'amours ; donc, je te dis ce que je dirai toujours à un ami que je verrai prêt à goûter des impressions nouvelles, « Bois le plus possible : on n'est heureux que lorsqu'on est fou, c'est-à-dire gris. » L'homme est né curieux et doit l'être à jamais. Il ne faut jamais laisser passer l'occasion. Ce n'est que de cette façon qu'on *vit*. De la sorte, un cœur extrêmement fané peut avoir un amour virginal : un cœur vierge peut apprendre ce que c'est qu'être blasé. *Apprendre et jouir*, tout est là. Jouir, moralement pour les uns, et pour ceux qui ne savent pas, physiquement.

Donc, aime Ettie, et laisse-toi aller à la dérive.

Le fait est que les Anglaises sont d'adorables filles. Cette blondeur douce ; ces gouttes du lac Léman, enchâssées dans de la candeur et qu'elles veulent bien appeler leurs yeux, comme les autres femmes : cette taille si harmonieusement grecque : non pas une taille d'abeille prétentieuse, mais une taille d'ange qui reploierait ses ailes sous son corsage !

Donc, aime Ettie, et laisse-toi aller à la dérive.

Ah ! quel charmant souvenir je conserve aussi de notre délicieuse partie³ ! Cela me semble déjà lointain hélas ! et comme vague. Si Henri⁴ ne les eût écrasées de son talon, les fraises se confondraient avec les lèvres en une nuance rose et pourpre ; et tout se mêle ainsi en demi-teintes, déjà. Cette ville de Sens est si triste, tout ce qui y passe devient gris !

Ah ! courses vagabondes de rocher en rocher ! voiture où l'on était dix ! chênes ! pervenches ! soleil aux yeux, au cœur, sans qu'il y en ait au ciel ! et

1. Mallarmé avait d'abord écrit : « des *Châtiments* », titre qu'il a biffé par précaution, le livre étant interdit.

2. Pour une jeune fille anglaise, Harriet dite Ettie Yapp (1845-1873), qui vivait à Paris, où son père était correspondant du *Daily Telegraph*, avec ses parents et ses sœurs, Kate, Florence et Isabelle. Elle épousera finalement Gaston Maspero en 1871. En 1877, quatre ans après sa mort prématurée, Mallarmé lui consacra le sonnet « *Sur les bois oubliés...* ».

3. Le 11 mai, à l'occasion d'une partie de campagne en forêt de Fontainebleau (au lieu-dit du Carrefour des Demoiselles), Mallarmé avait fait la connaissance des amis d'Emmanuel des Essarts : Cazalis, Henri Regnault, les sœurs Yapp, Nina Gaillard (la future Nina de Villard). L'événement fut plaisamment immortalisé par *Le Carrefour des Demoiselles*, écrit en collaboration par Mallarmé et Des Essarts (la « *scie* à trente-deux dents »).

4. Le peintre Henri Regnault (1843-1871).

scie à trente-deux dents¹ ! — blanches. *All is over*, comme dit Byron². Ettie te traduira cela.

Tu me dis que j'ai plu à ces dames et j'en suis charmé. Mlle Nina m'a demandé des vers, je lui en envoie, c'est un sonnet Louis XV³. Tu me demandes un sonnet, je t'en envoie deux : tu choisiras, l'autre sera pour Henri. Il lui faut un souvenir de moi. Je veux quelque chose de lui : il me dessinera, il m'ébauchera ce qu'il voudra quand il aura le temps. Est-il charmant ! je lui écrirai bientôt. Dis-lui bien qu'il ne voie dans mes vers qu'un souvenir : autrement ce serait fatuité, non amitié de ma part. Je suis Pylade et non Trissotin. J'avais envie pour qu'il comprît bien mon intention de retrancher un pied à chaque vers.

Emmanuel me dit qu'il serait bien d'envoyer le *Guignon*⁴ à mesdames Yapp. Tu le leur remettras donc avec force compliments de ma part : et mille remerciements de leur bon accueil. L'autre pièce est pour Mlle Gaillard. Même recommandation.

Je ne sais vraiment si je pourrai aller à Meudon. Il y a deux cornes diaboliques qui passent trop souvent à travers mon porte-monnaie. Sois sûr que si je le puis, je le ferai. — Quant à la Forêt-noire, cela dépendra de l'éditeur qu'Emmanuel rencontrera pour notre volume de *Contes étranges*⁵. Tu sais que nous le faisons à deux, fraternellement. Si l'éditeur paie de suite, c'est décidé et nous allons nous noyer dans les lacs de kirsch. Adieu. Emparadise-toi le mieux possible dans ta folie — et le plus longtemps. À toi et à Henri de cœur.

Stéphane

Encore un mot sur mes vers. Dis à Madame Yapp, en lui présentant le *Guignon*, que je l'ai si mal lu l'autre jour que j'ai cru poli de le lui envoyer sur *cream laid paper*⁶. (Demande encore à Ettie le sens de ces trois mots).

Dis à Mlle Nina que ce sonnet ne lui est offert qu'en attendant une pièce plus sérieuse que j'écrirai sur son album.

SM

18. À HENRI CAZALIS

Sens. [Mercredi] 4 Juin 1862.

J'interromps un moment mon article sur Leconte de Lisle⁷, cher ami, pour t'écrire vingt lignes. Et d'abord, sais-tu que tu es toujours un fou ? — Cela me rend jaloux.

1. Voir la note 3, p. 29.

2. « Tout est fini » (« Epistle to Augusta », XIII).

3. « Placet futile », alors intitulé « Placet », publié dans *Le Papillon* du 25 février 1862.

4. Dont les cinq premières strophes avaient été publiées dans *L'Artiste* du 15 mars.

5. Projet qui n'eut pas de suite.

6. Vergé blanc.

7. Article non retrouvé.

Hélas ! tu sais combien je fus ravi de Fontainebleau, et, par cela, tu devines comme Chaville m'enchanterait. Mais, pauvre hanneton, j'ai un fil à la patte : encore si c'était, comme toi, un cheveu d'or d'Étie.

Je le crois plutôt arraché à la perruque rousse d'Harpagon.

Voici. Mon pauvre père est fort malade depuis longtemps, et, comme il ne sait plus guère le prix de l'argent, et me donnerait mille francs comme dix sous, j'ai une certaine pudeur qui fait que pour rien au monde je ne lui tendrais la main.

Du reste, la bourse est dans le secrétaire de ma belle-mère, assez jeune femme, qui n'a jamais compris ce que c'est qu'un jeune homme et n'a qu'un mot affreux sur les lèvres : Économie.

Or, comme j'ai toujours peur de lui voir cracher cette souris rouge, je ne lui parle que fort rarement.

Voilà comme je vis en famille. Emmanuel, du reste, a pu t'en parler jusqu'ici.

Oui, si je disais que j'ai besoin de courses vagabondes et d'air, elle me répondrait infailliblement : Le jardin a des allées, et, quant à l'air, nous respirons ici le plus sain qu'on puisse humer à Sens.

C'est, en partie, pour échapper à cet intérieur mesquin et étouffant que je donnerai un coup d'aile jusqu'à Londres, en Janvier.

Ici, je mène une espèce d'existence assez curieuse : regardé par tous comme un prodigue et honoré comme si j'avais trois maîtresses, moi qui n'ai jamais un sou dans ma poche, et qui ne couche même pas avec ma bonne. Je suis un bohème doré.

Donc, je te prie de ne compter mie sur moi, Dimanche : j'en pleurerais si j'avais des larmes !

Tu m'excuseras de ton mieux, n'est-ce pas ?

Et puis je te remercie, adorable, de ton offre fraternelle. Deux raisons m'empêchent d'accepter : la première, c'est qu'il me faudrait de trente à quarante francs, la seconde c'est que, les eusses-tu, je ne pourrais te les rendre.

Cependant vous penserez à moi ?

Dire que le bonheur est quelquefois contenu dans la lueur que font deux louis ! — Il l'est dans moins souvent.

Pardonne-moi, toi, le papillon à travers l'aile de qui on voit le soleil, pardonne cette lettre maussade et ces détails stupides, mais, entre vieux amis, ne doit-on pas tout se conter ?

As-tu remis mes vers ? puisque tu es si bon que de désirer les garder tous, je t'envoie, pour le joindre au tien, un pauvre sonnet éclos ces jours-ci, triste et laid.

Emmanuel t'avait peut-être parlé d'une stérilité curieuse que le printemps avait installée en moi. Après trois mois d'impuissance, j'en suis enfin débarrassé, et mon premier sonnet est consacré à la décrire, c'est-à-dire à la maudire. C'est un genre assez nouveau que cette poésie, où les effets matériels, du sang, des nerfs sont analysés et mêlés aux effets moraux, de l'esprit, de l'âme. Cela pourrait s'appeler *Spleen printanier*. Quand la combinaison est bien harmonisée et que l'œuvre n'est ni trop physique ni trop spirituelle, elle peut représenter quelque chose.

VERE NOVO¹...

*Le printemps maladif a chassé tristement
L'hiver, saison de l'art serein, l'hiver lucide
Dans mon être où, dès l'aube, un sang plombé préside
L'impuissance s'étire en un long bâillement.*

*Des crépuscules blancs tiédissent sous mon crâne
Qu'un cercle de fer serre ainsi qu'un vieux tombeau ;
Et, morne, j'erre après un Rêve vague et beau
Par les champs où la sève immense se pavane.*

*Puis je tombe énérvé de parfums d'arbres, las,
Et creusant de ma face une fosse à mon Rêve,
Mordant la terre chaude où poussent les lilas*

*J'attends, en m'abîmant, que le Néant se lève...
— Cependant l'azur rit dans la haie en éveil
Où des oiseaux en fleur gazouillent du soleil !*

1862

Stéphane Mallarmé

Tu riras peut-être de ma manie de sonnets — non, car tu en as fait de délicieux — mais pour moi c'est un grand poème en petit : les quatrains et les tercets me semblent des chants entiers, et je passe parfois trois jours à en équilibrer d'avance les parties, pour que le tout soit harmonieux et s'approche du Beau.

Mais voici trop parler de moi. Il est vrai qu'à part l'assurance du bonheur que je prends à te voir amoureux, et sérieusement, je n'ai qu'à te répéter ce que je te disais dans ma dernière lettre, ô charmant.

Et Henri ? Dis-lui, en lui serrant la main de ma part, qu'il ne s'étonne pas s'il recevait dans quelques jours une lettre de moi. J'ai hâte de causer avec lui. Ne m'oublie pas auprès des dames Gaillard et Yapp, et de ta Mab². Dis-leur bien combien je regrette de n'être pas des leurs. Adieu, carissimo. Ton ami Stéphane te serre la main. — Je ne te dis rien d'Emmanuel qui a dû te répondre et que tu vas voir — Sais-tu que M. Des Essarts n'aime pas notre *Scie*³ ?

1. Première version de « Renouveau ».

2. La fée des rêves d'amour dans *Roméo et Juliette*.

3. *Le Carrefour des Demoiselles*.

19. À MARIA GERHARD¹

[Sens, samedi 28 juin 1862]

Mademoiselle,

La dame allemande, c'est moi, comme vous le pensez, et j'ai seul écrit cette lettre.

Pardonnez-moi ce tour : hier et avant-hier, sans le savoir et involontairement, vous m'en avez joué qui sont assez jolis.

Avant-hier, je vous croyais Anglaise, et j'avais écrit, dans le meilleur Anglais que je susse la plus belle lettre qu'on pût rêver : j'ai reconnu mon erreur en vous quittant et j'ai été forcé de tout déchirer.

Voici pour le premier.

Pour le second, il est drôle encore. Sachant que vous deviez revenir hier dans l'île, je m'y suis promené prudemment une heure ou deux, et, pour ne point éveiller l'attention, j'ai dessiné sur un album le clocher de l'Église, regardant plus souvent du côté où je comptais vous voir que du côté du clocher — moi qui de ma vie n'avais touché à un crayon !

Mais c'est assez sourire.

Vous avez dû voir, à mes fréquentes stations à la porte du Lycée et à la manière dont je vous contemplais Dimanche à la Cathédrale que vous n'étiez pas sans avoir fait sur moi une impression sérieuse.

Si vous avez compris cela, c'est quelque chose déjà, mais ce n'est rien auprès de la vérité.

Voici trois mois que je vous aime violemment, et plusieurs jours que je vous idolâtre plus éperdument encore.

Accueillerez-vous cet amour ?

Soyez assez charmante pour me répondre avant de brûler cette lettre : — si vous consentez à me laisser vous aimer, je serai ivre de joie : si vous refusez, je serai heureux encore de souffrir pour vous et par vous.

Vous voyez qu'il me faut une réponse, et vous me la donnerez, n'est-ce pas ? demain ? Car je préfère même la tristesse d'un refus à ma vieille espérance qui, à force de se prolonger indéfiniment, est bien voisine du désespoir. Du reste, que vous m'aimiez ou non, vous ne saurez m'empêcher de vous aimer dans mon cœur, et mélancoliquement.

Adieu, ange ; croyez en moi : soyez certaine que tout ce que vous venez de lire est écrit par un homme d'honneur et de cœur, et pardonnez-moi de vous adorer.

Du reste, qui est coupable de mon amour ? C'est vous, ô charmante : et ce sont ces yeux sur lesquels je dépose d'avance un baiser plein d'espoir, — ces yeux qui me souriront demain, n'est-ce pas ?

À vous, à jamais.

S M

1. Née en 1835, originaire de Camberg, dans le Limbourg, la future Mme Mallarmé était alors gouvernante chez les Libéra des Presles, 54 Grande-Rue à Sens.

Si vous ne pouvez pas me remettre à quatre heures ces quelques mots qui seront ma sentence, mettez-les ce soir à la poste, avec cette adresse : « Monsieur S. M., à poste restante, Sens. » Je prendrai la lettre demain. Je vous verrai demain à la procession de St Pierre et à celle du faubourg d'Yonne.

20. À HENRI CAZALIS

Sens. [Mardi] 1^{er} Juillet 1862.

Frère, voici une journée pluvieuse qui a été traversée de deux rayons de soleil : l'un auroral et blanc, l'autre crépusculaire et flamboyant. Je parle de l'adorable portrait d'Etie, et d'une centaine de pages philosophiques des *Misérables*.

Laissons l'un pour l'autre.

Merci, charmant, du portrait d'Etie, merci. C'est elle ; voici ces yeux doux, et forts pourtant : ce galbe sésaphique, avec des cheveux qui, dénoués, frissonneraient le long de son dos comme deux ailes de lumière.

Peut-être ce portrait a-t-il plutôt vingt ans que dix-sept, et ai-je devant les yeux Madame Cazalis, plus qu'Etie.

Ce n'est qu'un charme de plus.

Le menton ne serait-il pas un peu trop éloigné de la bouche : je sais que c'est une des particularités du type Anglais, mais je ne la crois pas si accentuée chez Etie.

Viens, maintenant : une place t'est réservée auprès d'elle dans mon album : ce nid de l'amitié t'attend.

Rappelle aussi à Piccolino¹, en le félicitant de ce charmant portrait, que je lui ai dernièrement demandé sa carte et qu'il a la mienne.

Tu te plains, Cher, que je ne t'écris pas ces jours-ci ; il est vrai, j'ai dressé des miroirs à alouettes dans le champ de la galanterie et l'oiselle se contente de gazouiller de loin, invisible. Cela m'a distrait.

Et puis, nous parlons de toi et de celle dont le nom est un gazouillement, du matin au soir, avec Emmanuel, et je sors de ces entretiens si plein de vénération pour toi et pour elle que je n'ose plus t'invoquer, ô Dieu ! Sais-tu que, bien que vous ayez encore dans le regard l'aube du commencement, vous êtes tous deux, enfants, bien loin dans la vie déjà, et bien haut dans la gloire puisqu'il ne vous manque qu'un Shakespeare pour être les deux noms que tous les amants murmurent dans un baiser étant déjà aussi grand !

Ah ! que l'amour est fort qui fait regarder l'avenir en souriant.

Et que nous sommes petits nous autres, nous les gens de plâtre, ou de Paros même ! statues sans yeux dont l'aveuglement voudrait sottement se draper en sérénité !

Il y a un mot touchant et qui illumine toute ta lettre, le voici : « reçois, mon cher Mallarmé, le portrait de *notre sœur*. » C'est simple, puisque nous

1. Surnom d'Henri Regnault.

sommes frères, et, pourtant, c'est bien doux ! Oui, elle se rangera dans mes rêves à côté de toutes les Chimènes, les Béatrices, les Juliettes, les Regina¹, et, qui mieux est, dans mon cœur à côté de ce pauvre jeune fantôme, qui fut treize ans ma sœur², et qui fut la seule personne que j'adorasse, avant de vous connaître tous : elle sera mon idéal dans la vie, comme ma sœur l'est dans la mort.

Vraiment, j'ai les larmes aux yeux en causant avec toi, et je suis heureux, car cela est rare.

Nous parlions de Shakespeare tout à l'heure et des vers qui font une auréole. Tu me demandes des vers, frère.

C'était à moi à te demander de m'en laisser faire.

Seulement, je tremble. Vois-tu, c'est mon chef-d'œuvre que je veux faire là. Comme je le referai un jour pour ma pauvre sœur dont je n'ai point osé encore rythmer la vision. Laisse-moi donc tout le temps nécessaire.

Je comprends combien il serait doux de les lire à ta bien-aimée, saintement, avant que l'alouette fatale ne chante l'adieu³. Si tu veux faire à la perfection de l'œuvre le petit sacrifice, non, le grand sacrifice de les attendre pour ne les envoyer que plus tard, je te les promets exquis.

Ne crois pas ici que l'amitié soit de la fatuité.

Je te les promets exquis, blancs et or.

D'ici à Samedi, certes, je pourrais rimer quelques strophes, jolies même, mais cela ne serait rien, non rien, auprès de ce que je rêve.

Je ne veux pas faire cela d'inspiration : la turbulence du lyrisme serait indigne de cette chaste apparition que tu aimes⁴. Il faut méditer longtemps : l'art seul, limpide et impeccable, est assez chaste pour la sculpter religieusement.

Merci, ami, de me commander et de m'inspirer mes meilleurs vers.

— Ah ! que j'eusse donc voulu accompagner Emmanuel, mais la fatalité, non je me flatte, le guignon, sous forme de pièces d'or absentes, se moque de moi ; et dire que c'est mal d'égorger sur les grands chemins ! on vole pourtant.

Outre Juliette, sa sœur Kate, Madame Yapp et vous, Henri et toi, Henri, j'eusse été heureux de voir ce bon petit cœur de Miss Mary⁵, car c'est le seul et ce sera le seul sur lequel j'aie et je ferai jamais, sans doute, la plus légère impression. Si elle savait ce que je suis, la pauvre enfant ! Enfin espérons que ce n'est point sérieux.

Ton frère,

Stéphane.

Emmanuel m'a raconté que tu as lu la lettre grotesque que je lui ai écrite à Paris : pardonne-moi d'avoir laissé tomber sous tes yeux de telles choses mesquines, et permets-moi de ne pas te parler de cela, ici, après avoir prononcé le nom d'Ette.

1. Héroïne éponyme du roman de Lamartine, Michel Lévy, 1862.

2. Maria Mallarmé, morte à 13 ans le 31 août 1857.

3. Nouvelle allusion à *Roméo et Juliette*.

4. Première allusion à ce qui deviendra « Apparition », poème qui devait être, à la demande de Cazalis, un portrait en vers d'Ette.

5. Mary Green, autre jeune Anglaise amie des Yapp.

Je ne te dis pas de faire mille compliments amis à ces dames, de parler de moi à Ettie, de sourire de ma part à Miss Mary ; cela se comprend et se sous-entend. Tout ce qui sort de ce salon m'intéresse, en soi d'abord, puis comme étant toute ta vie.

Je ne te parle pas d'Emmanuel que tu viens de voir et qui t'a peut-être écrit déjà : nous ne tarissons pas en causeries sur toi, sur vous. Il est toujours aussi charmant, aussi bon, aussi poète, aussi gras — voilà de ses nouvelles.

21. À HENRI CAZALIS

[Sens, début juillet 1862]

[...] ¹ Sais-tu bien que, semblables à des pensionnaires qui rêvent ensemble à leur robe de mariée — un linceul, souvent, en point d'Alençon — Emmanuel et moi causions hier fort sérieusement, — non, pas sérieusement, naïvement — du mois de ton mariage : que ce devait être pendant les vacances afin que nous puissions ensemble aller signer le contrat à Londres ?

Oh ! Espérance — « une folle charmante, » comme dit mélancoliquement ce grand Baudelaire ².

Et le souvenir ! quel magicien ! hélas ! il ne l'est pas assez pour me persuader que j'ai été au bois de Boulogne et évoquer dans mon spleen cette radieuse soirée illuminée d'étoiles, d'yeux et de verres de couleur !

Emmanuel m'a raconté qu'on a été assez bon pour parler de moi et me regretter : je t'en remercie comme je l'en ai remercié, et comme j'en vais remercier Henri Regnault dans un billet moins fou que le tien. Car je suis sûr que c'est grâce à la baguette magique de votre amitié que mon nom a pu franchir d'aussi adorables lèvres (je ne parle pas positivement de celles de Mme Gaillard).

Avant de t'embrasser en te priant de ne pas rire de cette divagation qui voudrait pouvoir se changer en épithalame, et de me pardonner ce que cette lettre insensée a d'excessif en songeant à la première que tu nous écrivis après Fontainebleau, je réclame de toi ta photographie. — je la veux, immédiatement. Je ne me contenterai plus de respirer de loin celle d'Emmanuel.

Il faut que je t'habitue aux lettres croisées ³, vu que c'est une habitude tout Anglaise et que, probablement, tu en auras plus d'une à déchiffrer dans ta vie. Je devrais bien terminer sans te parler d'Emmanuel pour punir ce monstre de son oubli : je suis plus chrétien. Je te dirai donc qu'il va toujours à merveille et engraisse à vue d'œil comme tu as pu le voir. Il a dû t'écrire hier, ainsi je ne te donnerai pas de plus grands détails sur ce digne seigneur. Adieu, caro mio ; persévère et Dieu t'aidera.

1. Le début de la lettre manque.

2. Dans « Les Litanies de Satan ».

3. Voir la lettre du 5 février et la note.

Ton fraternel

Stéphane Mallarmé

J'ai écrit à Madame Yapp, en Anglais, pour la remercier d'avoir pensé à moi au Bois : je regrette ma lettre car elle doit être d'un Anglais ridicule : tu me diras, dans ta réponse, *bien franchement, n'est-ce pas ?* l'impression qu'elle aura produite, ces dames étant trop aimables pour ne la pas déguiser, si elle n'était pas favorable, dans la réponse. C'est un service sincère que je réclame de toi.

22. À MARIA GERHARD

[Sens, début juillet 1862]

Mademoiselle,

Voici plusieurs jours que je ne vous ai vue.

À mesure qu'une larme tombait de mes yeux, il était doux à ma tristesse que je prisse une feuille de papier et je [*sic*] je m'efforçasse d'y traduire ce que cette larme contenait d'amertume, d'angoisse, d'amour, et, je le dirai franchement, d'espérance.

Aujourd'hui, elles ne sont plus faites que de désespoir.

Ces lettres, je les gardais et je les entassais chaque matin, pensant vous les remettre et osant croire, non pas que vous les liriez toutes, mais simplement que vous jetteriez les yeux au hasard sur quelques phrases, et que de ces quelques phrases monterait à vous cette clarté qui vous enivre et qu'on ressent lorsqu'on est aimé.

Ce rayon devait faire ouvrir en votre cœur la fleur bleue mystérieuse, et le parfum qui naîtrait de cet épanouissement, espérais-je, ne serait pas ingrat.

Je le respirerais !

On l'appelle l'amour, ce parfum.

Aujourd'hui, la désillusion est presque venue et j'ai brûlé ces lettres qui étaient les mémoires d'un cœur.

Du reste, elles étaient trop nombreuses, et cela vous eût fait rire de voir que je vous aimais tant !

Je les remplace, ces sourires et ces soupirs, par ce papier banal et vague que je vous remettrai je ne sais quand et Dieu sait où ! Toute la gamme de ma passion ne sera pas scrupuleusement notée, comme elle l'était, je me contenterai d'écrire ici les trois phrases qui sont toute son harmonie « Je t'aime ! Je t'adore ! Je t'idolâtre »

— Pardonnez-moi, ô ma reine, de vous avoir tutoyée dans cette litanie extatique. C'est que, voyez-vous, je suis comme fou, et égaré depuis quelques jours. Quand une flèche se plante dans une porte, la porte vibre longtemps après : un trait d'or m'a frappé, et je tremble, éperdu.

Retirez-le ou enfoncez-le plus avant, mais ne vous amusez pas à en fouiller mon cœur. Dites oui ou non, mais parlez. Répondez ! Cela vous amuse donc bien de me faire souffrir ? Je pleure, je me lamente, je

désespère. Pourquoi cette sévérité ? Est-ce un crime de vous aimer ? Vous êtes adorable et vous voulez qu'on vous trouve détestable, car il faudrait vous trouver détestable pour ne pas vous aimer, — vous qui êtes un regard divin et un sourire céleste !

Vous êtes punie d'être un ange : je vous aime. Pour me punir à mon tour de vous aimer, il faudrait n'être plus un ange, et vous ne le pouvez pas.

Donc laissez-moi vous contempler et vous adorer, — et espérer !

Adieu, je vous embrasse avec des larmes dans les yeux : séchez-les avec un baiser, ou un sourire au moins.

Je vous aime ! Je vous aime ! c'est tout ce que je sache dire et penser.

Écrivez par la poste à cette adresse — « Monsieur SM. — Poste restante, à Sens » — cela me parviendra ainsi. J'attends ma sentence.

J'irai encore vous voir au Lycée, je suis heureux de vous voir, même de loin, il me semble, quand vous tournez la rue, que je vois un fantôme de lumière et tout rayonne¹.

23. À HENRI CAZALIS

Sens. [Lundi] 7 Juillet 1862.

Ami,

Je n'ai qu'une demi-heure à moi pour l'instant, je te la donne.

Causons ; et d'abord ne pleure pas.

Je ne veux pas te consoler², d'abord parce que les grandes douleurs ne se consolent pas et ensuite parce que je sais qu'il est doux de souffrir pour celle qu'on aime.

Je n'essuierai pas tes yeux parce qu'avec tes larmes je ne veux pas faire s'envoler le nimbe que te met au front ton martyr.

De toutes les amertumes humaines, celle qui naît du départ, cette mort momentanée, est la plus affreuse.

Oui ! se briser contre un obstacle matériel ! Dire : « Il faut qu'elle parte ! pourquoi ? Pour rien. Et moi qui ai toutes les étoiles dans le cœur, je ne suis pas assez riche pour la retenir ! »

C'est atroce, vraiment.

Pauvre Roméo, et pauvre Marius, je te plains.

J'ai pensé à toi toute la semaine en lisant Marius³, et à elle, en rêvant de Cosette.

Ce livre a dû être un baume pour toi. Vous y vivez, vous y aimez !

Tu n'avais pas besoin de me dire de t'écrire, mon ami, j'avais préparé une lettre qui serait partie ce matin : je viens de la déchirer.

Comment vous avez pleuré sur ma pauvre prose !

1. Cf. « Apparition » : « Quand avec du soleil aux cheveux, dans la rue / Et dans le soir, tu m'es en riant apparue / Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté... »

2. Du départ d'Étjie.

3. Dans l'épisode de « L'Idylle rue Plumet » des *Misérables*.

Voilà un papier sacré à jamais.

Il y a de belle musique sur de sots vers : voilà l'histoire, votre amour chantait sans entendre les paroles.

Je suis ravi, heureux d'être aimé de vous deux. Vos pensées, ces palombes, apporteront peut-être un brin d'amour dans mon nid !

Ô comédie humaine ! Quand je pense que, pendant que vous mêliez vos larmes désespérées, moi, idiot saltimbanque, je prenais de l'eau dans ma cuvette pour en asperger un billet doux, et y feindre des pleurs¹ !

Je ne te parle pas de cette gentille Allemande que je m'entête à avoir. Cela t'intéresserait vraiment bien, toi le sublime désolé, le martyr, de savoir que ce matin on m'a refusé un billet et qu'on veut me parler ce soir ! Si je pouvais pourtant être pris à mon piège, et, comme elle m'aimera, l'amour-retter ! Cela serait un rayon et un sourire.

Mais oublions cela, parlons d'Elle, toujours d'Elle. — Loin de te dire : *distrains-toi*, je te répète *Pense à elle*, toujours ; et pleure, c'est si bon d'être malheureux ! Écris mille choses adorables que tu soulageras [*sic*] : jamais de digue à la douleur : qu'elle soit maîtresse comme la passion. Dans deux ans tu te rappelleras ces huit tristes jours comme les plus beaux de ta vie.

Oui, vraiment heureux ceux qui peuvent souffrir pour quelque chose de grand !

Tu te rappelles ma pièce sur le *Guignon* ; je suis hélas ! parmi les seconds².

Ah ! certes, si ce n'était pas pour ne pas laisser Emmanuel seul dans ce désert qui s'appelle Sens ; pour te voir aux vacances prochaines ; pour vous que j'aime ; je partirais dès aujourd'hui en Angleterre. Cela me peinerait fort de quitter mon pauvre père qui est malade : mais cette maison, quant au reste, me répugne tellement, j'y éprouve à chacun de mes repas silencieux et taciturnes un tel malaise, j'y souffre d'une économie si sordide, moi qui ai pourtant quelques mille francs, que j'étouffe.

Et ce qu'il y a de fort, c'est que chacun ici me traiterait d'ingrat, s'il m'entendait.

Ma belle-mère paraît un ange aux yeux du monde, et quand il y a quelqu'un au salon : un ange grippe-liard, soit, et ayant le front étoilé d'une pièce de deux sous.

Tout aboutit à la question d'argent, aussi ne puis-je plus souffler mot.

Je suis sûr que si je parlais de l'Alcazar de Tolède ou de l'Al Ambrah de Séville, elle me répondrait : oui, mais cela a dû coûter cher à construire.

Cette obsession d'économie a un cachet fantastique.

Tout cela est d'autant plus pénible qu'on souffre sans pouvoir prendre son mal au sérieux.

1. Cf. « Le Pitre châtié ». L'exaltation quasi mystique de l'amoureux n'empêche pas une conscience ironique de la comédie des sentiments, et le sublime, pour ce lecteur de Hugo, n'est jamais bien loin du bouffon.

2. Dans « Le Guignon », Mallarmé évoquait deux sortes de poètes, l'aristocratie des « mendiants d'azur », dont la douleur majestueuse est signe d'élection — « Ceux-là sont consolés, sûrs et majestueux » —, et les « dérisoires martyrs » non plus de la Fatalité, mais de son avatar bouffon, le guignon.

Mais de quoi te parlé-je ? Que t'importent ces niaiseries, ô mon poète ? Adieu, vive toi et vive Ettie, je t'embrasse, tout à toi, à vous.

Stéphane M.

Aurai-je ton portrait ? Et Regnault, demande lui donc le sien, (je sais qu'il en a) quand tu le verras.

24. À MARIA GERHARD

[Sens,] Mercredi [9^e juillet 1862].

Mon adorable adorée,

Quand vous m'évitiez tout à l'heure dans la rue, je lisais ces mots, dans l'œuvre nouvelle d'Hugo : « Vous qui souffrez parce que vous aimez, aimez plus encore¹... »

Je souffre et je vous adore.

Seulement, — vous allez en rire, n'est-ce pas, car c'est fort drôle en effet, — je souffre maintenant sans espoir.

Je suis désespéré.

Il est vrai que je ne suis point découragé.

Non, car j'ai encore, du fond de mon abattement, le courage de vous demander : « Que vous ai-je fait pour me torturer de la sorte ? » Je vous ai aimée.

C'est donc un grand crime de vous comprendre. Et comment vous comprendre sans vous aimer ? Il fallait ne pas être l'ange que vous êtes, ne point avoir le sourire dont vous souriez ! Vous deviez bien savoir qu'on n'est pas céleste impunément et qu'une enchanteresse enchante !

Vous me détestez de vous contempler avec amour, et, pourtant, ces soupirs vous ont-ils jamais fait verser une larme ?

Si je vous haïssais, moi, pour me faire pleurer depuis huit jours ! ne serais-je pas dans mon droit ?

Vous voyez qu'au contraire je n'ai de regards et de pensées que pour vous.

Oui, vous me fuyez, je le vois.

Écrivez-moi pourquoi, je le veux : il est injuste de martyriser quelqu'un sans lui démontrer qu'il est coupable.

J'attends ma sentence.

Je me perds en conjonctures [*sic*], et ces songeries se terminent toutes par des sanglots.

La petite fille qui m'a vu remettre ma lettre loyalement en votre main, a-t-elle bavardé, et son insouciance m'a-t-elle trahi ?

J'espère que non.

Ou vous-même auriez-vous montré ma lettre ?

— Pardonnez-moi l'égarément qui me fait hasarder ce soupçon atroce :

1. *Les Misérables*, IV, V, 4, « Un cœur sous une pierre ».

je vous devine trop noble et trop maîtresse de vous-même, trop honnête pour avoir commis cette lâcheté. En effet n'eût-ce pas été indigne, et vous le sentez comme moi, quand on pouvait déchirer une lettre et répondre quelques mots dignes et sereins, si l'on n'acceptait pas l'encens en amoureux qu'elle exhalait, n'eût-il pas été bas et mesquin de la livrer à un étranger plus qu'indifférent ! Non, vous ne l'avez pas fait : si je vous ai offensée, vous saviez trop bien combien la vertu est forte par elle-même, pour vous servir de ces petites perfidies. Pardonnez-moi encore une fois d'avoir eu la folie de croire un instant cela.

Adieu, je vous embrasse, je vous aime. Une réponse ! elle me sera plus douce qu'un baiser.

Brûlez tout ce journal, car votre absence de ces jours-ci a tellement amoncelé les lettres à remettre, que ceci est un vrai journal de mon cœur, et ce serait un volume si je ne vous voyais d'ici à un mois.

Je pleure, en me relisant : je voudrais brûler toutes ces lettres et vous parler un quart d'heure seulement, il me semble que je vous persuaderaï davantage.

25. À HENRI CAZALIS

Sens. [Jeudi] 17 Juillet 1862.

Monstre,

Quand je me fâche avec Emmanuelcinella, ce qui arrive quatre ou cinq fois par jour, j'ai l'habitude de lui réciter, comme les héros de Rabelais, une longue litanie simiesque composée à grands coups de dictionnaires d'histoire Naturelle. Tous les singes y défilent, depuis le sapajou jusqu'au cercopithèque qu'il ne faut point confondre avec le simple pithèque, en passant par le ouistiti, le chimpanzé, le macaque et *tutti quanti*.

Ce serait le cas ou jamais de te *vomir* les mêmes injures, exécration paresseux. J'ai failli tuer trois facteurs, de rage de n'avoir rien de toi. J'attends, chaque matin, et, hier, je crois voir ton écriture, je déchire l'enveloppe, c'était une carte d'invitation à une soirée que donne demain mon ami et photographe, Constantin¹. Aujourd'hui, c'était mieux écrit que toi, aussi ai-je pris le temps de décacheter gravement — c'était d'Eliacim Jourdain².

Mais tu nous oublies donc, ingrat. Nous parlons de toi jour et nuit, Emmanuel et moi, de toi, c'est-à-dire de vous — non, de toi, car vous n'êtes qu'un, un baiser ayant deux corps.

Et Emmanuel, qui a failli se noyer de tristesse ! L'autre jour il passait sur un pont, et, sans qu'autre chose me restât dans la main que le pan de son habit, il s'est élancé dans l'eau en criant : Cazalis ! On l'a repêché à grande-peine, et après trois filets troués.

1. Photographe 21 rue Drouot, auteur du célèbre portrait de Mallarmé en 1863.

2. Séraphin Pélican dit Eliacim Jourdain (1817-1865). Cet employé à la mairie de Dieppe, poète à ses heures, est le dédicataire de « Soleil d'hiver », paru dans *Le Journal des baigneurs* de Dieppe le 13 juillet.

Voilà l'histoire fantastique, et telle qu'il a pu te la raconter.

Voici la vérité, maintenant.

M'ayant vu traverser une poutre pourrie qui rejoignait les deux bords fangeux d'un ruisseau-marécage, il a voulu m'imiter, moi, l'inimitable. Et la tête la première, il est tombé dans trois pieds de boue, a disparu un instant, et s'est relevé ruisselant de marne et de crapauds. Oreilles, nez, cheveux, tout cela plein de fange.

Nous l'avons déshabillé, nu : fourré dans une meule pour qu'il eût chaud pendant que j'irais chercher des habits. Le soir, *pour n'avoir pas la fièvre*, il s'est grisé comme trois Falstaff, et est rentré heurtant les murs et invectivant les réverbères, suivi des chats amoureux qui pressentaient l'aubaine d'un vomissement.

Que dis-tu de ton poète lyrique, ô mon lis ? Que c'est le premier jour qu'il fut un « poète crotté¹. »

— Je veux te punir, sévèrement, de ton silence, et pour cela, je ne prononcerai pas une seule fois dans cette lettre le nom d'.... — j'allais le faire — je ne parlerai pas d'elle, non plus. Je ne te plaindrai pas. Je ne te consolerais pas. — Je suis inexorable.

Cette lettre gouailleuse et goguenarde qui vient s'épater au milieu des fleurs bleues de ta mélancolie, voilà ton châtiment.

Adieu. Si j'avais eu sous la main une feuille de papier timbré, j'eusse écrit dessus pour t'être encore plus désagréable. Ton ennemi intime

Stéphane.

Tu sais que tu viens à Sens un jour ou deux avant la distribution des prix d'Emmanuel, avec Monsieur des Essarts, et que nous sommes tous trois chargés d'approvisionner la ville de sifflets ce jour-là. Tu as un lit ici.

26. À HENRI CAZALIS

Sens. [Lundi] 4 et [mardi] 5 Août 1862.

Mio Povero, tu demandes pourquoi je ne t'écris pas, et si je t'en veux. Je ne t'en veux pas. Voilà une naïveté. Je n'écris pas, parce que depuis quelques jours l'encre et les plumes me sont devenues singulièrement odieuses. Je ne sais pourquoi.

Le fait est que voici une quinzaine que je cours partout comme un fou et que j'ai horreur de ma chambre où je ne viens que pour me jeter sur mon fauteuil et rêver.

Tu sais que je suis un maladroit et que je me suis pris à un piège à alouettes que j'avais tendu dans une touffe d'herbe du Tendre². Voici. J'avais remarqué une jeune fille assez jolie, distinguée, triste. Elle est Allemande, et gouvernante dans une riche famille d'ici. Il y a de cela six

1. Appellation lancée par le poème homonyme de Saint-Amant (1594-1661).

2. Allusion à la Carte de Tendre inspirée par la *Clélie* de Madeleine de Scudéry.

semaines. Elle m'attirait, je ne sais comment, j'ai commencé une cour acharnée. Refus, fuites, épouvantes, rougeurs, de sa part : ténacité, de la mienne. Enfin, voici quelques jours qu'elle se radoucit et je commence à entrer dans sa vie. Comme toutes les gouvernantes et institutrices, qui sont toujours des déclassées, elle a un charme mélancolique qui produit son effet sur moi, si bien que j'en devins quelque peu amoureux.

Quand je vis cela, j'essayai de lutter, pressentant mille ennuis : sa position que je pouvais briser, car elle dépend tout entière de sa conduite, l'espionnage des petites villes, le temps perdu. La lutte ne fait qu'aiguillonner.

Elle est triste ici, et s'ennuie. Je suis triste et m'ennuie. De nos deux mélancolies nous pourrions peut-être faire un bonheur.

Il ne serait pas étonnant qu'elle commençât un peu à m'aimer : à coup sûr, je suis déjà entré dans sa vie.

C'est peut-être une sottise que je fais là.

Mais non. Je serai moins seul ces vacances.

Il est inutile de te dire que, dussé-je voler sur la grande route, je te verrai ces vacances à Paris. J'irai probablement passer huit jours près de vous, et huit jours à Versailles.

Quelles belles et bonnes promenades nous ferons le soir, et comme cela va être charmant.

En attendant, je t'ai là. Merci de t'être envoyé à moi : j'ouvre mon album vingt fois par jour pour se voir. Il va sans dire que tu y es à côté d'Ette.

Ah ! pauvre ami ! que je te plains ! que de tristes soirées tu dois passer après tous les éblouissements des derniers mois ! Quelle solitude !

Mais aussi que c'est beau de pouvoir se dire certainement : On m'aime derrière la mer ! Qu'il y ait une tempête effrayante, que tout soit en furie, toujours, cette douce hirondelle¹, sa pensée, m'arrivera, sereine et douce, à travers ce fracas ! Que c'est consolant.

Ce pourquoi je te plains encore, c'est de sentir le papier timbré tout le jour et tous les jours, de griffonner là-dessus... J'y ai passé, je sais ce que c'est. — Il est vrai que tout cela c'est pour elle.

Tu veux savoir quand j'irai à Londres. Je l'ignore encore, mais, selon toutes probabilités, ce serait en décembre ou au commencement de Janvier : nous irions donc ensemble ! — Il faut que tu saches l'Anglais — Non, ne l'étudie pas d'avance : elle te l'apprendra et cela te semblera un gazouillement.

Adieu, ami. Le Signor Emmanuel te serre une main et moi l'autre : je t'aime.

Ton frère,

Stéphane

Lis-moi si tu peux. Devine, si tu ne peux pas.

1. Voir la lettre au même du 5 mai et la note.

27. À EMMANUEL DES ESSARTS

[Sens,] Vendredi. [22 ou samedi] 23 Août 1862.

J'attendais un mot de toi ce matin —, et voilà pourquoi votre frère est muet, signor Emmanuelcinella.

À quoi pense Dieu le père ? Quel temps ! Voici l'automne et l'hiver dans une même journée. — L'automne. — Ce matin, des brouillards londoniens. J'ai fait un tour dans les champs avec Diane, je ne voyais qu'herbes vert-foncé et brumes. Diane gambadait dans les luzernes mouillées et faisait des orgies de crottes de chèvre. Voici qu'on met déjà des cordes aux potences des reverbères, et qu'au bout de ces cordes se balancent des pavés en attendant les luminaires ou les poètes enguignonnés¹ — L'hiver — J'ai froid aux mains, je ferais du feu. C'est à peine si j'écarte mes rideaux pour voir une averse de hallebardes et de pertuisanes, et trois pauvres hirondelles sur le pommier voisin, qui rêvent aux pays de Garibaldi. Elles sont comme moi : il y a une fenêtre qui les retient. Elles, la croisée où coule en boue leur nid de terre : moi, celle par où Marie passe sa tête quand j'erre dans la Grande rue. Quels quatre volontaires² nous ferions, autrement !

Tu veux du nouveau. Je n'en ai pas. Si fait. Je sais l'Allemand : à force de veilles, de travail, de patience je prononce fantastiquement : *Ich liebe dich !* On connaît une langue quand on sait ces trois mots-là. Ils gazouillent.

Encore ? — J'ai fait hier l'emplette d'un album qui sera mon cœur relié en chagrin — sans jeu de mots — et doré sur tranches³. Tous mes amis y déposeront du sublime. Cambronne n'en est pas, heureusement. Depuis Marie qui y mettra un baiser jusqu'à Emmanuel qui y rimera une ballade et Cazalis qui y effeuillera un lys ou un ange, tous y laisseront un souvenir. Dans trente ans, ce sera divin à relire.

« *Je sais l'art d'évoquer les minutes heureuses⁴.* »

Encore ? Houët est fou d'amour. Pour... serait-ce Mademoiselle Abingdon⁵ ? Il est rongé de jalousie, car la femme est coquette. Sa lettre est navrante. C'est là une grande et furieuse passion. Il parle de crime, il ne veut pas que je le console, craignant sans doute que, pour le consoler, je ne descende son idole du piédestal sur lequel elle broie son cœur du pied, comme l'Immaculée, le serpent.

Tu vois que tes soupçons... Ah ! *povero, povero !* On aime sérieusement à son âge, et quand on a vu tous les soleils et tous les ciels comme ce cher vagabond !

1. Voir les derniers vers du « Guignon ».

2. Allusion aux volontaires garibaldiens. *Le Carrefour des Demoiselles* évoquait le « garibaldien Mallarmé ».

3. Sur cet album, voir H. Mondor, *Mallarmé plus intime*, p. 120-129.

4. Baudelaire, « Le Balcon ».

5. L'actrice Louise Charlotte Legaigneur, née en 1829, dite Mlle Abingdon.

Cela fera probablement que je ne descendrai pas chez lui. Je lui écrirai délicatement à ce sujet.

Pour moi, je savoure maintenant mon ivresse. Je suis certain que ma douce Marie m'adore et ne vit que pour moi. Donc plus d'inquiétude. Cette semaine a été malheureuse. Deux ou trois baisers des lèvres — mais beaucoup du cœur. Je travaille tranquillement, pendant qu'elle me regarde de son petit cadre en chêne sculpté qui ne quitte pas ma table.

La pluie, Madame Libéra des Presles qui boude Monsieur Libéra des Presles¹ — ce qui fait qu'ils ne se promènent plus ensemble depuis deux jours — l'esclavage de Marie, tout cela nous a empêchés de beaucoup nous voir ces jours-ci.

Les myosotis que je lui ai donnés pour sa fête — il y a huit jours — s'épanouissent et montent chaque jour, loin de se faner. C'est charmant de leur part.

Oh ! une délicieuse histoire. Vacquerie² serait ravi s'il l'entendait et en conclurait qu'il faut que le grotesque fleurisse ses fleurs bizarres non seulement au milieu des tempêtes, mais sur le bassin bleu et sans pli de l'amour.

Il y a deux jours, Marie vient à moi atterrée, et, tremblante, me dit : « Nous sommes trahis... il faut que je parte. — Nous causions sur un banc des promenades tout à l'heure quand nous avons vu apparaître Monsieur Libéra et sa femme. Vous vous êtes sauvé, mais elle vous a vu, car voici vingt minutes qu'elle me répète mystérieusement, à l'oreille, en s'écartant de son mari. "*Il n'a rien vu... Il n'a rien vu*"..... Elle sait tout — Quand même elle ne dirait rien à son mari, je ne pourrais rester ici, elle connaissant notre secret.... »

Elle disparaît. Une heure après je la revois, folle, gaie comme une branche où sont des pinsons.... Je lui serre la main, elle éclate de rire « Voilà, me dit-elle. L'homme aux vastes chapeaux gris... » — « Empruntés à d'anciens fumistes, » réponds-je, — « a, ce matin, fait une tache de bougie à son pantalon blanc immuable. Madame Libéra en l'ôtant a brûlé l'étoffe. *Il n'a rien vu* veut donc dire tout simplement qu'il ignore cette ventilation adaptée à son inexprimable... »

Mais je radote. Assez d'elle, et beaucoup de toi. Comment vas-tu ? Si tu n'étais pas mieux, tu devrais faire le léger sacrifice d'aller consulter Ricord³. Outre qu'il est expert, il est avenant. Ne néglige rien. Sois prudent. J'ai écrit à Coligny⁴ ce matin de te surveiller.

Es-tu encore enflammé ? Ou n'es-tu plus que torrentiel ? Cela est important⁵.

Ce mieux persévère-t-il ? Détaille.

Pauvre Emmanuel ! Je pense bien à toi, sois sûr. Et je te plains ! Je

1. Armand Libera (pour l'état civil), né en 1816, était juge suppléant au tribunal de commerce. Sa femme était née Nathalie Rihouet en 1828. Ils avaient trois enfants, Gaston, Frédéric et Amandine.

2. Auguste Vacquerie (1819-1895), frère de Charles (le mari de Léopoldine Hugo) et disciple du grand exilé. Mallarmé lui dédia un des premiers manuscrits des « Fenêtres ».

3. Bien qu'il ait été soigneusement censuré après coup, nous avons pu lire le nom du Dr Philippe Ricord (1800-1889), grand spécialiste des affections vénériennes.

4. Charles Coligny (1823-1874), directeur de *L'Artiste*.

5. Tout ce paragraphe a été soigneusement censuré après coup. Le déchiffrement est cependant certain.

voudrais être à Paris pour te tenir compagnie. Frère, j'affronterais des journées entières la lecture de la Divine Épopée¹, pour que le temps ne te paraisse pas si long qu'il semble à ceux qui ne t'ont pas. Et Cazalis ? Tu sais que cette lettre est pour lui comme pour toi. Je le mettrai sur l'adresse pour qu'il le croie. C'est un paresseux. Et Regnault ? Il ne répond pas : pas de photographie de lui : c'est désastreux. Adieu, chère fontaine² à qui je souhaite des intermittences. Je t'aime et je t'embrasse.

Ton frère

Stéphane Mallarmé.

Planquette³ a sa femme ici : il te serre la main. Il fait d'adorables clefs de voûte ! Quand tu verras Coligny, tu lui redemanderas sa photographie.

Mlle Alnot⁴ est souffrante, elle tousse beaucoup, et t'embrasse.

Arthur fait florès à Évian. Il danse, roucoule, soupe et soupire.

Que Cazalis me donne des nouvelles d'Etie ; j'en veux. Sinon, penses-y.

J'ai vu un très expert phrénologue, aujourd'hui : il m'a palpé : j'ai superlativement les bosses de l'admiration et du fanatisme : du crime, de la couleur — pas de [*sic*] jugement.

28. À HENRI CAZALIS

Sens. [Jeudi] 25 Septembre 1862.

Mon bon Henri,

J'aurais dû, je le sais, te répondre il y a huit jours, mais je ne sais plus faire autre chose que penser à Marie. D'abord, elle était à la campagne, et j'étais comme un corps sans âme : je n'aurais pas eu le courage de soulever une plume. Depuis, elle est revenue, et je suis tellement à elle, cœur et tête, que cela me semble presque une impiété que de prendre dans mon bureau une feuille de papier qui ne sera pas remplie à son intention. Je crois lui voler un temps qui lui appartient. Toutefois, comme notre amitié est sœur de mon amour, causons longuement aujourd'hui, cher am... oureux.

Je relis encore ta lettre qu'illumine le souvenir d'un si beau Rêve !

J'ai bien pensé à toi, va, pendant ton voyage⁵, et, plus d'une fois, en tirant ma montre, Je me suis dit : « Il arrive... »

Quel Rêve ! quel rêve, cher Cazalis ! et que la réalité doit être pénible maintenant ! Je suis sûr que tu ne peux croire que tu l'as vue comme avant tu n'osais croire que tu la verrais ! Je connais cela.

Et elle a toujours été la même ? Neige, hermine, plume de cygne — toutes les blancheurs.

1. Épopée en douze chants d'Alexandre Soumet (1788-1845).

2. Apostrophe à relier au paragraphe censuré.

3. Jules Planquette, sculpteur. Il restaurait les sculptures de la salle synodale à Sens.

4. Élisabeth Louise Alnot (1791-1880), logeuse d'Emmanuel à Sens.

5. Cazalis était allé en Angleterre, début septembre, pour voir Etie.

Malheureux ! comment peux-tu maintenant griffonner dans une étude et respirer l'odeur nauséabonde du papier timbré¹ !...

Peut-être, cependant, cela t'est-il bon — en t'empêchant de penser, et, par suite, d'être malheureux ?

Oh ! les voyages ! les voyages !

Voici plusieurs jours que pour poème unique je lis un Indicateur des Chemins de Fers ! Si tu savais quelles jouissances exquises je goûte à voir ces chiffres alignés comme des vers ! Et ces noms divins qui sont mon horizon bleu : Cologne, Mayence, Wiesbaden. C'est là que je voudrais m'envoler avec ma douce sœur, Marie ! La Prusse, l'Allemagne, l'Autriche, tout cela se confond dans mon désir, et ces stations Allemandes ont pour moi un parfum indicible.

*Allons-nous-en par l'Autriche !
Nous aurons l'aube à nos fronts ;
Je serai grand, et toi riche,
Puisque nous nous aimerons².*

Oui, je passe des heures sur ce papier captivant. Il y a parfois de gros chiffres soulignés qui éclatent avec le bruit hâtif des locomotives passant sur les disques de bois des gares — et des noms en grandes lettres qui sont des « Qu'il mourût³ ! »

Je suis fou, n'est-ce pas ? La preuve, c'est que je vais faire un *poème en prose* sur ces projets de voyage.

Oh ! ma pauvre Marie, je l'aime tant ! Je la respecte tant, surtout, et je la plains !

Nous avons été bien malheureux pendant les quinze jours que nous avons passés loin l'un de l'autre. Que dis-je ? Quinze jours, trois semaines, car elle n'est revenue à Sens que huit jours après moi. Comme elle a pleuré quand elle m'a revu, et comme nous sommes restés cinq bonnes minutes, le soir, à nous embrasser, elle pleurant, moi baisant ses larmes — sans nous dire un mot.

Je sais un ange. Il s'appelle Marie — Est-ce *il* ou *elle* qu'il faut dire ? — Voilà une grande question grammaticale qui m'absorbe depuis ce matin.

J'ai été consulter une bohémienne, Lundi. Elle m'a vraiment dit des choses extraordinaires. J'y crois presque.

Je suis ravi que ces dames ne m'aient pas oublié, même miss Mary. Je vais leur écrire sous peu.

1. Sa licence en droit terminée, Cazalis était depuis quelques semaines avocat stagiaire à Paris.

2. Chanson de Joss alias Sigismond dans « Eviradnus » de *La Légende des siècles*.

3. Corneille, *Horace*, III, 6.

29. À HENRI CAZALIS

[Sens, octobre 1862]

[...] ¹ Madame Yapp m'a récemment écrit: Voici, dans sa lettre, une phrase qui ne peut que penser à toi. Je traduis.

«J'ai rencontré l'un de nos "neuf"² chez Madame Gaillard, Lundi dernier, et j'ai été heureuse de voir que le nuage qui assombrissait son âme semble être en train de se dissiper, et que les réalités de la vie commencent à avoir pour lui quelque sens.»

Pour moi qui n'ai jamais pu comprendre ce que c'était que les réalités de la vie et pour qui les gens qui prennent la vie au sérieux sont de vils animaux, ceci est inintelligible³

[...] ⁴ pour moi, son galbe est tellement bien incrusté dans mon cœur, qu'un autre, que je jugerai plus beau comme artiste, ne saurait y trouver la moindre place.

Comprends-tu, c'est tenu comme un cheveu, tout cela. Donc, pour moi, elle est belle. Je suppose qu'elle le fût aux yeux de tous également; puisqu'elle l'est à mes yeux, je n'en serais pas plus avancé. Croit-il que c'est cela qui m'empêcherait un jour d'arriver à la satiété? Croit-il⁵ que si j'avais une femme d'une beauté Etienne ou Séraphique, il ne viendrait pas cependant un jour où je serais las? On se lasse aussi vite d'un beau corps que d'une belle âme, plus vite, même. Il faut, me dit-il, procéder par comparaison. D'abord, cela est bon à dire avant qu'on aime; pas, pendant. J'admets que j'aie une femme superbe. Dans deux ans, j'en rencontrerai bien une plus belle. Si, je procède par comparaison, je suivrai cette seconde, — surtout, si je n'ai pas aimé la première comme j'aime Marie. Et qui me dit qu'après Marie, j'aimerai encore? — Prenez la plus belle femme; comme la beauté absolue n'est pas de ce monde, un jour viendra toujours où vous sentirez un vide. Ce vide, vous le sentirez moins, si, vous avez comblé la distance qui sépare la beauté de votre femme de la beauté rêvée, avec de l'amour sain et noble. Or, qu'importe que cette distance soit plus ou moins grande, quand votre amour est assez vaste pour la remplir?

Voilà donc l'argument de la beauté physique réfuté — subtilement, mais tu es assez Allemand pour suivre cela.

Autre raison — Elle n'est pas à ma hauteur.

Hauteur morale? si. Elle est plus élevée que moi, même. Elle est moins *perverse*. Tu connais le démon de la Perversité⁶? tu sais certains vers qu'il m'a inspirés? Marie est droite, pure, loyale, noble et dévouée. Cela est

1. Le début de la lettre manque.

2. Les participants à la fameuse partie en forêt de Fontainebleau.

3. Papier déchiré en fin de page.

4. *DSMVI* raccorde directement ce paragraphe à « inintelligible », alors qu'il s'agit manifestement de deux développements autonomes. Il faut donc supposer une lacune.

5. Emmanuel (?).

6. Formule éminemment poésque.

rare par ce siècle de lorettes de quatorze ans et de bracelets faits avec des louis.

Hauteur artistique ? Non, et je l'en félicite. Je serais jaloux s'il en était autrement. Qui l'y aurait amenée ? Un autre. — Elle-même ? Alors, n'ayant pas eu de direction, ce serait une pimbêche entichée de mille idées fausses ; une artiste de pensionnats ou une artiste à la Bovary, farcie de romans sales.

Quand Froment Meurice¹ voulait ciseler une Diane ou une Hébé, allait-il chez un Horloger chercher un sujet de pendule en zinc pour y tailler la divine nudité qu'il rêvait ? Non, il prenait un lingot pur, or ou argent, et, au lieu de perfectionner en Diane ou en Hébé une statuette grotesque ou niaise, œuvre d'un sot, il *faisait* de rien une déesse.

Ce bloc d'or pur, c'est Marie. Elle est aussi intelligente qu'une femme peut l'être sans être un monstre. C'est moi qui la ferai artiste. À qui, du reste, est dévolu ce doux enseignement ? Au mari. Ce n'est pas avec des leçons qu'on forge une âme d'Artiste ; il faut la chauffer, la chauffer, toujours, et doucement. Si la femme que vous prenez n'est artiste que grâce à son maître de belles-lettres, c'est un bas-bleu. Si elle l'est par elle-même, c'est une pédante à préjugés. Si elle l'est sérieusement, elle n'est éclore que sous les baisers d'un être aimé. Dans ce dernier cas, j'aime autant qu'elle m'attende pour éclore, et que l'être aimé soit moi.

Après deux ans passés avec moi, Marie sera mon reflet.

Et j'aurai eu le bonheur ineffable de la faire s'épanouir jour par jour et de savourer ses premiers étonnements devant le Beau.

— Question d'Argent, maintenant. Il est évident que pour ceux chez qui les jouissances matérielles effacent les jouissances morales, il faut faire un mariage d'argent. Les autres préféreront un mariage d'amour. Ces deux mariages, qui s'entrevalent, sont faits pour des âmes différentes. C'est bien prévu. — Il y a là deux choses à considérer. Le passé, et l'avenir.

Le passé. Pourquoi n'est-elle pas riche ?

Parce que son père n'a pas volé. Qu'est-ce qu'être riche au fond ? C'est avoir dans sa poche ce avec quoi le voisin se serait acheté un paletot s'il n'avait pas eu la sottise de se le laisser prendre. Son père est instituteur de Camberg. C'est une noble fonction. Du reste que serai-je de plus ? Il montre l'Allemand à des enfants ; moi, je montrerai l'Anglais. La seule différence est que les enfants qu'il instruit ont douze ans et que les miens en auront quinze ; l'école et le lycée, c'est cela.

Je suis fier d'une chose, et très fier. C'est que mes enfants, si Dieu m'en donne, n'auront pas du sang de marchand dans les veines. Leur grand-père n'aura pas mis le matin un pain à cacheter sous la balance pour qu'elle pèse un centigramme de plus et qu'elle livre un centigramme de mélasse de moins ; lequel centigramme répété vingt fois dans la journée fait un cinquième de gramme, et au bout de cinq jours un gramme, de sorte qu'après avoir pendant un mois mérité six cents fois d'aller en prison, on gagne un sou — six grammes de mélasse valant un sou. Voilà le commerce.

Avant d'épouser une femme riche tout honnête homme doit dire : « Cet

1. François-Désiré Froment-Meurice (1802-1855), orfèvre.

argent a-t-il été gagné en faisant des livres, en enseignant, en travaillant avec une plume à la main ? Au grand soleil ? Point de pièces qui aient sonné dans un comptoir ! » —

Sentir dans mes cheveux une main qui [ait] roulé des cornets ! boire l'infini dans un œil qui pendant dix ans ait épié l'instant où l'acheteur se retournait pour enlever une pincée de sucre en poudre ! Pouhah !... Si ce n'est elle qui l'eût fait, c'eût été son père. Si ce n'est son père, son grand-père. Si ce n'est son grand-père, son bisaïeul.

J'ai pour devise : *Rien de louche* — et tout commerce est louche. Je méprise autant la veuve Cliquot que la mère Grégoire¹. On vole en grand, voilà tout. Ils sont nécessaires ces gens-là ? oui, comme les laquais. Je donnerai mes bottes à mon laquais, mais pas la main de ma fille.

Reste l'avenir. — Nous serons pauvres à deux, mais c'est être riche. On a tant vanté le vrai bonheur dans les livres roses et dans les romances qu'on n'ose vraiment plus croire ni dire, de crainte d'être banal, qu'il y a des baisers qui valent des pièces de cinq francs et des regards qui valent des billets de mille francs. C'est très triste, vraiment.

Enfin, il est une raison qui vaut mieux que toutes celles-là et qui atterre toute objection « Nous nous aimons ! » Comprenne cela, qui voudra. Tu aimes, tu le sentiras.

Mon bon ami, j'ai bavardé bien longtemps pour te prouver ce que je n'avais pas besoin de te prouver ; je sais ton cœur. Pardonne-moi, et écris-moi. Emmanuel est ici depuis Lundi. Le pauvre ami est triste. Je me mets bien à sa place. S'exiler à heure fixe, c'est navrant. Navrant pour lui, surtout, le Parisien par excellence. Nous avons fait déjà de bonnes promenades dans le jardin. Ah ! que ne viens-tu grappiller ! J'ai de si beau raisin. Du chasselas — de *Fontainebleau*. Ce nom magique va te décider. Viens, on ne dira pas que tu vas à Londres par Sens. Adieu, Henri ; dis à Henry Regnault en lui serrant les deux mains dans la tienne que je suis à lui de cœur et que je lui répondrai demain. Il m'a écrit une lettre délicieuse. Adieu.

Ton

Stéphane

Tout cela, mon bon Henri, je ne le dirais pas à Emmanuel, parce qu'il est Français, et je te le dis à toi parce que tu es un peu Allemand.

Emmanuel, qui a beaucoup vécu, n'a pas eu l'air jusqu'ici de prendre cet amour-là au sérieux, parce qu'il pense qu'on ne peut avoir une grande passion qu'après avoir eu plusieurs autres amours, et qu'il faut procéder par comparaison.

Je ne sens point de cette façon.

Ce que j'ai au cœur, je ne le raisonne pas ; j'aime mieux pleurer, souvent.

J'admets que pour tout autre elle ne soit pas très-jolie, que ce ne soit pas une grande âme d'artiste — quoiqu'elle ait un grand charme sympathique répandu sur son visage et une intelligence très-délicate, et l'esprit du cœur

1. Personnage de cabaretière, héroïne d'un opéra comique de Scribe et Boisseaux.

— j'admets cela. Ce n'est pas ce que j'ai cherché en elle. J'ai voulu être aimé et je le suis plus qu'on ne peut l'être.

Ce qui m'attire vers elle, c'est quelque chose de magnétique et qui n'a pas de cause apparente. Elle a un regard à elle qui m'est une fois entré dans l'âme, et qu'on ne pourrait en retirer sans me faire une blessure mortelle. Voilà tout.

Je voudrais que ce bon Emmanuel pût la voir sans qu'elle le sût. Il la comprendrait.

On peut-être, non. Car ce qui me fait l'aimer n'est peut-être visible qu'à moi seul.

Nous verrons. Si je l'aime autant quand j'irai à Londres, elle m'y suivra. Autrement j'aimerais mieux me jeter à la rivière que de partir¹. Ce serait un avenir tout trouvé. Si à Londres, notre amour va toujours en croissant, ce sera pour toujours, alors, [...] ²

[...]es joues et je t'ai écrit d'un trait tout le temps qu'elles ont coulé. Les larmes étaient pour Marie, les lignes que je griffonnais se sont trouvées être pour elle aussi.

30. À HENRI CAZALIS

9. Panton Square, Coventry Street, W. London.

Judi, [13 ou vendredi] 14 Novembre 1862.

Ne m'accuse pas avant de m'entendre, mon bon Henri ; j'ai parlé de toi chaque jour chez elle, et chez moi. Je n'ai pas eu une minute à moi jusqu'à présent. D'abord, il a fallu nous installer, chercher beaucoup pour bien trouver. Puis, *entre nous*, j'ai été malade deux jours, je tousse encore affreusement. Dans ma chambre, le charbon de terre m'asphyxiait, et, si j'ouvrais la fenêtre, le brouillard sale de novembre m'emplissait les poumons. Enfin, je ne suis pas depuis huit jours en Angleterre³ et j'ai déjà passé devant les tribunaux — comme plaignant. J'ai été volé. La justice Anglaise a donné raison au voleur sous prétexte qu'il m'avait attrapé et non volé. La *flouerie* est permise ici et le tribunal m'a renvoyé en me disant que j'étais un *imbécile* de m'être laissé jouer.

J'ai *appris* pour mes quarante francs.

Je commence. En te quittant, j'avais les larmes aux yeux. Marie, à Boulogne, était bien triste aussi de ne point t'avoir serré les mains. Elle a bien compris que le Guignon s'était mis entre elle et toi. Nous avons eu une traversée charmante. La mer était un Léman brumeux. Pas de mal de mer. Notre arrivée à Londres a été splendide. Je ne comprends pas qu'on ose entrer à Londres en chemin de fer : il faut avoir peur de soi. Nous avons pris la voie triomphale. De mon hôtel j'ai aperçu l'omnibus chocolat

1. Fin de phrase (depuis « elle m'y suivra ») censurée après coup (mais déchiffrement certain).

2. Deux pages manquent.

3. Stéphane et Marie étaient partis pour Londres le 8 novembre.

de Chelsea, j'ai couru après, et, au bout d'une petite heure, j'étais Royal Avenue Terrace, 3. J'ai été reçu comme ton ombre. M. Yapp n'est revenu que tard. J'ai longtemps causé de toi avec Madame Yapp et j'ai glissé ton mot dans la douce main d'Ettie qui l'a pris délicatement comme un baiser. Elle t'aime comme tu l'aimes, crois-le. À peine détournais-je la conversation de *Monsieur Cazalis*, elle inventait les plus délicieux sentiers qui la ramenassent à lui. Oh ! que j'ai regretté de n'être pas assez toi pour t'incarner en moi tout ce soir et t'enivrer de la profondeur calme de ses yeux bleus ! Je te donnerai, je l'espère, une réponse un de ces jours. Lundi, Kate seule était à la maison. J'ai passé la soirée avec elle et le frère de Miss Mary. Elle est ce que tu me l'as peinte, *forte* dans toute l'extension et dans tous les sens du mot. Elle arrivait le matin de Brighton. Je jouerai souvent avec elle comme on met un flambeau de pourpre devant les grilles d'une jungle. Cela m'amusera. Je n'y suis pas retourné avant hier, ni même hier, étant trop souffrant pour affronter le brouillard. J'y passe la soirée, aujourd'hui.

Mr Yapp a été pour moi aussi bon qu'on peut l'être. Il m'a de suite tendu la main [*sic*] et m'a fait son ami. C'est un homme excellent et charmant. Il souriait à ton nom, mais parlait rarement de toi.

Florence est ravie de sa martyre¹. Elle te porte en son cœur. Elle est ravissante, j'aimerais lui voir un peu moins d'argot littéraire. La poésie aux femmes, le métier aux hommes.

Je ne peux les quitter, bien que j'aie mille choses à te dire encore. Parlons d'eux —, d'elle, — jusqu'au bas de la page. Ettie a vu en moi ton frère. Ce qu'il y a de charme et d'élévation en elle est ineffable. Comme son portrait, si charmant qu'il soit, la trahit ! Elle est moins régulière que ce dessin, mais plus angélique. Les vers d'Emmanuel sont plus faits d'après la carte que d'après elle. Elle n'a rien du Sphinx ; elle est trop bonne et trop pleine d'épanchements pour cela. Un jour, je la ferai, moins bien peut-être, mais plus d'après nature.

J'ai peu vu Londres encore. Piccadilly, Oxford Street, Hay Market et Coventry Street sont sa rue de Rivoli. Je veux demain m'aventurer dans la cité et dans les cloaques.

Nous demeurons dans un square qui donne dans Coventry Street. J'ai Londres à deux pas, et, ici, je suis en province. Je n'entends pas un chat — mais, en revanche, c'est le rendez-vous de tous les orgues de barbarie, les singes en casquette rouge, les nègres gratteurs de guitare, les bandes du Lancashire ; Polichinelle y donne chaque jour une représentation. Je suis une averse de pence et de farthings, mais aussi que de joie, et que j'aime cela. Je gronde Marie parce qu'en fille sage et grande elle n'admire pas Polichinelle. Si tu voyais notre chambre ! Nous nous sommes monté un vrai ménage anglais, si bien que je sens déjà le besoin d'écrire à mon notaire. Je lis, j'écris, elle brode, tricote, et quitte à chaque instant son ouvrage pour venir m'embrasser, me caresser, et me dire des choses bleues.

1. Peut-être une image ou une médaille de sainte Florence, martyre d'Agde, que Cazalis (d'origine languedocienne) lui aurait envoyée (ou fait tenir par Mallarmé) pour le 10 novembre, jour où l'on fête la sainte.

Mets des théières et des pots à bière avec un grand lit au second étage du paradis, et tu as notre chambre.

J'aime ce ciel toujours gris, on n'a pas besoin de penser. L'azur et les étoiles effrayent. On est chez soi, ici, et Dieu ne vous voit pas. Son espion le soleil n'ose y ramper.

Adieu, mon bon Henri, je t'aime et je t'aimerai. Écris-moi. Tu auras souvent de mes lettres. Marie te serre la main, et t'invite à venir prendre le thé avec nous. Tout est à l'Anglaise ici, cher Anglais. Tout aussi est à l'Allemand, cher Allemand.

Je n'ai pas pu encore écrire à Emmanuel, je compte le faire demain. J'avais tant à écrire à mes parents ! Et dire que je n'ai pas encore une lettre de France ! Marie en a reçu une ce matin de sa sœur. De qui sera celle que j'attends demain ? D'Emmanuel, sans doute, il sait mon adresse ? Adieu, encore.

Ton frère

Stéphane

Pardonne-moi ce qu'il peut y avoir de bref et de sec dans cette lettre, mais il fallait tout dire et c'était long. Je ne raconterai pas dans les suivantes, je causerai.

S

31. À HENRI CAZALIS

[Londres, novembre 1862]

Mais¹, fou que je suis, j'oubliais le grand fait de la semaine. C'est la décision qu'a prise M. Yapp de retourner à Paris. Cela est certain. En Janvier, peut-être. Encore une ligne sur cette chère famille. Mme Yapp ne m'a rien dit de la lettre glissée : c'est d'une grande délicatesse. Elle semble m'aimer beaucoup et je le lui rends. Non, Mr Yapp ne t'est *aucunement* hostile². Il sourit, quand on parle de toi, comme au souvenir d'une personne qu'il connaît. Voilà ce que j'ai voulu dire. Quel homme charmant et bon ! J'en raffole.

Avant de te dire adieu, j'eusse encore voulu te parler de Marie, mais la place me manque. La chère enfant, du reste, s'en est chargée. Elle t'a griffonné trois grandes pages d'héroglyphes que renierait Nostradamus. La coquine ne veut rien me traduire, de sorte que je reste en contemplation hébétée devant sa lettre. Elle a été souffrante et elle a encore fort mal à l'estomac. Joins à cela qu'étant désœuvrée elle pense beaucoup à Camberg, à sa famille qu'elle — n'oserait revoir si l'on se doutait de rien, à son père qui ignore encore son séjour à Londres. Tu sais combien elle est impressionnable : ses maux d'estomac qui sont purement des indigestions

1. Ces lignes de Mallarmé continuent une lettre, écrite en allemand, de Marie à Cazalis.

2. « Tu me dis que M. Yapp sourit quand on parle de moi, et parle rarement de moi : de quel sourire, Stéphane. Quel est ce sourire ? Je t'avouerai que tu m'as fait peur... »

lui font croire qu'elle est enceinte. Sur cela, elle pleure. Voilà de quoi me chagriner beaucoup n'est-ce pas : et cette semaine a été fort pénible pour moi. Adieu, mon bon Henri. Tu as dû voir Emmanuel, ou tu vas le voir. Embrasse-le pour moi. Je t'aime et je l'aime.

Ton frère

Stéphane

32. À HENRI CAZALIS

9. Panton Square, Coventry Street, W. London.
Jeudi 27 Novembre 1862.

Mon cher Henri, je suis un bien grand paresseux, n'est-ce pas ? Pardon. Je commence ce soir une lettre que je continuerai quand j'aurai quelques heures à moi, et que je t'enverrai quand j'aurai quelques sous sur moi. Jusqu'à demain matin je suis pauvre comme Job : voilà deux jours que j'attends de l'argent de mon notaire et mon notaire ne me donne pas signe de vie. J'espère que les deux coups secs que frappe le facteur à la porte vernie de ma maison m'annonceront les deux *bank-notes* espérées¹. À l'avenir, je serai plus économe.

Hier, nous avons vu, Marie et moi une belle petite pendule allemande² qui est un vrai joujou. Quand c'est gros comme le poing, cela coûte trois shillings. Si tu voyais la jolie boîte en bois rouge rehaussé d'une raie jaune avec deux petites portes qui ont un clou pour serrure ! Et la superbe façade en faïence ! il y a deux roses peintes. Nous l'avons solennellement accrochée au mur, et, depuis ce, la chère petite jacasse, jacasse avec son balancier doré. Elle a un tic-tac amical qui dit à toute seconde : « Écoutez bien, vous qui vous embrassez, comme je travaille laborieusement toute seule dans mon petit coin. » Un des plus beaux moments de la journée et des plus graves est celui où je m'avance vers elle pour tirer jusqu'au plancher sa grande chaîne de cuivre. La bonne la regarde avec dédain et se demande : « Comment donc un monsieur et une dame qui ont acheté une si belle théière, n'ont-ils pas une belle pendule, or et³, avec un *bronze artistique* en zinc représentant Jeanne d'Arc, ou Monsieur de Buffon, en manchettes et la plume aux doigts, ou la Géographie avec son globe et son casque ? — Car toutes ces beautés-là viennent de France et donnent aux peuples étrangers une haute idée de l'art parisien.....

Je me suis arrêté un instant pour jeter un sou à un pauvre orgue qui se lamente dans le square⁴. Il est dix heures. Le pauvre hère attend peut-être encore son déjeuner et compte sur sa *Marseillaise* pour se faire couper un penny de pain chez le prochain boulanger. Quelles tristes réflexions il a à faire devant toutes ces fenêtres fermées et comme il doit désespérer, — en

1. Le poème en prose « La Pipe » (1864) fera mémoire du séjour à Londres et de ces deux coups : « alors que le facteur frappait le double coup solennel qui me faisait vivre ! » (OCI, p. 420).

2. C'est la pendule de Saxe de « Frisson d'hiver ».

3. Blanc laissé par Mallarmé.

4. Cet épisode trouvera un écho dans « Plainte d'automne ».

voyant ces volets mis, ces rideaux tirés, — qu'une main chauffée à un bon feu ouvre et traverse tout cela pour lui jeter à manger ! Jouer devant une fenêtre éclairée, cela passe, on voit de la vie et partant de la bonté derrière les vitres, mais tourner sa manivelle devant des volets sombres comme le mur et indifférents comme lui ! Marie dit que cet homme est un paresseux et que de vrais pauvres méritent mieux nos pence. Non vraiment. Cet homme fait de la musique dans les rues, c'est un métier comme celui de notaire, et qui a sur ce dernier l'avantage d'être inutile. Peut-on rêver une vie plus belle que celle qui consiste à errer par les chemins et à faire l'aumône d'un air triste ou gai à la première fenêtre qu'on voit, sans savoir qui y mettra la tête, si c'est un ange ou une duègne macabre, à jouer pour les pavés, pour les moineaux, pour les arbres maladifs des squares. Ce sont des aèdes que ces gens-là. Leur instrument est grotesque ? Soit, mais l'intention demeure. Transformez leur boîte à polkas en un orgue d'Alexandre¹ et la main qui tourne leur manivelle en celle de Lefébure-Wély², et vous ne rirez plus.

Voilà tout ce que je dis à Marie qui est peu convaincue. Elle dort à moitié et verse l'*ale* à côté du verre. Je soupe pour qu'elle se couche. Elle te dit bonsoir, tu n'as pas besoin de le lui souhaiter.

33. À HENRI CAZALIS

9. Panton Square, Coventry Street. W. London.
Jeudi, 4 Décembre 1862.
4 h. du soir.

Ô mon pauvre ami ! j'ai tant pleuré depuis hier que j'en suis malade, et ma pauvre Marie n'a plus de larmes. Hier, je revenais de voir Katie, qui est un peu souffrante. Ettie et sa mère étaient chez un photographe. Quand j'embrassai Marie en rentrant, elle était toute triste. Je lui demandai la cause de son chagrin, et je compris qu'elle avait réfléchi longuement durant mon absence. « Il faut que je parte ! », me dit-elle doucement. Juge ce que la pauvre enfant a dû souffrir et combien elle a dû penser, pour arriver, elle qui ne vit que par moi, à une telle résolution ! Est-ce en songeant à elle, qu'elle en est venue là ? Est-ce en se rappelant que sa pauvre mère, qui l'aimait particulièrement, lui avait confié, l'an dernier, en mourant, ses plus jeunes sœurs ? Est-ce en se disant que son père, qu'elle adore, la renierait et rougirait d'elle s'il la savait près de moi ? Est-ce en pensant à sa vie que je brise chaque jour, à son honneur que j'efface heure par heure, elle chaste, honnête et qui ne se serait jamais doutée autrefois de l'état où l'amour la conduirait ? Non, mon ami, non, c'est pour moi, et elle me fait ce sacrifice comme elle m'a fait tous les autres. Elle voit que je suis pauvre — le notaire me manque de parole — et que la vie est dure : elle est navrée de voir que je me prive de tout. Elle voit que sa présence m'empêche de

1. Jacob Alexandre (1804-1876) et son fils Édouard (1824-1888), facteurs d'orgues.

2. Louis James Alfred Lefébure-Wély (1817-1870), organiste et compositeur.

recevoir les personnes qui pourraient m'être utiles et que je suis forcé de me cacher d'elles. Elle a deviné — et cela est — que ma mère était informée de tout en ce moment, et elle a craint de me mettre mal avec ma famille. Alors, elle s'est dit : « Je suis de trop ici. Je vais, après lui avoir tout sacrifié, sacrifier encore le bonheur que j'ai d'être avec lui ; ma vie ! »

Et rien ne peut l'ébranler. Elle a plus de courage que moi. Je pleure, je sanglote sans trêve. Elle, tâche de rester ferme devant moi pour ne point me peiner et va pleurer dehors.

Je n'ose vraiment, moi qui me sens déjà à moitié mort de douleur, la dissuader. Ce serait de l'égoïsme, Henri. Qui sait ? Il n'y a peut-être rien de perdu jusqu'ici pour elle. Son père ne sait encore rien, ni les personnes qui la connaissent. Elle peut encore se présenter le front haut quelque part, ce qu'elle ne pourrait plus plus tard. Je sanglote à la seule pensée de ne la plus sentir auprès de moi, et pourtant, il me semble que le devoir me commande de la laisser partir avant qu'il ne soit plus temps. Horreur ! Je dois être mon propre bourreau !

Oh ! je pleure, je pleure, mon pauvre ami, en t'écrivant tout cela ! Je pleure depuis ce matin ; je n'ai pas un instant de répit : dès que je la regarde, j'éclate.

Ce qu'elle endure en son cœur pour pouvoir, malgré mes larmes et mes baisers, ne pas fléchir dans sa résolution, est effrayant. À sa pâleur je vois qu'il y a en elle des luttes affreuses ! Pauvre Marie. Mon ami, elle a poussé le dévouement et le sacrifice jusqu'à ses dernières limites. Elle fait plus que de se tuer pour moi. Elle est grande, sainte : je ne devrais parler d'elle qu'à genoux.

Chère enfant, c'est moi qui la tue. Elle est née dans une ville d'Allemagne. Son enfance a été douce, calme et religieuse. Jeune, elle s'est éloignée de chez elle. Malgré cet isolement, elle avait toujours respecté le devoir : elle est faite de candeur. Puis sa mère est morte. Elle s'est trouvée plus seule encore, à l'étranger, (je commence à comprendre le sens douloureux de ce mot). Là, un jeune homme l'a aimée. Longtemps, bien que son noble cœur battît, elle l'a fui. Elle a voulu partir. Par *bonté*, pour ne point me navrer, elle est restée. Elle m'a aimé comme on n'aime point. Elle m'a tout sacrifié pour me suivre ! De cet ange serein et bon, qu'ai-je fait ? — Celle dont on dira : « Elle a vécu avec un amant ! » Oh ! je me méprise ! je suis un monstre ! Je devais prévoir cela ! Oui, voilà ce que j'en ai fait ! Et, sans parler de cela, que va-t-elle devenir ? Elle serait retournée à Camberg, y eût fait un bon mariage, y eût été heureuse ! — Je pleure, je pleure ! je suis un assassin... car elle mourra de chagrin, petit à petit ! Ou même, si elle vit, sa vie est empoisonnée par ce souvenir. Tout lui est triste, rien qui ne lui sourie. Mon image la suivra toujours. Encore, une fois *j'ai brisé son existence !*

Et pourtant, mon pauvre Henri, quand je repasse en ma mémoire toute cette histoire funeste, je ne vois pas à quel moment j'ai été coupable. Une fois que nous nous aimions, il nous était impossible de nous séparer. La faute n'a pas été commise plus le jour où je lui ai parlé de Londres que la veille ou le lendemain. Il était inévitable qu'elle dirait « Oui », et partir sans l'emmener c'eût été la tuer comme me tuer, ou plutôt, c'eût été impossible.

Pauvre enfant ! ne plus jamais aimer ! Car, son cœur est brisé et elle n'aura plus la force d'aimer. Elle ne se mariera jamais puisqu'elle ne voudrait le faire sans aimer. Et d'ailleurs, elle est trop noble pour tromper un mari en sous-entendant dans un contrat une virginité qu'elle n'a plus.

L'amour excuse tout. Elle se croit chaste et pure en ce moment (et elle l'est,) bien que s'étant donnée à moi. Mais plus tard, quand je ne serai plus là, — je la connais, — elle se méprisera. Elle sentira qu'il lui manque quelque chose qui ne se rend pas ! Oh, quel avenir je lui prépare !

Et moi, que faire ? Conseille-moi, mon frère. Après qu'elle s'est toute sacrifiée à moi, il y a de la lâcheté, n'est-ce pas ? à l'abandonner ainsi, seule, — avec des remords, peut-être, — à la laisser ainsi briser toute sa vie ! Et d'un autre côté, en me sacrifiant — comme elle s'est sacrifiée pour moi — c'est-à-dire en ouvrant guerre ouverte à ma famille, je ne me sacrifie pas seul. Mon père et mon grand-père ne survivraient point à ce qu'ils ne comprendraient pas. Suis-je maître de ces vies-là.

Oh ! enseigne-moi un moyen de me sacrifier seul à elle !

Tout cela est pour la conscience : le cœur, maintenant.

Oh ! rien qu'à penser à son départ, je frémis. Ô mon Henri, quoi, je l'accompagnerais jusqu'au pont de Londres, et la pauvre enfant reprendrait ce bateau qui l'a amenée ici il y a un mois ! Et je resterais là, moi, sur le pont, à la voir partir ! Y songes-tu ? Et quand je rentrerais chez moi, plus rien, rien, pour jamais ! Tu¹

Vendredi, onze heures du matin.

Je t'ai quitté hier pour dîner. Après le dîner, je n'avais plus la force de vivre la soirée. Marie aussi était épuisée. Nous nous sommes couchés. La pauvre enfant n'a pas fermé l'œil de la nuit. Elle a profité de mon sommeil pour pleurer. Ses sanglots m'ont réveillé plusieurs fois. Une fois elle disait : « plus rien, plus rien ! » C'est le mot qui résume son avenir. Elle est morte déjà. Une autre fois elle disait qu'elle ne vivrait pas longtemps, parce que, pleurant toujours, ayant tout en dégoût, elle perdrait toujours ses forces jusqu'au jour suprême. Cela est vrai, mon ami, on peut mourir ainsi. Songe qu'elle est Allemande. « Je serai poitrinaire » disait-elle. Elle le sera. Elle m'a parlé de toi. Elle m'a dit qu'elle craindrait de te revoir parce que tu me rappellerais trop. Et puis encore, elle n'oserait parce que tu la mépriserais. J'ai eu mille peines à la convaincre que tu la vénérerais et que ce qui pourrait lui attirer le mépris de certaines gens était justement, comme tu comprends son sacrifice, ce qui te faisait l'honorer davantage. « Mon Stéphane, j'ai perdu pour toi ce qui m'était le plus cher au monde, disait-elle ce matin, mon honneur. Tant que je suis avec toi et que tu m'aimes, cela me paraît tout simple que je t'aie tout donné, mais un jour, quand je serai seule, cela me manquera bien et je me haïrai ! » Pauvre angélique enfant.

Où en étais-je hier soir Henri. Ah ! je te parlais de son départ. J'allais te dire : (— Tiens je pleure encore en la regardant) « Tu as vu partir Ettie,

1. Mot laissé en suspens en bas de page.

mais c'était pour une époque déterminée. Nous, c'est à *jamais* que nous nous séparerons. Et puis, Ettie, bien que tu l'aimasses alors autant que tu sais aimer, Ettie n'était pas, par cette vie à deux qui unit à jamais, entrée aussi profondément dans ton existence. La perdre, c'eût été perdre un rêve, car elle est le Rêve pour toi. Moi, perdre Marie, c'est perdre la moitié de ma vie, la meilleure. Cette communauté qui fait qu'on respire le même air, — que de fois pendant qu'elle dormait ai-je respiré le parfum tiède de sa bouche ! — qu'on mange les mêmes plats, qu'on connaît mutuellement le nombre de ses habits et qu'on écrit avec la même plume vous attache tellement que tu vois les maris qui, pendant la vie de leur femme, lui étaient parfaitement indifférents, la trouvaient insipide ou la détestaient, pleurer sincèrement et se désoler jusqu'à la folie quand celle-ci leur est enlevée. Cela ne peut se comprendre que quand on l'a soi-même éprouvé. Je ne l'eusse pas cru il y a quelques mois. Quoi ! Je ne la verrai plus remuer autour de moi, le matin elle ne me réveillera plus, le soir je ne l'embrasserai plus avant de m'endormir, et aurai-je le courage de manger quand elle n'aura pas mis elle-même notre repas dans nos assiettes ! Et ce cher petit ménage que nous avons que va-t-il devenir ? Henri, Henri !

Déjà, nous parlons au futur, cela navre. Quand on sait qu'on doit se quitter et qu'on pense déjà aux mille choses qui accompagnent un départ, on est à moitié séparé. Ne trouves-tu pas ?

Il en est ainsi quand un être cher s'en va. Et maintenant, l'être cher est celle que rien ne peut remplacer, c'est mon sang, c'est mon âme, toute ma vie, Marie. Tu la connais.

Pour toujours !...

Je divague et je radote. Permits cela à ma douleur. Je pleure tant en t'écrivant que je vois rouge.

Et dire que rien n'y peut faire ? Me révolter contre ma famille ! Mais elle a contre moi une arme qui est la loi, je n'ai pas vingt et un ans. Et mon pauvre grand-père qui est fort malade. Je viens de recevoir une bonne lettre de lui.

Ce qui me fait mal encore quand j'y pense, et ce qui la torture, elle aussi, c'est qu'on doit la maudire dans ma famille. Ma mère, en a entendu parler depuis, par mes ennemis de Sens, comme d'une personne fine, habile, ayant de l'éducation, et beaucoup plus âgée que moi. Avec ces indications, elle croira que j'ai été joué par une rouée ! Si je pleurais devant elle, elle me plaindrait comme une pauvre dupe. Elle ferait tout contre Marie, — criminelle de m'avoir trop aimé ! Ô pauvre âme trop loyale et trop bonne, ceux que j'aime, Emmanuel lui-même, ont dit que ses baisers étaient ou pouvaient être intéressés ! Qu'y a-t-elle gagné à m'aimer ? Elle a tout perdu, elle perdra peut-être même la vie ! Comme c'est affreux !

Oui, elle est noble, oui, elle est pure, oui, elle est vertueuse : elle est plus qu'un ange, elle est une sainte. La pauvre âme exilée a tout donné à celui qui l'a aimée et a nourri mon cœur avec ce qu'elle avait de meilleur. Je la respecte comme je respecte ma sœur morte.

Si on ne lui prête pas les intentions dont je parlais tout à l'heure, on la regardera comme une maîtresse vulgaire, une aventurière ! Non, elle n'a

pas été ma maîtresse. Elle a été mon ange gardien, et elle devait être ma femme !

Écoute combien elle est noble et délicate. Outre qu'elle ne m'a jamais adressé un reproche, et que, quand je la regardais tristement, elle me disait parfois « Crois-tu que je t'aime moins ? Tu me perdras à jamais que je ne te reprocherais jamais rien, même en pensée. » Elle ne m'a jamais dit un mot de ces imprudentes conversations où je lui parlais de mariage. La pauvre âme souriait mélancoliquement, mais au fond n'y croyait pas. Hier, avant-hier, ce matin, elle aurait pu me dire « Mais — tu m'avais dit que nous nous marierions, si tu le pouvais, un jour : » et, bien que je ne lui aie parlé de cela qu'après que le voyage à Londres fut convenu, et que, par conséquent, cela ne fût pour rien dans sa décision, elle aurait pu en souffler une parole, elle s'est tue. J'ai même vu à l'expression de ses yeux et de son visage qu'elle n'y a pas pensé une minute. Oh ! que c'est grand et beau ! Tout ce qu'il y a de trésors dans ce cœur personne ne le saura jamais.

Autrefois, la quittant, j'eusse dit « Je passe à côté du bonheur et le bonheur est assez rare ici-bas pour qu'on le néglige quand on le rencontre. » Aujourd'hui, je dis « J'entre, la tête baissée et le sachant, dans le malheur ! » Je n'espère plus en rien.

Et j'aurai des remords ! Je l'ai prise jeune et pure, candide, confiante. J'ai pris tout ce qu'il y avait d'excellent en elle pour moi, car elle m'a rendu meilleur, mon ami. Et voici que je la laisse brisée et sans plus rien devant elle.

Elle n'osera pas retourner à Camberg, parce que son père devinerait quelque chose en voyant sa douleur. Elle va se placer chez des étrangers. Là, elle aura à *travailler*. Tu sais comme cela est possible quand on souffre. Elle sera seule au monde. Personne qui la plaigne ou la comprenne. Et recommencer cette triste vie de gouvernante comme si rien ne s'était passé depuis qu'elle l'a quittée. C'est trop pour elle : elle est bien forte, mais elle a trop de cœur et ne supportera jamais tout cela.

Vendredi, trois heures.

Nous avons déjeuné bien tristement sans oser dire une parole, et les yeux baissés car chaque fois que nos regards se rencontrent nous éclatons en sanglots. Après, pendant qu'on balayait notre chambre, nous avons fait notre petite promenade accoutumée à St James' Park. Le temps était gris et pluvieux. Elle m'a dit « Avant que je ne parte et pour que j'aie le courage de le faire, Stéphane, promets-moi que tu ne m'oublieras pas. » Elle est malade et a la fièvre : longtemps elle s'est attachée à cette idée qui est maintenant sa *dernière* espérance. Parfois elle craint. Elle semble se dire « Il est jeune, curieux, empressé ; il aura bientôt fait de m'oublier ». Songe combien cela doit la torturer qu'après avoir tout fait, tout, pour moi son dévouement entier ait cette suprême récompense. Chère martyre ! Elle est une martyre, Henri. Dans ce moment, elle essaie de dormir sur le fauteuil, n'ayant pas fermé l'œil de la nuit. Je ne veux pas tourner la tête, je sangloterais de la voir ! C'est ainsi qu'elle sera si elle meurt un jour. Et dire que

je la sens encore là, vivante, à mes côtés ! Que deviendrai-je le jour qu'elle partira. Tu crois donc que je vais rester sur le pont à la voir partir.... c'est impossible, impossible. Que ferai-je ce jour-là, Dieu seul le sait.

Quoi ! nous sommes ensemble maintenant, nous nous pressons la main, je pleure à chaque minute et cache ma tête dans sa pèlerine pour pleurer sur son cœur, — et tout cela finira !

Réfléchis un peu à cela : regarde le sens de ces dernières lignes, et dis-moi si l'on peut être plus malheureux !

Je ne sais que te dire pour te peindre ce que je souffre. Des farceurs de poètes qui allaient dîner grassement ont abîmé toutes les phrases douloureuses en les fourrant dans leurs plaintes. Ce qu'elle me disait hier, par exemple, sans l'avoir jamais lu « Il n'y a plus de bonheur pour moi » peut être mis dans une romance, mais aussi cela peut tuer. Je te jure aujourd'hui que si elle meurt pour moi, je mourrai pour elle le lendemain — pour elle qui est ma femme et mon enfant, qui a des yeux bleus et qui me regarde avec.

Il semble déjà que quand nous parlons de maintenant, nous parlons du passé.

Adieu, mon ami, je n'ai pas vu Ettie depuis ma dernière lettre. Je t'embrasse, je te serre les mains. Toi qui aimes, tu me comprendras. Tu me comprendras, surtout parce que tu connais Marie.

Cette fois je devais écrire au cher Emmanuel, de qui j'ai reçu dernièrement deux petits billets dans les lettres d'un de nos amis communs. Le cher ami, que j'aime parce qu'il est franc et croit me parler pour mon bien, verra par cette lettre la blessure que me fait ce qu'il appelle en riant « un coup d'état de ménage » et combien profondément ce qu'il dit des « billes-vesées » était ma vie et mon bonheur.

Envoie-lui cette triste lettre. Je n'ai pas le courage de la relire, cela me ferait trop de mal de revoir à la file tout ce que j'ai souffert depuis deux jours. Elle est peut-être incompréhensible ou sans suite. Tu y verras du moins que je saigne. J'ai tant pleuré ces trois jours que c'est à peine si j'ai encore la force de la porter à la poste. Il me semble que toute ma vie est partie. Adieu, adieu, Henri et Emmanuel, je vous aime bien. Emmanuel, quand je serai seul à Pâques, si j'ai le courage de rester à Londres, tu viendras.

Votre

Stéphane

Ma bonne Marie te serre la main comme à mon frère.

34. À HENRI CAZALIS

[Londres,] Dimanche [28 ou mardi],
30 Décembre 1862.

Remercie le brouillard, sans lui j'aurais encore paressé aujourd'hui. Mais il est si beau, si gris, si jaune, que je viens de rentrer avec Marie jurant que

jamais plus nous n'affronterions, par une brume pareille, la solitude de Hyde-Park. Il faisait très froid, l'herbe était mouillée comme le matin — du brouillard, après tout, c'est trop de rosée — et l'on avait autour de soi un immense cirque, impalpable mais réel, derrière lequel s'ébauchaient maladivement de beaux arbres épars.

Je quitte le brouillard pour le ciel, le gris pour le bleu. Vendredi soir, il y a eu une charmante petite soirée chez les Yapp. Ah ! que tu manquais ! Ettie était, comme toujours, d'une simplicité adorable : elle faisait les honneurs de façon à vous emparadiser dans chacune de ces questions. L'absence de crinoline outrée, sa délicieuse robe brune montante, qui découpait excellemment sa taille grecque, tout cela, et de plus la fierté douce et la bonté profonde de son regard bleu sombre, lui donnait l'air d'une séraphine qui se serait faite quakeresse et se souviendrait du ciel. Quakeresse est un peu fort : cela serait vrai si les quakers avaient pour tremblement le frisson des étoiles. Elle m'a dit si cordialement, quand nous étions seuls, : « Si Monsieur Cazalis vous parle de moi et pour moi, vous me le direz, n'est-ce pas » À quoi je lui ai répondu que cent fois oui et que ce serait le soir même de sa lettre. Elle prononce *Monsieur Cazalis* comme d'autres ne sauraient pas accentuer *Henri*. Heureux Monsieur Cazalis ! — Un de ces jours elle fera faire son portrait, tu l'auras. Elle doit te gronder parce que tu travailles le soir à te faire aveugle, — qui le lui a dit, ô trahison — Voilà les deux grandes nouvelles.

Kate, que j'aime beaucoup, était très souffrante ce soir-là : nous avons fort causé. Malignement, elle me parle parfois de Miss Mary qui va venir un mois. Aurait-elle l'intention de [...] ¹

35. À HENRI CAZALIS

Hôtel de Calais, à Boulogne-sur-Mer.
Samedi 10 Janvier 1863.

Mon bon Henri,

Nous avons fait une traversée déplorable². Grâce aux brouillards qui nous ont enveloppés, à l'embouchure de la Tamise et au vent, qui nous a secoués à rendre l'âme, sur mer, nous avons eu treize heures de retard. La veille le bateau avait été cinq jours en mer, et le vent avait détruit cinq cents bateaux sur la côte d'Angleterre. Marie a été malade et, pour moi, je suis seulement épuisé. Il m'est impossible de partir ce soir : j'ai dans ce moment une sorte de dégoût de tout voyage en mer que je ne puis vaincre. Je m'accroche à ce bout de planche avec extase, et je veux me donner encore pendant deux jours l'illusion de notre douce vie à deux. Pour y rester, je ne veux point te conter tous nos sanglots : je pleure assez déjà quand les yeux de Marie rencontrent les miens. Mais ne parlons pas de départ, je veux me

1. La fin de la lettre manque.

2. La veille, 9 janvier, Mallarmé avait accompagné Marie, qui rentrait en France, jusqu'à Boulogne, avant de retourner en Angleterre.

figurer que nous sommes ensemble à jamais et que nous faisons seulement un voyage. Oh ! un voyage. —

Si je t'écris d'ici néanmoins, c'est pour te dire que, depuis ce matin, nous sommes dans une inquiétude mortelle. Tu ne nous as pas répondu, ni à Londres, ni à Boulogne. Je tremble d'y penser, mais tu n'es pas venu à Boulogne n'est-ce pas ? Oh ! si cela était, pauvre ami, ce serait affreux ! Ce retard du bateau t'eût empêché de nous voir ; et comment nous aurais-tu pu trouver plus tard, *l'hôtel de Flandres* n'existant que dans les *Guides*. Il a changé de rue et de nom, et s'appelle depuis un an *Hôtel de Calais*.

Non, non, tu n'as pas pu venir, n'est-ce pas ? Rassure-nous vite : nous n'osons parler de toi ni songer à toi dans cette crainte : c'est notre angoisse et cela nous hante. Non, n'est-ce pas ? Vite, vite une lettre. Pourquoi n'as-tu pas déjà écrit.

Quand je pense que tu as peut-être cherché hier toute la journée ! J'en ai des larmes aux yeux. Et la dépense, et ta mère ? Si tu étais venu aujourd'hui, tu nous aurais trouvés, car j'avais prévenu partout, à la Poste, à la Gare, au bateau, en cas que tu y ailles, que l'on t'adresse ici. Tu auras ma lettre demain matin. Si tu réponds dès que tu l'auras reçue, j'aurai la tienne Lundi. Fais-le. Marie part Mardi à une heure du matin et sera à la gare à neuf heures environ. Cherche l'heure précise dans un indicateur, et vas-y, mon frère. Elle aura besoin de te voir, tu la consoleras. Elle t'apportera un exemplaire des *Châtiments* que je te destine.

Pour moi, je repartirai pour Londres une heure après. Oh ; je ne veux pas songer à cela ! c'est affreux... Lamma Sabactani¹ !...

Adieu, je t'aime, ô cher affligé, et te presse les mains. Si tu étais venu, pardonne-moi...

Ton frère

Stéphane

Marie t'embrasse ; je profite de ce baiser pour t'en donner un second.

36. À HENRI CAZALIS

16. Albert Terrace, Knightsbridge, S W. London.

Mercredi, 14 Janvier 1863.

Mon frère, je voulais t'écrire sur le bateau, mais je pleurais. Hier, non plus, je ne le pouvais pas. Oh ! figure-toi, c'est affreux, quand on s'aime, de se quitter pour la vie. À une heure du matin, par une bruine sombre, je l'ai menée à la gare, et, quand la porte s'est ouverte, elle a glissé de mes bras à moitié morte. Comment est-elle arrivée ? Dis-le-moi. Tu étais là, n'est-ce pas ? Tu l'as reçue. Et quand je suis parti, je hurlais comme un loup. Je me suis arrêté sur le pont à voir l'eau noire où j'avais envie de mourir. Puis j'ai gagné mon bateau en cognant les murs du port de ma tête comme un ivrogne. Henri, le convoi n'était pas parti. Pendant cet horrible trajet qui fut

1. Dernière parole du Christ en croix, reprise du psalmiste : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? »

mon calvaire, je l'ai entendu siffler deux fois. J'ai encore ce sifflet-là dans la tête, il me harcèle. Il n'y a pas de fer froid qui en m'entrant dans le cœur m'eût fait ce mal-là.

Oh ! J'ai senti alors pour la première fois, devant cette ombre immense du ciel et cette mer d'encre, moi, pauvre enfant abandonné par tout ce qui fut ma vie et mon idéal, combien était vaste ce mot *seul* !

Quoi ! hier matin encore nous étions ensemble, et maintenant nous sommes deux étrangers, car c'est un supplice affreux que de s'aimer de loin quand il n'y a rien à espérer. Ainsi, son sourire et ses larmes, ses gestes d'ange, sa personne sacrée, je ne reverrai plus cela ! Cela est déjà du passé qui hier encore était ma vie ! Comprends-tu cela, toi ? Mais non, cela ne peut pas être ; n'est-ce pas que tu ne le comprends pas ? Si Marie avait été mon rêve lointain, et qu'elle s'en fût allée, je dirais : c'est affreux ; et je pleurerais, résigné. Mais comme elle est mon enfant et ma chair, je dis : c'est impossible, car je ne peux pas me séparer en deux. Il serait donc réel que de tout ce que j'aime au monde il ne me reste qu'un petit bonnet de nuit devant lequel je pleure depuis tantôt deux jours !

Il y a là une faute, il y a là un vrai crime. Écoute :

Si elle était morte, je me lamenterais et je me courberais parce que ce serait la faute de Dieu. Elle serait le passé, je la vénérerais comme un souvenir : sa mémoire serait une relique. Mais elle n'est pas morte, et je ne puis pas avoir de regrets, je ne me sens au cœur que de l'amour. Et comment se fait-il qu'elle soit loin de moi et qu'elle soit vivante ? Voilà le crime. C'est parce que je l'ai trompée. J'ai des remords, mon ami. La première fois que je lui ai parlé de Londres, elle se laissait dire par moi — c'était à Fontainebleau — que je l'épouserai. Je sais bien qu'elle n'y comptait pas et qu'elle disait « Je t'aime, voilà tout ! » Mais cependant je devais tenir ma promesse.

Quand, un jour, elle a senti que nous ne pourrions vivre plus longtemps ensemble de la sorte sans nous nuire à tous deux, elle s'est généreusement sacrifiée et moi j'ai accepté le sacrifice comme un lâche. C'est alors que je l'ai trompée. Quand même je ne l'eusse plus aimée, je devais me sacrifier et l'épouser. Je le devais, Henri ; dis oui, car tu es honnête. Or, je l'aimais, et j'avais non pas à me sacrifier, mais à l'empêcher de se sacrifier, et à faire son bonheur en faisant le mien. Et j'ai reculé, et j'ai hésité, parce qu'il y avait à lutter et que cela serait difficile ! Et j'ai préféré la tuer, car elle mourra. Si non de corps, de cœur.

Oui, ce ne sera plus qu'un spectre. Le spectre de ce qu'elle était lorsque j'ai posé sur son front de vierge mon premier baiser. Qu'est la vie pour elle, maintenant ? Que lui reste-t-il à faire. Elle n'ose pas retourner chez son père, et il faut qu'elle soit gouvernante. Son père est vieux, et, quand il mourra, elle restera gouvernante, n'ayant pas de fortune. Elle pourrait se marier, penses-tu ? Elle est trop noble : elle m'a souvent dit « *Irais-je faire croire à un autre que je lui offre ce que je t'ai donné ? Mentir ainsi ? Et, du reste, puis-je encore aimer ? Non. Or, puis-je me marier sans aimer ?* » Maintenant, sais-tu ce que c'est qu'être gouvernante ? Il y a deux jours, elle était femme : elle avait un chez-elle, et pouvait respirer librement. Elle n'aurait plus de chez-elle ; et ne pourrait plus respirer librement qu'une fois tous les

quinze jours. Elle ne pourrait plus rire, elle ne pourrait plus pleurer. Pas une minute, elle ne serait elle-même. Et cette horrible domesticité, elle la subirait loin de tout ce qu'elle aime, seule, dans un pays qui n'est pas le sien, chez des étrangers qui la peuvent maltraiter parce qu'elle gagne par an six cents francs qui étaient dans leur bourse avant d'être dans la sienne. Pauvre petite enfant ! Oh ! je pleure, je pleure...

Je me regarde comme un mauvais père qui a abandonné sa fille.

Non, cela ne sera pas. Je vais lui écrire, et elle va revenir. C'est assez de ce dernier sacrifice ; il est sublime, car elle l'a fait sans savoir si elle me reverrait jamais. Je vais la récompenser ; elle va venir chercher sa couronne de martyre. Elle a tout souffert jusqu'ici en se donnant à moi, car elle avait toutes les délicatesses. Et moi, je n'ai fait que jouir de cela. À mon tour maintenant de lutter, de souffrir s'il le faut. Elle sera ma femme. Henri, ma grand-mère a vingt francs à moi qu'elle ne peut m'envoyer : je la prierai de te les faire remettre sous prétexte que [tu] vas me les apporter à Londres. Prête-les d'avance à Marie, pour qu'elle revienne de suite. Nous allons nous marier : ce sera cela de gagné : et, après cela, nous lutterons. Je suis sûr que ceux qui d'abord seront contre elle l'aimeront. Est-ce que ce que je fais là, Henri, n'est pas noble ? et le désavoues-tu ? me renies-tu ?

Je suis ton conseil, mon ami. Dans une lettre de toi que j'ai toujours gardée, tu me disais : « Fais l'essai du mariage, et, si tu l'aimes toujours, tu l'épouseras. » Or, chaque jour je l'ai plus aimée. Chaque jour je découvrais un trait noble de plus en elle, chaque jour mettait une plume de plus à ses ailes d'ange. Son dernier sacrifice est sa dernière épreuve. Je l'épouserai. Sois sûr que, de toutes les luttes que j'aurai à soutenir pour cela, je suis assez gentilhomme, étant poète, pour me tirer noblement et sans une faute. Henri, va auprès de Marie, dis-lui tout cela : encourage-la. Sois moi auprès d'elle. Que dirais-tu si je l'abandonnais ? Et quand tu m'objecterais que c'est me sacrifier à elle que de l'épouser — ce qui n'est pas, tu le sais — ne dois-je pas le faire ? Telle est la voix de mon honneur : c'est ce que me dit ma conscience. La tienne, ami, ne te parle-t-elle pas ainsi ?

Mon Henri, je pleure tant que je suis égoïste. Toi aussi, ton rêve est écroulé¹. Et j'ai été un de ceux qui l'ont démolé. Mon ami, je ne me le reproche pas, parce que je l'ai fait loyalement d'abord, et aussi parce qu'il valait mieux que tu fusses prévenu de ce qui était vrai avant qu'Etzie ne vînt à Paris. Tu aurais été trop navré de voir cela de près. Tu te retires noblement et je t'admire comme je t'ai toujours admiré. Seulement je ne puis pas suivre ton exemple. Ne me l'objecte pas. Je n'ai pas de désillusion, ou plutôt, je ne me réveille pas. Plus j'ai vu Marie, plus j'ai trouvé en son cœur ce que je n'espérais pas, et plus j'ai senti qu'elle était mon bonheur à venir. Et d'ailleurs, tu ne dois rien à Etzie, tandis que je dois tout à ma pauvre enfant. Ta lettre, si calme, si simple, m'a fait un moment douter de l'accomplissement prochain de ta résolution. Ah ! si l'on pouvait attendre quand on aime et reculer sa passion à un terme fixé, je te dirais « aime Etzie. » Mais, comme cela ne se peut, hélas ! je me contente de te plaindre et de

1. Une lettre de Cazalis à Etzie, transmise par Mallarmé, avait été lue par toute la famille Yapp et avait provoqué quelque émoi. À la suite de quoi, Cazalis s'était dit décidé à ne plus aimer Etzie.

pleurer pour toi en pleurant pour moi. Adieu, Henri, parle à Marie : dis-lui qu'elle revienne de suite, que je ne puis attendre et explique-lui que je ne fais qu'accomplir un devoir qui se trouve être mon bonheur. Pour que vous vous voyiez, je lui dis d'aller t'attendre demain à cinq heures (Jeudi soir) à ton étude. Elle s'adressera à la portière qui te préviendra. Et tu descendras. Fais cela pour moi, je t'en supplie. Adieu, Henri, je t'embrasse

Ton

Stéphane

37. À HENRI CAZALIS

16. Albert Terrace, Knightsbridge, SW.
Londres, Jeudi [29 ou vendredi] 30 Janvier 1863.

Mon bon Henri, voici deux jours que je suis arrivé. Je n'ai pas le courage de te tout détailler, j'ai écrit tant de lettres pressées depuis mon retour que je hais l'idée du papier et des plumes. Je suis bien triste, beaucoup plus que la première fois car alors la violence de la douleur me soutenait. J'avais l'espoir de la revoir à Paris, cette Marie que je vénère !

Je ne puis plus pleurer : je me suis mis à réfléchir longuement et voici ce que j'ai à faire.

Je sens très bien que le temps pourra user ma douleur : que dans six mois je ne souffrirai plus. Ce n'est donc pas pour moi que j'agis. Du reste, souffrir, n'est-ce pas le sort de tous ?

Non, je ne serais pas éternellement malheureux, et c'est cela qui m'épouvante. Marie le sera, elle. Je viens de recevoir une lettre d'elle toute résignée, mais navrante, au fond. « *Tout est fini* pour moi, dit-elle, mais je ne veux pas pleurer, je sens que je n'ai plus qu'à souffrir doucement. Dieu m'en donnera-t-il la force ? »

Puis-je consentir à cela ?

Je pensais cette nuit à la mère de Marie. Comme cette morte, si les morts nous voient, doit me maudire d'avoir *défloré* son enfant et de la jeter avec les vieux bouquets.

Ce ne sont pas là des mots : le devoir existe.

Or, je sens que le mien est de ne pas abandonner Marie.

Si je faisais cela par lâcheté et pour m'éviter la souffrance du moment, je serais un fou, un sot. Mais non, j'envisage l'avenir fermement, je vois le gouffre, et je sens que je *dois* m'y plonger. Du reste, je ne m'y déchirerai jamais, et Marie me fera planer au-dessus dans ses ailes d'ange.

Il serait *malhonnête, criminel*, de ne pas l'épouser. J'y ai songé froidement depuis deux jours. Je dis plus, ne l'aimerais-je pas, je le devrais faire. Je l'ai faite impure.

Ce n'est donc pas en aveugle que je l'épouserai, mais avec la fierté de celui qui obéit à sa conscience.

Je sens mon sacrifice, il est entier, immense, — mais je le *dois* faire. Je sais que, sans oublier Marie, une fois la première folie de ma douleur passée comme elle l'est, je pourrais vivre calme, libre, relativement heureux, avec

la seule peine de la savoir brisée au lieu des mille peines qui vont m'assaillir, — et, du reste, je n'agis pas par crainte du remords, le remords ne dure pas dans ce siècle, il s'use vite — que je me rendrais sous peu l'estime que j'ai de moi — eh ! bien, je ne veux pas de tout cela, moins pour la tristesse de voir Marie souffrir que par l'idée du *devoir*. Je le dois et je le ferai. Et je serai fier, parce que, sans fausse modestie cela est beau et rare. Je sais que je fais une chose noble. Si tu savais, mots à part, comme cela fait du bien. Tu me relèves de mon serment, n'est-ce pas ?

J'écris à Marie qu'elle revienne, sans lui parler de mariage ; exprès ; parce qu'elle ne consentirait pas, autrement.

Si tu savais comme je sens déjà une joie aurorale illuminer ma conscience : oui, le bien existe. J'ai eu bien des petites, j'ai fait de vilaines choses jusqu'ici, cela me relève. J'aurai les morts, — ma mère, ma sœur — qui voient les choses de haut, et mes amis, qui me comprennent, pour moi : c'est assez.

Mais parlons de toi frère. Je ne te dis pas espère je ne peux que te dire oubliée parce que tu le peux faire sans remords. L'as-tu revue ? Oh ! si tu pouvais aller en Allemagne ! Plus j'y réfléchis, plus je trouve que *toi* [.....]¹ avec toi. Ce n'est pas seulement de l'imprudenc. Ils ont joué à te briser. Retire-toi fièrement, oui.

Je *veux* savoir le nom de celui qui l'a aimée².

Mon ami, sur terre l'amour ne peut avoir qu'une fin digne de lui, *la mort*. Les autres fins sont le désenchantement ou l'indifférence ; que c'est affreux !...

Adieu, mon blessé. Tu n'as pas comme moi la chance de pouvoir sortir de ta douleur — par une belle action : oui, tu étais bien le plus malheureux. Je t'embrasse

Ton

Stéphane

38. À HENRI CAZALIS

[Londres,] Vendredi soir [30 janvier 1863] —

Mon bon Henri,

N'accuse pas mon trouble du désordre de cette lettre : la poste va partir, et je voudrais avoir trois plumes pour t'écrire. Je n'ai pas les idées troubles : ma grande douleur ne m'aveugle pas : je raisonne.

Mon enfant, tu as raison, car tu supposes que je suis pauvre : mais je ne le suis pas. Depuis une première lettre où je te disais que le notaire m'avait abandonné, j'ai reçu de lui exactement mon argent. Henri, je parle ici avec des chiffres, sache la vérité : je reçois à Londres de 3.600 à 4.000 f par

1. Tout ce paragraphe, ainsi que la plus grande partie du dernier, a été censuré après coup de façon telle que le papier a été par endroits troué.

2. Réponse de Cazalis : « Quant au nom de celui qui l'a aimée à Londres, et dont je ne plus parlé [*sic*], c'est M. Green, le frère de Miss Sissy [Mary Green]. Le malheureux est poitrinaire : cet amour le tuera peut-être un peu plus vite. »

an. — j'ai ici un appartement de 1.200 f —¹ Combien d'employés mariés à quarante ans n'ont pas plus ! Au mois de Mars, le 19², je touche 20.000 francs. Cela me mènera bien jusqu'au jour où je serai professeur. Alors je joindrai cette petite rente à mon traitement. Mon grand-père et ma grand-mère *m'amassent une assez jolie fortune*, et mon père a de NOMBREUSES propriétés dont quelque chose me reviendra. Tu vois que Beaucoup seront plus pauvres que nous.

Nous n'avons été dans la charmante misère dont tu parles à Londres que quand, comme de vrais moineaux étourdis, nous avions fait mille petites folies au commencement du mois. Nous le voulions bien.

Tu vois que je puis regarder l'avenir d'un œil ferme et dire que Marie doit être ma femme. Garde toutes ces confidences d'argent. Toi seul les connais.

Je suis aussi sûr de tout cela que si je l'avais déjà. Je te le jure sur mon honneur.

Tu peux donc le dire à Marie à qui je n'avais jamais voulu parler d'argent. Du reste, comme on ne s'entend pas par lettres, j'en causerai avec vous un de ces jours.

Adieu. J'ai passé la soirée d'hier avec Madame Yapp : je n'ai pas pu parler. Il y avait là tous les acteurs de la Tragédie.

Ettie m'a seulement dit qu'elle avait beaucoup à te parler parce qu'on ne se comprenait jamais par lettres. Elle a raison.

Adieu, embrasse ma pauvre Marie dont les lettres sont sublimes. C'est un ange.

Je t'aime
Ton frère

Stéphane

39. À HENRI CAZALIS

Londres, Mardi 3 février 1863.

Je savais, Henri, qu'il allait me venir une lettre, et je l'attendais depuis ce matin. Elle est de toi, merci.

J'ai ri, mon ami, en lisant la première page. Ah ! tu dis que c'est beau. Ça aurait pu l'être. Ah ! tu me loues. Tu aurais pu me louer.

Mais cela n'est pas beau et tu n'as plus à me louer. Mon ami, Marie refuse. Je ne puis croire qu'elle le fasse avec désintéressement. Elle se figure que ce mariage ne vaudrait rien sans doute. Non, je ne puis croire à tant de sublime chez une femme.

Je rage, je pleure, et je ris — voilà ma vie. Maintenant je veux dormir !

Je vais avoir une affreuse période à traverser. Je veux dormir pendant ce temps-là. Avec du gin, avec de l'opium, avec tout. C'est trop.

J'ai été et je suis venu, ballotté. Je veux du repos. Je dormirai.

1. Phrase interpolée, sans que le point d'insertion ait été marqué.

2. Né le 18 mars 1842, Mallarmé devenait majeur le 18 mars 1863.

Ah ! ne lis pas ma lettre, déchire-la. Ne lis pas les autres non plus, parce qu'elles ne seront qu'un affreux rabâchage. Dans ce moment je déteste Marie, je la hais.

La seule chose belle que je pusse peut-être faire au monde jamais, elle m'a empêché de la faire.

Pourquoi ? pourquoi ? pourquoi....

Je m'y perds. Ma pauvre tête est bien malade.

Hier, j'ai voulu aller pour m'abasourdir dans un théâtre très-bouffon. J'ai pleuré, et je suis rentré.

Et j'ai écrit à Marie une lettre lâche : je l'ai là cette lettre. Je pourrai la brûler ; non, je l'enverrai.

Je suis un pantin....

Ne m'écris plus. À quoi bon ! tout ce que tu me dirais, je me le suis dit, tout, tout....

Je te dis aussi, ne fais plus attention à mes lettres : un jour elles feront de Marie une colombe blanche, un autre jour je blasphémerai. Je dirai oui, ou non, selon ce que je souffrirai dans le moment.

Je ne sais où je vais. Ne fais plus attention à moi. Oublie-moi jusqu'à ce que je sois redevenu un homme.

Je suis seul, tout seul avec un chat noir¹. Et cela est affreux. Je vis replié sur moi-même, et, quand je veux oublier, j'ai des remords. Du reste, tout me la rappelle.

Je suis bouffon, grotesque, ridicule avec mes incertitudes, et c'est triste — car je voudrais le bien.

Dans ce moment-ci je ne voudrais épouser Marie pour rien. Ce soir, je lui enverrai peut-être une dépêche pour lui dire de venir. Que veux-tu ?

Quand je ne peux pas dormir, j'attends le facteur. C'est ma vie.

Je hais Marie, et quand je vois son portrait, je m'agenouille.

Ne prends, je te le répète, rien de ceci au sérieux, parce que moi-même je ne prends pas au sérieux. Un chien sait où il va.

Non, la plus noble des femmes ne vaut pas un homme. Peut-être est-elle trop sublime. Mais c'est niais d'être trop sublime.

Écoute. Je vais lui envoyer cette mauvaise lettre. Elle pleurera, et me répondra qu'elle m'aime. Alors je lui demanderai pardon. Alors elle me sourira. Alors je profiterai de ce rayon pour la faire revenir. Alors elle dira non. Alors je la supplierai. Alors elle dira non encore. Alors je l'invectiverai encore. Tu vois, dans quinze jours je serai ce que je suis aujourd'hui. Ainsi, ne fais pas attention à ce que j'écrirai. Cela n'aura eu de sens qu'une minute et sera déjà trop vieux quand tu le recevras.

Et dire que, quand je lui aurai écrit une lettre, j'aurai trois jours à attendre pour la réponse, et que je ne vivrai pas pendant trois jours.

Oh ! l'éloignement ! *Et l'isolement surtout*. Gatayes² n'est pas à Londres ou il m'a oublié. Je ne veux voir personne à qui je ne puisse parler de cela.

1. Cf. « Plainte d'automne » : « Que de longues journées j'ai passées seul avec mon chat... »

2. Joseph-Léon Gatayes (1805-1877), musicien et journaliste que Mallarmé avait sans doute connu au temps de sa collaboration au *Journal des baigneurs* de Dieppe : Gatayes y tenait la rubrique sportive.

Adieu, adieu. Je n'ai le courage de te rien dire sur Ettie. Aimez-vous, aimez-vous... mais que cela finisse mieux que moi¹. Et moi, est-ce fini? non.

Je t'embrasse. Ne dis rien à Marie de tout cela si tu la vois. C'est une affreuse période à passer. Je dormirai le plus possible.

Ton

Stéphane

Non, ne me conseille rien. Il n'y a pas de remède. Le temps seul, mais c'est long, le temps.

Je voudrais, puisque je vais encore être ballotté de pensées en pensées — (cela me tuait déjà à Paris où je t'avais et où je pouvais lui parler et avoir une réponse en cinq minutes, qu'est-ce ici, où je suis seul, et où il faut attendre un mot plusieurs jours, quand il vient —) je voudrais me coucher sur une vague, m'endormir là, et me laisser aller où cela me conduira. Je veux *oublier*, sans cependant que ce que je sens pour elle tourne à l'indifférence, car je me dois à elle et je dois être son protecteur. Oublier, sans *l'oublier*.

Adieu encore : hausse les épaules, et plains moi. Je t'aime

Stéphane

40. À HENRI CAZALIS

[Londres, mercredi 4 février 1863?]

[...] ², tâche de voir Marie, demain [...], vers huit heures — afin de me [dir]e ce que tu crois qu'elle pense. [M]ais, de grâce, ne lui dis rien de [m]a lettre.

Tâche de voir *pourquoi* elle n'a pas voulu venir se marier. Et, si tu ne vois pas cela, demande-lui comme une question indifférente *si elle reviendrait bien ici sans que je l'épousasse*? Par ce qu'elle te répondra à cela, je verrai jusqu'où va son désintéressement. Car ce doute m'accable. Demande-lui cette dernière chose surtout, sans avoir l'air de vouloir la faire revenir. Ce sera là ma pierre de touche. Et dis-moi tout. Ne me cache rien. J'aime tout mieux que l'incertitude.

Stéphane

L'adresse de Marie est Mlle Marie Gerhard chez Mme Koch (une dame qui place les gouvernantes) 114. Rue de Grenelle St Germain

1. Ettie était revenue à de meilleurs sentiments.

2. Le début de la lettre manque, ainsi que le début des premières lignes par suite de la déchirure du papier.

41. À HENRI CAZALIS

16. Albert Terrace, Knightsbridge. London.
Vendredi, 6 février 1863.

Mon Henri, je relis depuis longtemps ta lettre et je ne comprends pas tout. D'abord, Merci d'avoir vu Marie et Merci de m'avoir écrit de suite.

Il est un point que tu n'as pas saisi, et, puisque Marie t'a parlé à cœur ouvert, la chère enfant aurait dû te l'expliquer. Elle t'a laissé croire que je lui reprochais de ne pas vouloir se marier avec moi. Non, je savais les causes de son refus et je l'admirais. Ce qui m'a navré et ce que je lui ai reproché avec trop d'amertume, écoute-le.

Au lieu de lui dire : « Marie, viens que je t'épouse ! » je lui ai dit, sachant qu'à cette première prière elle m'eût répondu non, et voulant, après tout le sacrifice que je faisais pour elle voir si elle m'aimait à se perdre entièrement pour moi, je lui ai dit : « Marie, viens auprès de moi et sois encore ce que tu étais auparavant mon bon ange, sans être ma femme. » Je me disais : « Par noblesse et générosité, elle refuse de se marier, mais elle ne refusera pas de se perdre. Il y a là un sacrifice d'elle-même à faire, il y a à se jeter dans un abîme pour moi, — elle n'hésitera pas. — ». Or, elle m'a répondu non.

Tu comprends combien cela m'a atterré. Certes, je n'eusse jamais voulu lui laisser faire cela, quand elle y eût consenti, et, du reste, je ne faisais que semblant de le lui demander puisque derrière cela il y avait une intention de l'épouser.

Tu comprends l'amour comme moi, c'est-à-dire l'amour qui ne calcule pas. Du moment que Marie me disait « Non, je ne veux pas me perdre pour toi » Elle calculait.

Après l'avoir vue faire une chose aussi belle que de refuser de s'unir à moi pour n'enchaîner en rien mon avenir, je pouvais attendre cela. Je l'attendais, tu comprends combien la déception m'a fait de mal.

J'avais promis à Marie de ne dire cela à personne, aussi, dans la douloureuse lettre que je t'ai envoyée, rejetais-je à tes yeux mon amertume sur ce qu'elle refusait le mariage et non sur ce qu'elle refusait de venir.

Voilà la vérité, Marie la confirmera.

Je n'ai pas craint de lui dire ce que je sentais et combien peu j'espérais cela d'elle. Voyons, as-tu pu croire que moi qui, quelques jours avant, t'avais tant fait admirer son refus de se marier, je serais maintenant le seul qui ne le comprendrait pas ? Encore une fois, je n'ai jamais douté de la grandeur d'âme de ma Marie dans ce refus. C'est l'autre refus qui m'a fait mal. C'est de l'avoir vue hésiter quand son avenir seul, quand sa vie seule, étaient en jeu. Là, c'est pour elle et non pour moi qu'elle a agi.

N'avais-je pas le droit de le lui dire ?

En le faisant, ignorait-elle qu'elle me faisait plus de mal encore que je ne lui en ferais en lui reprochant de l'avoir fait.

Tu me dis, de sa part, qu'elle est maintenant entièrement à ma discrétion, mais si elle y eût été alors, je ne lui aurais fait aucun reproche — et je n'en aurais même pas profité : tu me sais assez noble pour cela.

Tu me dis encore que si elle n'est pas encore auprès de moi, c'est qu'elle veut que je réfléchisse. Mais à quoi, réfléchir ? Voici un mois que je réfléchis, et voici un mois que je me tue. Réfléchir ! Mais j'en ai la tête brisée. Et dans huit jours, je serai comme ce matin.

Ce n'est pas bien encore de la part de Marie de t'avoir laissé croire que je lui avais reproché de ne pas accepter le mariage, et que je ne la comprenais pas en cette occasion. Je ne lui ai pas reproché cela : elle devait tout te dire.

Tu dis que tu la revois Samedi, et que tu veux que Samedi tout soit décidé. Mais qu'y a-t-il à décider ? Je suis décidé depuis longtemps moi. C'est à elle, à elle seule. Je la laisse absolument libre.

Elle a à choisir entre —

1° rester à Paris, absolument.

2° venir passer quelques temps ici et nous nous entendrons mieux que par lettre.

3° revenir, comme je le lui avais demandé il y a huit jours et comme elle m'a refusé d'abord, c'est-à-dire sans que je lui fasse aucune promesse.

4° Et enfin, revenir pour se marier.

C'est à elle à décider. Qu'elle décide. Mais qu'elle se hâte, parce que je deviens fou ici, oui fou.

Oh ! l'indécision, l'attente, errer, douter, tout cela accable plus que de pleurer !

Entre ces quatre choses, qu'elle choisisse.

Si elle a toujours les nobles scrupules (que je respecte et j'admire) qui la détournent d'être ma femme, qu'elle choisisse entre les trois qui restent.

Qu'elle choisisse et écoute son cœur.

— Tu penses bien, mon Henri, (mais ceci, je te défends de le lui dire) que si elle consentait à revenir sans promesse de ma part, je l'épouserais. Je ne voudrais pas la laisser se perdre, ma pauvre Marie. Seulement j'eusse été heureux et fier pour elle qu'elle eût dit *oui* il y a huit jours.

Adieu, Henri. Dis-lui tout cela Samedi. Dis-lui — elle t'aime assez pour ne pas m'en vouloir et me pardonner — que je t'ai dit le vrai motif de ma sévérité et de ma triste lettre. Enfin, dis-lui que je l'aime, que je l'adore, que je n'ai de pensée que pour elle, nuit et jour car je ne peux plus dormir même la nuit, moi qui aurais tant besoin de ne pas exister dans ce moment.

Car, je me ressens malade aujourd'hui : j'ai des étourdissements. Quand j'aurai écrit à Marie, je me coucherai. Cela tue, d'être seul, de se replier toujours sur sa douleur et de n'avoir qu'une pensée. Quels jours ! quelle semaine. J'aimerais mieux qu'elle me dise non, que de rester ainsi, sans savoir que faire, que penser. Chaque jour est un siècle : avec quelle impatience, j'attends le facteur.

Dire que je n'ai pas vu un mot de Marie depuis trois jours !... Pourquoi n'a-t-elle pas osé me jeter sa lettre à la poste ?

Je divague, je ne sais plus rien.

Adieu, je t'aime et je t'embrasse. Merci.

Peut[.....] je n'ai pas eu le courage d[.....]:
je n'ai pas la force de voir personne¹.
Ton

Stéphane

Lis ma lettre à Marie, elle est pour elle aussi bien que pour toi.

42. À HENRI CAZALIS

16. Albert Terrace, Knightsbridge. S W.
Londres, Mardi 10 février 1863

Mon bon Henri,

Ma Marie est arrivée ce matin ; toute malade. Nous n'avons encore causé de rien. Je profite d'un instant où elle dort pour t'annoncer sa venue.

Elle voulait t'écrire elle-même pour te prier de lui pardonner de ne pas t'avoir vu avant de partir. Je la trouve trop souffrante et veux qu'elle reste au lit.

Rassure-la donc dans ta première lettre, elle craint de t'avoir blessé.

Jusqu'au dernier moment elle a hésité, tremblé : enfin sentant l'heure venir fatalement, elle a été droit au chemin de fer et n'est arrivée qu'au dernier instant.

Voilà comment elle ne t'a pas oublié, mais manqué.

Je suis dans l'extase de la voir, voilà tout ce que je sais. Je ne veux penser à rien — qu'à lui faire du thé pour son mal de mer. Je me tais donc. Nous causerons un de ces jours : ma première lettre sera pour toi.

Ceci n'est qu'une dépêche.

Adieu : je t'embrasse, nous t'embrassons,

Je t'aime.

Stéphane

— Parle-moi d'Ette, tu ne me dis rien dans tes dernières lettres. Tu ne penses qu'à moi ; je t'en veux. Je n'ose voir le frère de *Sicy*² : donne-moi ton avis. Je le connais peu, dois-je le mettre au courant de notre vie. Je ne peux lui ouvrir la porte de ma chambre sans lui ouvrir celle de la confiance. Si, dans sa pruderie anglaise ou prenant Marie pour ce qu'elle n'est pas, il me perdait dans l'estime des Yapp ! Je suis très-embarrassé.

Écris à Emmanuel : Gagne-le à elle, à moi, à nous — de sorte que, dans l'abandon, je puisse encore compter sur son approbation comme sur la tienne. Tu me feras bien plaisir.

Adieu, encore.

Ton

Stéphane

1. Tout ce paragraphe a été censuré après coup de façon telle que le papier même a disparu, ne laissant que des trous à la dimension des lignes. Seuls subsistent les jambages dépassant des trous qui permettent de restituer quelques mots.

2. Voir la lettre au même du jeudi [29 ou vendredi] 30 janvier et la note.

43. À HENRI CAZALIS

16. Albert Terrace, Knightsbridge. S W.
Londres, [jeudi] 5 Mars 1863.

Mon bon Henri, je suis seul. Marie est partie hier pour Bruxelles. Tout est fini. Je sens que je ne la reverrai plus jamais. Pourtant elle était ma sœur et ma femme.

Nous étions convenus que nous aurions beaucoup de courage : et en effet, nous nous sommes longtemps embrassés et regardés sur le bateau sans pouvoir pleurer tellement nous étions fous de douleur. Longtemps nous avons agité nos deux mouchoirs, et, quand je n'ai plus vu le sien, j'ai sangloté à travers les rues.

Tout est fini. Ainsi, il y a entre aujourd'hui et hier, l'abîme de vingt ans. En effet, dans vingt ans nous serons ce que nous sommes depuis hier, séparés. Pourtant hier, elle était encore sur ce fauteuil, et je viens de trouver un de ses cheveux sur mon épaule. Je me perds à penser à cela, — et encore à ceci : si son bateau était tourné dans le sens opposé, elle reviendrait. Toute ma vie est dans la façon dont marche ce bateau. Oui, mon ami, hier elle était vivante entre ces murs, et aujourd'hui elle n'est plus qu'un mot. Les absents ne sont qu'un nom : il y a des moments où l'on doute de leur vie. Les morts ont cela sur eux qu'ils ont un tombeau qu'on voit et sur lequel on prie.

Quand je réfléchis à cela, je suis fou. Ne dis pas que tout n'est pas perdu. Je vois l'avenir. Longtemps je l'aimerai, longtemps j'aimerai son souvenir et après.... Elle est elle encore, puis elle ne sera qu'un souvenir, et... — Oh ! Cela commence aujourd'hui et marchera implacablement, sans s'arrêter.

Je crois que nous avons fait, ou que nous faisons — car je ne puis dire que je l'aie fait encore — un des plus grands sacrifices qui se soient vus. Pleins de vie et d'amour, à l'instant où nous sommes plus unis que jamais, étant une même chair comme une même âme, nous séparer et nous vouer à l'oubli, violemment. À qui faisons-nous ce sacrifice ? À ma famille qui, si elle me parlait de Marie, la calomnierait.

Jamais je n'ai été si malheureux que maintenant. Quand je disais adieu à Marie, j'espérais en rentrant chez moi, et je lui écrivais soit que j'irais la revoir à Paris, soit qu'elle revînt pour être ma femme. Maintenant, je n'ai plus d'espoir. Je vais me laisser miner sourdement par la douleur en m'efforçant de revivre dans le passé : ne pas le faire serait oublier Marie et ce serait mal d'y songer même, outre que je ne le pourrais pas. Qu'a-t-elle fait pour que je l'oublie, la divine et angélique enfant ! Après, je verrai ce qu'il y aura à faire.

Marie est partie bien malade et la poitrine très oppressée ; elle est méconnaissable. Je crois que le chagrin la tuera. Dans ce cas, je la suivrais, et c'est ce qu'il y aurait de plus heureux pour nous deux.

Ne pouvant être unis ici, il est presque sûr que nous le serons autre part.

Tu vois; pauvre fou que je suis, je ne puis pas me résoudre à ne pas espérer. Ne pouvant plus le faire pour cette vie, je le fais pour une autre.

Mon Henri, tu diras que, tout cela, nous l'avons mérité et préparé, elle en revenant, moi en la rappelant. C'est vrai. Mais on ne souffre pas moins des peines qu'on a méritées.

— Je parle toujours de moi, et point de toi. Je suis si haletant que je ne vois rien. Pardon, mon bon Henri. Tu sais combien je t'aime et combien je souffre de ce dont tu souffres. Quand penses-tu partir¹? Et la pauvre Ettie, comprend-elle ce qui te fait partir? Écris-moi donc tout cela longuement. Tes chères lettres sont trop de baisers: il faut trop y deviner. Ton pauvre cœur est aussi bien saignant. Quelle affreuse chose que nous ne puissions être ensemble: nous essaierions de nous consoler un peu, ou mieux, de pleurer ensemble. Je n'ose plus te conseiller de partir, c'est si affreux! Henri, tu seras seul, et sais-tu ce qu'être seul. Je le sais. Sous quel prétexte partirais-tu? Comme cela doit te déchirer de peiner ta mère, ô chère âme tendre et douce et que j'aime!

Adieu, je t'embrasse pour moi et pour Marie qui m'a supplié en partant de ne pas la laisser sans nouvelles de toi, et de te parler souvent d'elle.

Ton frère

Stéphane

Sais-tu où tous trois, Marie toi et moi, serions le mieux? Dans un couvent.

J'attends de l'argent de mon notaire demain, et je t'enverrai de suite cinquante francs. Je suis bien pauvre. Le voyage de Marie m'a ruiné. Pardon, mon pauvre ami.

Si tu les vois encore, dis mille choses à Monsieur et Madame Yapp et serre les mains de Kate et d'Ettie. Embrasse Florence.

44. À HENRI CAZALIS

Versailles, Mercredi 1^{er} Avril 1863.

Mon bon Henri,

Ton silence m'a beaucoup peiné. Il y a un mois, lorsque Marie partit de Londres, je t'avais écrit une longue lettre, où je pleurais à mon aise. Chaque jour j'attendais ta réponse. J'ai fini par croire que tu ne l'avais pas reçue: elle t'était adressée chez Me Milliot². Depuis, je m'informais à tout instant auprès d'Emmanuel: celui-ci me mandait qu'il ne savait non plus rien de toi, mais te croyait disparu. Ce n'est que parce que le hasard m'amena à Sens et chez lui au moment où lui arrivait ta lettre de Strasbourg que je sais où tu es. Paresseux, paresseux...

1. Dans sa dernière lettre, Cazalis avait manifesté l'intention de partir en Allemagne ou à Strasbourg.

2. L'avoué chez qui Cazalis faisait son stage.

Eh ! non — blessé. Oui, pauvre ami, tu as été cacher ta blessure bien loin !

Et tu ne veux donc pas que même tes amis en voient la traînée sanglante, car tu souris dans ta lettre et tu affectes la sérénité. Je t'ai compris, Henri.

Vraiment as-tu le courage de regarder fixement l'avenir, et de ne pas détourner les yeux vers le passé ? Cela est bien grand. Je crois que la force humaine ne peut aller plus loin.

Parle-moi de ton âme. Songes-tu encore à la blanche vision qui l'a traversée ? Lui as-tu élevé une petite chapelle dans ton souvenir, où tu puisses l'adorer comme un Rêve que la fatalité sociale te défend d'étreindre ?.. ou as-tu rompu même avec le souvenir ?

Henri, tu le vois, je ne te dis pas un mot de consolation : on a trop souvent cherché à me consoler, pour que j'aie encore la naïveté de le faire envers les autres.

Courage, voilà tout ce que j'aie à te dire : je ne l'écrirais même pas si ta lettre courageuse à Emmanuel ne me montrait que c'est là ton mot.

Quant à moi, je suis comme il y a trois mois — ou plutôt, non, j'ai une résolution. J'épouse Marie. Cela se fera peut-être avant Mai. J'ai assez réfléchi — trop, même : je n'avais pas besoin de tant.

En venant à Paris, — à Sens, — pour affaires de famille¹, je suis passé par Bruxelles où je n'ai eu que le temps d'embrasser la chère enfant.

Ma mère sait tout. J'ignore comment. La seule chose qu'elle n'ait pas apprise est que Marie a été à Londres : tant mieux. Je lui ai avoué, pressé de questions amicales, que si elle ne m'en eût pas parlé, j'aurais épousé Marie sans le lui dire. Elle se croit obligée, par devoir, de dire quelques mots à ma grand-mère pour que la nouvelle, tombant des nues, de mon mariage ne la saisisse pas trop. Elle vient ce matin à Versailles et je verrai avec elle jusqu'où elle doit parler. Après, elle semblerait disposée à nous laisser marier silencieusement, et feindrait, je crois, de ne l'apprendre que par lettres ; c'est bien bon de sa part.

La pauvre femme montre en cela une délicatesse inouïe et une grande amitié. J'ai été souvent ingrat envers elle, et l'ai méconnue : elle était sous l'influence inquisitrice de ma grand-mère, voilà tout. Les hommes sont brutaux.

Tu comprends comme elle s'est d'abord opposée à l'idée de mariage. En effet, en elle-même et pour qui ne voit que son côté extérieur, cette idée est absurde. Surtout quand l'aimée est une personne que la société étiquette d'une classe inférieure, n'a pas d'argent, et lui est inconnue. Toutefois, elle a compris mes sanglots intérieurs.

Je m'étonne même, — et cela est dû à la seconde vue qu'ont les femmes — qu'elle ne refuse pas absolument. Ce mariage ne peut être compris que de moi. Et je ne demande pas qu'il soit compris de plus. Moi, c'est moi et toi.

Je la prierai ce matin de n'en parler que très-peu à ma grand-mère. Je vois d'ici les hauts cris que jettera cette dernière et l'indignation des tantes,

1. La maladie de Numa Mallarmé, qui devait mourir le 12 avril.

à figure de carême, à qui elle va conter cela. Je ne veux pas non plus qu'on en parle à ma famille. Car, même si elle prenait cela bien — ce qui ne se peut — je serais blessé. Je n'aimerais pas aller mendier, par lettres ou par prières, l'approbation d'un tas d'égoïsmes ventrus qui sont mes oncles. Je détesterais même qu'ils en sussent le jour. Comme je ne me marie pas pour me marier, mais simplement pour légaliser les battements de nos deux cœurs, je ne veux pas qu'extérieurement cet acte ait plus d'importance qu'il en a au fond de nos âmes, et qu'on puisse faire du fracas, même bienveillant, autour. Ce sera un baiser de plus. Tu comprends cette pudeur.

Mon Henri, je repasserai par Bruxelles si j'ai quelques sous. De là, je t'écrirai tout ce qu'il y aura de fait. J'ai sur le cœur, Henri, de n'avoir pu te rendre encore tes pauvres cinquante francs. Mais, grâce au notaire, j'étais à Londres dans la misère la plus désespérée quand ma mère m'a rappelé. Dès que j'aurai terminé mes affaires d'argent, je te les enverrai. Pardon, pardon, pardon. Si je ne pouvais les soustraire de suite à la somme qui me reviendra, je te les enverrais vingt francs par vingt francs de Londres.

Au revoir, mon bon Henri, je t'embrasse. Ah, si Strasbourg était sur la route de Londres.

Je t'aime,
ton

Stéphane

Je ne te dis rien d'Emmanuel qui va venir à Versailles ce soir. Il a dû t'écrire. Réponds-moi en détail. Du Lundi de Pâques au Vendredi, je serai à Sens. Tu sais mon adresse —

45. À ÉMILE DESCHAMPS¹

[Sens,] Les Gaillons, Jeudi soir,
16 Avril 1863.

Cher Maître,

Je n'avais pu, dans l'abattement premier de la douleur, vous annoncer moi-même notre deuil cruel². Avec votre bonté profonde et si aimée, vous êtes venu de suite me presser la main, merci du fond de mon cœur. Ma pauvre mère, à qui j'ai bien souvent parlé de vous, ne sait non plus vous dire combien elle est sensible à la marque de sympathie que vous lui donnez.

Comme vous me l'écrivez, après de semblables malheurs il n'y a qu'un refuge, l'Art. La muse vénérée, plus que personne mérite la touchante invocation de *Consolatrix Afflictorum*³.

J'ai reçu du ciel une grande grâce, celle d'assister au départ de notre cher mort. Il est vrai qu'il n'a pu me dire adieu, — sa bouche, du moins,

1. Ce survivant de la première génération romantique (1791-1871), voisin des Desmolins à Versailles, avait été le mentor du jeune Mallarmé.

2. Numa Mallarmé venait de mourir le 12.

3. Formule des Litanies de la Vierge.

car son âme, avant de nous quitter, a dû parler à la nôtre. Mais que c'eût été plus affreux d'apprendre cette fatale nouvelle en débarquant à Londres ! Deux heures plus tard, j'étais parti.

La vie me force hélas ! à me séparer bien vite de cette maison vide. Il faut que dans les premiers jours de la semaine prochaine je sois en Angleterre. Croyez que je ne respirerai pas avant d'avoir remis votre lettre, et la page si bonne et dont je vous suis si reconnaissant à Monsieur de Chate-lain¹.

Je vous dis adieu, déjà, cher Maître. Tous les tristes détails qui assiègent l'âme affligée et troublent le calme de la douleur après la perte d'un être cher, m'appellent et je me rends à eux. Merci, encore, merci.

Croyez à toute l'émotion que cause en moi votre bon souvenir.

Stéphane Mallarmé

46. À HENRI CAZALIS

6. Brompton Square. S W.
Lundi, 27 Avril 1863.

Mon bon Henri,

J'avais depuis bien longtemps une enveloppe où se pavait ton nom d'une façon tentatrice. J'eusse bien voulu, sans les tristes préoccupations qui sont le cortège de la mort, t'annoncer autrement que par une banale circulaire notre grande douleur. Certes, mon pauvre père se mourait depuis quatre ans, ou cinq, — mais qu'il y a loin d'un mort à un mourant !

Je suis resté environ une quinzaine à Sens — moins, peut-être. Puis j'ai été chercher Marie en Belgique, et, après un pèlerinage à Anvers, nous revoici à Londres, le pays des faux Rubens.

Dès que je saurai comment m'y prendre, nous serons mariés. Position étrange, il ne nous manque qu'une chose, — c'est d'être instruits des formalités.

Le voilà donc venu, mon bon Henri, ce jour que, dans ta fraternelle sollicitude, tu redoutais. Oui, il est assez près pour que je voie clairement ce qu'il y a derrière. Depuis deux mois, j'ai beaucoup plus vécu qu'autrefois, et peut-être suis-je un peu plus mûr.

Voici la façon dont je vois l'avenir.

Si j'épousais Marie pour faire mon bonheur, je serais un fou. D'ailleurs, le bonheur existe-t-il sur cette terre ? Et faut-il le chercher, *sérieusement*, autre part que dans le Rêve ? C'est le faux but de la vie ; le vrai, est le Devoir. Le Devoir, qu'il s'appelle l'Art, la Lutte, ou comme on veut.

Je ne me dissimule pas que j'aurai affreusement à combattre parfois — et de grands désenchantements qui deviennent plus tard des tortures. Je

1. Installé en Angleterre en 1842, naturalisé anglais en 1848, le chevalier de Chatelain (1801-1881), poète et homme de lettres, devait entretenir avec Mallarmé une correspondance suivie. Les lettres de Mallarmé sont pour la plupart perdues.

ne me cache rien. Seulement, je veux tout voir avec un regard ferme, et invoquer un peu cette Volonté dont je n'ai jamais connu que le nom.

Non, j'épouse Marie uniquement parce que je sais que sans moi elle ne pourrait pas vivre, et que j'aurais empoisonné sa limpide existence. Si donc je souffre dans l'avenir, toi, qui seul reçois ces épanchements profonds et intimes de mon cœur, ne me dis pas, frère — « tu t'es trompé, en dépit de mes sages exhortations. » mais bien : « Tu accomplis, en souffrant, le but élevé que tu as assigné à ta vie. — Courage, ne reste pas au-dessous. »

Mais je ne veux pas te parler plus longtemps de ces tristes prévisions : je finirais par y croire déjà.

Non, Henri, je n'agis pas pour moi — mais pour elle seulement. Toi seul au monde sauras que je fais un sacrifice : aux yeux de mes autres amis, je ferai semblant de croire que je cherche par cette union à échafauder mon bonheur, — afin que Marie grandisse à leurs yeux.

Brûle mes lettres, toi seul verras jusqu'au fond de mon âme.

Mais je parle toujours de moi. Parle-moi bien de toi, de toi seul, en revanche, et longuement.

J'ai vu Ettie, mon Henri, une fois quand j'ai été à Paris. J'ai parlé de toi beaucoup : je lui disais que mon rêve était de revenir à Londres par Strasbourg. Et elle m'a remercié avec ses yeux aimants d'autrefois de ce que je prononçais souvent ton nom. Et ton pauvre cœur ? Comment va ta blessure ? Henri, te guériras-tu *jamais* ? *Dis-toi que non — et ne spéculer pas sur le Temps*. Il fait assez par lui-même, hélas ! Pauvre ami, sans espérance ! Tu as de beaux souvenirs, il est vrai. Mais les souvenirs martyrisent.

Adieu, mon Henri, ne nous oublions jamais. Nulle part. Il me semble que nous sommes si loin l'un de l'autre maintenant ! Marie t'aime, et t'embrasse comme moi. Je t'embrasse aussi,

Stéphane

47. À HENRI CAZALIS

6. Brompton Square — SW.
Londres, [mercredi] 3 Juin 1863.

Mon bon Henri,

Ne t'étonne pas de voir l'enveloppe de cette lettre écrite au crayon. Nous avons fait hier une magnifique promenade en bateau à travers les bois enchantés de Richmond, et nous voulions amarrer quelques instants et te dater une bonne lettre du tronc de quelque bouleau penché sur l'eau verte et sombre. Mais le courant nous a emportés. Depuis bien longtemps le courant m'emporte à travers les jours et je vis je ne sais comment. Je t'aime tant que je ne t'écris pas. D'abord, j'aurais trop à te dire si je le faisais, et ensuite, c'est inutile, car tu sais mon cœur mieux que moi.

Marie sourirait si elle me voyait tra[cer] cette phrase « J'ai trop à te dire » car il arrive dix fois dans une soirée qu'à la moindre de ses actions que je feins méchamment de mal interpréter, je m'écrie « Je le dirai à Cazalis. » Elle en fait de même. Tu es le suprême Justicier.

Donc, mon bon *Croquhenrimitaine*, tu vas me pardonner mon silence — comme je te pardonne d'être meilleur que moi.

Tu me parles de la Suisse¹. Il y a tant de bleu là-bas, outre le ciel, — et les yeux de Marie qui m'y suivrait, — que ce rêve est un de ceux dont je caresse le mieux la crinière et que je chevauche avec le plus de joie.

Mais, juge ! puis-je aller dans un pays que j'ignore sans avoir rien de sûr devant moi ? Est-ce sage ? Que deviendrions-nous là-bas, si les vivres venaient à manquer ? Si je ne songeais à la Suisse que pour ses glaciers vierges et la neige qui y est une fleur comme les lys, je partirais sans un penny dans ma bourse et avec des étoiles plein nos deux cervelles. J'y volerais en Artiste.

Je serais sûr de n'avoir pas de désenchantements. Mais, ne voulant en faire qu'une Banque où monnayer les mines de ma pensée, je craindrais les désillusions. Je les connais trop déjà. Toutefois, merci, mon Henri d'avoir de suite pensé à moi, et rassure-toi : crois que je n'entrerai dans aucun bureau et que j'aurai cette fierté. La vie de professeur dans un Lycée est simple, modeste, calme. Nous y serons tranquilles. J'y vise.

Toutefois, j'aimerais [mieux] rédiger bien des actes d'avoué que des articles faits en vue de quelques pièces de cent sous. Je trouve qu'Emmanuel se fait beaucoup de tort en se laissant aller à sa grande facilité : il commet trop aisément de ces sortes de pages brillantes et vides. Il confond trop l'Idéal avec le Réel. La sottise d'un poète moderne a été jusqu'à se désoler que l'« Action ne fût pas la sœur du Rêve² » — Emmanuel est de ceux qui regrettent cela. Mon Dieu, s'il en était autrement, si le Rêve était ainsi défloré et abaissé, où donc nous sauverions-nous, nous autres malheureux que la terre dégoûte et qui n'avons que le Rêve pour refuge. Ô mon Henri, abreuve-toi d'Idéal. Le bonheur d'ici-bas est ignoble — il faut avoir les mains bien calleuses pour le ramasser. Dire « Je suis heureux ! » c'est dire « Je suis un lâche » — et plus souvent « Je suis un niais » Car il faut ne pas voir au-dessus de ce plafond de bonheur le ciel de l'Idéal, ou fermer les yeux exprès. J'ai fait sur ces idées un petit poème « *Les Fenêtres* » je te l'envoie : et un autre « *l'assaut*³ » qui est vague et frêle comme une Réverie. D'une chevelure qui a fait naître en mon cerveau l'idée d'un drapeau, mon cœur, pris d'une ardeur militaire, s'élançait à travers d'affreux paysages et va assiéger le château fort de l'Espérance pour y planter cet étendard d'or fin. Mais, l'insensé, après ce court moment de folie, aperçoit l'Espérance qui n'est qu'une sorte de spectre voilé et stérile. — Je joins à ces quelques vers ceux que tu me demandes⁴ — J'aimerais que tu eusses la

1. « J'ai fait connaissance de quelques étudiants en théologie, qui arrivent de Genève, y ont longtemps vécu, et m'ont appris que tout Français qui arrive en Suisse avec un peu de science, un peu d'originalité dans l'esprit, une parole et une vie correctes (dans le bon sens du mot) pouvait ouvrir des cours, donner beaucoup de leçons et se faire enfin beaucoup d'argent. »

2. Baudelaire, dans « Le Reniement de saint Pierre ».

3. Première version du « Château de l'espérance ».

4. « ... si tu veux m'être agréable, tu m'enverrais tes deux sonnets sur l'aumône (voilà 5 francs va boire) et la naissance du poète (Parce qu'un soir d'Avril il lut dans son journal etc). » Il s'agit sans doute d'« Aumône », alors intitulé « À un mendiant » (OC I, p. 122), bien que ce ne soit pas un sonnet mais une *terza rima*, et de « *Parce que de la viande était à point rôtie...* » (OC I, p. 65), bien que ce poème ait été attribué à Clément Privé par Pascal Pia.

plupart de mes vers. Je t'en enverrai dans chacune de mes lettres. Mon Henri, envoie-moi de fort beaux poèmes en prose dont le cher Emmanuel m'a parlé. Je le veux. Tu me dis que tu as rencontré de nobles âmes¹, élevées et sympathiques. Heureux ! Je t'envie bien, étant si seul ici. Je n'ai personne avec qui causer d'Art, des poètes, de l'Idéal. Je ne connais pas un artiste sérieux et jeune à Londres. Presse les mains à tes amis, que j'aimerais à ce seul titre, de la part d'un esprit bohémien toujours dégoûté de la pl[ace où]² il a campé et qui voudrait se reposer dans leur calme et noble entretien. Adieu, mon Henri ; oui, ici-bas a une odeur de cuisine. Marie et moi t'embrassons. Nous te ferons savoir le jour de notre mariage qui ne tardera pas.

Ton frère

Stéphane

48. À HENRI CAZALIS

6. Brompton Square. SW.
Londres, Jeudi [23 ou vendredi] 24 Juillet 1863.

Mon bon Henri,

Pardonne-moi mon long silence.

J'ai été malade, et, maintenant, j'ai énormément à travailler en vue de mes examens³. — Malade, pas dangereusement, mais d'une façon ennuyeuse. Le soleil de Londres n'est pas ce gai soleil de Paris qui fait éclore le long des boulevards toute une verdure charmante de tables à bière et verse la gaieté dans sa lumière. Ici les rayons semblent avoir pris quelque chose de blafard aux pauvres murs d'hôpitaux où ils se sont endormis⁴, et dont ils ont chauffé le plâtre malade. L'air malsain se charge de toutes les exhalaisons de la misère que la lourde chaleur putréfie, et pour les pauvres, l'été n'est que la saison où la vermine, attiédie, grouille le plus dans leurs loques. Je hais Londres quand il n'y a pas de brouillards : dans ses brumes, c'est une ville incomparable.

— Tout cela n'est peut-être que de la nostalgie, et je hume d'avance Paris où je retournerai dans les premiers jours du mois prochain. Oui, c'est nostalgie, car les anglaises, ces anges de cuisine qui rêvent aux rayons de leurs casseroles, sans se douter de l'étoile Astarté, — oh ! connais-tu les vers d'E. Poë ? —

« Astarté est plus chaude que Diane :
« Elle roule à travers un éther de soupîrs —
« Elle se joue dans un monde de soupîrs —
« Et elle est venue par les étoiles du Lion,

1. Deux étudiants en théologie, venus de Genève mais français.

2. Lacune du papier.

3. Le certificat d'aptitude à l'enseignement de l'anglais.

4. Cf. « Les Fenêtres » : « Las du triste hôpital, et de l'encens fétide... »

« Nous montrer les sentiers qui mènent au ciel
 « À la paix léthéenne des cieux :
 « Elle a bravé le Lion, et elle est venue
 « Répandre sur nous la splendeur de ses yeux ;
 « Et elle est venue à travers l'ancre du Lion
 « Avec l'amour dans ses yeux lumineux¹.

Et, pour finir, les Anglais, comme les chambres du *grand-hôtel* m'apparaissent tous pareils.

Je parle des Anglaises et des Anglais de Londres, mon Henri.

Jusqu'ici je t'ai plus parlé d'Astarté que de moi. Mon mal a été une éruption, et, depuis, je suis tout jaune — comme un envieux ou comme un coing. Sang jaune, yeux jaunes, face jaune — et pensée jaune. Est-ce ennui ? Est-ce appauvrissement du sang ?

Le fait est que je ne puis faire de vers, ma tête étant trop lourde et malade, et que c'est à grand peine que je puis préparer mon examen — *Roméo et Juliet*, pourtant ! Aussi, permets-moi de ne pas t'en écrire aujourd'hui, car cela me fait mal, et, les comparant à mes pensées blêmes de maintenant, je rougis.

Prie pour ma guérison — corps et âme.

Hélas ! pourquoi les médecins se font-ils payer, et ne sont-ils pas des fonctionnaires publics à qui il serait défendu d'accepter le moindre salaire. Du reste, dans une nation bien ordonnée, est-ce qu'il n'en devrait pas être ainsi des marchands à qui le gouvernement donnerait tant par an pour laisser piller leur boutique toute l'année sans exiger un sou ? Voilà les vraies réformes, — le progrès. Et tant qu'on n'en sera pas là, on n'aura pas fait un pas.

Tu sais que toutes mes illusions politiques se sont effacées une par une, et que si j'arbore un drapeau rouge c'est uniquement parce que je hais les gredins et déteste la force.

Henri, tu le verras, il n'y a de vrai, d'immuable, de grand, et de sacré que l'Art. Toutes les vaines disputes politiques passent, n'ayant rien d'absolu en elles.

*Rien n'est vrai que l'unique et morne éternité,
 Ô Brahma, toute chose est le rêve d'un rêve²...*

Hier, cependant, je me suis rendu à un meeting populaire en faveur de la Pologne³. Ce qui m'a surtout frappé c'est que tous ces ouvriers applaudissaient frénétiquement quand on les appelait *gentlemen*. Je n'aime pas les ouvriers : ils sont vaniteux. Pour qui donc ferait-on une république ? pour les bourgeois ? Contemple-les en foule, dans les parcs, dans les rues. Ils sont hideux, et il est évident qu'ils n'ont pas d'âme. Pour les grands ? c'est-à-dire

1. Cinquième strophe — incomplète — d'« Ulalume ». Mallarmé s'était essayé à la traduction de poèmes de Poe dès 1860 (voir OCII, p. 789-820).

2. Leconte de Lisle, « La Vision de Brahma » (*Poèmes antiques*).

3. En 1863 eut lieu, dans la Pologne devenue province russe depuis 1832, une insurrection vite écrasée.

les nobles et les Poètes ? Tant qu'il y aura de l'or pour les uns et de beaux marbres pour les autres, tout ira bien. Henri, est-ce que l'homme qui a fait la Vénus de Milo n'est pas plus grand que celui qui sauve un peuple, et ne vaudrait-il pas mieux que la Pologne succombât que de voir cet éternel hymne de marbre à la Beauté brisé ?

— Comme je bavarde, pour un malade, j'oubliais de te dire que ma bonne et douce Marie, qui pleure tout le jour de me voir souffrant, te remercie de tout son cœur allemand des myosotis que tu lui envoies : elle en avait cueilli sur les charmants bords de la Tamise, à Richmond, dans un de ces petits coins d'ombre et d'eau verte où Ophélie¹ a dû se noyer — mais la sottie bonne les a balayés. Sans cela, l'échange eût été charmant.

Je vais écrire aux Yapp, avec qui je suis bien en retard et dont je n'ai pas de nouvelles. Parle-moi d'eux — cela veut dire d'Elle, Henri.

Adieu. Nous t'embrassons,

Ton

Stéphane

Marie me rappelle encore que je dois te promettre des myosotis et une lettre d'elle dans la prochaine enveloppe. À bientôt, donc. —

Iras-tu à Paris, bientôt. Je tremble d'y aller sans t'y voir — Paris serait vide sans Cazalis — Marie l'a dit, et je le pense.

Nous ne pouvons pas nous marier avant le dix Août : les bans se publient. Un l'est. Je t'écrirai la date² —

49. AU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE³

[Paris, mi-septembre 1863⁴]

À son Excellence

le Ministre de l'Instruction Publique.

Monsieur le Ministre,

Admis, cette année, à l'examen exigé pour l'Enseignement des Langues Vivantes dans les Lycées, je viens solliciter de Votre Excellence la faveur d'être chargé du cours d'Anglais dans un Lycée, et, particulièrement, je désignerais au choix de Votre Excellence, si la chaire d'Anglais y était vacante, le Lycée de Saint-Quentin⁵.

J'ose donner à Votre Excellence l'assurance que mon zèle serait à la hauteur d'une telle faveur.

Je suis, Monsieur le Ministre,

1. La figure d'Ophélie reparaitra dans la rêverie sur Hamlet de « Crayonné au théâtre » (OC II, p. 168).

2. Le mariage aura lieu le 10 août, à l'Oratoire (catholique) de Brompton.

3. Depuis le 23 juin 1863, le ministre de l'Instruction publique était Victor Duruy.

4. La date d'enregistrement est le 19 septembre.

5. La nouvelle affectation de M. Clément, l'ancien proviseur de Mallarmé au lycée de Sens.

De Votre Excellence,
Le très-humble et très-obéissant serviteur,

Stéphane Mallarmé

50. À MAURICE DREYFOUS¹ ?

Jeudi, matin [3 décembre 1863]

Mon pauvre ami,

J'eusse aimé vous écrire plus tôt, mais les mille tracas d'un départ m'en ont empêché. Vous savez combien j'ai ressenti votre douleur. Je ne vous donnerai pas de consolation parce qu'il n'y en a pas : la meilleure est de savoir que vos amis souffrent avec vous. J'ai perdu ma mère, enfant ; et voici six mois à peine que Dieu a rappelé à lui mon pauvre père. Je ne vous le cache pas, vous avez encore bien à pleurer. Plus tard, on se trouve affreusement seul, abandonné, quand on s'aperçoit que cette disparition d'un être cher est encore celle de tous les liens qui nous rattachaient à notre enfance, et l'avenir paraît un désert.

Je ne vous dirai pas d'avoir du courage, parce que c'est être lâche. Il faut sangloter le plus longtemps qu'on peut : c'est autant d'heures qu'on vit encore avec celle qu'on regrette.

— Je ne sais si l'on vous a dit que je quitte Paris, — Samedi matin. Je suis nommé professeur bien loin, derrière Lyon, à *Tournon*².

Je serai désolé de ne pouvoir une dernière fois avant longtemps vous presser les mains. Mais je ne veux pas vous distraire de votre douleur. Du reste, j'ai si peu de temps à moi que je ne pourrais aller vous voir.

J'eusse désiré, cependant, outre vous voir, vous demander les *Châtiments* que je vous ai prêtés. Ne pourriez-vous me les envoyer *ce soir* ou *demain matin*, sans faute ? Si je n'étais pas à la maison, on les donnerait au concierge, — mais prudemment emballés³, je vous prie.

Adieu, cher ami ; ma femme me demande de vous exprimer toute sa douloureuse sympathie. Vous savez la mienne...

À vous de bien grand cœur,

Stéphane Mallarmé

25, rue des Saints Pères.

1. Maurice Dreyfous (1843-1924). Ami de Des Essarts, collaborateur de l'éditeur Charpentier, il deviendra l'exécuteur testamentaire de Théophile Gautier.

2. L'arrêté de nomination est daté du 3 novembre 1863. Mallarmé est chargé, à titre de suppléant, de cours d'anglais au lycée impérial de Tournon, pendant la durée du congé accordé à M. Wright (le titulaire du poste).

3. Prudence élémentaire pour un livre interdit qui pouvait coûter sa place au nouveau fonctionnaire.

51. À ALBERT COLLIGNON

[Paris,] Samedi [5 décembre 1863]

Cher Monsieur,

Je vous écris sur une malle, pendant qu'on me cherche une voiture pour partir. — Je veux vous dire que je viens d'écrire à Fillonneau, de la *Gazette des Étrangers*, pour qu'il y annonce la Revue, et à Armand Renaud, que vous avez vu à ma porte hier, pour qu'il fasse mettre un mot dans la *revue contemporaine*.

De loin, je serai au milieu de vous.

Écrivez moi pour Londres.

À vous de grand cœur,

Stéphane Mallarmé

— Amitiés à Mendès —

52. À HENRI CAZALIS

[Tournon,] Mercredi, 9 Décembre 1863.

Mon Henri,

Ma petite Allemande Marie est sortie un instant laissant ses bas raccommodés sur mon Baudelaire¹. Cela m'amuse tant que je ne puis le déranger, et je me mets à te répondre. — Marie va beaucoup mieux : c'est déjà une rose-thé. Quand son sang aura-t-il repris toute sa fraîcheur ? — C'est moi encore qui suis le malade. Je suis perclus de rhumatismes, et par eux cloué à mon fauteuil. Je paie une dette à l'affreuse bise qui désole éternellement Tournon. Il fait un vent à décorner les maris de quatre lieues à la ronde.

Je souffre des pieds, et ne puis marcher : des mains, et ne saurais t'écrire plus longtemps : du dos, et n'ose me pencher en avant : de la poitrine, et crains de respirer. Il y a à la fenêtre des corbeaux qui me couvent, et espèrent.

— Je ne te parle que de ma carcasse ; ce soir : à bientôt de mon âme et de mon cœur.

Je t'embrasse et Marie te serre la main

Tuus

Stéphane

— Dis à Mesdames Gaillard que je leur écrirai quand j'aurai rajeuni, et qu'en attendant je les aime.

— Abonne-toi (pour cinq francs par an) à la *revue Nouvelle* (17. rue St

1. Sans doute l'édition de 1861. On sait que Mallarmé avait enrichi son exemplaire d'une copie manuscrite des pièces condamnées de 1857.

Benoît), ou lis-la au café, ce qui coûte plus cher. C'est la vraie revue des *Jeunes*. Il y a dans le premier numéro des merveilles de Banville, Cladel, Mendès, Glatigny, etc.¹ —

53. À ALBERT COLLIGNON

Tournon. Vendredi, [11 ou samedi]
12 Décembre 1863.

Cher Monsieur,

J'ai reçu votre chère *Revue* que j'attendais avec bien de l'impatience. Ce premier numéro est aveuglant : que de noms aimés ; et que de belles choses !

Tout ira à merveille, soyez-en bien persuadé. Un recueil, aussi fort, publié au quartier latin, à un tel prix — *ne peut que prospérer*.

Je vous aiderai de toutes mes faibles forces. Comptez sur ma propagande, à Londres en particulier. La réclame que je vous avais promise dans la *Gazette des étrangers* y a paru deux jours après mon départ. Armand Renaud² ne m'a pas écrit, et je ne sais si celle qu'il devait faire éclore dans la *Revue contemporaine* n'est pas bien en retard. Voyez cela.

Je regrette de n'être pas dans un milieu où je puisse vous être plus utile : mais, ici, je ne veux connaître personne. Les habitants du noir village où je suis exilé vivent dans une intimité trop touchante avec les porcs pour que je ne les aie en horreur. Le cochon est ici l'esprit de la maison, comme le chat, autre part.

Je n'ai pas même trouvé un logement qui ne fût pas une étable. Je suis encore à l'hôtel et ne serai chez moi que dans deux jours. N'ayant pas touché à mes malles, je n'ai pu vous traduire les trois poèmes inédits d'E. Poë dont nous étions convenus. Je vous envoie en attendant une très-courte terza-rima³. La pourrez vous mettre dans votre second numéro ?

— Adieu, cher Monsieur : je vous quitte car je souffre atrocement de rhumatismes que me vaut ce hideux trou de Tournon, et suis au lit depuis plusieurs jours. Je vous serre la main, et vous prie de me croire
bien à vous,

Stéphane Mallarmé

Je ne vous dis rien pour Mendès ni Glatigny⁴, à qui je compte écrire ce soir. —

Mon adresse va être : rue de Bourbon, 19, à Tournon (Ardèche).

1. Le premier numéro de *La Revue nouvelle*, dirigée par Albert Collignon (1839-1922), venait de paraître le 1^{er} décembre.

2. Armand Renaud (1836-1895). Ce jeune poète, fonctionnaire à l'Hôtel de Ville, avait été disciple d'Émile Deschamps. Mallarmé se servira bientôt de ses relations dans ses démarches auprès du ministère.

3. Peut-être « Haine du pauvre » ou « À un mendiant ». Mais rien ne parut dans la revue.

4. Catulle Mendès (1841-1909), fondateur de la *Revue fantaisiste* en 1861. En 1866, il sera le maître d'œuvre du *Parnasse contemporain* avant de devenir, en épousant sa fille Judith, le gendre de Théophile Gautier. Il sera l'une des amitiés les plus constantes de Mallarmé. Albert Glatigny (1839-

54. À ARMAND RENAUD

Tournon, [dimanche] 20 Décembre 1863

Mon cher Armand,

Ne vous étonnez pas trop de mon silence ; vous savez ce que sont un voyage, l'ennui d'un métier nouveau, un emménagement, etc. Il y a deux jours j'étais encore à l'auberge, et voici la première lettre que j'écrive sur *ma table, chez moi*, en face de la Vénus de Milo. Elle est pour vous.

Avant de rien vous dire de votre livre, je me débarrasse des quelques détails, indispensables pour un ami, sur le lieu de mon exil. Tournon est un petit village, noir, très sale, habité moitié par des hommes, moitié par des cochons. Les hommes sont auvergnats, et les cochons, maigres. La bise y est violente et froide parce que nous sommes resserrés entre des montagnes pelées. Au loin on voit des glaciers : mais tous les pics neigeux du monde ne valent pas un quart d'heure avec vous.

Nous vivrons ici en ermites, sans voir personne, avec les portraits de nos amis, nos souvenirs de Paris, — et, un peu aussi, avec cette *folle charmante*, l'Espérance¹. J'ai toutefois trouvé un professeur d'Allemand² qui a fait de bons vers dans la *Revue de Paris*, jadis. Mais je n'aime pas les bons vers : je suis difficile, et ne sais lire que les *Vignes Folles*³, les *Caprices de Boudoir*⁴, ou les strophes de ce singe d'Emmanuel.

— Votre volume, vous comprenez si je l'ai dévoré, — et redévoré. Il a été jusqu'ici mon compagnon d'exil. Je ne vous dirai rien aujourd'hui de sa beauté ; de ce sang amoureux qui bat dans ses vers⁵ comme dans les artères d'un dieu. À quoi bon ? Sûr de vous, vous l'êtes encore de mon admiration, et vous savez d'avance, avant que j'ouvre la bouche, ce qui en sortira. Entre poètes, et quand on se sent tous deux à une certaine hauteur au-dessus des fronts vulgaires, dire : c'est bon, signifie : c'est merveilleux. Trop d'admiration brusques laisseraient voir des doutes antérieurs. Ce serait un enfantillage que s'exclamer.

J'ai commencé un article où je ne marchanderai pas l'éloge parce qu'alors ce sera un grain d'encens brûlé sur l'autel de l'Art, et non un banal émerveillement devant vous, mon poète.

— En faisant sécher ma lettre, je m'aperçois qu'elle est d'une lourdeur insolente, et je vous plains d'avoir à la lire. Mais je ne vis pas en ce moment, je suis dans une anxiété mortelle, et j'ai des larmes dans les yeux à n'y point voir. Vous savez combien j'aime Glatigny, et ne fût-il pas un de

1873), comédien ambulant et poète. C'est par Des Essarts que Mallarmé connut l'un et l'autre. Les deux lettres ici annoncées n'ont pas été retrouvées.

1. Voir la lettre à Cazalis du début juillet 1862 et la note.

2. Charles Théodore Fournel (1817-1869), qui fut précepteur des enfants royaux de Prusse de 1844 à 1854, et publia divers recueils.

3. De Glatigny (Librairie nouvelle, 1863).

4. D'Armand Renaud (F. Sartorius, 1864).

5. « Vers » surcharge « veines ».

mes meilleurs amis, je l'aimerais comme un de nos grands poètes. Or, je reçois hier une lettre de quatre ou dix lignes, qui est un adieu. Glatigny m'apprend que le lendemain il se doit battre avec ce misérable Wolff¹ qu'il a souffleté sur le boulevard ; que Wolff a choisi le pistolet, et ajuste. Or Glatigny est myope et n'y voit pas à dix pas. La distance est vingt pas. Il n'a jamais touché à un pistolet, ce noble porte-lyre. — Quand je songe qu'il peut être mourant à l'heure où je vous écris, — je n'en puis dire plus. J'ai envoyé une dépêche hier, et j'attends une lettre d'un de ses amis² ce matin peut-être.

— Adieu, mon cher ami ; ma femme joint ses amitiés à mes serremments de mains, et nous vous aimons.

Bien à vous,

Stéphane Mallarmé

Ne trouvez-vous pas le premier numéro de la *Revue nouvelle* charmant ? Le volume de Mendès³ a-t-il paru ? Je ne l'ai point reçu encore.

Je ne vous dis rien pour notre cher poète Émile Deschamps parce que je compte lui écrire ces jours-ci. Comment va-t-il en ce moment ? —

55. À HENRI CAZALIS

Tournon, [mercredi] 30 Décembre 1863

Mon bon Henri,

Je ne veux pas laisser passer le nouvel an, sans te serrer la main. Pardonne à ma lettre son absurdité qui te permettra de te consoler de sa brièveté. Je suis ahuri d'ennuyeux travaux. À peine ai-je fini de clouer des rideaux qu'il me faut donner des Notes, — fantastiques, — pour le Lycée qui me laisserait crever de faim, griffonner une trentaine de lettres à des gens que j'ai depuis longtemps négligés, et écrire, pêle-mêle, aux êtres chers.

Cesse d'être inquiet, mon Henri. Je vais à merveille maintenant. Le temps est gris et glacial, ici, cela seul me rend maussade. Tournon est sur la route de tous les vents d'Europe : c'est un relais, et leur rendez-vous. Toute l'année, ils s'engouffrent furieusement dans les montagnes resserrées. Parfois, l'azur est æstival, et le soleil, tiède et vivifiant à travers les carreaux. Vous sortez, pour vagabonder dans la campagne, mais le vent malin fait mine de vous emporter à quelques lieues de là. Les bœufs sont tous décorés, et très peu de maris ont encore leurs bois.

Hier, séduits par cet été lointain, et qui n'est qu'au ciel, nous nous sommes promenés. Nous étions glacés, outre que Marie, impuissante à lutter contre les bourrasques, se cramponnait aux arbres des chemins.

1. Albert Wolff (1835-1891), chroniqueur au *Figaro*. Glatigny l'avait provoqué en duel à la suite d'un propos malveillant sur son maître Banville.

2. Armand Gouzien (1839-1892), homme de lettres.

3. *Philomèle*, Hetzel, 1863.

Et personne à voir ! Tu sais, du reste, que je suis difficile et que des gens qu'Emmanuel trouve charmants, en province, me dégoûtent.

— Adieu, mon bon Henri. Ah ! que nous aussi nous regrettons le temps perdu, vilain qui nous as si peu vus ! Nous t'embrassons beaucoup, pour tes étrennes, et te souhaitons peu de bonheur, — Il faut être lâche pour être heureux, — et beaucoup de marrons glacés.

À bientôt une lettre moins jourdelanesque, et qui soit digne de ta précédente, si adorable !

Ton

Stéphane

Marie est devenue rose et grasse. Ne la vois plus jaune.

J'oubliais de te parler des papiers de mariage¹. Mon grand-père est aux cent coups. Que ne m'as-tu écrit, dès que tu l'as reçu ? Je t'aurais envoyé des écus. Plus tard, je n'en avais plus, moi-même. Sérieusement, cela est grave. Je te prie en grâce, réponds-moi *courrier par courrier* ce qu'on te demande, que je te l'envoie. Outre que mon grand-père ne nous considère pas comme mariés tant que cela n'est pas fini — ce qui est déplorable — les formalités vont devenir beaucoup plus nombreuses et difficiles, parce que le délai des *trois mois qui suivent la rentrée en France* est expiré.

N'oublie pas cela, je t'en prie.

Je t'embrasse encore,

Stéphane

56. À HENRI CAZALIS

[Tournon,] *Jeudi matin* [7^e janvier 1864].

Mon Henri,

Je t'envoie enfin ce poème de l'*Azur* que tu semblais si désireux de posséder. Je l'ai travaillé, ces derniers jours, et je ne te cacherai pas qu'il m'a donné infiniment de mal, — outre qu'avant de prendre la plume il fallait, pour conquérir un moment de lucidité parfaite, terrasser ma navrante Impuissance. Il m'a donné beaucoup de mal, parce que bannissant mille gracieusetés lyriques et beaux vers qui hantaient incessamment ma cervelle, j'ai voulu rester implacablement dans mon sujet. Je te jure qu'il n'y a pas un mot qui ne m'ait coûté plusieurs heures de recherche, et que le premier mot, qui revêt la première idée, outre qu'il tend par lui-même à l'*effet* général du poème, sert encore à préparer le dernier. L'*effet produit*, sans une dissonance, sans une fioriture, même adorable, qui distraie, — voilà ce que je cherche. — Je suis sûr, m'étant lu les vers à moi-même, deux cents fois peut-être, qu'il est atteint. Reste maintenant l'autre côté à envisager, le côté esthétique. Est-ce beau, y a-t-il un reflet de la Beauté ? Ici, commencerait mon immodestie si je parlais, et c'est à toi de décider.

1. Mallarmé avait entrepris de faire valider en France son mariage à Londres, dont ses grands-parents Desmolins avaient reconnu la légalité.

Henri, qu'il y a loin de ces théories de composition littéraires à la façon dont notre glorieux Emmanuel prend une poignée d'étoiles dans la voie lactée pour les semer sur le papier, et les laisser se former au hasard en constellations imprévues ! Et comme son âme enthousiasme [*sic*], ivre d'inspiration, reculerait d'horreur devant ma façon de travailler ! Il est le poète lyrique, dans tout son admirable épanchement. Toutefois, plus j'irai, plus je serai fidèle à ces sévères idées que m'a léguées mon grand maître Edgar Poë¹.

Le poème inouï du *Corbeau* a été ainsi fait. Et l'âme du lecteur jouit *absolument* comme le poète a voulu qu'elle jouît. Elle ne ressent pas une impression autre que celles sur lesquelles il avait compté. — Ainsi, suis ma pensée dans mon poème, et vois si c'est là ce que tu as senti en me lisant. Pour débiter d'une façon plus large, et approfondir l'ensemble, je ne parais pas dans la première strophe. L'azur torture l'impuissant en général. Dans la seconde, on commence à se douter, par ma fuite devant le ciel possesseur, que je souffre de cette terrible maladie. Je prépare dans cette strophe encore, par une forfanterie blasphématoire *Et quelle nuit hagarde*, l'idée étrange d'invoquer les brouillards. La prière au *Cher Ennui* confirme mon impuissance. Dans la troisième strophe, je suis forcené comme l'homme qui voit réussir son vœu acharné. La quatrième² commence par une exclamation grotesque, d'écolier délivré. *Le ciel est mort !* Et, de suite, muni de cette admirable certitude, j'implore la Matière. Voilà bien la joie de l'Impuissant. Las du mal qui me ronge, je veux goûter au bonheur commun de la foule, et attendre patiemment la mort obscure... Je dis : *Je veux !* Mais l'ennemi est un spectre, le ciel mort *revient*, et je l'entends qui chante dans les cloches bleues. Il passe, indolent et vainqueur, sans se salir à cette brume et me transperce simplement. À quoi je m'écrie, plein d'orgueil et ne voyant pas là un juste châtement de ma lâcheté, que j'ai *une immense agonie*. Je veux fuir encore, mais je sens mon tort et avoue *que je suis hanté*. Il fallait toute cette poignante révélation pour motiver le cri sincère, et bizarre, de la fin, *l'azur...* — Tu le vois, pour ceux qui, comme Emmanuel et comme toi, cherchent dans un poème autre chose que la musique du vers, il y a là un vrai drame. Et ç'a été une terrible difficulté de combiner, dans une juste harmonie, l'élément dramatique, hostile à l'idée de Poésie pure et subjective, avec la sérénité et le calme de lignes nécessaires à la Beauté.

Mais tu vas me dire que voilà beaucoup d'embaras pour des vers qui en sont bien peu dignes. Je le sais. Cela, toutefois, m'a amusé de t'indiquer comment je juge et je conçois un poème. Abstrais de ces lignes toute allusion à moi, et tout ce qui a rapport à mes vers, et lis ces quatre pages, froidement, comme l'ébauche, fort mal écrite et informe, d'un article d'art.

Tuus,

Stéphane Mallarmé.

Je ne me relis pas. Et je te plains d'avoir à me lire, povero !

1. Allusion à sa « Philosophy of Composition », traduite par Baudelaire sous le titre de « Genèse d'un poème », qui raconte la conception du *Corbeau* comme un pur exercice poétique déterminé par la recherche de l'effet à produire. À travers ce commentaire de « L'Azur », Mallarmé propose à son tour sa philosophie de la composition, ou sa poétique de l'effet.

2. En fait la sixième. Et la « troisième strophe » évoquée juste avant est sans doute la cinquième.

57. À HENRI CAZALIS

[Tournon, jeudi 7^e janvier 1864].

Mon bon Henri,

Je joins à mes vers, et à la manière de s'en servir, un mot¹ au sujet de ton étrange lettre, la dernière. Quant à l'autre, la charmante, j'attends une heure lumineuse, la semaine prochaine, pour y répondre.

Si, nous sommes mariés². La preuve, c'est que l'enfant de chœur, qui avait six ans, a signé son nom sur un grand registre à la chapelle, — et que nous nous aimons.

Mais si. Parlons sérieusement. Le maire de Sens est un avocat, très-fort en droit. Mon grand père a pris conseil de beaucoup d'avoués, ces gens ont tous récité la même leçon. Enfin le Consul français à Londres, qui se connaît en ces sortes d'affaires, a assuré que la cérémonie qu'on m'impose suffit. Tranquillise-toi donc, et pense que si jamais je mets un petit faune³ au monde, il sera légitime.

Va, de suite, je t'en prie chez un traducteur⁴. Je joins à cette lettre les cinq francs dont tu me parles. Tu adresseras le tout à Madame Mallarmé, aux Gaillons, à Sens.

— Emmanuel, qui vient de m'écrire, me dit qu'il a passé plusieurs heures avec toi. Heureux Emmanuel! — J'ai pu lire, dans son mystérieux grimoire qui m'aveuglera un jour, que tu lui avais lu des poèmes en prose merveilleux. J'ai trouvé l'épithète insolemment inférieure au sujet. Est-ce Sperata⁵? son enthousiasme alors ne m'étonne ni ne me surprend. Est-ce une œuvre nouvelle? Alors, je veux, entends-tu, je veux que tu te couches à deux heures du matin, demain, et qu'après demain tu me les aies tous copiés.

Marie dit que tu es un villain de l'effrayer, car ta dernière lettre où tu parlais de notre mariage qui ne serait que chimérique, l'a épouvantée.

— Adieu, mon bon Henri. Je t'embrasse de grand cœur, et Marie te bat.

Ton

Stéphane

— Porte donc un poème en Prose à la *Revue nouvelle*, ta voisine, (14, rue Jacob) ils rentrent absolument dans son cadre. Elle concilie l'art et la poésie — même la plus rêveuse et extra-terrestre.

S M.

1. Cette lettre et la précédente n'en sont peut-être qu'une seule écrite en deux temps.

2. Cazalis venait d'écrire : « Ton mariage est nul, absolument nul [...] ; donc, tout à refaire. Cela est certain. »

3. Ce n'est qu'en juin 1865 que Mallarmé commencera « un intermède héroïque dont le héros est un faune ». Cette boutade semble suggérer que le projet en est bien antérieur.

4. Pour la traduction de l'acte de mariage.

5. Nom sous lequel Cazalis évoquera Ettie dans son œuvre.

58. À ARMAND RENAUD

Tournon, [vendredi] 8 Janvier 1864

Mon bon ami,

Je termine à l'instant mon article sur les *Caprices de Boudoir*, et je vais le copier en hâte ce soir¹. Vous l'aurez ~~Dimanche~~ Mardi à Versailles. Pourra-t-il paraître ~~le quinze~~ à la fin du mois dans l'*Artiste*? Je le désire de tout mon cœur.

Je suis bien en retard. D'abord, j'attendais les vers de Mendès et ceux de Glatigny. Puis est venu du soleil et j'ai grimpé huit jours sur nos coteaux où ~~le soleil~~ les rayons endormis ont de charmantes nuances vineuses. J'ai fait des vers, après cela. Puis, que sais-je? L'ennui m'a coiffé de son chaperon de plomb. J'ai eu horreur de ma plume. Soulever les lourdes ténèbres de la vie journalière² était trop de courage pour moi. J'ai dû attendre le premier instant lucide. Enfin, je souhaite que, pour tardives qu'elles soient, ces pages ne vous en soient pas moins agréables.

Il y a deux façons de faire un article de cette sorte. Quand on n'est pas fort épris du livre ou qu'on parle d'un poète inférieur, le plus simple est de s'écrier qu'il n'a jamais été rien fait de tel au monde, de citer le plus de vers possible, et de ponctuer chaque demi-phrase exclamativement. Vous n'auriez pas été satisfait de cela, artiste grave et fier. Voilà pourquoi j'ai suivi la voie absolument contraire.

Je ne me suis pas donné la peine de dire que j'avais à faire à l'excellent poète que vous êtes, ni de louer votre livre qui n'a besoin d'aucun éloge pour être ce qu'il est. Dédaignant toute cette banale mise en scène, j'ai simplement écrit les réflexions qu'avait fait naître en moi votre livre, et j'ai cru que le soin et l'étude sérieuse que j'apportais à ce travail suffisaient à montrer le cas que je faisais de l'œuvre qui l'inspire. Je crois que le but d'un bon article est de constater et je laisse à la réclame les fanfares qui suivent la joie de cette constatation.

Avant votre lettre, je n'ai jamais, malgré l'érotisme de plusieurs de vos vers, douté un moment de votre spiritualisme, et vous verrez dans la seconde partie de cette esquisse, ce qui m'avait conduit à subodorer votre réel tempérament poétique. Vos derniers aveux d'un entier changement ne m'ont donc en rien surpris.

Inutile de vous dire que si un mot vous déplaisait ou vous semblait faux, vous devriez l'effacer avant de porter l'article à Houssaye³.

Je suis ravi de votre liaison avec mon ami fraternel Cazalis: son âme est un clair de lune d'une adorable limpidité. Je ne dis rien de son cœur que vous apprécierai [*sic*]. Vous connaissez aussi cette fée diaphane et toute

1. Cet article n'a pas paru, et n'a pas été retrouvé.

2. Cf. *Le Poème du haschich* où Baudelaire évoque « les lourdes ténèbres de l'existence commune et journalière ».

3. Arsène Houssaye (1814-1896), dédicataire du *Spleen de Paris* de Baudelaire et directeur de *L'Artiste*.

faite de poésie, Nina Gaillard. J'en suis heureux. J'eusse dû penser à vous présenter dès longtemps à elle.

Vous savez que les actions du chemin de fer de Lyon à Marseille vont monter effrénément : quatre poètes sur la Ligne ! À Lyon, Soulyard¹. À Tournon, ce pauvre moi, et Glatigny qui viendra bientôt se chauffer un mois ou deux à notre feu — Il est dans une ~~affreuse~~ froide misère à Orléans — Enfin l'infortuné Emmanuel, qu'on exile à deux pas d'ici, à Avignon. Venez donc, vous qui, comme les hirondelles et les bohémiens, voyagez sans payer, et vous aurez une ovation de lauriers-roses.

Adieu, mon cher Armand, vous savez que je vous aime et que je suis tout à vous de cœur

Stéphane Mallarmé

= Ma femme, qui va à merveille vous remercie de penser à elle et souhaite beaucoup de beaux vers, — vœu inutile —

Mes compliments affectueux à Émile Deschamps. Dites lui qu'il n'aurait pas dû se donner la peine de me répondre étant si malade. Comment va-t-il ? Je vois annoncé comme nouvellement republiée sa traduction de *Roméo*. S'il vous l'a donnée, seriez vous assez gentil pour me la prêter huit jours par la poste. Je suis trop pauvre pour l'acheter.

— Mendès vous a-t-il donné son volume² ? ~~Je ne l'ai pas encore.~~ Je viens de le recevoir. Emmanuel en est peu satisfait. ~~Qu'en pensez-vous ?~~ Moi, j'en suis fort épris.

— Qu'on ne sache pas *rue Neuve*³ que Glatigny viendra bientôt chez moi.

Stéph.

Je joins quelques vers à ma prose⁴. J'en fais ~~souvent~~ plus ici. Mais vous ne sauriez croire combien cela me fatigue : J'ai le travail fastidieusement difficile. Je vous prierai, si vous pouvez, *de corriger les épreuves de cet article*.

59. À MAURICE DREYFOUS

Tournon, [vendredi] 8 Janvier 1864.

Mon cher ami,

Je suis honteux de vous écrire si tardivement et deux mots seulement. Mon excuse au premier adverbe, est que je me suis trop ennuyé depuis un mois pour ne pas avoir horreur de ma plume, et celle au second que j'ai un long travail sur les vers d'un de mes amis à recopier avant ce soir et à envoyer sans plus tarder à *L'Artiste*⁵.

1. Joséphin Soulyard (1815-1891), poète lyonnais et ami de Baudelaire.

2. *Philoméla*.

3. « On » désigne les Desmolins, qui habitaient 23 rue Neuve à Versailles, et dont Armand Renaud était le voisin.

4. Mallarmé a dû oublier de joindre les vers (notamment « L'Azur ») si l'on en croit le post-scriptum de la lettre du 13 février qui suit à Cazalis.

5. Voir la lettre précédente.

Vous savez que ce moderne polichinelle, Emmanuel, vient à Avignon, à quelques lieues de ma Scythie. Donnez à ce nouvel Ovide exilé mes *Châtiments*. Il me les remettra en passant. Assurez-vous toutefois, auparavant, qu'il ne fait partie d'aucune police, ce que pourraient faire soupçonner ses habitudes pédérastiques.

Je vous quitte déjà : à bientôt, une lettre plus longue.

Ne m'oubliez pas, et croyez que je vous rends le bien pour le bien. Ma femme joint ses amitiés aux miennes.

Tout à vous,

Stéphane Mallarmé.

— Veuillez remettre aussitôt que possible à Emmanuel le billet qui accompagne cette lettre. — Ne m'oubliez pas au près des dames Gaillard ni Yapp qui ne me répondent aucunement —

Stéph.

60. À HENRI CAZALIS

Tournon, [samedi] 13 Février 1864

Mon cher Henri,

Ma femme reçoit une lettre de sa sœur qui lui apprend que tu t'emportes, gesticules, et vocifères, parce que je ne t'écris pas. Je vis blotti sur le tapis devant un grand feu, car tu me sais frileux comme un chat. Mais je pense à toi sans cesse.

Tu sais qu'Emmanuel est à Avignon. Qu'il y prospère ! — Je l'avais supplié en grâce, ennuyés et dégoûtés de notre solitude que nous étions, de venir nous ressusciter un peu. Il m'a répondu par une lettre tristement bouffonne. Il était de son intérêt de se rendre à son poste sans tarder. Que sais-je ? Son proviseur n'aurait pas envers lui, quand il arriverait, ce sourire qu'il aime à rencontrer sur tous les visages le long de sa vie. Et, armé de ces graves motifs, il a eu le cœur de passer devant la porte d'un ami qu'il a souvent appelé son frère ! Et cela dans un voyage de cent cinquante lieues !

J'en ai pleuré. Mais je ne pleurerai plus parce que je sais jusqu'où il faut désormais compter sur lui. C'est un charmant garçon — mais voilà tout. Sans cœur, — ou sans tendresse, ce qui est de même. Grand faiseur de protestations, voilà tout.

Et quand je pense que je me serais détourné de cinquante lieues pour le voir ! — Il a préféré le sourire d'un cuistre, de son proviseur, à celui d'un frère, au mien. Je ne le lui prodiguerai plus.

Il sacrifierait chacun de nous à.... si encore c'était à de beaux vers, c'est un cœur pratique.

Voici le vingtième tour de la sorte qu'il me joue. — Tu comprendras que je t'en parle longtemps : tu sais qu'aimant beaucoup mes amis, toute vilénie me blesse amèrement. Ah ! Henri que tout cela est loin de ton grand cœur noble, généreux, poétique !

Au lieu de t'en écrire plus long, comme je n'aurai qu'à te raconter notre monotone ennui provincial, je t'envoie des vers¹. Marie te serre les mains, et voudrait que tu la visses rose et fraîche. Nous faisons des armes ensemble : cela lui donne du ton.

Je t'embrasse
ton

Stéphane

Presse la main d'Armand Renaud, qui vient de m'écrire une bien charmante et bonne lettre, et montre-lui mes vers que je lui avais promis. Mille amitiés aux Gaillard qui ne m'écrivent pas !

61. À ALBERT COLLIGNON

[Dimanche] 21 février 1864.

Cher Monsieur,

Je n'ai reçu la *Revue nouvelle* ni le *premier* ni le *quinze* février. M'oubliez-vous déjà ? Je vous en prie, songez à moi et soyez assez aimable pour m'envoyer les *deux livraisons* qui me manquent, et la prochaine et les autres... Vous n'ignorez pas combien je suis tout à vous.

Vous ne recevrez rien de moi aujourd'hui encore, parce que depuis quelques mois je ne fais guère que des vers ; or, vous en avez déjà tant, je pense, sans compter ceux que je vous ai envoyés en décembre, et tant de beaux, que je m'abstiens. Je vous demanderai toutefois, quand le volume de vers de notre ami Glatigny² paraîtra, de me laisser quelques pages pour l'étudier amoureusement.

Quand vous verrez Mendès et Villiers³, serrez-leur bien la main, très fort, en leur disant que je ne les oublie pas. Je serre la vôtre d'abord, et vous prie de croire à ma sympathie qui voudrait devenir une amitié.

Bien à vous.

Stéphane Mallarmé.
Tournon (Ardèche).

62. À HENRI CAZALIS

Tournon, Mercredi saint [23 mars] 1864

Mon bon Henri,

Tu te plains de notre silence ! D'abord, je t'expliquerai que voici longtemps que je n'ai plus écrit à personne. Je te dirais après cela que ton nom

1. « À une putain » (qui deviendra « Angoisse »), et « *Las de l'amer repos...* » (alors intitulé « Lassi-tude »).

2. *Les Flèches d'or*.

3. Première mention de Villiers de l'Isle-Adam, que Mallarmé connut en même temps que Mendès à l'automne 1863, et qui sera la grande amitié de sa vie.

est si souvent, — toujours ! — sur nos lèvres que je trouve presque inutile de fatiguer mon débile cerveau et le fouiller une heure pour en tirer des banalités que tu sais.

Je n'ai pas écrit depuis longtemps, parce que le spleen m'a entièrement envahi. Tu t'ennuyais à Strasbourg, qui est une grande ville amie de la pensée ? ah ! mon ami, comprends qu'ici on se laisse aller aux derniers découragements. L'action est nulle ; on tourne dans un cercle étroit comme des chevaux idiots d'un cirque de foire, au son de quelle musique, grand Dieu ! Sans les tribunaux, je mettrais le feu aux ignobles maisons que je vois irrévocablement de ma fenêtre, à chaque heure du jour, bêtes et niaises : et comme je logerais une balle par instants dans le crâne abêti de ces misérables voisins qui font tous les jours la même chose et dont les vies fastidieuses combinent pour mes yeux larmoyants l'épouvantable spectacle de l'immobilité, qui verse l'ennui. Si encore, c'était l'immobilité du soleil ! — Oui, je le sens, je m'affaïsse chaque jour sur moi-même : chaque jour le découragement me domine, je meurs de torpeur. Je sortirai de là abruti, annulé. J'ai envie de battre les murs de ma tête pour me réveiller.

— Vois-tu, la province n'est bonne et salutaire qu'aux natures exubérantes, actives, pleines de santé. Celles-là vivifient tout autour d'elles, et sont soutenues, si elles faiblissent, par la noble volonté. Ainsi notre Emmanuel.

Mais l'âme passive, malade, affaiblie, impuissante, qui, excitée à chaque instant par le contact de Paris et se retrempe dans le grand bain des foules, peut faire de grandes choses, celle-là meurt en province, dans un village misérable et n'offrant pas même les distractions du corps.

Tu me diras que nous sommes deux. Non. Nous ne sommes qu'un. Marie pleure quand je pleure et s'ennuie quand j'ai le spleen. C'est mon ombre angélique, paradisiaque, mais sa douce nature ne saurait faire d'elle ma lady Macbeth¹.

Comprends donc mon silence : j'ai environ vingt lettres à écrire par mois, ou trente. Je les remets chaque jour ; ce sont des plaies qu'il faut rouvrir. Sans compter qu'une lettre me fait horreur de ma plume, et que je ne la reprends plus, pendant les plusieurs jours qui suivent, pour mes compositions littéraires....

Le matin, je me lève relativement fort et joyeux, puis je décline, et vers le dîner toutes mes forces sont épuisées — je me couche à sept heures.

— Tu ne comprendras pas cela, toi. Mais je le souffre. Ne me donne pas de ces conseils que tu sais donner avec ton âme forte et souvent invincible, il faudrait qu'on me guérisse avant. *Sursum corda*² serait un mot parfaitement ridicule à me crier. Surtout ne m'en veuille pas, si je ne t'écris pas plus souvent. Je suis malheureux d'une lettre une semaine entière, avant et après. —

J'ai attendu, pour t'écrire celle-ci, le passage d'Emmanuel. Il est venu

1. Mallarmé pense sans doute ici à « L'Idéal » de Baudelaire : « Ce qu'il faut à ce cœur profond comme un abîme, / C'est vous, Lady Macbeth, âme puissante au crime ».

2. « Haut les cœurs » (formule de la liturgie catholique).

nous voir dernièrement, il te racontera cela : quelle adorable journée ! Je suis si faible de tête que sa joie merveilleuse et son amitié bruyante, lors de sa visite, m'ont littéralement rendu très-malade tout un soir. J'avais une intolérable névralgie. — Adieu, mon bon Henri, nous t'aimons de tout notre cœur. Marie est un peu souffrante et faible.

Ton frère,

Stéphane

Je t'envoie des vers de moi, *Les Fleurs*¹, que tu n'as pas lus, je crois, — et un merveilleux sonnet — un des plus beaux que je sache, — d'un de mes vieux et intimes amis, *Lefébure*². Amitiés à Armand Renaud —

63. À ALBERT COLLIGNON

Tournon, le [lundi] 11 Avril 1864

Cher Monsieur,

Vous me considérez comme un mort, et, au fond, je ne puis que vous donner raison, car voici longtemps que j'ai sur moi-même la même opinion. Toutefois, n'auriez-vous pas pu jeter les derniers numéros de votre chère *revue* sur ma tombe comme on dépose des couronnes mortuaires, et, quelquefois même — rappelez-vous le monument de Heine — des cartes de visite. Si, par hasard, vous consentiez à remplir ce pieux devoir, je vous demanderais de faire parvenir en la maison que j'habitais de mon vivant les numéros du quinze Mars et du premier Avril avec celui du quinze Avril.

— Je plaisante, mais j'ai tort. Hélas ! je me sens cependant bien mort : l'ennui est devenu chez moi une maladie mentale, et mon atonique impuissance me rend douloureux le plus léger travail. Je ne saurais vous dire comme cette plume, abandonnée sur ma table que revêt la poussière, me semble lourde à reprendre, — même pour vous écrire.

Mon ami, ma vivante antithèse, Emmanuel des Essarts, — qu'une prodigieuse activité écarte de la tristesse, et que la solitude, loin de lui permettre de s'affaïsser sans remède, fortifie, — vous a remis quelques vers de moi. Je ne saurais plus les faire. Je vous envoie, aujourd'hui, quelques poèmes en prose dont vous aimez les *inspireurs*³. Pourrez-vous les faire passer bientôt ? J'aimerais qu'ils fussent imprimés presque de suite, afin que celui qui décrit Baudelaire ne se rencontrât point avec un article que je compte faire (y aura-t-il de la place chez vous ?) sur *le Spleen à Paris* et sur l'œuvre de ce

1. Poème qui consacre l'apparition d'Hérodiade dans l'œuvre de Mallarmé.

2. Après ses années de lycée à Sens (où il connut peut-être Mallarmé), Eugène Lefébure (1838-1908) devint employé des Postes tout en s'adonnant à la poésie et, après 1865, à l'égyptologie qui devait ouvrir sur le tard à cet autodidacte les portes de l'université, à Lyon puis à Alger. Ses relations épistolaires avec Mallarmé, commencées en 1862, s'interrompirent à la fin de 1871 pour une liaison illégitime qui déplut à l'auteur du *Faune*. Si 80 lettres de Lefébure ont été conservées, seules 5 lettres de Mallarmé ont été retrouvées. Voir H. Mondor, *Eugène Lefébure, sa vie, ses lettres à Mallarmé*, Gallimard, 1951.

3. Première version de *Symphonie littéraire*, consacrée à Gautier, Banville et Baudelaire, qui ne sera publiée dans *L'Artiste* qu'en 1865.

maître¹. Quand vous aurez aussi épuisé mes vers je vous enverrai trois traductions de courts poèmes d'E. Poe — les seuls qui n'aient pas été traduits. Mais je préfère avoir quelque chose — en prose et en vers — d'original avant ces calques d'un inimitable Poète.

Me répondrez-vous ?

Peut-être, non. Cela ne m'empêchera pas d'être à vous et à la Revue de tout cœur.

Stéphane Mallarmé.

Le chevalier de Chatelain², mauvais poète français habitant Londres, m'a promis de s'abonner à la Revue, l'a-t-il fait ? —

64. À HENRI CAZALIS

Tournon, [lundi] 25 Avril 1864

Mon bon Henri,

Pardonne-moi de ne pas t'avoir plus tôt répondu³ : tu le sais, je suis faible. J'ai de grandes luttes à faire pour me décider à toucher une plume. C'est rouvrir ma blessure qu'écrire, et je ne puis obtenir de répit qu'à la condition de dormir sans cesse.

Autrement, si j'ouvre les yeux, je me hais de ne rien faire, et pourtant je sens que je n'ai pas la force d'agir.

Enfin, j'espère que Glatigny va me ressusciter. Il viendra ces jours-ci s'installer pour un mois auprès de nous. Que de promenades heureuses nous ferons !

Marie aussi attend cette distraction avec impatience, car elle est bien affaissée, et nerveuse au possible, ou mieux, énervée. Voici une quinzaine qu'elle est souffrante, et j'ai tout lieu de croire qu'avant l'année prochaine il y aura un petit poète entre nous deux. Elle ne vit pas et est dégoûtée de tout : juge si cela contribue beaucoup à me relever.

Je tremble à cette idée que je pourrais être père, si j'allais avoir un imbécile dans ma vie — ou un laideron !

Ô horreur !

— J'attendais beaucoup du livre de *Victor Hugo* « *William Shakespeare*⁴ » Cela m'a secoué, voilà tout, et non vivifié. Il y a des pages merveilleusement

1. Projet avorté, ou article non retrouvé.

2. Voir la lettre à Émile Deschamps du 16 avril 1863.

3. Cazalis venait de lui envoyer son poème en prose « *Armonia* ». Peu avant, il lui avait raconté un dîner avec Baudelaire chez sa cousine, Mme Le Josne : « Nous avons dîné avec Baudelaire : ma cousine qui t'aime beaucoup et m'a demandé tous tes vers, a fait lire à Emm. les fenêtres et l'azur. Le maître a écouté avec une très fine attention : mais selon l'usage — usage bien contraire à celui d'Emm. — n'a rien dit. » Récit de la même scène par ledit Emmanuel : « J'ai montré tes vers à Méry, à Vacquerie et à Baudelaire. Baudelaire les a écoutés sans désapprobation ce qui est un très grand signe de faveur. S'il ne les avait pas goûtés, il m'eût interrompu. »

4. Le livre avait été mis en vente le 18 avril, à la date présumée du troisième centenaire de la naissance de Shakespeare ; le prospectus de l'éditeur, auquel Hugo mit la main, l'annonçait ainsi : « Ce sera le manifeste littéraire du XIX^e siècle. Ce livre continuera l'ébranlement philosophique et social causé par *les Misérables*. La même vogue immense lui est assurée. »

sculptées, mais que d'affreuses choses ! Entre autres ce chapitre déshonorant : « Le beau serviteur du vrai¹ » où, entre autres infamies immortelles, on peut lire ceci « vider le baquet des malpropretés publiques, Polymnie, manches retroussées, faire ces grosses besognes, pourquoi pas ? »

Heureuse Vénus de Milo qui n'as pas de bras, un tel blasphème n'a pu t'être adressé ! Et puis pourquoi prendre pour éternel modèle de l'Art l'inconsciente nature, et dire « soyons sales ! » parce que l'océan écume ? Est-ce assez absurde, la nature a souvent des ardèches, l'Art n'a que des Parthéons. — Ne va pas dire tout cela à Vacquerie. Tu as mis le doigt sur la nature *souvent bornée* de cet honnête homme, admirable tragique, mais fort mauvais poète lyrique. —

Parlons de toi. J'aime infiniment « Armonia. » on se sent, en le lisant, bercé par toutes les vagues du bleu. C'est une marée montante d'azur. Ton rêve est frère du parfum et de la musique : ta langue, sans arêtes, *et même sans contours*, est juste assez matérielle pour être humaine, comme les saintes de ce pauvre Flandrin² ont juste assez de la femme pour pouvoir vivre sur cette terre.

Une petite observation pourtant. Je trouve tes phrases trop courtes, et leur harmonie est quelquefois un peu haletante. Ce que je te dis là s'applique à l'artiste et nullement au rêveur qui chez toi est tout à fait supérieur. *La phrase*, — plastique aux yeux des imbéciles, — *de Th. Gautier*, mais qui, pour moi, est équilibrée miraculeusement, a une justesse de touche qui est de la justice, et offre le modèle parfait d'une âme qui vit dans la Beauté ; — *celle*, moins sereine, mais fouillant dans les derniers abîmes et au septième ciel du mysticisme, *qu'emploie Balzac dans Séraphita* — voilà ce qui rendra ton rêve, aux yeux des rares artistes, plus immatériel encore.

L'art suprême, ici, consiste à laisser voir, par une possession impeccable de toutes les facultés, qu'on est en extase, sans avoir montré comment on s'élevait vers ces cimes. Or, souvent, tes phrases courtes ont les bras levés vers l'Idéal, aspirent, et semblent s'envoler de temps à autre. Fais-les planer.

— Me comprendras-tu. Ce que je veux te dire est si intime, si voilé, et si vague, que je crains d'avoir trop précisé par endroits. Pardonne-moi. Et laisse-moi finir par une recette que j'ai inventée et que je pratique « Il faut toujours couper le commencement et la fin de ce qu'on écrit. Pas d'introduction, pas de finale. » Tu me crois fou ? Je t'expliquerai un jour que là n'est pas ma folie. — Pour ce matin, je me contente de t'embrasser de tout cœur. Ma Marie t'embrasse aussi, et je la laisse faire.

Ton

Stéphane

Demande à Emmanuel une *introduction à Trois poèmes en prose*³, et le *poème sur de Banville* que je lui ai envoyés. J'ai horreur de recopier cela.

1. Ce chapitre venait de paraître dans la *Revue nouvelle* du 15 avril. On peut y lire la célèbre formule : « L'art pour l'art peut être beau, mais l'art pour le progrès est plus beau encore. »

2. Le peintre Hippolyte Flandrin, né en 1809, venait de mourir à Rome le 21 mars.

3. *Symphonie littéraire*.

Les poèmes 1^{er} et 2^e sont sur Th. Gautier, et Baudelaire.
 Nous verrons le petit Emmanuel à la Pentecôte, je languis. —

65. À HENRI CAZALIS

[Tournon, mai 1864]

[...] ¹ province. D'abord tout ne s'appelle pas Tournon. Ensuite on arrive un jour infailliblement à Paris, soit par l'université, soit par le nom qu'on s'est fait avec ses travaux solitaires. — Et puis, puisqu'Emmanuel et moi vivons en province, hélas ! tu peux aussi accepter ce martyr². Tu as moins besoin de Paris que nous. Pour nous qu'est Paris ? après les musées et les amis, c'est cinq ou six poètes dont nous avons besoin auprès de nous. Mais toi, peux-tu dire cela ? quand tu peux te passer à merveille, non seulement d'eux, mais longtemps même de leurs vers que tu ne connais que depuis peu. Nous sommes d'une école : nous vivons dans la mode. Mais toi, sans le divin Banville, sans Baudelaire ou Théo, tu eusses écrit tes adorables poèmes en prose.

Tu as un talent qui peut s'isoler.

— Réfléchis, Henri, avant de sourire. Je te jure qu'il y a là un chemin ouvert devant toi, — devant vous. Emmanuel, à qui j'ai soufflé un mot de ceci, était entièrement de mon avis. Consulte-le. Consulte aussi tes amis.

Maintenant, adieu. Ne m'en veuille pas de ma sécheresse. Ceci est écrit comme une lettre d'oncle, c'est vrai, — mais ce doit être ainsi, — et puis c'est si bon d'écrire simplement sans se martyriser après de belles phrases. Mon pauvre cerveau est toujours fatigué. — Après tout, tu sais que la seule occupation d'un homme qui se respecte est à mes yeux de regarder l'azur en mourant de faim. Que cette lettre matérielle ne me diminue pas à tes yeux,

Marie t'encourage,

Et moi

Stéphane

Réponds-moi dès que tu pourras — et crois que je t'aiderai en tout.

La petite Marie est décidément dans une situation plus que respectable.

*Es ist nicht*³. Si.

1. Le début de la lettre manque.

2. Des Essarts et Mallarmé essayaient alors de convaincre Cazalis d'entrer dans l'enseignement.

3. « *Es ist nicht* » (« Ce n'est pas vrai ») est une interpolation de Marie.

66. À ALBERT COLLIGNON

Tournon, [dimanche] 26 Juin 1864.

Cher Monsieur,

J'apprends hier définitivement, par une lettre de faire-part que m'adresse Monsieur Gosselin, votre éditeur, que la Revue¹ n'est plus. Je ne saurais vous dire combien cela m'attriste ; ce charmant recueil, le seul de Paris, *L'Artiste* excepté, qui ne fût pas hostile à la Poésie et aux arts, avait, vous le savez, toute ma sympathie et mes vœux fervents. J'avais même un peu, si vous vous rappelez, assisté à son baptême.

Ce sera un bien grand regret pour moi de n'avoir été un de ses collaborateurs que sur la couverture, car je retrouve en lui tous les noms que j'aime, — mais je n'ai aucune négligence à me reprocher.

— Ce rêve étincelant n'est plus pour vous qu'un souvenir, mais un tel souvenir est une gloire, et vous devez éprouver, cher monsieur, autre chose que de la mélancolie en jetant les yeux sur cette chère collection de belles et nobles choses auxquelles vous avez donné asile. De notre temps, Mécène serait directeur d'une Revue, s'il voulait rester digne de son nom : et vous vous direz : Tant que j'ai pu le faire, j'ai accueilli la Muse aux brodequins et aux pieds déchirés, j'ai tendu la main à cette inspiratrice moderne, la Liberté ; et quelques mois de cette hospitalité sont une vie entière. —

Adieu, cher monsieur, ou mieux au revoir, car je compte aller dans deux mois à Paris, et j'espère que vous me permettrez de conserver la vive sympathie que vous avez éveillée en moi aux jours d'espoir où je vous vis, et de vous revoir encore.

Je suis, du fond de mon exil,
Bien à vous,

Stéphane Mallarmé.

— Si vous aviez encore *Trois Poèmes en prose* que je vous avais envoyés il y a environ six semaines, je vous serais bien obligé de me les adresser, car je n'en ai qu'un brouillon incomplet. —

S. M.

67. À ARMAND RENAUD

Tournon, Lundi 27 Juin [1864].

Mon bon ami,

Nous restons bien longtemps sans rien entendre l'un de l'autre. Que faites-vous ? Et, d'abord, pour me débarrasser des questions, n'avez-vous pas fait représenter une pièce à Versailles ? Je crois le savoir par Emmanuel. Et vous ne m'en dites rien ! c'est mal. — Au fait, non, c'est bien et vous avez

1. La *Revue nouvelle*.

raison ; il faut, pour les punir de leur absence ridicule, que les absents soient regardés comme des morts ; et je ne vous en veux pas.

Encore : — l'article que j'ai fait sur les chers *Caprices de boudoir* a-t-il paru dans l'Artiste¹ ? Houssaye ne vous en a-t-il pas parlé depuis ?

Je viens d'en terminer un sur les *Flèches d'Or*² : Dieu, qu'il y a de belles choses dans ce livre écrit au hasard de l'inspiration : les vers y sont d'une ampleur lyrique qui me ravit. Seulement une chose m'a beaucoup indigné ; c'est de ne voir ni votre nom ni celui de des Essarts parmi les jeunes poètes qu'il cite dans sa préface, et qu'il a évidemment l'intention de nommer au complet.

Et j'ai encore à écrire sur *Philomela*³ ! Ces trois articles seront certainement ceux que j'aurai faits avec le plus de charme, pouvant, derrière les poètes, voir des amis.

J'ai fait peu de vers depuis ceux que j'ai envoyés à Cazalis, mais quelques poèmes en prose (dont je détache ce dernier pour vous⁴), et une *Symphonie littéraire* où Th. Gautier, Baudelaire, et de Banville entrent comme *motifs*. Je vous montrerai cela aux vacances.

Car nous allons donc bientôt nous voir. Ne m'aviez-vous pas dit que vous comptiez, cette année, voir Marseille ? Si vous avez encore cette idée, écrivez m'en ; nous conviendrons des dates, et je ne quitterai pas Tournon avant que vous n'y soyez venu une semaine au moins. Nous nous verrons un peu seuls, loin de la poussière et du bruit. Sera-ce en Août ?

Une chose, hélas ! empoisonnera mes vacances. Vous savez que ma femme me promet pour cet automne un berceau garni d'un *baby* : or, elle ne pourra pas, sans risquer la vie de son enfant et la sienne, venir à Paris, et, ne connaissant personne aux environs, sera obligée de demeurer à Tournon. Cela sera bien amer pour moi. Je resterai auprès d'elle autant que possible, mais je ne saurais, sous peine de déchéance spirituelle, rester toujours — j'ai besoin d'hommes, de parisiennes, de musique et de tableaux. Je suis déjà aux trois quarts abruti.

— Adieu, mon bon ami, ne nous oublions plus : ma femme joint un bon serrement de main aux miens.

Votre

Stéphane Mallarmé.

Avez-vous vu jouer les *fourberies de Nérine*⁵ ? que c'est adorable ! Que pensez-vous du *William Shakespeare* de notre *maître à tous* ? Il y a de bien belles choses — mais de bien tristes : entre autres, ce chapitre : *Le Beau serviteur du vrai — Utilité de l'art* — etc.

Dernièrement, je vis par ma fenêtre un méchant enfant pauvre qui chantait seul par les rues une chanson insolente : la voix très haute, le forçait à lever la tête d'une façon singulière et qui me frappa longtemps.

1. Voir la lettre au même du 8 janvier et la note.

2. De Glatigny (Frédéric Henry, 1864). Envoi : « à mon bon Stéphane / pardon m'sieu ! je ne le ferai plus ! / Albert Glatigny ».

3. De Catulle Mendès.

4. « La Tête » (« Pauvre enfant pâle ») (voir le post-scriptum).

5. Comédie en vers de Théodore de Banville (Michel Lévy, 1864).

Un moment l'affreuse idée me vint que cette tête, qui semblait vouloir s'en aller, serait peut-être un jour en effet détaché[e] du reste de ce corps grêle par le couteau de la justice, et dans la soirée j'écrivis le poème en prose que je vous envoie.

Stéphane

= *Envoyez moi donc* des vers, de la prose, n'importe quoi de vous. =

68. À HENRI CAZALIS

Tournon, Mardi matin [juillet 1864].

Mon bon Henri,

Je commençais à désespérer de toi, et je me demandais si c'était un excès de bonheur ou d'amertume qui te faisait oublier de m'écrire. Mon Henri, si mon ombre n'était pas une de celles qui portent malheur, je dirais qu'elle t'accompagne dans toutes tes tristes pérégrinations sur le pavé parisien. Ah ! oui, il est difficile pour un poète et un noble cœur de rencontrer une table de bois peint en noir où les ânes gagnent deux mille francs : plus difficile peut-être encore que tu ne le penses maintenant. Et quelle vie absurde à côté d'une carrière libre qui t'éloignerait momentanément de Paris, c'est vrai, mais y ramènerait forcément un jour un talent comme le tien. Et puis, l'avenir ? Y a-t-il un avenir dans ces gratte-papiers¹, une retraite ? L'hôtel de ville serait la meilleure chose, parce que c'est clair et défini, — et qu'au fond Armand Renaud, et de mes amis qui y travaillent², y sont fort à leur aise. *Tu dois tenter là l'examen* — et tâcher de te faire protéger. Tout, je le sais, s'y fait par protection, et devient très facile alors. À l'aide du jeune Polonais³, neveu de Haussmann, tu forcerais la grande porte de bronze et passerais victorieusement sous la grande statue équestre d'Henri quatre.... Comme je connais ce chemin-là, j'ai tant de fois été voir Armand Renaud — qui dormait ou faisait des vers, deux choses également divines, sur son pupitre vide.

Enfin nous allons nous voir, et regagner le temps perdu l'an passé ! — Et ne plus écrire, car j'abhorre les lettres, (que je ne reçois pas). Tu sais qu'une lettre m'agace au point que pendant deux jours, je ne peux plus travailler — quand elle ne me brise pas. C'est si banal, au fond. On passe sa vie à penser d'adorables choses de ses amis, et, un beau jour, il faut que pendant une heure on prenne une plume pour lui griffonner les premières sottises qui vous viennent au cerveau. Ne me parle donc plus de lettres, de longs silences, tyran. On s'aime, pendant ces silences, et tout est mieux.

1. « ... je cherche dans tout Paris un bureau de contentieux, quelque chose enfin qui me rapporte de 1500 à 2 000 f. tout de suite, et ne me prenne que du matin 10 heures jusqu'au soir 4 heures. Eh bien tu ne seras pas surpris d'apprendre que je n'ai encore rien trouvé [...]. Je m'estimerais fort heureux si je pouvais entrer à l'hôtel de ville ; mais il y a dit-on à la porte une foule de jeunes gens affamés comme moi, et je ne dois entrer qu'à mon tour. »

2. Albert Mérat et Léon Valade.

3. Stanislas Timowski, réfugié polonais, ami de Cazalis.

Hélas, mon Henri, nous ne nous verrons pas tous ; ma pauvre Marie ne pourra voyager à ce moment-là sans risquer deux santés. Elle est condamnée à rester exilée dans ce misérable Tournon ; elle en pleure déjà, la pauvre. Quant à moi, je lui sacrifierai la moitié des vacances, mais je suis si malade du cerveau, que je deviendrais *idiot*, sans plaisanterie, si je ne respirais un peu un meilleur air. J'ai besoin d'hommes, de parisiennes amies, de tableaux, de musique. J'ai soif de poètes. — J'irai d'abord un peu voir Soulyry à Lyon, puis Glatigny à Vichy, où il se pavane avec le musicien Debillemont¹, Coquelin², et Gustave Flaubert³, enfin Cazalis à Paris. Car tu es un fier poète, mon ami. Tu ne saurais croire quelle profonde impression m'ont causée les vers que tu m'as donnés. Toi seul, Edgar Poë, et Baudelaire, étiez capables de ce poème⁴ qui, comme certains regards de femme, contient des mondes de pensées et de sensations. Voilà ce qu'Emmanuel devrait prendre toute sa vie pour modèle. Il n'a jamais rien fait qui m'ait autant frappé et ému. Tout y est merveilleusement disposé pour l'effet à produire, et, malgré cet art, le tableau reste simple et vivant. Je suis fou de ces vers parce qu'ils résument toute mon esthétique, — et jamais je ne suis arrivé à un tel effet. Les bras m'en sont tombés quand je les ai lus.

— Tu me parles de *la petite plante*⁵. Je la veux femme — Elle naîtra en automne. Joins à cela qu'elle *est née* dans mes plus tristes heures d'ennui de ce printemps. J'ai bien peur que ce ne soit, comme son père, une créature spleenétique et misérable. Enfin, je promène ma Marie au soleil et je lui rends la vie aussi peu dure que ma méchanceté le permet. Elle a rougi, la pauvre Marie, quand je lui ai lu le passage de ta lettre qui parlait d'elle, et elle a dit : ce méchant Cazalis. Hélas ! elle n'a pas une amie ici — il y a bien une femme charmante, une des rares femmes que j'aie vues de ma vie, ici, mais elle vient quelques jours tous les mois et demeure aux environs⁶. J'avais pressenti ce qu'elle était à la façon nerveuse dont je lui vis caresser un admirable chat, un jour, — elle est, quand elle vient, notre voisine. Quant au reste, un infâme troupeau de vaches qui n'ont de la femme que ce qu'il ne faut pas avoir pour être des hommes. Elles nous répugnent.

Je n'ose pas te parler de suite après elles de ta bien-aimée qui serait souillée : il me faut une transition, je la trouve en Louise Ledieu⁷. Je la crois ce que tu dis, mais Emmanuel en raffole. Tu sais quelle est pour lui la plus spirituelle des femmes, c'est celle qui le laisse parler le plus longtemps.

1. Jean-Jacques Debillemont (1824-1879), compositeur.

2. Constant Coquelin (1841-1909), devenu en 1864 sociétaire de la Comédie-Française ; par lui et par Banville, Mallarmé espérera bientôt faire entrer *Hérodiade* et le *Faune* au Théâtre-Français, avec le succès que l'on sait.

3. On ne sait si Mallarmé rencontra jamais Flaubert.

4. « En passant par un champ de foire », qui sera publié en 1865 dans *Vita tristis*.

5. « Et la petite plante, comment va-t-elle ? Pour quelle époque sa venue au soleil ? La povera, quel sort l'attend ? »

6. Dinah Seignobos (1830-1900), née Isaline Antoinette Dina Vacheresse, mère d'un élève de Mallarmé (Charles Seignobos, le futur historien, 1854-1942). Son mari, Charles Seignobos (1822-1892), sera député de l'Ardèche de 1871 à 1881 et l'un des protecteurs du poète qui lui dédiera en 1879 *Les Dieux antiques*.

7. Les dames Ledieu, mère et fille, faisaient partie des intimes de Nina Gaillard.

C'est de là que vient qu'il s'est souvent plu avec des grues de province qui m'eussent fait lever le cœur.

Je ne parle pas d'Ettie, parce que tu sais que tout ce que je dirais d'elle est dans mon cœur, et j'aurais peur de faire un péché en te disant plus que : *Aime-la*. — Adieu, je t'embrasse... — et Marie aussi, bien que tu la fasses rougir.

Ton

Stéphane

69. À THÉODORE AUBANEL

Mon cher Aubanel¹,

(Et, avant tout, permettez-moi de ne pas vous dire *Monsieur* parce que je ne le peux plus, vous ayant trop aimé en ces deux jours.)

Je vous remercie de grand cœur de votre admirable *Vénus d'Arles*, et je vous envoie quatre de mes poèmes, ceux, je crois, que vous préférez. Je vous dois encore beaucoup, et vous perdez par trop à l'échange. Mais je n'ai pas la force de vous en copier plus : la chaleur et les mouches me rendent trop malheureux, et c'est à peine si je puis passer ma journée à dormir.

Je n'ai pas été des vôtres hier, et j'en suis bien triste ; mais ma femme était un peu souffrante ; et, moi-même, j'étais extrêmement fatigué. À bientôt, cependant. Vous savez que je vous ai promis une apparition en Août : nous en reparlerons, car vous recevrez bien quelques lettres de moi, parfois, n'est-ce pas ?

Je suis trop abruti pour mener plus loin cette lettre idiote, et je vous dis adieu.

Je vous serre la main, plusieurs fois pour vous d'abord, puis pour Emmanuel, pour M. Roumanille² que je n'ai qu'entrevu, pour Ranquet³, ce charmant cœur, et pour M. Brunet⁴. Que d'amis en vingt-quatre heures !

Votre,

Stéphane Mallarmé

Tournon, Lundi [25 juillet 1864].

1. Théodore Aubanel (1829-1886), « imprimeur du pape », et l'un des membres fondateurs du Félibrige. C'est par Des Essarts, nommé au lycée d'Avignon, que Mallarmé venait de faire sa connaissance.

2. Joseph Roumanille (1818-1891), libraire à Avignon et membre fondateur du Félibrige.

3. Émile Ranquet (1845-1873), de Villeneuve-lès-Avignon, jeune félibre élève de Des Essarts.

4. Jean Brunet (1823-1894), peintre et vitrier d'art, membre fondateur du Félibrige. Mallarmé dédiera à sa femme, Cécile Brunet, qui sera la marraine de Geneviève, le poème « Sainte ».

70. À HENRI CAZALIS

Tournon, Mardi [2 août 1864].

Mon cher Henri,

Je ne suis pas à la hauteur de ta douleur¹ pour t'écrire : pardonne-moi de ne pas parler, en pensant que je souffre avec toi.

Écoute. Ce que je t'ai proposé est possible, bien que toute ta vie tu aies toujours été sans pitié pour mes prières. Tu as besoin de changer de vie, ne serait-ce que pendant une quinzaine. Viens donc du quinze Août aux premiers jours de Septembre.

Si tu ne le fais pour toi, fais-le un peu pour Marie, la pauvre enfant, qui ne pourra quitter Tournon ces vacances. Et, pour moi, qui suis maintenant dans une de mes plus tristes périodes de sécheresse et d'aride impuissance.

Je joins à cette lettre les cent francs nécessaires. Tu n'as donc plus à me faire l'éternelle objection financière.

— Voici mes vacances : Marie ne devant voyager maintenant, je lui sacrifie un mois, à peu près.

La distribution est le huit. Le neuf, je vais à Vichy, et je reviens le quinze pour la fête de Marie, qui, pendant ce temps-là aura passé quelques jours à Vienne chez la femme d'un collègue², et aura été au-devant de moi à Lyon. Je m'arrête à Lyon pour voir Souлары, et je reviens. Nous restons à Tournon, ensemble, jusqu'au cinq Septembre.

C'est alors que nous t'aurons : pense au bien que cela fera à Marie de t'avoir, et, ne pouvant aller à Paris, de voir Paris venir à elle, — car, vraiment, tu es presque tout Paris pour elle. Et puis notre intérieur d'ici nous répugnera moins quand tu y auras vécu. (Si tu viens, nous irons voir Aubanel, à Avignon, et Mistral)

Le cinq Septembre, nous partons, elle, aux environs, chez une charmante amie dont je crois t'avoir parlé, et où elle passera une bonne quinzaine, et moi vers Paris avec toi. Je m'arrête à Sens jusqu'au dix, et près de Sens, chez mon pauvre ami Lefébure³, jusqu'au qu[in]ze⁴. Je vais à Versailles jusqu'au vingt. J'arrive à Paris le vingt, et j'y passe les dernières semaines de Septembre et la première d'Octobre. Ajoute que pendant ces dix-huit jours, il faut que je trouve moyen d'aller trois jours, ce qui avec le voyage fait six, à Londres, où *je veux* aller.

Tu vois que je serai peu à Paris. C'est une raison de plus pour que tu viennes. Et, du reste, je ne saurais pas attendre si longtemps avant de te voir !

Ne me demande pas de consacrer à Paris la première moitié des vacances. Ce serait priver Marie de quelques occasions de promenades aux environs et des distractions qu'elle peut avoir. En outre, je ne saurais me résigner à revenir à Tournon au milieu d'un congé, sans être

1. Sans doute une nouvelle rupture avec Ettie.

2. Charles Fournel.

3. Son grand-père s'était suicidé et un projet de mariage avait avorté (lettre du 31 juillet).

4. Lacune du papier.

forcément appelé par la cloche du collègue. Je serais trop malheureux pendant ces dernières semaines. En reculant le voyage, j'aurai au moins l'espérance devant moi.

Adieu, frère. Je t'embrasse. Encore une fois, ne m'en veuille pas de n'avoir pas mêlé ta grande douleur à toute la banalité de ces plans. On est trop comédien quand on écrit, et je veux te plaindre sincèrement et la main dans la main. Les mots à effets qu'il faudrait trouver me répugnent. D'ailleurs, je suis *malade de tête*, et ne saurais les trouver. Et pourquoi délayer bêtement ces mots : « Je souffre avec toi ! »

Viens, nous parlerons.

Je t'embrasse, et Marie.

Stéphane

= Ce que tu me dis de Glatigny est *absurde*¹ : il m'aime beaucoup ; m'envoie sans cesse ses journaux, son livre, etc. Il n'a pas besoin d'argent, en ayant plus que moi maintenant. Il veut même m'héberger. Je vois derrière tes quelques lignes les imprécations d'Emmanuel qui lui a prêté sept francs en quinze jours, il y a trois ans, et ne cesse de déplorer leur perte. De plus, le cher enfant qui n'aime pas confesser ou reconnaître une supériorité — c'est tout au plus s'il admet des rivaux — a toujours vu d'un mauvais œil les talents de Glatigny et de Catulle. Il leur en veut de leur couleur qu'il n'aura jamais. Ceci, sans arrière-pensée : tu sais que j'aime Emmanuel comme un fils². Mais, comme poète, je lui préfère les autres. —

Réponds-moi de suite, parce que Marie a quelques arrangements à prendre pour son voyage à Vienne. Elle aimerait à voir clair devant elle auparavant. J'aurai donc un billet de toi Jeudi matin.

71. À THÉODORE AUBANEL

Bien loin [Tournon] ! Mercredi soir [3 août 1864].

Mon cher Aubanel,

Je vous remercie de grand cœur de votre charmante invitation. J'y répondrai en vous serrant la main. Pour aujourd'hui permettez-moi de vous annoncer seulement mon arrivée. J'ai le cerveau trop malade pour vous en dire plus long, et, si je ne sentais en moi une grande joie à la pensée que je vais vous revoir, je croirais aussi que le soleil m'a desséché le cœur. Vous me ressuscitez tous, n'est-ce pas ?

J'étais, hier, à Valence quand votre lettre est venue, sans quoi je vous eusse écrit de suite, mais il n'y a rien de perdu. Je serai à Avignon Samedi un peu après six heures, et j'en repartirai le Lundi à deux heures du matin, car, à neuf, j'ai une distribution des prix à laquelle je dois assister.

1. La lettre de Cazalis est perdue. C'est par Glatigny que Mallarmé venait de publier dans *La Semaine de Cusset et de Vichy* les poèmes en prose « La Tête » (« Pauvre enfant pâle ») et « L'Orgue de Barbarie » (« Plainte d'automne »).

2. Blanc laissé par Mallarmé.

Au revoir : j'évite toute effusion, parce que si je me mettais à vous dire que je vous aime, j'en aurais pour bien des pages, — et, vraiment, je n'ai pas la force d'aller plus loin.

Mes amitiés à tout le monde. Si vous écrivez à Mistral, dites-lui bien que c'est beaucoup pour le connaître que je viens et qu'il ne manque pas au rendez-vous.

Ne m'oubliez pas auprès de Madame,
Votre

Stéphane Mallarmé

72. À FRÉDÉRIC MISTRAL

Avignon, Samedi soir [6 août 1864].

Mon cher Mistral,

Vous me hantez : j'ai besoin de vous revoir. Je suis pour deux jours à Avignon — puis-je aller vous serrer la main *Lundi*?

Répondez-moi, si vous êtes libre, et je suis de suite auprès de vous.
Votre

Stéphane Mallarmé

73. À HENRI CAZALIS ET EMMANUEL DES ESSARTS

Tournon, Mercredi matin [17 août 1864].

Mon bon Henri,

Je ne t'écris qu'une poignée de main. Nous arrivons hier, ma femme, de la campagne où elle avait loué pour huit jours une bicoque, près de Vienne, et moi, de la grande Chartreuse où j'ai failli prendre la robe.

L'air a fait beaucoup de bien à Marie, mais la perspective de mon absence d'un mois l'attriste beaucoup, aussi je veux la promener dans les environs en attendant cette séparation. Demain matin nous prendrons le steam-boat qui ne la fatigue pas, et nous descendrons le Rhône — jusqu'à Avignon sans doute. Nous y resterons trois ou quatre jours.

Le médecin m'a beaucoup recommandé de la distraire.

Au commencement de Septembre, elle partira pour une quinzaine à la campagne de notre amie, et moi vers Paris, en voyant Soularly à Lyon, Glatigny à Vichy, Lefébure dans l'Yonne, et ma mère à Sens. Je n'arriverai donc que vers le dix.

Maintenant que me voici débarrassé de nous, parlons de toi. *Comment es-tu? Et ta pauvre mère? Écris-moi bientôt, j'ai tant besoin d'un mot heureux de toi, Henri*¹.

1. Cazalis venait d'annoncer que sa mère était « très gravement malade ». Elle devait mourir le 18 septembre.

Mais ne bavardons pas d'avance sur le papier — bientôt je pourrai écouter les battements de ton cœur, ce qui vaut mieux.

Adieu, frère, je t'aime et nous t'embrassons,

Stéphane

Mon bon Emmanuel,

Tu as dû être surpris de ne point me voir au chemin de fer — Henri te dira où j'étais.

Il t'apprendra aussi que, ne sachant où promener Marie que le bateau seul ne met pas en danger, nous allons sans doute aller passer quelques jours à Avignon — Mais Avignon sans toi !

Au revoir, je t'aime.

Ton

Stéphane

Si vous m'écrivez, je suis jusqu'à Lundi soir à l'hôtel de l'Europe, Avignon. Marie va très bien — aussi bien qu'elle peut être, du moins. Je ne peux pas me faire à l'idée de ma paternité !

74. À THÉODORE AUBANEL

[Tournon,] *Mercredi soir* [17 août 1864]

Mon cher Aubanel,

Vous êtes devenu une nécessité pour moi. Je reviens demain à Avignon, pour quelques jours.

J'arrive de la grande Chartreuse et je veux promener ma femme que son état m'empêchera d'emmener à Paris. Le bateau à vapeur ne la fatigant pas comme les wagons et les diligences, nous descendrons tranquillement le Rhône. Partis à onze heures, il me semble que nous arriverons de quatre à cinq heures. Je vous verrai donc dans la soirée.

En attendant, je vous embrasse. Mes compliments à Madame Aubanel.

Stéphane Mallarmé

— Je suis heureux comme un roi de vous revoir tous ! —

75. À HENRI CAZALIS ET EMMANUEL DES ESSARTS

Tournon, Mardi [30 août 1864].

Henri, ta lettre est adorable¹, je me sens beaucoup trop bête pour y répondre. Mon ami, je suis éteint absolument. Pense que j'ai un an de Tournon sur l'esprit. Ne m'en veuille donc pas de mon silence. Demain je

1. Cazalis y plaisantait sur ses malheurs et sur la comédie du monde.

fuirai l'Ardèche. Ce nom me fait horreur. Et pourtant il renferme les deux mots auxquels j'ai voué ma vie — Art, dèche.....

Tu vois, je suis un misérable, je fais des calembours.

Plains-moi.

Je suis heureux, ravi, de voir passer cette chevelure blonde dans ton ciel sans comète depuis longtemps¹. Au fond, vois-tu, *tous les baisers se valent*. Nous avons beaucoup à nous dire. Mais, d'ici là, respire ta jolie fleur.

Tu t'étonnes ! mais je ne reste qu'un jour auprès de Souлары, qui vaut bien l'arc de Triomphe, et un avec Glatigny devant qui s'humilie la colonne Vendôme. Puis il faut voir ma mère et mes sœurs que j'aime ; ma grand mère qui m'aime, — et ce pauvre malade, mon ami Lefébure qui languit, aux environs de Sens, après le jour où je viendrai. Ce serait le rendre bien malheureux que de l'oublier.

À toi maintenant, enfant Emmanuel ; je dis donc que je vous verrai vers le dix en allant à Versailles, et qu'à mon retour de cette ville lointaine j'aurai trois semaines à vous donner à Paris, jours et nuits. Vous serez bientôt las, allez.

J'ai trouvé ton ami² de chez Gros Jean très maigri depuis ton départ, il m'a même coupé tant il était absent de cœur et près de toi. C'est par lui que j'ai su, et que la ville d'Avignon a su, tes premières nouvelles parisiennes. Il m'a prié de t'embrasser, et demande quand ton volume paraîtra.

Les Brunet ont été plus que charmants pour nous pendant notre séjour là-bas. J'ai à peine vu le pauvre Théodore.

Ah ! mon ami, que je voudrais être à Avignon ! Demande donc cela pour moi aux dieux qui mettent des manches de lustrine dans les cabinets des Ministres ! Je me suicide ici, je n'y vivrai pas une seconde année ; je te jure que j'ai la tête absolument vide.

Adieu, — je vous embrasse tous deux, deux fois, Henri pour sa flamande, et toi de la part du jeune... employé de Gros Jean.

Ton

Stéphane

— Tu peux m'écrire à Sens : j'y serai Dimanche —

76. À HENRI CAZALIS

Tournon, Dimanche [9 octobre 1864].

Mon bon Henri,

Je ne t'ai pas écrit plus tôt parce que je ne me sentais pas installé, et je ne te dis que peu de mots, parce que j'ai environ devant moi quinze lettres à griffonner.

Je suis arrivé, — *nous sommes arrivés* sans encombre. Marie était à la gare

1. Brouillé avec Ettie, Cazalis venait d'annoncer une nouvelle liaison avec une « charmante grisette » qui « a des cheveux blonds, le corps de la Vénus accroupie ».

2. Peut-être Émile Ranquet.

depuis une heure au moins, espérant que sa présence hâterait le train. Je l'ai trouvée très fraîche, mais aussi ayant oublié démesurément l'ancienne sveltesse de sa taille. Si tu la voyais ! Joins à cela qu'elle en est toute honteuse. Elle dit que si tu venais ici, elle se cacherait.

Depuis, j'ai repris mes habitudes : je ne m'ennuie pas encore : d'abord, cela m'a fait renaître de revoir Marie, puis si tu voyais comme nous sommes d'une façon charmante, avec nos délicieux oiseaux, les poissons d'or, et la chatte blanche, et, parmi tout cela, ma douce Allemande, qui va des uns aux autres. Elle a été éblouie des belles choses que j'ai rapportées de bien loin, et ne cesse de contempler la belle petite pendule de Saxe¹.

J'ai repris courage, et, grâce à ce qui m'entoure, j'espère que je ne retomberai pas de sitôt dans les lourdes ténèbres où j'ai si longtemps vécu.

Mon lycée me prend plus de temps, et mes heures sont moins faciles, voilà mon seul ennui.

— Et toi, mon Henri, comment es-tu ? Te remets-tu un peu de tes accablantes émotions, et le silence de ma disparition ne t'isole-t-il pas par trop ?

Emmanuel va te dire adieu aussi, et j'espère le voir passer demain ou après. Et tu restes, toi qui es pour nous Paris !

Je t'embrasse, et permets à Marie, qui rougit, de suivre mon exemple.
ton

Stéphane

= J'écrirai à Mme Lejosne², demain sans doute.

= Veuille serrer les mains de Timowski³ que j'aime. =

77. À ALFRED DES ESSARTS⁴

Tournon, Mercredi soir [12 octobre 1864].

Cher monsieur, cher ami,

J'ai été bien désolé de ne pouvoir *assister réellement* à la cérémonie de votre mariage, mais mon cœur n'était pas absent. C'était, bien malheureusement, le jour de mon retour vers l'exil⁵, et vous savez que les ennuis ne peuvent se différer d'une heure. Je suis parti avec la tristesse d'un devoir manqué.

Aussi me suis-je promis que, dès mon installation universitaire passée, je vous serrerais la main de loin. C'est simplement ce que je viens faire, ne voulant pas mêler la banalité d'un bavardage de vieil ami au bonheur nouveau — car vous l'aviez oublié, — et charmant que vous goûtez.

De toute mon âme je suis avec vous.

Tout ce que je pourrais vous dire, vous le savez, puisque ma sympathie

1. Voir la lettre au même du 27 novembre 1862.

2. Mme Le Josne ou Lejosne, cousine de Cazalis et amie de Baudelaire.

3. Voir la lettre au même de juillet et la note.

4. Le père d'Emmanuel, lui-même écrivain et poète, qui venait de publier *Le Champ de roses*, E. Maillet, 1865.

5. Le mardi 4 octobre.

est assez intime et vraie pour que je ne sente pas autrement que vous votre joie ; aussi je ferai trêve de mots, et me contenterai de jeter les yeux en souriant sur cet avenir, hier froid et seul, et maintenant si béni et si rose qu'on ne sait vraiment plus par instants si c'est un matin ou un couchant.

Avant de vous quitter, veuillez de loin me présenter (et ma femme, qui partage toute ma sympathie, enfin satisfaite, pour vous,) à Madame des Essarts que nous serons une grande année sans connaître, hélas !

Adieu, ne me répondez pas,

Bien à vous,

Stéphane.

= J'ai lu votre adorable *Champs de roses*, que vous auriez pu appeler champs de perles, ou de tout ce qui est beau. Que de délicieuses pages, mon Dieu ! et comme Dickens aimerait mieux voir son nom au bas qu'en tête¹ ! =

78. À THÉODORE AUBANEL

Tournon, Jeudi matin [13 octobre 1864]

Mon bon Aubanel,

Voici bien longtemps que nous ne nous sommes serré les mains. Je ne résiste pas à la tentation de te glisser un petit mot dans la lettre de ce singe profond que les poètes appellent Polichinelle, mais les hommes, Emmanuel des Essarts².

Comment vas-tu ? Et que fais-tu ?

Moi, me voici de retour en mon exil, — et moins triste, d'abord parce que je revois ma femme après une longue absence ; puis parce que nous attendons ce baby qui, dis-tu, va me faire renaître, — aussi parce que je vais travailler à mon Hérodiade, — enfin parce que j'ai une adorable maîtresse, toute blanche, et qui s'appelle Neige. C'est une chatte de race, jolie et que j'embrasse tout le jour sur son nez rose. Elle efface mes vers avec sa queue, se promenant sur ma table pendant que j'écris.

Joins à cela que je griffonne ceci au chant de bengalis que j'ai rapportés à ma femme — et tu comprendras combien nous devons être heureux, en famille, ou en ménagerie, comme tu le voudras. Je te serre les mains, et ma femme dit à Madame Aubanel qu'elle [l']aime,

Ton

Stéphane Mallarmé

J'ai donné ton volume de la *Miougrano*³ à Catulle Mendès qui en raffolait ; serais-tu assez charmant pour ne pas m'en vouloir et m'en renvoyer un ?

1. Le livre est dédié à Dickens (« To Charles Dickens, Esq. »)

2. Des Essarts venait de regagner Avignon sans s'arrêter à Tournon.

3. *La Miougrano entre-duberto (La Grenade entrouverte)*, Avignon, Roumanille, 1860.

79. À HENRI CAZALIS

Tournon, Dimanche soir [30 octobre 1864]

Mon bon Henri,

La triste lettre noire que nous avons reçue hier m'a fait comprendre ton silence¹. Hélas ! pauvre ami, un autre deuil vient te désoler, et tout ce qui fut ton enfance s'en va donc à la fois ! Nous te plaignons du fond du cœur, car je connais cette solitude froide que font, en s'en allant, les chers êtres qui ont présidé à nos premières années.

Mais, écartons un moment de notre horizon ces oiseaux funèbres, et fixons ensemble nos regards sur le pâle azur d'automne qui va, dans ce temps, à nos pensées.

Que fais-tu ? Travailles-tu à la médecine, déjà, sans négliger de mettre une dernière fois la main à tes pierreries littéraires — pierreries bleues qui tombent, avec un adorable gazouillement, comme l'eau d'un jet d'eau, en perles, sous un rayon de lune.

Pour moi, me voici résolument à l'œuvre. J'ai enfin commencé mon *Hérodiade*. Avec terreur, car j'invente une langue qui doit nécessairement jaillir d'une poétique très nouvelle, que je pourrais définir en ces deux mots : *Peindre, non la chose, mais l'effet qu'elle produit*².

Le vers ne doit donc pas, là, se composer de mots, mais d'intentions, et toutes les paroles s'effacer devant la sensation. Je ne sais si tu me devines, mais j'espère que tu m'approuveras quand j'aurai réussi. Car *je veux* — pour la première fois de ma vie — *réussir*. Je ne toucherais plus jamais à ma plume, si j'étais terrassé.

Tu penses que ces efforts, bien inaccoutumés, me fatiguent et m'épuisent, au point de ne me permettre de te serrer la main avec une lettre que rarement.

Hélas ! le *baby* va m'interrompre. J'ai eu déjà une interruption, la présence de notre amie³, (envers qui, même, le démon de la perversité⁴ m'a poussé à être très-amer, — j'ignore pourquoi). Puis il a fait de ces jours tristes et gris, où

Le poète noyé rêve des vers obscènes.

J'en ai même écrit, mais je ne te les enverrai pas, parce que les pertes nocturnes d'un poète ne devraient être que des voies lactées, et que la mienne n'est qu'une vilaine tache.

1. Cazalis venait de perdre son grand-père maternel le 27 octobre, après la mort de sa mère le 18 septembre.

2. Cette poétique très nouvelle, qu'on peut qualifier d'impressionniste avant la lettre, prolonge évidemment la poétique de l'effet de Poe.

3. Mme Seignobos. Intrigué par ces allusions, Cazalis écrira : « Qu'as-tu donc fait à Mad Escarbagnas ? Sois plus clair. »

4. Le démon poesque par excellence.

Adieu, mon Henri : il m'est impossible de faire jaillir aujourd'hui de mon cerveau deux idées qui se suivent. Mais je t'embrasse, ce qui vaut mieux. Marie accepte ma proposition d'en faire autant. Je crois qu'elle sera *une petite mère* avant quinze jours ; tu le sauras de suite,
ton

Stéphane

80. À HENRI HERLUISON¹

Monsieur,

Mon ami Albert Glatigny, qui était au commencement de l'année à Orléans, m'a dit vous avoir prêté un exemplaire, fort rare et au quel je tiens beaucoup, du *Tragaldabas* de Vacquerie. Depuis, soit qu'il ait négligé de vous le redemander, soit que vous ayez oublié de le lui renvoyer, à chacune de mes très pressantes réclamations, Glatigny a invariablement répondu que vous ne le lui remettiez pas, et à la fin m'a fait part de votre adresse.

Mon ami est maintenant en Allemagne, et c'est parce qu'il se trouve trop loin pour que vous lui fissiez parvenir cette brochure que je me permets de m'adresser directement à vous.

Voici longtemps que j'ai infiniment besoin de cette comédie, et je vous serais, Monsieur, très obligé de me la faire parvenir de suite.

En attendant, veuillez croire à l'assurance de mon entière considération

Stéphane Mallarmé.

19, rue de Bourbon,
à *Tournon* (Ardèche) [, automne 1864]

81. À MME DESMOLINS

Tournon, Dimanche soir [20 novembre 1864].

Ma bonne bonne Maman,

Nous avons notre petite Geneviève depuis hier soir, à huit heures. Le matin, à une heure de la nuit, Marie est venue m'appeler dans ma chambre et j'ai compris que je devais aller chercher la sage-femme. Une heure après, ses douleurs commencèrent, presque sans interruptions. Elle a longuement souffert, et est bien fatiguée, sans cependant donner la moindre crainte. À part sa faiblesse, elle est maintenant aussi bien que possible et tout ira bien, en suivant tes bons conseils.

La fillette imite sa mère et se porte à merveille : elle est d'une force surprenante, belle enfant, rose et blanche, avec de longs yeux bleus et de grands cheveux noirs. Je suis très fier.

1. Henri Herluison (1835-1905), bibliophile orléanais.

Tu penses si nous sommes heureux.

Une chose m'a été douce, c'est qu'elle a choisi pour naître le jour de fête de ma pauvre mère, la sainte Élisabeth.

Elle joindra ton nom, notre nom et celui du père de Marie, le parrain, au sien. Merci, toi, d'être sa marraine !

Elle s'appellera donc Stéphanie-Françoise-Geneviève, et recevra tous les jours ce dernier nom.

Il est terrible qu'ici, (je me suis informé,) on n'ondoie pas à moins de vingt francs. Je n'oserais vraiment attendre jusqu'au jour de l'an, époque à laquelle des Essarts, qui remplace le parrain doit nous visiter, et le ferai sans doute venir plus tôt pour éviter ces frais ruineux. Enfin, rien n'est décidé encore. — Quant à toi, notre amie¹ sera ton ombre lointaine.

Adieu, chère bonne Maman. Je te donnerai bientôt des nouvelles des santés : en attendant, nous avons une précieuse bonne femme qui soigne merveilleusement les enfants, tranquillise-toi.

Je t'embrasse et mon cher bon papa,

Stéphanie.

= Veuille faire part de l'heureuse nouvelle à mes tantes, si elles ne sont plus recluses, et à l'excellent Monsieur Deschamps =

82. À HENRI CAZALIS

Tournon, dimanche [20 novembre 1864].

Mon Henri,

Un seul mot, car une quantité désolante d'enveloppes m'effraie sur la table. Notre petite Geneviève est née, hier soir à huit heures. Marie a longuement souffert, mais il n'y a plus rien à craindre. Ces deux petites filles vont à merveille.

Si tu voyais la plus petite, avec ses grands yeux bleus et ses grands cheveux noirs !

Elle est à ravir, grande et belle, *pour son âge*.

Tu devines si nous sommes joyeux : Marie est charmante dans son rôle de maman, avec son bonnet blanc ; moi, je vais commencer celui de berceuse. Adieu, nous t'aimons.

Ton

Stéphanie.

Voici mon travail interrompu, car je suis chargé du ménage pour quelque temps.

Tu viendras le voir quand il sera fini, n'est-ce pas, et embrasser le baby qui saura alors te sourire.

Merci de ta lettre : j'aime tes vers².

1. Mme Brunet.

2. « Maladie régnante », qui sera publié en 1865 dans *Vita tristis*.

Comment vas-tu ?
Ce que tu me dis de Nina est bizarre¹.

83. À THÉODORE AUBANEL

Tournon, Dimanche soir [27 novembre 1864]

Mon bon ami,

Je savais que notre joie serait tienne. Merci d'être heureux.

À mon tour, bientôt, de te serrer la main en te félicitant d'une charmante paternité. Ne soyez pas longtemps jaloux.

En attendant, parlons de nous. Ma femme s'achemine aussi prudemment que possible vers sa guérison : elle me laisse bien augurer, tout en m'épouyant, par un appétit de jeune loup. Sa fille, du reste, l'imité, et semble vouloir rattraper le temps perdu, car pendant ses premiers jours elle nous avait attristés par sa somnolence et son obstination à ne pas têter.

Je puis donc espérer que tout ira bien.

Emmanuel m'a dit que tu lui avais lu un drame admirable : quand l'entendrai-je ? comme tu devrais bien venir, au jour de l'an, la veille ou le lendemain, s'il ne fait pas trop froid, passer un jour auprès de nous !

Pour moi, je ne me suis pas encore remis au travail : avec ses cris, ce méchant baby a fait s'enfuir Hérodiade, aux cheveux froids comme l'or², aux lourdes robes, stérile.

Toutefois, je crois qu'il ne sera pas très bête, car, quand je prononce le nom de Legouvé³, elle pleure, et rit à se tordre les côtes lorsque je lui décris avec des gestes comiques Emmanuel des Essarts, — de même qu'elle sourit quand je lui parle de toi.

Adieu, mon bon Théodore. Ma femme se réveille juste pour me prier de te parler d'elle et de te dire de ne pas l'oublier auprès de Madame Aubanel qu'elle aime de loin et à qui elle prédit sous peu un second Théodore.

S'il pouvait y en avoir deux, n'est-ce pas ; adieu,

Ton

Stéphane

= Amitiés à tous : j'écrirai demain à Brunet =

1. « J'ai vu Nina : il paraîtrait qu'elle est mariée : il n'y avait pas à son mariage, qui s'est fait il y a 15 jours et qui *pressait*, a dit une femme de chambre, que les témoins et les jeunes époux. » Le 3 novembre, Nina Gaillard avait épousé Hector de Callias.

2. Cf. ces vers de la « Scène » : « Je veux que mes cheveux qui ne sont pas des fleurs / À répandre l'oubli des humaines douleurs, / Mais de l'or, à jamais vierge des aromates... »

3. Ernest Legouvé (1807-1903), figure aux yeux de Mallarmé de l'académisme le plus plat. Voir notamment « Hérésies artistiques. L'art pour tous » (1862).

84. À HENRI CAZALIS

Tournon, [lundi] 26 Décembre [1864]

Mon bon Henri,

Je suis bien en retard. Mais voici bien des jours que la poussière s'amasse sur mon porte-plume. Il fait si froid, si tristement froid, que je reste tapi au coin de la cheminée de Marie où la présence de l'enfant nécessite un feu qui est un incendie. J'arrive là, fatigué de mes classes, qui me *volent* cette année presque toutes mes heures, et Geneviève continue à me briser la tête avec ses cris : je n'ai qu'une seule heure de répit, celle où je m'ensevelis pour la nuit dans mes draps glacés ; or, avant cela, ni le meilleur ami ni la plus étonnante pensée ne me décideraient à griffonner un instant à ma table. Donc, pas de lettres, pas de travail poétique, et ne crois pas que ces devoirs soient remplacés par un charmant bonheur d'intérieur, non, je souffre trop, quand je me sens ne rien faire, pour jouir de quoi que ce soit, et je cherche à ne voir aucune joie afin de ne pas croire que c'est elle la préférée, et la cause de ma coupable stérilité.

Je suis donc désolé : joins à cela une nouvelle tristesse que me donne des Essarts. Il est toujours le même. Il devait venir au jour de l'an : nous nous promettions une petite fête de famille, Marie, de lui montrer sa petite fille, moi de parler, de causer, de rire — enfin de ne pas commencer l'année seuls, désespérément seuls, ce qui est une navrante prédiction. Or, ce poète lyrique m'annonce qu'il ne viendra pas, parce qu'à cette époque de l'année on a des devoirs sérieux à remplir. « État père, ne les néglige pas ! » ajoute-t-il avec une émotion intéressée. Cela consiste à se montrer aux préfets, maires, et au bétail de l'État, des Essarts, le maître de Rhétorique en tête. À cette pompe, et au plaisir de jeter quelques cartes de visites qui amènent des visites, et vous font connaître dans la localité, ce misérable singe sacrifie une vieille amitié.

Enfin, il reviendra un peu plus tard avec des amis d'Avignon, pour le baptême de la mignonne. Ah ! que ne seras-tu là, Henri ! Je te garderai des dragées pour l'été afin que tu passes par Tournon. Je crois vraiment que c'est cette perspective qui a décidé Emmanuel à accepter son rôle de second parrain.

Je t'attends quand il fera du soleil ; j'aimerais que tu visses notre baby ; elle est si belle, et sa peau ressemble tant à celle d'une fleur. Malheureusement, elle sera très brune et me ressemblera. J'aurais tant voulu voir sa mère petite, une Allemande, avec deux nattes blondes au dos. Les yeux sont presque bleus encore, mais ils changeront, hélas !

Veux-tu lui garder ton cœur ? je te la donnerai et tu seras mon gendre.

— Adieu, mon Henri, pardonne-moi ces silences qui sont préférables à de sottes lettres. Nous t'embrassons dans celle-ci pour le jour de l'an, tous. Si tu savais que j'ai devant moi près de quarante enveloppes vides qui me regardent ! J'ai voulu t'écrire avant tous. Elles sont destinées à tous les

êtres que j'ai aimés ou que j'aime, espacés dans mon souvenir, et à qui je serre la main une fois l'an.

Ton

Stéphane

Je m'aperçois que je ne t'ai rien dit de la petite mère. Elle va de mieux en mieux, malgré un gros rhume qui la fatigue — pas tant que sa fillette, cependant. Mais elle est courageuse et veut lui donner son lait jusqu'à la fin, ce dont le petit vampire ne s'arrange que trop bien.

Toi, non plus, je ne te dis rien de toi ! Que fais-tu, officiellement, et dans le mystère de ton âme ? Je t'enverrai, un de ces jours, un nouveau poème en prose que je n'ai pas la force de copier, ni le temps¹. Je te l'enverrai dans un infâme journal de café que publie Coligny. Pour les vers, je suis fini, je crois : il y a de grandes lacunes dans mon cerveau² qui est devenu incapable d'une pensée suivie et d'application. J'expie cruellement, par un réel abrutissement, toi seul le sais, mon ami, le priapisme de ma jeunesse. Oui, je me regarde avec frayeur, comme une ruine : dans toutes mes lettres, je vais mentir à mes amis et leur dire que je travaille — mais, cela n'est pas vrai. Un poète doit être uniquement sur cette terre un poète, et moi je suis un cadavre une partie de ma vie. À peine pourrai-je prétendre un jour au titre d'amateur. La solitude aussi me tue. Je n'ai pas dit un mot à un homme depuis que j'ai quitté Paris : il faut être bien fort pour résister à cela, et je ne le suis pas. L'ombre de ton

Stéphane

85. À JOSEPH ROUMANILLE

[Tournon, vendredi 30 décembre 1864]

Mon cher Roumanille,

J'ai là depuis longtemps une de mes images que je vous destinais, et croiriez-vous que j'attendais l'époque du jour de l'an pour vous l'envoyer, non que je me croie digne d'être offert en étrennes, mais, paresseusement, parce que je comptais alors vous écrire et que je voulais m'épargner la fatigue d'une lettre. Maintenant que vous êtes au courant de mes lâches calculs, laissez moi vous serrer la main, à vous et à Madame Roumanille, pour ma femme et pour moi, et vous souhaiter une bonne, bonne année. Comme étant l'aîné, et le père, vraiment, je vous charge de tous mes souhaits de nouvel an aux chers félibres avignonuais à qui le temps, et une quarantaine d'enveloppes éparpillées sur ma table et qui réclament *de la copie*, m'empêchent d'écrire séparément.

Je n'ai pas fait de vers, tous ces temps-ci, mais j'ai eu une petite fille bien rythmée, dont les yeux ont un bleu que je ne saurais pas mettre à mes

1. Peut-être « Frisson d'hiver », dont la première publication connue date de 1867.

2. Cf. « *Las de l'amer repos...* » : « ... plus las cent fois du métier dur / De creuser chaque jour une fosse nouvelle / Dans le terrain aride et mort de ma cervelle... » (version de 1864).

rimes, et les cheveux se déploient déjà avec l'allure de vos grands vers provençaux. Ce poème¹, malheureusement, me prive des autres, et eussé-je la force de me mettre à en écrire, je crois qu'elle chasserait avec ses cris les neuf Muses, et celle aussi que vous avez auprès de vous, si elle déjà n'était pas accoutumée à de pareilles mélodies. Puisque nous parlons de la mère, votre belle petite fille va-t-elle toujours bien ? Je voudrais déjà la voir jouer avec Geneviève.

— Je vois que je vous parle très peu de vous. Travaillez-vous ? Si oui, tant mieux pour nous. Si non, vous pouvez au moins, vous, vous reposer avec sérénité et faire respecter votre repos, car vous avez moissonné assez d'épis dans le champ de blé des étoiles².

Adieu,
à vous de cœur

Stéphane Mallarmé

= Si, par hasard, vous avez encore une *carte* de vous, ou quand vous en retrouverez, glissez-vous dans une enveloppe à mon adresse. Je suis *intéressé*. =

86. À FRÉDÉRIC MISTRAL

Mon cher Mistral,

Permettez-moi de profiter du nouvel an pour vous serrer la main, de bien loin, — du fond de l'Ennui. Il me semble que je garderai un peu de soleil aux doigts.

Je ne sais si l'on vous a dit que je suis le père d'une bien jolie petite fille : voici un mois déjà, et plus, que dure notre semaine de Noël.

Cette joie ne m'a pas cependant vivifié. Je suis dans une cruelle position : les choses de la vie m'apparaissent trop vaguement pour que je les aime et je ne crois vivre que lorsque je fais des vers, or je m'ennuie parce que je ne travaille pas, et, d'un autre côté, je ne travaille pas parce que je m'ennuie. Sortir de là !

— Mais que vous parlé-je de tout cela, à vous qui êtes l'âme épanouie en poèmes ? Causons de vous, bien plutôt. Votre grand poème de l'*ouvrier*³, dont vous m'avez entretenu cet été, est-il terminé ? Parlez-m'en, si vous m'écrivez.

Adieu, recevez tous mes vœux de bonne, bonne année, et puissions-nous nous revoir très tôt. En attendant,

Je vous aime,

Stéphane Mallarmé.

= J'ai là une vieille image : je vous l'envoie parce que le jour où je ne serai

1. Geneviève, sœur et rivale d'Hérodiade.

2. Paraphrase des derniers vers de « Booz endormi » de Victor Hugo (1859).

3. *Calendau*, qui paraîtra en 1867.

plus que mon ombre, et ce jour vient, elle aura une certaine valeur de bizarrerie =

Tournon en Ardèche, [vendredi] 30 Décembre 1864.

[*Sur un feuillet séparé :*]

J'ai oublié, dans ma lettre, de vous prier de me rappeler au souvenir de votre neveu, Monsieur Mistral, qui a été fort charmant pour moi lors de mon apparition à Maillanes, cet été.

SM

87. À HENRI CAZALIS

Mon bon Henri,

J'ai passé un triste Dimanche de pluie à répondre aux quelques lettres que j'avais sur ma table, afin de débarrasser ma semaine qui est vouée au travail ; et, maintenant que toute cette correspondance hâtive est partie, je veux causer un peu avec toi avant le dîner. D'abord, je te remercierai moi-même d'un très-grand bonheur que tu me donnes, celui d'entendre en ce moment ma Marie bercer notre petite Geneviève, destinée à avoir deux grandes nattes dans le dos, avec de délicieuses chansons allemandes blanches comme la lune ou drôles comme toi. Marie avait les yeux mouillés, en recevant ce beau livre de musique et d'images, lorsqu'elle a songé qu'un être au monde pensait à elle. Elle t'offre un baiser de sœur, tu l'accepteras ?

Malheureusement, je ne jouis pas de tout ce charme qui voltige autour d'un berceau. Comprends-moi. Je le disais à Armand Renaud l'autre jour, je suis trop poète et trop épris de la seule Poésie pour goûter, quand je ne puis travailler, une félicité intérieure qui me semble prendre la place de l'autre, la grande, celle que donne la Muse ; et, avec cela, trop impuissant, trop faible de cerveau pour pouvoir sans cesse, comme d'autres que je jalouse, m'adonner à cette seule occupation qui soit digne d'un homme, les Poèmes. (J'écris très confusément, la mignonne, qui est un peu malade ce soir, me déchirant les oreilles et la pensée avec ses cris) Où en suis-je ?

Cependant, je travaille depuis une semaine. Je me suis mis sérieusement à ma tragédie d'*Hérodias* : mais que c'est triste de n'être pas homme de lettres exclusivement ! À chaque instant, mes plus beaux élans ou de rares inspirations, que je ne retrouve plus, sont interrompus par le hideux travail de pédagogue, et quand je reviens, avec des papiers au derrière et des bonshommes sur mon manteau, je suis si fatigué que je ne puis que me reposer. — Si encore j'avais choisi une œuvre facile ; mais, justement, moi, stérile et crépusculaire, j'ai pris un sujet effrayant, dont les sensations, quand elles sont vives, sont amenées jusqu'à l'atrocité, et si elles flottent, ont l'attitude étrange du mystère. Et mon Vers, il fait mal par instants et blesse comme du fer ! J'ai, du reste, là, trouvé une façon intime et singulière de peindre et de noter les impressions très-fugitives. Ajoute, pour plus de terreur, que toutes ces *impressions* se suivent comme dans une

symphonie, et que je suis souvent des journées entières, à me demander si celle-ci peut accompagner celle-là, quelle est leur parenté et leur effet... Tu juges que je fais peu de vers en une semaine.

— Mais pourquoi te parler d'un Rêve qui ne verra peut-être jamais son accomplissement, et d'une œuvre que je déchirerai peut-être un jour, parce qu'elle aura été bien au-delà de mes pauvres moyens. Du reste, maintenant, j'ai la tête trop meurtrie des cris de l'enfant pour continuer ces plaintes incohérentes et ces projets. Parlons d'autre chose. Quel temps fait-il ? *comment vas-tu, chère voie lactée*, tu me comprends¹ ? Travailles-tu, toi ? — Ah ! que je t'attends avec impatience cet été, car tu m'as promis, n'est-ce pas ? bien promis de venir nous visiter.

J'ai été très surpris l'autre jour de recevoir une carte de visite d'un de mes anciens amis de collège, avec ton adresse, 35, rue Jacob. Elle vient d'un très-aimable garçon, distingué vraiment, et auquel je te prierai de faire des amitiés de ma part si tu le rencontres. Il s'appelle Paul Bègue². Présente mes vœux de bonne année à ton admirable concierge, et à sa fille qu'il te fiance en rêve.

Marie te serre la main et Geneviève te tire la barbe. Moi,
je t'aime

Stéphane

Tournon, Dimanche soir [15 janvier 1865].

Demande à Armand Renaud des vers que je lui ai griffonnés, et dont il a parfaitement senti la cruauté, malgré que la description soit toute plastique et extérieure : j'avais essayé d'arriver à cela. Je les destine, avec deux autres que j'ai en tête, au *parnasse satyrique* de Malassis sous le nom de : *Tableaux obscènes*³.

[Au dos de l'enveloppe:]

— Bengalis, oiseau bleu, poissons rouges,
Neige, (la chatte blanche) — tout cela
te souhaite la bonne année.

88. À JOSEPH ROUMANILLE

Mon bon, mon pauvre ami, je ne vous dirai pas combien nous souffrons avec vous vous le savez. Ce cher petit ange, qui il y a quelques jours était encore votre enfant, n'est donc plus qu'un souvenir maintenant, c'est affreux⁴ !

1. Cf. la lettre au même du 30 octobre 1864 : « ... les pertes nocturnes d'un poète ne devraient être que des voies lactées... »

2. Né le 19 septembre 1839 à Villeneuve-l'Archevêque, où son père était notaire.

3. Seul « *Une négresse par le démon secouée...* » parut dans *Le Nouveau Parnasse satyrique* (1866) sous un titre qui n'était pas de Mallarmé, « Les Lèvres roses ».

4. Nous avons retrouvé aux Archives d'Avignon l'acte de décès d'une fille des Roumanille, née le 1^{er} juillet 1864 et morte à sept mois le 25 janvier, ce qui permet de dater la lettre.

Devant cette pensée qui me suit, je ne puis que vous presser la main les larmes aux yeux. Je ne vous dirai pas de regarder en avant, toutes les consolations étant cruelles. Ne vous consolez pas, car, tant que vous pleurerez, vous aurez encore un peu de votre pauvre petite Antoinette¹ près de vous : les pleurs tarissent bien assez vite d'eux-mêmes, sans qu'on les sèche, et ils sont le seul bonheur que nous laissent les petites filles qui s'en vont !

Tenez, je ne puis vous parler plus longtemps parce que je sais que des mots sont inutiles, et, du reste, il n'était besoin que d'une poignée de mains ou d'un regard de douleur...

Adieu, donc : ma femme, qui était déjà son amie, et qui est une mère, donne à Madame Roumanille un baiser qu'elle comprendra, et moi, je ne vous dis rien parce que vous devinez ma sympathie de père, de poète, et d'ami,

Votre

Stéphane Mallarmé

Tournon, Vendredi soir [27 janvier 1865].

89. À EUGÈNE LEFÉBURE

[Tournon,] Samedi [18 février 1865]
et jours suivants.

Mon bon ami,

J'ai beaucoup pensé à vous ces derniers jours, au lit, où me retenait une vilaine toux compliquée d'un ennui vulgaire et sale. J'allais presque vous écrire quand j'ai reçu votre lettre². Je commence par y répondre, afin de causer un peu, et de vous dire enfin comme j'ai goûté vos vers.

Comment vous avez eu une telle tristesse ! Votre femme avait-elle été imprudente, s'était-elle fatiguée ? Un geste violent, un mouvement mal mené suffisent parfois à occasionner de tels malheurs. Enfin, je vois que vous n'êtes plus tourmenté, et que votre chère malade peut voyager de son lit à votre fauteuil, je me rassure. Mais, cependant, agissez sagement afin d'éviter les suites...

Ici, à part moi, tout le monde va bien. Ma Marie est toujours faible cependant, et, avec la dureté allemande de sa tête, n'a pas consenti à garder le lit assez longtemps après la naissance de Geneviève, ce dont elle se ressent par minutes. *Ma fille* est un merveilleux poupon qui fait les délices des commères du voisinage. Elle est fort intelligente et déclare, à grands cris, qu'elle ne lira décidément pas les *deux Reines* de Monsieur Legouvé³.

—*Les Élévations*⁴ me semblent détestables : la pensée, lâche, se distend

1. Lapsus de Mallarmé ? La fille s'appelait Marie Pierrette Denise.

2. Datée du 16 février.

3. Cf. la lettre à Aubanel du 27 novembre 1864. *Les Deux Reines de France*, drame en quatre actes, en vers, venait de paraître (Michel Lévy, 1865).

4. Recueil de Des Essarts (Librairie du Petit Journal, 1864).

en lieux communs, et, quant à la forme, je vois des mots, des mots, mis souvent au hasard, sinistre s'y pouvant remplacer par lugubre, et lugubre par tragique, sans que le sens du vers change. On ne ressent à cette lecture aucune sensation neuve. Le rythme est très-habilement manié, voilà ce qui rachète tant de grisaille, et de bavardage, —et encore ?

Vous me direz que je maltraite un ami ? Non, des Essarts est un des rares êtres que j'aime beaucoup, seulement, par un très grand malheur, je ne puis souffrir sa poésie qui dément tout ce que je pense de cet Art.

Pour vous remettre de ces pages écœurantes, je vous envoie un drame en prose pour lequel le théâtre serait trop banal, mais qui vous apparaîtra dans toute sa divine beauté, si vous le lisez sous la clarté solitaire de votre lampe, *Elèn*¹, par mon ami Villiers de l'Isle-Adam.

La conception est aussi grandiose que l'eût rêvée Goethe ; c'est l'histoire éternelle de l'Homme et de la Femme. Les personnages y sont incomparables, depuis Samuel Wissler, ce grand philosophe qui se donne la peine d'avoir du génie quand il parle, et n'est pas le grand homme de parade qu'on a inventé pour les drames, jusqu'à cette fatale Elèn ; et Tanuccio, perfide comme la lune Italienne, et Madame de Walburg « l'obscur fierté de ses regards ne laisse jamais transparaître la fête lugubre de son cœur » — phrase étonnante ! et cet amant humain, Andréas de Rosenthal !

Vous y trouverez des scènes inouïes ; je n'en sais pas de plus belle que celle de ce souvenir des heures d'amour approfondi par l'opium bu par mégarde, la seconde de l'acte troisième. Et quant aux dernières elles égalent la scène du cimetière d'Hamlet.

Je ne dis rien du style. Vous ressentirez une sensation à chacun des mots, comme en lisant Baudelaire. Il n'y a pas là une syllabe qui n'ait été pesée pendant une nuit de rêverie. Depuis trois ans, du reste, Villiers préparait cette œuvre.

En un mot, la pensée, le sentiment de l'Art, les désirs voluptueux de l'esprit (même le plus blasé) ont là une fête magnifique. Dégustez goutte à goutte ce précieux flacon.

J'attends avec une vraie impatience votre appréciation.

— Merci du détail que vous me donnez², au sujet d'*Hérodiade*, mais je ne m'en sers pas. La plus belle page de mon œuvre sera celle qui ne contiendra que ce nom divin Hérodiade³. Le peu d'inspiration que j'ai eu, je le dois à ce nom, et je crois que si mon héroïne s'était appelée Salomé⁴, j'eusse inventé ce mot sombre, et rouge comme une grenade ouverte⁴,

1. Paru le 14 janvier.

2. « J'ai en ce moment sous la main une tragédie latine d'Hérodiade [*Baptistes*], contemporaine de Shakespeare et composée par un Anglais, (Buchanan) pour le collège de Bordeaux [...]. Je ne sais si vous avez lu la bible de l'humanité de Michelet : peut-être cela pourrait-il vous servir pour Hérodiade, si, votre plan s'élargissant, vous laissez entrevoir par quelque coin, le trouble mélange des religions asiatiques. Du moins y trouveriez-vous une sensation exacte [...] des religions qui ont été jusqu'à ce jour la vie même de l'humanité. Si je vous parle de ce livre, c'est pour la poésie historique qu'il contient, et qui vous aiderait dans le cas où vous auriez du goût pour le genre Légende des siècles. »

3. Mallarmé se démarque ici d'une littérature archéologique ou historique à la manière de *La Légende des siècles* hugolienne, des *Poèmes antiques* ou *barbares* de Leconte de Lisle, ou encore de *La Salammbô* de Flaubert. Chez lui, le mot précède le mythe.

4. Image inspirée par le titre d'Aubanel, *La Miougrano entre-duberto*, mais qui rappelle aussi ce vers du « Satyre » de Hugo : « La grenade montrant sa chair sous sa tunique », ou la description de

Hérodiade. Du reste, je tiens à en faire un être purement rêvé et absolument indépendant de l'histoire. Vous me comprenez. Je n'invoque même pas tous les tableaux des élèves de Vinci et de tous les florentins qui ont eu cette maîtresse et l'ont appelée comme moi.

Mais ferai-je jamais ma tragédie, mon triste cerveau est incapable de toute application, et ressemble aux ruisseaux balayés par les portières. Je suis un lâche, ou peut-être un malheureux abruti et éteint, qui retrouve parfois une lueur, mais ne sait resplendir pendant huit cents vers¹.

— Merci encore pour vos articles de Taine. Je ne les ai pas lus. Ce que je reproche à Taine, c'est de prétendre qu'un artiste n'est que l'homme porté à sa suprême puissance, tandis que je crois, moi, qu'on peut parfaitement avoir un tempérament humain très distinct du tempérament littéraire. Cela me fait porter sur lui un jugement contraire au vôtre : je trouve que Taine ne voit que l'impression comme source des œuvres d'Art, et pas assez la réflexion². Devant le papier, l'artiste *se fait*³. Il ne croit pas par exemple qu'un écrivain puisse entièrement changer sa manière, ce qui est faux, je l'ai observé sur moi. Enfant, au collège, je faisais des narrations de vingt pages, et j'étais renommé pour ne savoir pas m'arrêter. Or, depuis, n'ai-je pas au contraire exagéré plutôt l'amour de la condensation ? J'avais une prolixité violente et une enthousiaste diffusion, écrivant tout du premier jet, bien entendu, et croyant à l'effusion, en style. Qu'y a-t-il de plus différent que l'écolier d'alors, vrai et primesautier, avec le littéraire d'à présent, qui a horreur d'une chose dite sans être *arrangée* ?

— Mais, parlons de vous.

Quelles chères heures j'ai passées hier vos vers en main, respirant ce parfum léger de rose un peu fanée qu'ils émanent, sentant en moi le frisson des peupliers jaunes, et, par instants, ces atroces blessures qui ressemblent aux soudaines épées cassées que l'on a dans l'épine dorsale, et qui disparaissent avant que la rage soit montée aux yeux. Par exemple ce dernier vers, de cette pièce inouïe « À ma fenêtre »

Le désir irrité se tord comme un serpent.

Cet autre :

Ô mon Dieu ! la Mort m'entre au flanc....

Vous les connaissez.

Mes poèmes chéris sont, avant tous : *Les Paradis*, AU BORD DE LA MER, *Ciel d'Hiver*, L'AVENUE, « *On célébrait des morts la messe révéérée..* », *Les*

Salammbô : « Des tresses de perles attachées à ses tempes descendaient jusqu'aux coins de sa bouche, rose comme une grenade entr'ouverte ». Mais chez Mallarmé, ce n'est pas la femme qui est première ; c'est un mot, son nom.

1. Cela donne une idée de la dimension alors envisagée d'*Hérodiade*.

2. C'est déjà le maître mot de la poétique mallarméenne de la maturité. Lefébure, lui, avait écrit : « Je crois que vous remarquerez comme moi que Taine traite trop l'œuvre d'art en œuvre de réflexion, oubliant que *l'impression* est la source de l'art : la réflexion l'aide, mais la suppose. »

3. Cette critique du déterminisme tainien est un peu le *Contre Sainte-Beuve* de Mallarmé.

*Marbres, Un soir, à MA FENÊTRE, LA NOCE DES SERPENTS, KIEF, VERE RUBENTE, LE RETOUR DE L'ENNEMI, Le Pingouin*¹, « LE SOLEIL DISPARAÎT DANS SON ROUGE BRASIER », *l'Adieu*².

Dieu, que vous êtes mon frère ! Je crois que vous ressentirez une singulière sympathie pour Villiers ; lui, Mendès et vous, parmi les jeunes poètes, composez ma famille spirituelle.

— Maintenant un reproche. L'Amour est trop le but de vos poèmes, et ce mot, très incolore, revient souvent d'une façon un peu affadissante. S'il n'est pas relevé par un condiment étrange, la lubricité, l'extase, la maladie, l'ascétisme, ce sentiment, indéfini, ne me semble pas poétique. Pour moi, je ne pourrais prononcer ce mot qu'en souriant, dans les vers. Peut-être est-ce une expression usée ? Non, je crois que voici pourquoi : l'amour, simple, est un sentiment trop naturel pour pouvoir procurer une sensation aux poètes blasés qui lisent les vers ; et leur en parler est comme si vous vouliez faire goûter l'eau profonde et fraîche d'une source aux palais, enflammés par l'eau de vie et qu'une allumette incendierait, d'ivrognes anciens.

Je suis bien cruel, mon bon ami, de vous dire cela près de votre « petit ange chinois³ » qui m'arracherait bel et bien les yeux de ses ongles peints, s'il me lisait — mais ne m'en veuillez pas ; ce qui m'a surtout indisposé contre ce mot que je ne dis et n'écris qu'avec une certaine impression désagréable, c'est la sottise avec laquelle cinq ou six farceurs, et des Essarts a été du nombre, se sont institués les prêtres de ce gros garçon, rouge et joufflu comme un fils de boucher, qu'ils appellent Éros, se regardant avec l'extase du martyr chaque fois qu'ils accomplissaient ses rites faciles, et montant sur les femmes qu'ils avaient séduites comme sur des bûchers ! En un mot, disant que tout est là, tandis qu'en vérité l'Amour n'est qu'un des mille sentiments qui assiègent notre âme, et ne doit pas tenir plus de place que la peur, le remords, l'ennui, la haine, la tristesse.

— Mais j'aurais bien mieux fait de consacrer tout ce papier à l'analyse de la rare sensation que me donnent vos vers que je crois avoir faits, tant ils me ressemblent.

Adieu, mon bon ami — tâchez de venir pour m'éviter le travail navrant d'aussi longues lettres, car j'ai toujours tant à vous dire ! Soignez bien, en attendant, celle qui me déchirerait de ses griffes carminées, et nous espérons que votre première missive sera toute souriante de bonnes nouvelles. Ma femme lui presse les mains de tout son cœur et Geneviève lui sourit, tout ce qu'elle sait faire. Pour moi vous savez si et comme je vous aime.

Votre

Stéphane Mallarmé

= Faites-vous toujours de l'Anglais ? = Je croyais lord Chesterfield⁴ un parfait gentleman seulement, mais creux comme un Massillon⁵ épistolaire.

1. Mallarmé a souligné d'un ou de deux traits tous les titres, sauf celui-ci.

2. Six de ces poèmes paraîtront dans *Le Parnasse contemporain*. Les autres resteront inédits.

3. La jeune femme de Lefébure.

4. Lefébure avait recommandé à Mallarmé un essai sur le sublime de Lord Chesterfield (1694-1773).

5. Jean-Baptiste Massillon (1663-1742), célèbre prédicateur.

= Je vous renverrai vos vers, empaquetés, avec Taine, quand j'aurai copié les uns et lu l'autre = Je vous adresse, en attendant, le Voyage aux Pyrénées¹, très-vivant, Arnim² que j'aime, et Schlemyl³ que je n'aime pas, à part l'ombre roulée... =

Ne m'oubliez pas auprès de votre pauvre grand-mère⁴.

90. À HENRI CAZALIS

[Tournon,] Mercredi [22 ? février 1865], matin.

Mon bon Henri,

J'ai reçu et j'ai aimé de tout mon cœur tes beaux poèmes. Ils sont navrants comme tout ce qui existe, mais pourquoi ne le seraient-ils pas ? Que de fois déjà nous les avons relus avec Marie ! — Je confonds ceux en prose avec ceux en vers, parce que ton vers n'est au fond que ta prose ailée, plus rythmée et caressée d'assonances. Il est un peu rêvé au hasard, et ne se sent pas des profondes études des poètes modernes — Ceci, n'est pas l'ombre d'un reproche.

Si tu publiais un volume de vers, je m'inquiéteraï ; mais, dans ton livre de prose, ces lignes inachevées, harmonieuses et parées de la rime, ne seront qu'autant de coups d'aile de la pensée voulant s'élever plus haut encore.

Mais que de belles choses ! Cet ennui que l'on sent à l'heure qu'il faut quitter l'oreiller et les rêves pour entrer dans une froide journée qui n'a plus de secret et dont on sait d'avance la monotone nullité ! — *Le pauvre peuple*⁵, si beau parce qu'il n'est qu'un cri de l'âme éprise de Beauté et qui souffre de voir le spectacle d'un mal marqué de laideur, — mais ne conclut pas et s'arrête quand le torrent de larmes est tombé ! — Le triste bétail des femmes de l'hôpital, riant, riant⁶ ! L'homme seul, dans la création, mon ami, est assez bête pour rire — Tout enfin.

Nous avons bien parlé de toi avec le singe Emmanuel, que j'ai surpris l'autre jour à Avignon. Il m'a conté qu'il devait six francs à son tailleur, vingt-quatre sous à l'épiciër ; chose navrante, deux francs cinquante à sa femme de ménage, enfin que les temps sont durs, et qu'il était désolé de ne m'avoir pas visité au jour de l'an. Après quoi ce poète m'a lu des vers que je trouve fort beaux, son style un peu distendu et sa pensée un peu diffuse, étant admis.

1. De Taine.

2. Le romantique allemand Achim von Arnim (1781-1831).

3. *Histoire merveilleuse de Peter Schlemihl*, d'Adalbert von Chamisso (1781-1838). On sait que le héros du livre vend son ombre au diable qui la roule, la plie et la met dans sa poche.

4. Lefébure avait perdu son grand-père le jour même de la naissance de Geneviève.

5. Incipit d'un poème en prose qui commence ainsi : « Le pauvre peuple, on le méprise, on le maltraite, on le repousse, et quand il pleure ce n'est qu'un lâche, et quand il rit, c'est un manant, et quand il boit, un ivrogne. Et cependant le pauvre peuple si l'on savait tout ce qu'il donne. Il donne aux armées ses enfants qui s'en vont sauver le pays ; la mort prend ses fils, nous prenons ses filles, et ses filles, pardieu, sauvent l'honneur des nôtres... »

6. Commentaire d'un autre poème en prose intitulé « Hôpital de femmes malades » : « Le triste bétail féminin, malade, épuisé, immonde, est entré là, et douleur ! avec des éclats de rire ! Qu'est-ce donc Christ, qui les fait rire ? L'homme, l'homme dur, le cruel maître, bête qui commande aux bêtes, insouciant leur a donc appris après les avoir salies — à rire ! »

Ma plume seule écrit en ce moment, je m'ennuie à ne plus pouvoir penser, et, cependant, cette nuit, pendant que les avoués ventrus danseront comme des bouteilles sur l'eau au bal du sous-Préfet que je fuis, je veux commencer une scène importante d'Hérodiade¹. Plains-moi.

Geneviève, qui rit déjà, sa maman, qui s'amuse en bas avec elle, et moi t'embrassons de loin pour tes beaux poèmes.

Ton

Stéphane

91. À HENRI CAZALIS

Tournon, Jeudi [9 ou 16 mars 1865].

Mon pauvre Henri,

Ta lettre m'a d'abord effrayé, mais un médecin, à qui je viens de parler, m'a rassuré, et, comme je l'écrivais tout à l'heure à Emmanuel qui est un singe, la petite vérole volante vaut mieux qu'une autre petite vérole, qui serait déjà préférable à une vérole ni petite ni volante.

Cependant j'ai tort de sourire, moi qui sors du lit, où m'a pendant une semaine couché l'ennuyeuse grippe, sachant combien, quand on souffre, serait-ce de rien, les journées sont longues et tristes, la tête sur l'oreiller.

Je veux être un moment ta garde-malade, cher ami, et te dire des contes. Par quoi commencerai-je ? Par les santés. Geneviève, qui mange sa mère, va naturellement comme une rose, mais ma pauvre Marie, qui est mangée, est pâle et sans trêve fatiguée. Moi, je me traîne comme un vieillard et je passe des heures à observer dans les glaces l'envahissement de la bêtise qui éteint déjà mes yeux aux cils pendants et laisse tomber mes lèvres.

Pourtant nous avons eu, hier, une lueur d'espérance. Le vieux docteur qui nous soigna, pour rien presque, rue des Saints-Pères, est resté notre ami. Cet excellent vieillard, ayant appris, par mes compliments de bonne année, que nous languissions dans une contrée sauvage, a été voir un de ses clients qui est un des gros bonnets de *mon* ministère, et a intercédé pour moi. Il lui a été dit que, trop nouveau pour un avancement, je pouvais cependant avoir aux vacances une ville civilisée où serait un collègue semblable au mien. Je vais donc demander, près de Paris, Évreux ou une suppléance à Versailles, et, si cela ne se peut, loin, Avignon ou, au moins, Grenoble.

Mais est-ce charmant de la part de ce bon médecin !

— Tu comprends que j'ai peu travaillé, ces temps-ci ; cependant, pour me remettre aux vers et à Hérodiade, j'ai fait ces jours-ci un petit poème de la longueur d'un sonnet, mais qui n'est pas assez achevé pour que je te l'envoie². Je joins à cette lettre, afin de te donner quelques minutes de distraction, un de mes derniers poèmes en prose³, qui seront imprimés

1. Sans doute ce qui restera l'unique scène achevée de la tragédie projetée.

2. « Don du poème », primitivement intitulé « Le Jour ».

3. « Le Phénomène futur », qui ne paraîtra en fait qu'en 1875.

sous le nom de *Pages déchirées*. — Mais, toi, ton livre, ton livre ! ai-je bien compris ? Redis-moi cette nouvelle, pleine d'aurore, pour que je la croie¹.

En attendant, Adieu, mon pauvre malade : nous t'aimons de tous nos cœurs, et il y a déjà un grand polichinelle à la maison qui s'appelle Cazalis.

Ton

Stéphane.

92. À HENRI CAZALIS

Mon bon Henri,

J'avais voué ma soirée au travail, aussi, malgré la cruelle migraine qui me prive de ce bonheur, ne sais-je me résoudre à entrer dans mon lit sans toucher à ma plume. Je te griffonne donc quelques lignes.

Je suis triste. Un vent glacial et noir m'empêche de me promener, et je ne sais que faire à la maison quand mon faible cerveau m'interdit le travail. Puis j'ai le dégoût de moi : je recule, devant les glaces, en voyant ma face dégradée et éteinte, et pleure quand je me sens vide et ne puis jeter un mot sur mon papier implacablement blanc. Être un vieillard, fini, à vingt-trois ans, alors que tous ceux qu'on aime vivent dans la lumière et les fleurs, à l'âge des chefs-d'œuvre ! Et n'avoir pas même la ressource d'une mort qui aurait pu faire croire, à vous tous, que j'étais quelque chose et que, si rien ne reste de moi, le Destin seul qui m'eût emporté doit être accusé !

Il est vrai que tout a concouru à mon néant. Tête faible, j'avais besoin de toutes les surexcitations, celle des amis dont la voix enflamme, celle des tableaux, de la musique, du bruit, de la vie. Si une chose, sur la terre, était à fuir, c'était la solitude qui n'avive que les forts. Or, je suis voué à une solitude exceptionnelle, dans un pays laid, sans même la compagnie de la nature.

Quand je ne sors pas, de quinze jours, ma vie se passe donc au collège, qui est en face, et dans notre maison que je connais dans toute sa tristesse. Jamais je n'ouvre la bouche pour parler à un homme. Comprends-tu cela ? Tu me diras que j'ai Marie ; Marie, mais c'est moi, et je me revois dans ses yeux allemands. Elle-même, du reste, végète comme moi. Ma Geneviève est charmante à embrasser dix minutes, mais après ?

Moi qui n'ai jamais connu la volonté, je *veux* depuis quelque temps m'apprendre à veiller et ranimer mon misérable corps (j'ai si peu de vie que mes lèvres pendent et que ma tête, qui ne peut plus se dresser, penche sur mon épaule ou tombe sur ma poitrine), eh bien ! quand, après une journée d'attente et de soif, vient l'heure sainte de Jacob, la lutte avec l'Idéal, je n'ai pas la puissance d'aligner deux mots. Et ce sera de même, le lendemain !

Cela empoisonne ma vie : après ces humiliations, je n'ai plus assez de paix dans le cœur pour regarder Marie et Geneviève d'un cœur heureux ; mes amis mêmes, vous tous, je vous crains comme des juges.

1. « Je viens d'envoyer mon manuscrit à Lacroix, qui sans doute l'éditionnera. » *Vita tristis* paraîtra effectivement en juin, sous le pseudonyme de Jean Caselli.

— Mais ces plaintes sont bien ennuyeuses, même pour toi. Je les cesse. Seulement, ne m'en veuille pas ; un grand génie, un austère penseur, un savant trouveraient un adjuvant dans ma solitude ; mais un pauvre poète, qui n'est que poète — c'est-à-dire un instrument qui résonne sous les doigts des diverses sensations — est muet, quand il vit dans un milieu où rien ne l'émeut, puis ses cordes se distendent, et viennent la poussière et l'oubli.

— Tu m'as parlé de grottes basaltiques¹. Il y aurait, aux premiers jours d'Août, car alors seulement je serai libre, une admirable excursion à faire dans l'Ardèche. Je l'ai souvent projetée, mais le manque d'argent m'a cloué au sol. Nous partirions de Tournon, pour aller chez notre amie des environs qui nous bourrerait de lettres pour des Ardéchois qui nous guideraient : de ses montagnes, très-belles, nous gagnerions le Gerbier-des-Joncs, source de la Loire, puis tes grottes, puis l'étonnante merveille de Pont d'Arc, que tu peux voir dans la *France pittoresque*, sur les quais, puis la célèbre ruine de Rochemaure, d'un grandiose unique, enfin ce nid d'aigles et d'évêques, Viviers. Nous remonterions le Rhône, alors, en bateau à vapeur jusqu'à mon plat et maigre Tournon. Ce serait un voyage peu coûteux, nullement vulgaire et rabâché, et qui présenterait à la fois plusieurs des *grandes beautés de la France*. Et quels heureux jours, à nous deux ! Seul, j'éprouve un tel dégoût que je ne le ferais jamais. — Promets-moi que tu viendras.

— Et ton livre ? quand l'aurons-nous ? ce jour-là je ressentirai une des grandes joies de ma vie — mais qui ne me ressuscitera pas, hélas !

Adieu. Nous t'embrassons tous trois. Marie est bien fatiguée ; Geneviève a la grippe, la pauvre petite, et pleure toute la nuit.

Ton

Stéphane

Tournon, Jeudi soir [30 mars ou 6 avril 1865].

93. À THÉODORE AUBANEL

Mon bon ami,

Ta lettre² nous comble de joie. Je te serre les mains fraternellement, et Marie et Geneviève embrassent Madame Aubanel et Hercule.

Une des pensées qui me rendent heureux, devant ton bonheur, est de savoir que tu vas goûter tous les charmes que j'ai connus depuis quelques mois, et mieux que moi, même, car je suis trop jeune pour sentir toute la paternité, et aime l'enfant, ou le chérubin détaché des fonds bleus de Murillo, plus que ma fille, dans Geneviève. Toi, au contraire, tu sembles avoir l'orgueil du créateur, et je t'en félicite, car c'est un grand sentiment que j'ignore.

Madame Aubanel nourrira-t-elle ce beau fils ? Oui, n'est-ce pas, si elle en

1. « Tournon, ville du départ. de l'Ardèche, ne doit pas être éloignée d'une certaine chaussée basaltique, fort intéressante pour les géologues et les poètes... » En parlant de grottes basaltiques, Mallarmé pense sans doute à « La Vie antérieure » de Baudelaire.

2. Du 4 mai. Aubanel y faisait part de la naissance de son fils Jean, qui a « des épaules d'Hercule ».

a la force, car, douce et charmante comme elle est, elle aura tant de séductions naïves et irrévélées, son enfant au sein.

Alors quel charmant été tu vas passer, — paresseusement, car dans ces premiers mois on ne voit plus que la seule étoile arrêtée sur la crèche nouvelle.

Que tu es heureux de n'avoir pas vu souffrir ta femme, et que je t'envie cette rare faveur, non pour elle qui, à la pensée de l'enfant, se résigne à tous les sacrifices, mais pour toi qui eusses été impuissant devant ses douleurs !

Tout commence comme tu le rêvais, puisque ce garçon désiré est fort et mâle, (ce qui ôte au cœur paternel une angoisse, bien cruelle pendant l'attente, n'est-ce pas ?), et tout continuera comme nous le souhaitons de toute notre amitié. Quel plaisir je me promets de le voir à mon prochain voyage ! Et que je voudrais lui présenter Geneviève qui sera sa petite amie !

— Adieu, mon bon Théodore, je t'embrasse, Marie envoie toutes ses sympathies de mère et d'amie à Madame Aubanel, et Geneviève baise encore Hercule sur les deux joues.

Ton

Stéphane

Tournon, Samedi matin [6 mai 1865].

94. À HENRI CAZALIS

Tournon, Vendredi soir [12 ou 19 mai 1865].

Mon bon ami,

Voici bien du temps sans lettres. Je me frappe la poitrine. Il est vrai que, dernièrement, pendant le baptême de notre Geneviève¹, Emmanuel m'a tant parlé de toi, et nous t'avions si bien auprès de nous à notre petite fête, que j'ai moins senti notre lointaine paresse. J'attends sans vivre l'heure de ton arrivée. Quand je pense que tu parleras dans cette chambre, si vide, où je t'écris, je suis glorieux, — mais triste, aussi, car ce ne sera qu'un rêve, et tu t'en iras ! Et je recommencerai ma vie gaspillée par l'ennui !

Le temps passe avec une rapidité désolante, et les vacances qui viennent ne m'apportent qu'angoisse. Pour bien des raisons. D'abord, je n'ai rien fait : depuis longtemps mon cerveau, désagrégé et noyé dans un crépuscule aqueux, me défend l'Art. — Cette lettre même que je t'écris avec tant de peine, je la quitte et la reprends après chaque phrase, tant je suis incapable d'une application même frivole. — Or venir à Paris sans mon Hérodiade, qui ne m'apparaît plus que comme un creux souvenir, est une grande douleur et une humiliation.

Puis, je n'aurai pas un sou, et j'ai même quelques niaises dettes de ménage. Je voudrais aller, pendant un mois, faire des *lectures*² en Suisse. Mais, si cela ne réussit pas, c'est de l'argent perdu, au lieu d'argent gagné.

1. Le 30 avril.

2. Terme anglais pour conférences.

Cependant de Magnin¹, avec qui je veux parler sérieusement de ce projet qu'il a éveillé en moi, me promet un succès à St Gall, où il connaît du monde. La préparation de douze leçons sur la poésie Romantique en France, me prendra mon été. Je le sacrifierai bien à cet espoir, qui, s'il se réalisait, deviendrait, outre une bonne affaire pécuniaire qui nous aiderait pour quelque temps, une étude pour moi de l'Art de parler et une constatation. Et tu ne saurais croire comme je parle mal, par éclairs, sans suite, et ne finissant pas ma pensée.

J'ai vu deux fois M. de Magnin ; je l'ai trouvé charmant, non seulement parce qu'il t'aime beaucoup, mais parce qu'il est charmant. Il est jeune et enfant, grave et sérieux, tour à tour — toujours enthousiaste, et gesticulant comme un Glatigny vêtu de noir. Fou, à ravir, et très peu ministre. (Je n'aime pas les protestants, tu sais.) Enfin, je te remercie de grand cœur de me l'avoir fait connaître, et regrette d'avoir passé plus d'un an si près de lui, et si loin !

Ce sera avec lui que nous ferons notre tour d'Ardèche, et nous n'aurions pu trouver de meilleur cicerone.

Geneviève, Marie, et moi t'aimons

Stéphane

Je ne t'ai rien dit de charmants poèmes amoureux² que tu m'as envoyés en Avril, je les adore dans leur brièveté, à l'égal des délicieux soupirs de Heine.

95. À ARMAND RENAUD

[Tournon, vendredi 12 ou 19 mai 1865]

Pour Armand Renaud

Mon cher Armand, une ligne seulement, pendant que l'enveloppe à Cazalis sèche. Je vois bien peu de bonnes paroles données à votre beau livre des *Pensées Tristes*³, et je regarde, dans ce silence, comme mon devoir de dire ce que je pense de vos poèmes. Seulement vous savez le triste sort de mon article de l'an dernier⁴ ! Comme je n'écris rien à la légère, et qu'à vous surtout je voudrais offrir une *étude* sérieuse, dites-moi donc, si vous savez un journal ou une revue qui accueille mes quelques pages, d'autant plus convaincues qu'elles sauront n'être pas condamnées à mourir dans un tiroir.

Que faites-vous ? J'ai peu travaillé ces derniers temps, si ce n'est au jardinage... Moi ! Cazalis vous dira que je veux tenter, dans un simple but financier, des leçons en Suisse, je vous en consacrerai une. Mais à quoi cela

1. Jeune pasteur à Alboussière dans l'Ardèche, que Cazalis avait recommandé à Mallarmé.

2. Poèmes à paraître dans *Vita tristis*.

3. Hachette, 1865.

4. L'article sur *Caprices de boudoir*.

vous servira-t-il ? Dans ce cas je ne serais à Paris qu'à la fin de Septembre. Je vous y verrais, n'est-ce pas ?

Adieu, je vous aime comme vous le savez. Ma femme joint ses amitiés aux miennes, et Geneviève vous fait un baiser.

Votre.

S. Mallarmé

96. À HENRI CAZALIS

Tournon, Jeudi matin [15 ou 22 juin 1865].

Mon bon Henri,

Je ne sais par où commencer pour te dire combien je suis ravi de ton livre¹, sanglots des violes séraphiques, frissons de plumes et d'étoiles, enfin paradis d'azur et voie lactée de larmes. Comme je ne veux pas faire de ma lettre un article (que je compte faire à la fois sur *Vita Tristis* et sur l'*Elèn* de Villiers de l'Isle-Adam², deux des plus beaux poèmes en prose que je sache dans cette vie), je me contente de te donner un baiser. Puissent mes lèvres être féminines !

Et non, car elles saigneraient, blessées par la flûte où je souffle avec rage, car, depuis dix jours je me suis mis au travail. J'ai laissé Hérodiade pour les cruels hivers : cette œuvre solitaire m'avait stérilisé, et, dans l'intervalle, je rime un intermède héroïque, dont le héros est un Faune³. Ce poème renferme une très haute et très belle idée, mais les vers sont terriblement difficiles à faire, car je le fais absolument scénique, non *possible au théâtre*, mais *exigeant le théâtre*. Et cependant je veux conserver toute la poésie de mes œuvres lyriques, mon vers même, que j'adapte au drame. Quand tu viendras, je crois que tu seras heureux : l'idée de la dernière scène me fait sangloter, la conception est vaste et le vers très travaillé. Je ne te dis rien de plus, et ne t'ai parlé de cela que pour m'en débarrasser. J'ajoute que je compte le présenter en Août au Théâtre Français.

Mais, toi, toi seul es l'âme de ma journée. Avec Marie, et devant Geneviève qui a embrassé le livre, nous lisons *Vita tristis*. Que je suis fier de voir mon nom sur une de ces belles pages chastes⁴ !

Sais-tu que le volume est d'une délicieuse coquetterie ? Ah ! je voudrais t'écrire des centaines de lettres, car ce qui tient dans un article n'a plus de bornes avec l'expansion de la causerie, même écrite et lointaine ! Mais que nous en parlerons, de ce cher livre, quand tu viendras à Tournon ! Je l'aurai lu encore bien des fois d'ici là, je l'ai déjà lu deux fois, et n'ai pas perdu un mot. Tu viendras donc vers la fin de Juillet, n'est-ce pas ? Vole, d'ici là.

Adieu, pardonne à cette lettre *de n'être qu'un pressement de mains*, et ne

1. *Vita tristis*, paru le 10 juin.

2. Projet apparemment avorté.

3. Première mention du *Faune*, mais voir la lettre du 7 janvier 1864 et la note. Cet intermède héroïque devait à l'origine comporter au moins trois scènes et un finale.

4. Le poème en prose « Les Mystères » est dédié à Mallarmé.

m'en veuille pas si (Geneviève grandit, et Marie aussi, je crois) je t'écris peu, parce que mon Faune me tient par les cheveux et ne me laisse plus une minute. Mes deux filles t'embrassent,

ton

Stéphane.

97. À EUGÈNE LEFÉBURE

Tournon, Vendredi [30 juin 1865], soir

Mon bon ami,

J'hésite à vous répondre quelques mots sur une feuille de papier à lettre, parce que cela sera une lettre et que je m'étais interdit toute correspondance ce mois-ci, autant pour ne pas briser le fil d'une rêverie que pour par [*sic*] haine de tout travail étranger à celui qui me passionne. Je suis, depuis une quinzaine et pour quelque temps encore, en pleine composition théâtrale. Voilà qui vous surprend ? Moi, qui étais presque une ombre, donne la vie. Oui, je la donne. À force d'étude, je crois même avoir trouvé un vers dramatique nouveau, en ce que les coupes sont servilement calquées sur le geste, sans exclure une poésie de masse et d'effets, peu connue, elle-même. Mon sujet est antique, et un symbole. Vous marchez de surprises en surprises, mais que je voudrais vous le montrer quand vous viendrez. Si je l'ai terminé ! Il n'y a pas quatre cents vers, mais vous savez ce que c'est pour moi ! Je compte porter cela à la *Comédie Française*.

Car vous allez donc venir ! Oui, mon bon ami, Tournon est sur la route des Eaux-Bonnes, et n'y serait-il pas nous l'y mettrions. Mais le chemin de Lyon, Cette¹, et Toulouse, est la seule voie que vous puissiez prendre. Par Cette, on quitte même directement cette ligne pour Bordeaux. Quelle joie unique ! Mais pourquoi faut-il qu'elle soit attristée, voilée de mélancolie, par les souffrances de votre chère femme ! Quelques bons baisers de sœur de ma Marie pendant huit jours (car vous nous donnerez bien cela, au moins ?) la guériront peut-être. Mais non, puisque les vôtres ont été impuissants² !

Vos vers sont fort beaux. Quand, je ne pense pas qu'il m'est adressé, j'admire le sonnet. Quant au *Mot du printemps*, vous y êtes tout entier, et, chose que j'adore, j'y suis aussi, tant nous sommes frères. Vous sentez donc Celle³ qui ne lâche pas facilement ses proies anciennes vous aiguillonner. Qu'elle vous blesse, si de vos blessures sortent de la pourpre et des rubis. L'homme est fait pour saigner. — Je me réjouis d'être au nombre de vos tourmenteurs.

— Adieu, mon bon ami, vous excuserez la banalité volontaire de ma lettre (je ne veux pas *m'entamer*,) et nous la réparerons par d'interminables causeries quand nous nous verrons ! Marie embrasse votre femme,

1. Orthographe d'époque de Sète (l'orthographe actuelle date de 1927).

2. La femme de Lefébure devait mourir le jour même où celui-ci recevrait cette lettre.

3. La Poésie.

et Geneviève met son pied dans sa bouche en votre honneur. Pour moi, je vous aime,
 Votre

Stéphane M.

Pris de remords, en relisant votre lettre et la mienne, je vous griffonne ces paroles tardives :

= Il y a un immense talent dans la littérature Anglaise¹, mais la théorie de Taine, humiliante pour l'artiste, me semble très-discutable. En outre, il sent merveilleusement l'âme de la poésie, mais ne comprend pas *la beauté du vers*, ce qui est au moins la moitié de cet Art. =

= Je n'ai pas d'argent pour acheter les histoires grotesques ou sérieuses², et du reste, je ne lis pas ces temps-ci. =

= J'ai Shelley, depuis le collège, et c'est un des plus grands poètes que je sache =

= Où diable avez-vous pu dénicher les Améthystes de Banville, (simples études de rythmes, vous savez,) que je cherche depuis longtemps, en vain ?

= J'ai Jane Eyre, et vous le remettrai à votre passage. Il y a là une intensité étrange de passion, mais que c'est long ! =

= Je vous ferai lire un des plus beaux romans que je sache, Un prêtre marié, par ce catholique de génie, Barbey d'Aurevilly =

= Hérodiade, œuvre solitaire, m'avait stérilisé : je la réserve pour les cruels hivers. Dans mon *Faune*, (car tel est mon héros) je me livre à des expansions æstivales que je ne me connaissais pas, tout en creusant beaucoup le vers³, ce qui est bien difficile à cause de l'action !

= Ce que je vous dis de l'embranchement de Cette à Bordeaux, et, par suite, à mi-chemin, aux Pyrénées, n'est pas en l'air, mais très-exact. Adieu, encore, je continuerais à bavarder ainsi jusqu'à votre arrivée.

Votre

S. M.

98. À HENRI CAZALIS

Au collège, Lundi matin [juillet 1865].

Mon cher Henri,

Non, je ne t'en veux pas du désenchantement que m'avait donné la nouvelle de ton voyage différé à l'an prochain : car je n'avais pas cru, une minute, sérieusement, que tu dusses venir.

1. L'*Histoire de la littérature anglaise* de Taine. Lefébure avait écrit : « Je viens de finir aujourd'hui la Littérature anglaise de Taine : 2 800 pages de logique, c'est trop, mais c'est beau. Il y a, traduits, d'adorables vers de Shelley : ne l'avez-vous pas ? et si vous l'avez, l'avez-vous lu ? avez-vous lu aussi les Histoires grotesques et sérieuses d'E. Poe, traduites par Baudelaire ? J'ai entre les mains les Améthystes de Banville, bluettes étincelantes. »

2. Parues le 15 mars.

3. Cf. la lettre du 28 avril 1866 : « En creusant le vers à ce point... »

Cependant j'aimais à me bercer de cette promesse comme de paroles harmonieuses.

Enfin, l'important est que je te voie, et je te verrai.

Je compte rester à Tournon jusqu'au vingt-cinq Août, environ, pour parfaire mon Intermède¹, car tu sais que je travaille avec une malheureuse difficulté.

Je pense alors passer quelques jours à Sens et à Versailles : tu verrais Geneviève et Marie, mes deux petites Allemandes, au passage. Elles, retourneraient, sans doute, à Sens, et moi je donnerais mon mois de Septembre à Paris.

Voici mes rêves. Pourvu que j'aie terminé dignement l'histoire de mon Faune !

Tu ne saurais croire comme il est difficile de s'acharner au vers, que je veux très neuf et très beau, bien que dramatique (surtout plus rythmé encore que le vers lyrique parce qu'il doit ravir l'oreille au théâtre), tu ne saurais croire comme il est pénible, et souvent impossible, de suivre sa pensée avec lucidité, par cette chaleur du midi, tantôt brûlante, tantôt étouffante, toujours victorieuse de la bête. Ajoute la complication désolante des classes qui coupent ma journée, et me brisent la tête, car je suis peu respecté, et même, parfois, accablé de papier mâché et de huées. Mais, grâce à la volonté et aux carafes de café, je veux triompher.

Ce que tu dis des appréciations de ta tante, et de sa cour, me peine, sans m'étonner, tant je crois que l'art n'est fait que pour les artistes. Si tu savais quelle douleur j'ai, quand il me faut délayer ma pensée, et l'affaiblir, pour qu'elle soit intelligible, de suite, à une salle de spectateurs indifférents !

Pourtant je crois que tu tireras plus de la prose que des vers. Tu es maître de ta prose, déjà. Mais si tu savais que de nuits désespérées et de jours de rêverie il faut sacrifier pour arriver à faire des vers originaux, (ce que je n'avais jamais fait jusqu'ici) et dignes, dans leurs suprêmes mystères, de réjouir l'âme d'un poète ! Quelle étude du son et de la couleur des mots, musique et peinture par lesquelles devra passer ta pensée, tant belle soit-elle, pour être poétique !

Mais je ne veux pas faire le pédant plus longtemps ; et d'ailleurs tu me pardonneras bien cet accès, et la platitude, du reste, de ma lettre, quand tu sauras que je te griffonne ces mots devant une classe d'idiots, qui me harcèlent, — car je me suis juré qu'aucun papier étranger à mon poème ne passerait sur ma table, à la maison, jusqu'à ce que j'aie tout terminé. Ma correspondance est donc abandonnée pour un mois. Tu ne me tyranniseras pas trop, n'est-ce pas ? Adieu, nous t'embrassons tous trois, sans rancune, grand prometteur.

Ton

Stéphane.

1. C'est-à-dire le *Faune*.

99. À THÉODORE AUBANEL

[Tournon,] Mercredi, soir [19 juillet 1865].

Mon cher Théodore,

L'heure de la poste sonne. Je n'ai que le temps de te dire que si tu ne viens pas Samedi avec Emmanuel, tu es un misérable que je maudis à jamais.

Et ton drame, que tu me dois ? Et mon intermède dont je voulais te lire quelques ébauches ?

Au revoir,

Ton

Stéphane.

Compliments à Madame et baisers à Hercule.

100. À MME MALLARMÉ

Versailles Mercredi soir [27 septembre 1865].

Ma Marie,

Je ne voulais pas t'écrire sans avoir vu Anna¹. Je l'ai vue hier, et j'ai même dîné et passé la soirée avec elle. La pauvre a quitté sa place, les personnes chez qui elle était la maltraitant. Nous nous sommes embrassés dans la cour de Madame Kohr², que de souvenirs cela m'a rappelés !

J'ai trouvé ta sœur charmante, et toute à son avantage de toutes façons, peut-être un peu vieillie, mais avec une gravité triste que j'aime beaucoup. Nous parlerons tant d'elle qu'il est inutile de t'écrire rien d'avance. Te dire, ma mignonne, si nous avons songé à toi est inutile, encore.

Je reverrai Anna Samedi matin en faisant mes malles : je partirai Samedi de Paris, Dimanche de Sens, et serai à Tournon Lundi matin à dix heures.

Je suis à Versailles depuis ce matin, pour ce soir et demain. Vendredi je fais tous mes adieux aux amis de Paris.

Ah ! mon enfant que je suis heureux de m'en aller ! J'ai soif de toi, soif de Geneviève, — et du silence de notre nid. Je me promets d'arranger délicieusement celui du quai !

Lefébure, lui, ne viendra que quelques jours après, quand nous aurons déménagé.

— Ma Marie, j'ai *rougi* tout seul dans ma chambre en recevant le portrait de Geneviève, tant il est hideux et ridicule. Je voulais le déchirer de suite, et j'ai eu le tort de le montrer à Cazalis, à ma grand-mère qui m'ont ri au nez, à la pensée de tout ce que je disais de sa beauté. La position où j'étais

1. Anna Gerhard, la sœur de Marie.

2. Cf. la lettre du 4 février 1863 où il était question d'une Mme Koch. Sans doute s'agit-il de la même personne.

était humiliante, car je semblais, comme tous les pères, vanter une enfant laide. Ma Geneviève, si adorable, en faire un tel crapaud, car c'est le mot qui est venu sur toutes les lèvres. Heureusement que je vais la voir, et oublier, en la contemplant, cette caricature qui me la gâte ! — Nous verrons s'il y a lieu de la faire refaire. Mais pourquoi l'avoir négligé à Avignon ? —

Adieu, bon ange, embrassez-vous toutes les deux,
Votre papa

Stéphane.

101. À THÉODORE AUBANEL

Tournon, 2, Allée du Château.
Lundi matin [16 octobre 1865].

Mon cher Théodore,

Je te remercie de ta bonne lettre ; je voulais la prévenir, mais les tracas d'un déménagement¹ se sont mis entre mon intention et moi. Maintenant, j'ai une chambre digne de toi, et j'attends impatiemment l'instant de te l'offrir. Sévère, avec un bahut, des chaises, Henri III en cuir de Cordoue, et Louis XIII en tapisserie, une horloge à poids contemporaine, une vieille guipure jetée sur le lit, et, simplement, avec le *pendu* d'Hugo², les portraits d'amis qui mériteraient de l'être ; toi surtout. Mais ce que j'aime, c'est qu'en écartant le rideau de l'unique fenêtre on aperçoit venir le Rhône, calme et fermé comme un fond de lac. Je vis ici parmi la nature, et puis voir à la fois le lever et le couchant, et j'assiste à l'automne, non celui des feuilles, rouge et jaune, mais brumeux, des eaux mélancoliques.

Enfin, je ne crois plus être à Tournon.

Cher ami, cette description n'est pas futile, car je sais qu'on aime à voir dans leur intérieur ceux auxquels on pense, et je sais encore que tu penses à moi.

De toi, maintenant. Hélas ! j'ai de mauvaises nouvelles. Rouvière³ est à la mort, depuis des mois, et sera enlevé par sa [*sic*] diabète. C'eût donc été une cruauté inutile que d'aller l'enthousiasmer pour ton admirable drame⁴, et tous mes amis m'en ont dissuadé. Attendons les événements.

Tu travailles, cependant, au prochain. Je relis en vain ta lettre pour savoir si tu as décidément choisi ton sujet moyen-âge⁵ ? Viens donc, avant l'ébauche terminée, par un des beaux jours de l'hiver, nous en parlerons : car je voudrais, moi, aller te voir à Pâques.

Les vers de mon *Faune* ont plu infiniment, mais de Banville et Coquelin

1. Du 19 rue de Bourbon au 2 allée du Château.

2. Sans doute le dessin du *pendu* de Guernesey (1854) que Hugo fit graver par Chenay en 1860 après la pendaison de John Brown aux États-Unis.

3. L'acteur Philibert Rouvière, né en 1809. Il devait mourir le 19 octobre.

4. *Lou Pan dou pécat* (*Le Pain du péché*).

5. Après avoir envisagé un sujet médiéval, Aubanel choisira pour son drame nouveau (*Le Pâtre*) un sujet réaliste et moderne.

n'y ont pas rencontré l'anecdote nécessaire que demande le public, et m'ont affirmé que cela n'intéresserait que les poètes¹.

J'abandonne mon sujet pendant quelques mois dans un tiroir, pour le refaire librement plus tard, et, après le départ de la sœur de ma femme qui est venue la surprendre, et de mon ami Lefébure qui va passer quelques semaines avec moi, je commence *Hérodiade*, non plus tragédie, mais poème², (pour les mêmes raisons,) et surtout parce que je gagne ainsi l'attitude, les vêtements, le décor, et l'ameublement, sans parler du mystère.

Je vais, pour cela, accoutumer mon tempérament rebelle au travail nocturne, car les misérables qui me paient au collège ont saccagé mes belles heures, et je n'ai plus de matinées, par cela même plus de veillées, puisque je dois être levé à sept heures pour une classe. Enfin, Dieu le leur rendra dans un autre monde, et me récompensera.

— Voilà donc Emmanuel bien loin de vous³, et séparé par la distance, qui n'est rien, mais davantage par la vie, la routine, et la nécessité, qui nous empêchent toujours de revenir aux lieux que nous avons aimés. J'en suis triste, car il était ma seule apparition, dans la solitude. Cependant vous me semblez plus près de moi, et je suis heureux de penser que c'est pour vous seuls que je descendrai le Rhône, mon voisin.

Que de pages, moi qui n'écris plus que sur des demi-feuilles : les lettres me fatigant, et me vidant parfois au point de ne plus me laisser travailler. Dis aux bons et chers Brunet que nous leur pressons la main tout le long de cette missive : Geneviève est une vraie petite femme, et m'aime follement de pair avec un magnifique Polichinelle que je lui [ai] apporté. Elle parle indistinctement le Français et l'Allemand, marche avec un soutien, et bientôt se promènera seule. Elle embrasse Jean de la Croix⁴ : de notre part à tous, aussi.

Je suis heureux de chacune de ses enfantines primeurs, doublement, en songeant que tu en auras bientôt.

Ma femme, ravie du délicieux billet de Madame Aubanel, l'embrasse, et moi je dépose à ses pieds mes hommages — et mes amitiés, elle le permet bien.

Ton

Stéphane M.

Cette lettre est toute à Grivolos⁵, que je remercie. — Ne m'oublie pas près des Roumanille.

1. Comme il en avait manifesté l'intention, Mallarmé venait de soumettre son *Faune* au comité de lecture de la Comédie-Française, en l'occurrence Banville et Coquelin. Banville, tout en encourageant ses velléités théâtrales, l'avait pourtant tôt mis en garde : « ... je ne saurais trop vous féliciter mon cher ami, de l'excellente idée que vous avez de faire une *Hérodiade*, car le Théâtre Français a justement ce qu'il faut comme décor pour la monter et ce serait une grande raison pour être reçu : ce qui généralement fait obstacle pour les pièces poétiques, c'est la crainte de dépenser de l'argent en vue d'un résultat incertain. Tâchez que l'intérêt dramatique y soit, avec la poésie, car vous ferez plus pour notre cause en combinant votre pièce de façon à ce qu'elle soit reçue et jouée qu'en la faisant plus poétique et moins jouable ! » (lettre du 31 mars).

2. Mallarmé fera ainsi disparaître de la « Scène » les didascalies initiales.

3. Des Essarts avait été nommé au lycée de Moulins.

4. Jean Aubanel ainsi surnommé parce qu'il était né le 3 mai, jour de l'invention de la sainte Croix.

5. Pierre Grivolos (1823-1906), peintre avignonnais, élève d'Ingres et de Flandrin.

102. À EUGÈNE LEFÉBURE

Tournon, Mardi matin [17 octobre 1865¹].

Mon bon ami,

quand vous verrai-je ? il me semble que nous n'avons pas parlé ensemble depuis des siècles. Délicat, attendez-vous les feux, et l'hiver, pour les bonnes causeries à la cheminée ? Mais vous aurez déjà l'automne, non pas l'automne jaune et rouge des arbres, mais l'automne brumeux de l'eau. De ma fenêtre, à la place de verdure, inconnue en ce pays, on a, comme un grand bassin, le Rhône. Cette fenêtre vous est destinée. Venez donc vite, maintenant que nous sommes installés. (Je suis heureux que vous ne nous ayez pas accompagnés de suite, car quel tracas qu'un déménagement !) Ma chambre est si grande, et haute, que j'y suis encore un étranger, et ne l'ai pas peuplée de ma pensée et de mes paroles. Venez la faire mienne, car vous êtes presque moi, — afin que j'y puisse travailler.

Si Cazalis n'est pas ruiné, et en prison, ou seulement s'il a encore une chaise à vous offrir, dites-lui tout ce que je lui dirais. Pressez-lui la main.

Mais *pressez* surtout celle de votre notaire. Au revoir, je vous aime, Geneviève et sa mère vous attendent.

Votre S. M.

Apportez un serpent de Pharaon² : j'ai dépensé le mien en route ! = vous savez que la gare de Tournon, est *Tain*, à trois heures de Lyon.

103. À HENRI CAZALIS

Tournon, 2, Allée du Château.
Mercredi matin [18 octobre 1865].

Mon bon ami,

Je te dédie un mot, en cas que tu ne sois ni emporté par le choléra³, ni ruiné par tes somptuosités d'ameublement. Lefébure me dessine de toi le portrait le plus bouffon que j'aie rêvé, et je te vois aux pieds torsés de ta table, l'adorant et lui demandant pardon de l'acajou rouge que tu as gardé si longtemps ! Il paraît que tu n'as plus une chaise, pas même du temps de

1. Lettre datée d'après ses ressemblances avec la précédente. *DSM VI* propose le 24 ou le 31 octobre, mais dans sa réponse datée du 2 novembre, Lefébure s'excusera d'avoir beaucoup tardé à répondre.

2. Lefébure, qui s'adonnait à l'égyptologie depuis la mort de sa jeune femme, répondit le 2 novembre : « ... je vous enverrai deux serpents de Pharaon ». Jouet inventé en 1865, le serpent de Pharaon était un cylindre de sulfocyanure de mercure qui, une fois enflammé à son extrémité, prenait l'apparence d'un serpent.

3. Une épidémie de choléra, d'abord circonscrite dans le Midi, avait touché Paris au début d'octobre et faisait la une des journaux.

Charles VII. Et le lit ? Léman¹ t'a-t-il enjôlé ? Si tu t'en emparais, bien que je ne me prévoie aucune chance de le demander de longtemps, je te détesterais.

Regarde toutefois combien je suis bon. Je te mets entre les mains une partie de son prix. Un collectionneur de Valence, auquel j'ai décrit plusieurs de tes poteries romaines, t'en offre environ trois cents francs. Bien que je ne croie pas que tu te décides jamais à les vendre, je t'exhorte, car le saut de vingt-cinq francs aux trois billets est merveilleux.

— Mon Henri, que j'aimerais t'avoir auprès de moi ! Il me semble que dans cette après-midi, passée à la fenêtre devant l'eau de la pluie et celle du Rhône, nous nous verrions mieux qu'à tant d'heures éparpillées, ces derniers temps ! Promets-moi bien que tu viendras, cet été ?

Nous sommes délicieusement, et je ne me crois plus à Tournon, du tout.

Ma seule tristesse est que mes belles heures de travail, matinées ou après-midi, sont saccagées par les barbares du collège, et qu'il faut me vouer à la nuit, moins propice à ma rêverie, et à mon tempérament ensommeillé. Le pourrai-je ? — Jusqu'ici, je flâne.

Geneviève est une grande personne, qui me peine parfois par sa précocité, car vraiment elle n'a d'un enfant que les colères et les cris, suivant de l'œil la conversation, et souriant. Elle marche presque. Marie, ravie de voir sa sœur qui l'allège, est cependant très fatiguée et devrait sevrer (conseille-le-lui) son petit succube.

Travailles-tu ? Et la jeune femme espagnole dont le regard s'était insinué en toi ? Adieu ami, je t'aime.

Ton

Stéphane M.

BRIBES

= Lefébure te visite-t-il ? Le cher ami viendra-t-il bientôt près de moi ? J'aime presque mieux, du reste, qu'il ne vienne qu'à son heure. La sœur de Marie sera partie ; nous serons plus seuls, — avec moins de bruit étourdi dans l'appartement.

Presse-lui la main de ma part =

= J'ai oublié plusieurs choses dans ma lettre. D'abord, j'ai copié quelques poèmes pour Madame Lejosne qui a eu la gracieuseté de me les demander. Est-il plus simple que je te prie de les lui offrir, et te les envoie, ou dois-je les adresser moi-même ? Ne manque pas de me répondre à ce sujet. =

= J'ai laissé les poésies de Sully-Prudhomme² chez toi. Tu sais que l'exemplaire, qui a une dédicace, appartient à Mendès. Je te prierais en grâce, bien sérieusement, de le lui reporter, 16, rue de Douai. J'aimerais, du reste, que tu y revisses Villiers. =

Frédéric³ a-t-il joué, encore ? L'as-tu revu ? Tu te rappelles que j'attends

1. *Sic*, pour Lehman, antiquaire rue de Seine.

2. *Stances et poèmes*, A. Faure, 1865.

3. Frédéric Lemaître (1800-1876), remonté sur scène après une longue inactivité.

sa photographie, de chez Carjat. Accoudé, en manche de chemise. Choisis une bonne épreuve. = Adieu, encore.

104. À HENRI CAZALIS

Tournon, Mardi soir [5 décembre 1865].

Mon bon Henri,

Pardonne-moi, le passé, et l'avenir. Le Passé, mon silence après la réception de ton livre exquis¹; j'ai souffert toute la semaine d'une atroce névralgie qui battait à mes tempes et tordait les nerfs de mes dents, le jour et la nuit: aux minutes de répit, je me jetais en maniaque désespéré sur une insaisissable ouverture de mon poème qui chante en moi, mais que je ne puis noter².

L'Avenir, parce que, m'isolant dans les régions inconnues de la Rêverie pour cette œuvre qui me captive, je ne puis me distraire et me laisser aller aux douces conversations amicales. Je vis dans une solitude et dans un silence inviolés. Ma lettre ne sera donc qu'un billet.

Ah! ce poème, je veux qu'il sorte, joyau magnifique, du sanctuaire de ma pensée; ou je mourrai sur ses débris! N'ayant que les Nuits à moi, je les passe à en rêver à l'avance *tous les mots*.

Mais parlons de toi. Ton livre est un recueil délicieux. Il y a là plusieurs petits poèmes qui sont déjà rangés parmi ce que ma mémoire a gardé de plus beau! Merci pour Geneviève, pour Marie, et pour moi.

Adieu, déjà. Ne t'occupe pas de moi jusqu'à ce que je t'écrive, j'ai besoin de me croire seul au monde, et te récompenserai de cette condescendance à mes frissons intimes par une œuvre qui te ravira. Mais quand! Nous t'aimons tous trois, prince, somptueux seigneur d'une chambre rêvée³! — Ce billet est pour le cher Lefébure comme pour toi. Va-t-il mieux? Je me charge de ses supercheries épistolaires⁴.

Marie est fatiguée, et, par surcroît, je crois que Geneviève va avoir la rougeole. Je vous envoie un petit poème *mélodique*⁵ que me demandait Madame Brunet. Adieu, laissez-moi vous oublier,

Votre

Stéphane.

1. J. Caselli, *Chants populaires de l'Italie*, Librairie internationale, 1865.

2. Première mention de ce qui sera l'Ouverture dite ancienne d'*Hérodias*.

3. Allusion au déménagement de Cazalis et à son ameublement somptueux.

4. À Paris à l'insu de sa famille, Lefébure faisait envoyer par Mallarmé des lettres de Tournon où il était censé se trouver.

5. « Sainte Cécile jouant sur l'aile d'un chérubin », qui deviendra « Sainte » en 1883. Cécile est le prénom de Mme Brunet.

105. À THÉODORE AUBANEL

Tournon, Mercredi soir [6 décembre 1865].

Mon bon Théodore,

Pardonne-moi mon silence. Une atroce névralgie a battu à mes tempes et tordu les nerfs de mes dents pendant toutes les minutes, matinales et nocturnes, de ma semaine. Aux rares heures de répit, je me jetais en maniaque désespéré sur mon poème, et ne voulais vivre pour autre chose, malgré ma fatigue, et désolé du temps perdu !

Grâce à toi, j'ai pu le commencer, et je t'en remercie par un long pressentiment de mains, que tu comprendras, *comme d'un inoubliable service*¹.

Je ne t'écris pas aujourd'hui, parce que toute distraction, même la plus charmante, m'est odieuse, et j'ai besoin de la plus silencieuse solitude de l'âme, et *d'un oubli inconnu*, pour entendre chanter en moi certaines notes mystérieuses.

Marie est fatiguée et, par surcroît, j'ai peur que Geneviève, toute tachetée de rouge, n'ait une rougeole. Comment va ce bon Jean de la Croix, que j'aime comme un frère de ma mignonne ? Peut-il garder sa dernière nourrice, pauvre ami ?

Adieu. Nos meilleures amitiés à ta femme, et des baisers à ton enfant.

Ton

Stéphane.

= Je te renvoie mon petit poème², plus clair, je crois. = Je te charge en remettant le billet ci-joint à Brunet, de lire à Madame une Sainte Cécile que je lui avais promise. C'est un petit poème mélodique et fait surtout en vue de la musique =

S. M.

Amitiés à Mathieu³ et à Grivolos.

Nous sommes seuls depuis Jeudi⁴.

106. À THÉODORE AUBANEL

Mon bon Théodore,

Un deuil de famille, la perte de mon grand-père⁵, m'appelle dans quelques heures à Versailles. Mon excellent ami Lefébure est à la maison : il veut visiter Avignon et te connaître. Je lui laisse en hâte cette poignée de

1. Sans doute une aide financière.

2. « Le Jour », première version de « Don du poème ».

3. Anselme Mathieu (1828-1895), l'un des sept fondateurs du Félibrige.

4. Jour du départ d'Anna Gerhard.

5. André Desmolins, mort le jour même.

main sur le papier qu'il te remettra de ma part. Accueille-le comme moi-même, car, moi-même, je l'aime plus encore.

Ton

Stéphane Mallarmé.

(Tu présenteras Lefébure aux chers Brunet. Il leur parlera de Geneviève, et de nous)

Tournon. Jeudi soir [14 décembre 1865].

107. À MME MALLARMÉ

Versailles, Samedi [16 décembre 1865].

Ma bonne Marie,

Je ne t'ai pas écrit hier parce que ma pénible journée a été vouée à tous les devoirs qui accompagnent une mort. Je suis si fatigué de tête, et de cœur, vraiment, que je ne ferai que te raconter doucement nos tristesses.

Après un voyage, un peu froid, mais que le sommeil a abrégé, je suis tombé dans les bras de la pauvre bonne maman, qui m'a raconté, entre ses larmes, que dans la nuit, le cher grand-père avait été saisi d'un certain frisson, puis d'une de ses attaques, et qu'enfin, après avoir vomi du sang, il a expiré quand a cessé l'épanchement. La pauvre femme ne pouvait croire à la Mort, tant tout avait été soudain et cruel ! Pense que bon papa avait été jusqu'à onze heures à la petite soirée de famille que donnent les tantes chaque semaine !

J'ai passé la journée, tantôt à écrire les tristes billets, tantôt à sortir pour les préparatifs de la cérémonie, qui n'a eu lieu que ce matin, tantôt enfin à regarder encore le pauvre corps que nous ne verrions plus !

Ce matin, je l'ai conduit au cimetière, après l'avoir vu mettre dans son cercueil. Il m'a fallu recevoir tous les amis connus de moi et inconnus, parler à tous, tout présider. Tu juges de mon abattement.

Bonne maman est brisée par ce deuil suprême. Je ne pourrais sans impiété la laisser à sa nouvelle et affreuse solitude avant Jeudi. Du reste, ce n'est que la veille que les scellés, apposés sur les armoires et les meubles, seront levés et j'ai besoin d'être là, d'autant plus que bonne maman nous destine plusieurs petites choses, dont elle se privera pour nous laisser les souvenirs vivants du pauvre mort !

Je passerai à Paris le Vendredi pour faire tes quelques emplettes de deuil, et le Samedi pour mes dents, si j'ai de l'argent, et pour mes amis. Le Dimanche matin je compte m'arrêter une heure ou deux à Sens, puis continuer ma route et arriver dans la Nuit de Noël auprès de toi. Ne me reproche pas ce retard, le cœur et, du reste, les obligations légales me l'imposent.

Adieu, ma bonne fillette, je t'embrasse de tout mon cœur, c'est-à-dire sans fin. Donne quelques-uns de ces baisers à la bonne petite Geneviève que je suis si désolé de n'avoir pas vue avant de partir.

Ton

Stéphane.

N'oublie pas de répondre à chacune de mes questions, et crois que, de mon côté, chère amie, je ne négligerai rien de ce qui peut te plaire. J'oubliais de te dire que dès maintenant il te faut porter le deuil.

NOTES AU HASARD...

= Il est probable que je t'écrirai peu ces jours-ci, ayant tant de lettres à faire encore pour bonne maman, et tant de démarches =

= Je m'étonne de n'avoir pas encore reçu ta lettre, que bonne maman attendait. Ne l'aurais-tu pas écrite hier, avant l'heure fixée =

= Parle-moi de Lefébure. Est-il resté longtemps ? =

= Dis-moi aussi si Perrier¹ s'en va ? =

= Je vais ce soir écrire au proviseur² pour lui dire de combien sera mon absence =

= As-tu fait prévenir les Richard ? =

= J'ai vu un parent, charmant, et très influent dans les ministères. Il m'offre sa protection. Je dois le visiter encore à Paris. Il peut nous être d'un grand profit, dans les affaires de Lycée. =

= Veux-tu, de suite, prendre dans le tiroir de la table où j'écris, le tiroir aux papiers blancs, tu sais, une des boîtes à photographies, qui contient les cuivres de mes cartes de visite ; mettre le plus grand des deux entre deux cartons et me l'envoyer à l'instant à Versailles. Tu y joindras le tien. C'est afin d'avoir des cartes de deuil. =

= Bonne maman me donnera les effets du pauvre grand père, avec lesquels on me fera faire les vêtements noirs nécessaires. Pour toi, elle me remettra la petite somme nécessaire aux acquisitions convenues. Elle te donnera quelques objets aussi, entre autres un beau manchon, venant de ma mère : elle en veut pour elle un noir. Peut-être aussi une seconde robe de soie neuve qu'elle a : cela la dispenserait de t'acheter une robe des dimanches, et tu mettrais tous les jours celle de mérinos. Il faut te dire que la pauvre femme va rester dans un état bien modeste, si ce n'est gêné. Mes voyages cependant me sont offerts par elle. Quelques meubles aussi. =

108. À MME MALLARMÉ

Versailles, Mardi soir [19 décembre 1865].

Ma petite chérie,

Ta bonne lettre a été une joie pour moi et une consolation pour ma pauvre bonne maman. Je ne puis que te répondre quelques mots, car j'ai une vingtaine de pages à écrire avant de me coucher.

1. Sans doute un professeur de sciences, nommé en fait Périer, qui quitta le lycée cette année-là.

2. Joseph Michel Deynez (1817-1902).

Bonne maman a été bien touchée de ta première bonne lettre, et me charge de te remercier de tout son cœur. Quant à l'offre d'aller à Tournon, elle y est également sensible, mais n'est plus d'âge à voyager et ne veut quitter Versailles où sont ses affections et la chère tombe de grand-père. Elle est moins accablée que je ne l'eusse cru grâce à sa dévotion et aux mille petits détails qui accompagnent une mort. Pour moi, je suis un peu fatigué, mais très peu.

Ce que tu me dis de ma pauvre chère Geneviève me va au cœur. Embrasse bien ce cher être, qui est l'ange inconnu de la famille car tout le monde me parle sans cesse d'elle.

Je vous arriverai pendant la veillée de Noël, avant la messe, à onze heures moins quelques minutes. Je revois sans cesse un grand fleuve, puis une petite maison au bord, puis une chambre rouge, et deux chers enfants, l'un sur sa chaise, l'autre sur son tapis. Ah ! que notre calme intérieur me manque !

— Bonne maman a eu la bonté de me donner un peu d'argenterie, et quelques jolies choses : un délicieux guéridon en bois de rose qui remplacera ta petite table, une robe de soie d'elle que tu arrangeras pour toi, toute neuve ; et, pour moi des monceaux d'habits du grand-père, que je ferai accommoder petit à petit à ma taille. Cela nécessitera l'achat d'une armoire que nous placerons dans la salle à manger. — Et des livres !

Je ne négligerai aucune de tes commissions de deuil.

Je t'en prie, n'abîme pas ton sauté en barque si joli, car je crois que bonne maman me donnera de quoi t'acheter, outre la robe, un pardessus en laine imitant l'astrakan, ce qui est la mode. Ne fais rien avant cela, petite.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur, mille fois, mes deux petites chattes, — mes trois, même, en comptant Minette. = N'abîme pas la boîte à musique. Je verrai, si je peux, le marchand et lui demanderai de la changer. = Adieu, je ne pense plus pouvoir t'écrire, hélas !

= Mon adresse, depuis Jeudi soir à six heures, jusqu'à Samedi dans l'après-midi, est :

Hôtel Corneille,
Place de l'Odéon,
à Paris.

Réponds-moi un petit mot là. J'aime tant tes lettres de Poucet. Je passe le Samedi soir à Sens, et m'arrête la nuit entière =

= Tu pourrais retenir une ouvrière à l'avance pour arranger la robe de soie. Je crains qu'il n'y ait pas assez d'étoffe pour toi.

Adieu, encore, beaucoup de *Kuss*.

109. À MME MALLARMÉ

Paris Samedi matin [23 décembre 1865].

Ma bonne Marie,

Ma pauvre Marie, je ne pourrai pas te voir la Nuit de Noël. Voici comment. (Oublie ce détail dès que tu l'auras lu, car il me rendrait risible

à tes yeux, et je veux que tu me respectes!) J'ai, depuis un jour, un clou très douloureux, justement placé où tu fouettes Geneviève, quand elle n'a pas été sage. Je souffre, même assis sur de moelleux fauteuils : ce serait donc un cruel supplice, et même une chose vraiment impossible, que de rester vingt heures sur les bancs de bois, ou de crin, du wagon. Il me faut attendre que cet ennuyeux malaise soit fini.

Mais ne songe pas à cela, parce que je te paraîtrais un grotesque, errant dans les rues avec un clou au derrière.

Imagine-toi plutôt que je reste pour faire plaisir à mes maîtres et à mes amis. En effet, j'ai eu à Paris l'accueil le plus cordial et le plus triomphant que tu puisses rêver pour un Poète.

Presque en mon honneur, on organise un réveillon Dimanche soir, et Leconte de Lisle, qui le présidera, me presse tant que je ne puis sans ingratitude refuser. Je l'eusse fait, cependant, voulant être avec toi pour Noël, mais mon clou me retient fixé aux chaises parisiennes, comme un ordre mystérieux. Je crois, vraiment, que c'est la Muse qui me l'envoie.

Je profiterai aussi de ce retard pour corriger les épreuves de mes vers. Grâce à Mendès qui les montre à tous, un journal m'offre de les publier tous en un numéro, et, après cela de les tirer à part, en un petit livre — à ses frais ! Quelle joie ! Es-tu contente ? tu vas avoir un petit volume de ton Stéphane¹.

J'ai acheté un *a, b, c, d*, à Geneviève, mais il est si charmant que je le garde pour quand elle apprendra à lire, et que je vais aujourd'hui lui choisir tout simplement un petit recueil d'images sans lettres.

Je ne veux pas que Geneviève perde rien à mon retour retardé : si tu n'as pas reçu, Dimanche, dans l'après-midi, une caisse, à jour, avec de la paille, va la réclamer à la grande vitesse. Elle contient une boîte d'animaux en bois blanc, (il n'y a d'arches de Noé qu'avec des animaux peints, et j'ai couru tout Paris sans en trouver d'autres) : tu mettras cette boîte sur ses petits souliers. Il y a encore un magnifique personnage : mais ce sera pour le jour de l'an quand elle viendra me réveiller. Cache-le bien, et ne le lui montre pas jusque-là ! — Pour toi, pauvre chérie, j'avais un petit cadeau aussi, mais je te l'offrirai en étrennes.

— De plus, il y a au chemin de fer deux caisses, une grande et une petite, que j'ai dû envoyer par la grande vitesse, malgré le prix, à cause de la valeur des objets qu'elles renferment. Recommande-les bien, car elles sont bien fragiles ; la petite est pleine de verres. Ce sont les effets, livres et vaisselle, que m'a donnés la pauvre bonne maman. Ne les ouvre pas, n'est-ce pas, avant mon arrivée. J'oublie de te dire que tous les ports sont payés.

— Maintenant voici l'heure de mon arrivée. Mardi matin à 10 h. 1/4. Je ne manquerai que la classe du matin, et j'irai à celle du soir : fais préparer à déjeuner afin que je puisse aller, après, faire une visite au proviseur, cela avant deux heures.

Je me reposerai le Mercredi et le Jeudi.

Si nous ne sommes pas ensemble le jour de Noël, nous nous embrassons au moins le jour de l'an.

1. Projet sans suite.

Adieu, pauvre Lancelot Gobbo¹ : partage mes baisers avec l'autre petit Lancelot. Je vous presse toutes deux sur mon cœur. Mon Dieu ! qu'il me tarde de reprendre ma bonne vie de solitude et de travail !

Ton Stéphane.

= Bonne maman est bien sensible à tes chères marques d'affection : je l'ai quittée navrée, mais plus calme, cependant. =

= Inutile de parler de mon clou à Tournon, ni de l'invitation de mes amis — dis que mes affaires de famille me retiennent un jour de plus. =

Je vais voir cependant si je peux t'envoyer ton petit cadeau de Noël par la poste.

110. À VICTOR PAVIE

Monsieur,

J'ai comme tous les poètes de notre jeune génération, mes amis, un culte profond pour l'œuvre exquis de Louis Bertrand, de qui vous avez eu la rare gloire d'être l'ami². Exilé, pour un temps, dans une petite ville de province, je souffre beaucoup de voir ma bibliothèque, qui renferme les merveilles du Romantisme, privée de ce cher volume qui ne m'abandonnait pas quand je pouvais l'emprunter à un confrère.

S'il vous restait encore quelques exemplaires de *Jean de la Nuit*, je vous demanderais en grâce, Monsieur, de vouloir bien me céder l'un d'eux : croyez qu'il ne serait nulle part plus religieusement conservé.

J'ose espérer que vous ne me refuserez pas cette supplique, et je vous remercie déjà, tout heureux.

Veillez, Monsieur, accepter l'assurance de mes sentiments distingués et de ma sympathie.

Stéphane Mallarmé.

= Vous auriez la bonté de me faire savoir le prix =

Tournon, [samedi] 30 Décembre 1865.

111. À JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

Samedi 30 Décembre 1865.

Mon cher ami³,

Je détache une feuille blanche de l'effrayant volume de ma correspondance du jour de l'an, pour ne vous écrire que deux mots. J'ai rencontré des êtres charmants, et qui m'ont aimé, comment ne pas leur donner un

1. Lancelot Gobbo, personnage de bouffon hâbleur dans *Le Marchand de Venise* de Shakespeare.

2. Victor Pavie, imprimeur à Angers, avait édité *Gaspard de la Nuit* d'Aloysius Bertrand en 1842.

3. C'est sans doute à l'occasion du réveillon chez Leconte de Lisle que Mallarmé fit la connaissance de Heredia.

souvenir une fois l'an ? Mais comme mon esprit ne donne plus du tout la même note que le leur, et la donnerait-il, je ne voudrais pas m'amuser à faire des lettres qui fussent des poèmes, il ne me reste que la ressource de faire du Thimothée Trimm¹ pendant quarante fois quatre pages. Ne soyez pas étonné si, bien que nous soyons au même diapason tous les deux, mon billet garde une lointaine façon de copie.

Je maudirais mon voyage s'il ne m'avait donné le rêve charmant de votre connaissance et de bonnes heures avec les rares êtres que j'aime sur la terre. Ma merveilleuse veine de travail est perdue, et mes compliments de bonne année ne font que m'en séparer davantage. Cependant je crois, à la joie rythmique qui me balançait, quand je relisais ce soir vos sonnets, que je me remettrai facilement à l'œuvre, après quelques jours de rêverie rétrospective. Dieu le veuille !

Vous m'avez demandé les nouvelles de mon arrivée ? Je commence à peine à me réchauffer ; les carreaux de mon wagon étaient de glace ; je n'ai pas pu fermer l'œil de la nuit, tant je grelottais.

Maintenant, du reste, je vais à merveille, mais je ne quitterais pas mon intérieur pour des monceaux de guinées. Cependant, je me propose d'aller demain jusqu'à la ville voisine, Valence, pour faire encadrer votre belle Hérodiade², si cher souvenir qui présidera à mes Nuits. Auparavant, je copierai les quelques vers que vous désirez recevoir³. Adieu, pardonnez-moi la platitude de ma lettre en raison du métier que je fais depuis ce matin, et ne conservez d'elle que mes vœux pour une belle et heureuse année. Vous les partagerez avec tous ceux que j'aime, n'est-ce pas ?

Votre vieil ami,

Stéphane Mallarmé.

2, Allée du Château, à Tournon, dans l'Ardèche.

Je retrouve un ancien portrait du temps où je sombrais dans la mer du Spleen, j'ai l'air, n'est-ce pas, d'un naufragé qui se résigne. Le voulez-vous ? Et vous, tâchez aussi d'en retrouver un.

S. M.

112. À HENRI CAZALIS

Tournon, [dimanche] 31 décembre 1865.

Mon bon Henri,

Bien que, comme dans un Rêve, je t'aie pressé la main il y a quelques jours, je ne veux pas laisser passer ce jour de l'an sans que tu reçoives un petit mot, et je détache cette page de l'effrayant volume de ma correspondance, diminuée cependant par mon voyage précédent.

1. Pseudonyme de l'écrivain Léo Lespès (1815-1875) dans *Le Petit Journal*.

2. Une reproduction de la *Salomé* du Titien.

3. Mallarmé enverra à Heredia un manuscrit du poème « Le Jour » (« Don du poème »).

Que tout ce que tu veux soit à toi. Les beaux vers avec les rimes, la douce adorée avec les baisers.

Vis dans une ivresse qui nous enivrera à son tour ! Et que ce chant d'allégresse ait pour base la trouvaille naturelle et quotidienne de tapisseries aux perroquets bariolés, d'ivoires jaunis et de bois noirs de vétusté !

Enfin, que sais-je ? Trouve au fond d'une singulière armoire une sacoche somptueuse qui paie tes dettes, si amusantes !

Mais surtout, aimons-nous toujours autant.

Maintenant pourquoi faut-il que je te gronde ? Nous t'avons attendu très tard au réveillon et, lors de chaque coup de sonnette, tous les visages se tournaient vers le mien, attristé de ton absence. Tu négliges trop vraiment ta charmante connaissance des hommes qui dominent l'art que tu as choisi et de tes confrères : on respire parmi eux un air qu'il faut avoir respiré pour être un Poète.

Que ces mots ne te fassent pas hausser les épaules, je parle d'expérience ! Outre que nous aurions eu les délices d'être ensemble huit heures de suite, c'est-à-dire plus d'une semaine de causeries déchiquetées et que la rareté de mes apparitions m'eût fait une fête de cette longue réunion !

Enfin, je te pardonne à la faveur de la nouvelle année. Marie, vers laquelle je suis arrivé gelé (j'ai encore si froid, sans parler de l'ennui des cartes, des vœux, de la visite d'un cousin, que je ne pourrai me remettre au travail avant les premiers jours de janvier).

Que dis-je ? Marie met sa main avec ma main dans la tienne, et Geneviève qui prodigue ses baisers aux bergers de Saxe et de Sèvres en garde quelques-uns à ton intention.

Adieu.

Ton ami,

S. Mallarmé.

L'adresse de Lefébure, arrivé sans encombre est : Villa Delamp, ancienne route de Grasse, à Cannes, Var.

Offre mes vœux de bonne année à tous ceux de mes amis que tu rencontreras. Ne m'oublie pas près de Madame Le Josne et dis-lui que le remaniement seul d'un poème a retardé l'envoi des autres. Mais elle les recevra, — trop tôt, hélas !

113. À FRÉDÉRIC MISTRAL

Dimanche, 31 Décembre 1865.

Mon cher Mistral,

Voici une triste année pour moi, puisque je ne vous ai pas vu. Il en est toujours ainsi : vous ayant connu, et sachant que vous habitez un des diamants de la voie lactée, j'inventerais des ailes insensées pour vous y rejoindre : quarante lieues nous séparent, et je ne trouve pas le moyen de vous presser la main. Laissez-moi vous promettre, j'aime les vœux qui me lient, en commençant cette nouvelle année, que nous nous rencontrerons,

n'importe comment, n'importe où. Cette heure sera divine pour moi, car, alors, j'aurai lu votre poème splendide¹, (dont l'attente me désespère,) et, de mon côté, je vous offrirai sans doute un des premiers exemplaires de l'*Hérodiade*, œuvre de mes nuits ravies.

Vous aviez raison, le spleen m'a presque déserté, et ma poésie s'est élevée sur ses débris, enrichie de ses teintes cruelles et solitaires, mais lumineuse. L'Impuissance est vaincue, et mon âme se meut avec liberté. Merci de votre amicale prophétie, d'elle est née, sans doute, cette Résurrection.

J'ai, de plus, des heures terrestres qui sont charmantes, près de ma jolie Geneviève qui marche seule, dans une maison penchée sur ce Rhône bien-aimé dont vous me recommandiez il y a un an l'influence.

Mais qu'un jour il me mène encore à Avignon, et je n'y serai pas longtemps sans aller à Maïanes [*sic*] vous remercier de la sympathie inconnue qui nous mêle, ce bon fleuve et moi. En effet, je ne fais plus un poème sans qu'il y coule une rêverie aquatique.

J'oublie, cependant, le sujet de ma lettre, qui est de vous dire mes vœux de belle et heureuse année. Je ne les détaille pas, vous avez un cœur qui supplée à l'absence des paroles ! Recevez-les donc

d'un de vos meilleurs amis,

Stéphane Mallarmé,

à Tournon.

114. À THÉODORE AUBANEL

Tournon, Dimanche 31 Décembre 1865.

Mon bon Théodore,

J'ai tardé à répondre à ta lettre, parce que je suis à peine de retour, et que ma pensée grelotte encore avec une incohérence sénile, incapable d'unir deux mots, tant j'ai eu froid en voyage. Cependant, supplice effroyable ! il m'a fallu remplir plus de quarante enveloppes de vœux de bonne année, blotti dans la flamme de la cheminée.

Tu juges mon horreur, en ce moment pour tout ce qui ressemble à une lettre, et tu me pardonneras les paroles en l'air et la brièveté de ce billet, que j'écris sur petit format, moins pour te dire peu de choses, que pour user de supercherie avec moi-même et me laisser croire qu'il n'est pas un surcroît à mes missives. Il sera bien assez grand pour te laisser pressentir mes souhaits que tu connais à l'avance !

Je te remercie mon bon ami du bel et charmant accueil que tu as fait à mon cher Lefébure, et je suis heureux que vous ayez de suite ressenti une réciproque sympathie, car vous êtes deux êtres que j'adore.

Lefébure, sous sa modeste timidité, cache des trésors. Je te lirai de ses vers et tu verras qu'il fut mon initiateur. Le malheur est que sa santé ne lui permette pas l'acharné travail que demande une originalité profonde dans notre Poésie.

1. *Calendau*.

Encore merci de tout cœur ! Le projet que tu m'écris de nous réunir, tous les trois, est un rêve délicieux que je ferai tout pour exécuter. — Jusque-là je veux travailler sans repos. Malheureusement la mort de mon pauvre grand-père m'a fait perdre le riche filon de ma rêverie, mais j'espère le retrouver. Et toi ? entretiens-moi de tes nuits !

Adieu, bon ami, reçois mes vœux pour une belle et heureuse année, Marie s'unit à moi, et nous te prions de les partager avec Madame Aubanel. Geneviève, qui marche seule et a douze dents ! sois jaloux ! prodigue ses plus beaux baisers au nom du cher Jean de la Croix que nous embrassons tous aussi.

Ton

Stéphane M.

= Mes meilleurs souhaits aux chers Mathieu et Grivolos. = Ne nous oublie pas près de ton excellent oncle le Chanoine. =

Emmanuel nous regrette bien dans son triste Moulins !

Ne m'en veuille pas si je feins de t'oublier ces deux ou trois mois. J'ai si peu de temps pour travailler, que je ne puis le morceler pour des travaux étrangers à l'Art.

115. À VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Tournon, [dimanche] 31 Décembre 1865.

Mon bon Villiers,

Une lettre entre nous deux est une mélodie banale que nous laissons aller au hasard, pendant que nos deux âmes, qui s'entendent si merveilleusement, font une basse naturelle et divine à sa vulgarité. Je crois, du reste, que nous avons ce talent de ne savoir joindre deux mots que quand nous écrivons un Poème : ajoutez que, depuis ce matin, je remplis de copie une quarantaine d'enveloppes dédiées à des êtres charmants que j'ai rencontrés jadis et qui m'ont aimé, et que je n'ai pas la cruauté d'oublier. Mais je ne suis plus à leur diapason, et ne peux leur offrir que de vides paroles. Cette fatigue, avec la haine d'écrire quand ce n'est pas pour l'Art, m'excusera, n'est-ce pas, puisque je fais cette concession à la réalité, vous sentant sans cesse près de moi et parmi ma solitude, d'aimer que vous receviez un papier de moi le jour du nouvel an.

Travaillez-vous, mon bon ami, dans votre exil ? Dites-moi bien cela. Pour moi, j'ai eu tous les ennuis depuis mon retour à Tournon, mon temps morcelé par le collège, une visite ennuyeuse d'un mois faite à ma femme par une sœur qui ne m'est pas sympathique, et, il y a quinze jours, quand je rêvais admirablement mon poème entier d'*Hérodiade*, j'ai été interrompu par la mort d'un grand-père qui m'appelait à Versailles. Mais je vais me remettre au travail, avec bonheur ! J'ai le plan de mon œuvre, et sa théorie poétique qui sera celle-ci : « donner les impressions les plus étranges, certes, mais sans que le lecteur oublie pour elles une minute la jouissance que lui procurera la beauté du poème » En un mot, le sujet de mon œuvre est la

Beauté, et le sujet apparent n'est qu'un prétexte pour aller vers Elle. C'est, je crois le mot de la Poésie.

Je vous adresse la note assez exacte du vers, dans un petit poème composé après le travail de la nuit auquel j'ai acclimaté mon esprit en souvenir de vous¹. Le poète, effrayé, quand vient l'aube méchante, du rejeton funèbre qui fut son ivresse pendant la nuit illuminée, et le voyant sans vie, se sent le besoin de le porter près de sa femme qui le vivifiera.

— Mon papier est plein, c'est une raison, comme une autre, de ne pas vous écrire toute la nuit, je vous presse les mains de tout mon cœur en vous souhaitant une belle et grande année, — votre ami,

Stéphane Mallarmé.

= Veuillez présenter mes respects et mes vœux à votre famille. =

= J'ai vu tout le monde à Paris, en revenant de Versailles; mon Dieu, que vous me manquiez! = Apercevez-vous enfin ma cousine Deszilles²? — Adieu =

116. À THÉODORE AUBANEL

Tournon, Mercredi [3 janvier 1866].

Hélas! mon bon Théodore, tout concourt à nous priver de la joie de nous voir. Un motif futile, d'abord, est qu'il y a si peu d'argent à la maison que je n'oserais pas toucher à la petite sacoche qu'il va falloir fragmenter tout le mois en à comptes pour ceux de nos fournisseurs qui sont de braves gens et le méritent. De plus, je suis très fatigué de mon voyage triste et glacial, et j'ai besoin du repos au coin du feu, sans te dire que Marie serait triste, ayant été seule pendant les fêtes de Noël, d'être encore abandonnée pendant mes vacances du jour de l'an, qui, du reste, finissent ce soir. Enfin, ceci est pour moi la raison la plus grave, le déplacement, si brusque! précédent, m'avait sorti de mon Rêve, et je ne pouvais plus me remettre au travail. J'ai été assez heureux la nuit dernière pour revoir mon Poème dans sa nudité, et je veux tenter l'œuvre ce soir. Il m'est si difficile de m'isoler assez de la vie pour sentir, sans effort, les impressions extraterrestres, et nécessairement harmonieuses, que je veux donner, que je m'étudie jusqu'à une prudence qui ressemble à de la manie.

Je suis désolé de ce contre-temps, il m'eût été si doux de vous revoir, si bon d'entendre le plan de ton drame³. C'est cela qui me peine davantage, car, enfin, vous voir, je vous aime assez et vous ai assez présents pour vous évoquer à ma guise! Mais crois en toi et marche droit dans ta pensée, jusqu'à Pâques; alors je te promets de te visiter, et je risquerai moins de me méprendre sur bien des choses qui chez toi ne sont encore que de vagues

1. « Le Jour » (« Don du poème »).

2. Mallarmé avait deux cousines Deszilles, Cécile, veuve de Charles Finot, et Nanine.

3. *Le Pâtre*, qu'Aubanel refusa de publier de son vivant.

et premières sensations, intelligibles merveilleusement pour le poète, trop frêles et frissonnantes encore pour ne pas souffrir d'un regard étranger.

Merci, pauvre ami, de la charmante hospitalité préparée. Adieu, Marie embrasse Madame Aubanel, et Geneviève (qui parle Allemand!) Jean de la Croix. Quant à nous, nous nous aimons,

Ton

Stéphane M.

= Presse bien fort les mains du seigneur Grivolos. Donne-moi des nouvelles des *Flagellants*¹? Bon courage, à lui aussi. =

S. M.

117. À VICTOR PAVIE

Tournon, Lundi matin [8 janvier² 1866].

Monsieur,

Je vous remercie infiniment d'avoir encore retrouvé pour moi un volume de Louis Bertrand. C'est un ami que vous me rendez, et vous devinez quelle peut être ma gratitude.

Je vous demanderai d'être assez bon pour m'en faire savoir le prix, par un mot jeté à la poste ou écrit sur le dos d'une enveloppe; vous le recevrez de suite.

— Maintenant, avant de terminer cette lettre, permettez-moi une question indiscreète. Pourquoi ne faites-vous pas une nouvelle édition de Gaspard de la Nuit? outre ce qu'il y aurait de noble à faire reflourir l'œuvre d'un Poète, vouée à l'oubli par une vraie Fatalité, je crois même, grâce au bruit que feraient autour de cette œuvre aimée ceux de mes Maîtres et de mes amis qui déplorent son abandon, que vous y auriez un avantage réel.

Veillez croire, Monsieur, à ma sympathie.

Stéphane Mallarmé.

118. À MME H. LE JOSNE

Tournon, le [jeudi] 8 février 1866.

Madame,

Je suis bien en retard avec vous, qui aviez eu la charmante bonté de vous montrer impatiente de recevoir quelques uns de mes vers! Permettez moi, d'abord, d'accuser Cazalis, le quel ne m'a rappelé que récemment votre

1. *Les Flagellants au XIX^e siècle*, tableau auquel travaillait Grivolos.

2. Datation précise par la réponse de Victor Pavie, du 12 janvier.

adresse précise, et de vous faire croire à mon innocence, ne serait-ce que pour apaiser mes remords.

À peine rendu à l'exil, j'avais copié à votre intention quelques strophes, mais un pressentiment que je les retoucherais bientôt m'a sauvé des regrets de vous les avoir envoyées imparfaites.

Je n'ai pas choisi mes plus longs poèmes, toujours pour cette raison que je les rêve meilleurs. Ceux que vous recevrez sont bien peu de chose — de simples soupirs... L'un, une rêverie automnale¹ ; l'autre, ce désir inexplicable qui nous prend parfois de quitter ceux qui nous sont chers, *et de partir*² ! le troisième, la tristesse du Poète devant l'enfant de sa Nuit, le poème de sa veillée illuminée, quand l'aube, méchante, le montre funèbre et sans vie : il le porte à la femme, qui le vivifiera³ ! Vous connaissez les deux pages de prose⁴. — Du reste, voilà bien longtemps parler de ce qui se lit et s'oublie en une minute.

Permettez moi, plutôt, Madame, de vous remercier d'une sympathie exquise qui me suit dans ma solitude, et doit me donner une vraie force dans mon travail d'*Hérodiade*, que vous connaîtrez cet été, œuvre de mon Rêve et d'élection, vers la quelle ce que j'ai fait jusqu'ici a été simplement un effort, qui vous dira mieux ma gratitude.

Adieu, Madame, veuillez accepter mes vœux, vraiment ridicules, pour l'année qui va presque finir ! et vous faire près de Monsieur Lejosne l'interprète des regrets que j'ai de ne pas lui avoir été présenté à mon dernier séjour à Paris.

Je vous prierais aussi d'offrir mes respects à Madame votre mère et Madame votre tante, qui m'accueillirent comme vous, lors de l'unique visite que je vous fis.

Je dépose mes hommages à vos pieds.

Stéphane Mallarmé.

119. À VICTOR PAVIE

Tournon, Jeudi soir [8 ? février 1866].

Bien cher Monsieur,

J'ai été souffrant depuis votre bonne lettre⁵, et un grand travail, une série de poèmes à retoucher, et parfois à refaire, pour le journal que vont

1. « Soupir ».

2. « Brise marine ».

3. « Le Jour » (« Don du poème »).

4. « Le Phénomène futur ». C'est sans doute par les Le Josne que Baudelaire eut connaissance de ce poème en prose auquel il fait allusion dans [*Pauvre Belgique !*] (*Œuvres complètes*, éd. Claude Pichois, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, 1976, tome II, p. 831).

5. Du 12 janvier : « Monsieur, / J'avais écrit 6 fr. sur la bande. Réponse trop laconique, et que je n'ose me reprocher, puisqu'elle me vaut deux lettres pour une. / Je n'ai jamais vu Bertrand. J'étais entretenu de lui par Sainte Beuve et David dont le premier l'encouragea et le produisit autant que possible, le second l'assista et lui ferma les yeux. / Le manuscrit, racheté à la mort de l'auteur par les deniers de David, me fut confié. Je l'imprimai et l'éditai de grand cœur à mon compte. Nous destinions le produit de l'œuvre à la famille. / Point du tout. La famille glissa d'une part entre nos

publier les Poètes, *Le Parnasse contemporain*, (vous me permettrez de vous envoyer le numéro, quand il aura paru,) a accaparé mes quelques jours de convalescence. Vous m'avez pardonné, n'est-ce pas ?

Si je vous disais que vous êtes pour moi une vieille connaissance, vous seriez étonné ! La note exquise¹ que vous consacrez Sainte-Beuve, au bas des vers qu'il vous a dédiés², m'avait souvent fait rêver, et j'aimais à me représenter ce « fidèle gardien des souvenirs » sans songer alors que j'aurais un jour le charme de presser sa main, sur le papier.

Sur le papier, hélas ! car je doute que rien me rapproche jamais d'Angers. Entré dans un Lycée, grâce à quelques mots d'Anglais appris à Londres, uniquement parce que la vie d'homme de lettres n'assurait pas l'existence de ma femme et d'une charmante petite enfant, je n'ai aucune ambition d'avancement dans une carrière qui n'en est pas une pour moi, sérieusement, et, satisfait d'un intérieur où je puisse rêver, surtout si ses croisées donnent sur un magnifique horizon comme celui du Rhône, je m'abstrais et m'isole dans le Travail. Paris seul, où sont mes amis, des tableaux, et des livres, pourrait me faire abandonner mon exil indifférent.

Mais on peut rééditer Louis Bertrand de loin ! Ce que vous me racontez m'a navré. Un volume en vingt sept ans !

Cependant celui que possède la Bibliothèque Impériale ne quitte pas les mains des lecteurs, — au point qu'on ne peut l'avoir. Si vous placiez douze exemplaires chez Pincebourde, libraire des littérateurs et des collectionneurs, amateur, lui-même, des œuvres Romantiques, rares ou perdues, il les vendrait — inévitablement ! Mes amis, ou moi, nous chargerions d'une petite réclame dans sa Revue, l'ancienne *Revue Anecdotique*. Six autres volumes placés, à Avignon, chez votre confrère le poète Provençal Roumanille, que j'avertirais, disparaîtraient bien vite. Quant aux six derniers, je les ferais prendre par des amis pressés, je crois. Et qui sait si, alors, avec un peu de bruit facile dans les journaux, il n'y aurait pas un réel avenir pour une belle édition, précédée de notices, et d'une douzaine de poèmes, à la mémoire de Bertrand, par les meilleurs poètes de ce

ains, le public de l'autre. Je n'ai le souvenir bien net que d'un acheteur en 27 ans, lequel encore était un de mes amis, condisciple du cher défunt. / Voyant cela j'ai de mon mieux, et dans l'intérêt de sa mémoire aussi morte que lui-même, disséminé les exemplaires autour de moi. Ô merveille ! La voilà qui ressuscite cette mémoire, sous le souffle de ceux qui en ce temps là n'étaient pas nés. — D'où venez-vous, jeunes hommes, avec une fraîcheur d'émotions, une vivacité de goûts, un culte de la fantaisie, du caprice et de l'art si méconnus de notre époque ? Vous êtes en tout sept. Soyez les bienvenus, vous servis, il reste encore dans mes combles vingt quatre exemplaires d'une édition respectée des rats non moins que des lecteurs. Les pauvres ne s'en doutent guères, — et bien leur en prend, car plus d'un mourra de faim ou de froid avant la conversion de ces rêves et de ces songes en deniers. / Merci, Monsieur, au nom du poète comme des pauvres, de votre inscription sur la liste de leurs vengeurs. Dans vos poèmes d'horizons, dans vos perspectives d'avancement, notez Angers sur vos tablettes. Vous y trouverez une main prête à serrer la vôtre. Qui sait si, à tous deux, nous ne rééditerons pas Gaspard !.. / À vous de tout cœur / Victor Pavie » (lettre inédite).

1. « Victor Pavie, d'Angers, un de nos plus jeunes amis du Cénacle, resté le plus fidèle en vieillissant, avec nos amitiés, à toutes les admirations, à tous les cultes de sa jeunesse ; quand tous ont changé, le même, conservé, perfectionné, exalté et enthousiaste toujours, la flamme au front, un cœur d'or. À le voir d'ici, à travers notre tourbillon et du milieu de notre dispersion profonde, je le compare à un chapelain pieux qui veille et qui attend ; je l'appelle le gardien de la chapelle ardente de nos souvenirs. »

2. « À Victor Pavie, le soir de son mariage », dans *Pensées d'août*.

temps¹ ? Ce monument élevé par notre génération à Louis Bertrand serait d'autant plus naturel qu'il est vraiment, par sa forme condensée et précieuse, un de nos frères. Un anachronisme a causé son oubli. Cette adorable bague jetée, comme celle des Doges², à la mer, pendant la furie des vagues romantiques, et engouffrée, apparaît maintenant, rapportée par les lames limpides de la marée.

... Mais comme on rêve, en parlant avec ceux qu'on aime ! Adieu, cher Monsieur, pensons tous deux, cependant, à ce songe, qui se réalisera peut-être ! Dans tous les cas, ce sera un moyen d'être, de loin, un peu ensemble.

Bien à vous,

Stéphane Mallarmé

Je joins à cette lettre les *six francs*. Hélas ! les pauvres auront eu le temps de bien grelotter ! —

120. À CATULLE MENDÈS

Tournon, Mardi soir [20 mars 1866].

Mon cher Catulle,

Vous êtes un monstre de ne pas me répondre, et cependant je vous excuse en me rappelant l'ambiguïté de la ligne que vous reçûtes. Je vous demandais une goutte d'encre, deux traits de plume, ne serait-ce qu'un mot ! Vous avez dû comprendre que je demandais si le *Parnasse* n'était qu'une parole, un rêve ; et l'envoi des deux premiers numéros³ de ce recueil vous aura semblé une réponse naturelle. Je dis des deux premiers feuillets, car on m'a été infidèle la semaine dernière, et j'attends les deux autres ce matin.

Mais où vais-je ? Je ne devais vous crayonner qu'une ligne, en costume de voyage comme vous cet automne, avant de prendre le train de Nice où m'invite mon ami Lefébure, épuisé que je suis, usé de travail malheureux et stérile. Je compte sur une vraie résurrection, là-bas, au soleil pascal, parmi les lauriers méditerranéens. Où vais-je encore ?.. Je ne puis vous parler, sans le désir d'une longue causerie. — Vous aurez à mon retour une vraie lettre, à laquelle vous répondrez n'est-ce pas. — Maintenant que cette promesse me délivre, pour le moment, de toutes mes velléités exubérantes de confidences, je viens au fait : Voici. Je suis à Cannes, (Villa Delamp, ancienne route de Grasse, Var.) de Jeudi 29 Mars à Vendredi 6 Avril. Si la livraison, qui contiendra mes vers devait paraître aux alentours de ces dates, je vous en supplie, envoyez-moi les épreuves à Cannes, ou, ensuite (si c'est plus tard), à Tournon, car j'ai beaucoup à reviser. S'il n'était pas très ambitieux de vouloir remplir à soi seul une livraison, je vous demanderais de voir qu'il

1. Sept ans avant *Le Tombeau de Théophile Gautier*, Mallarmé rêve ici d'un *Tombeau de Louis Bertrand*.

2. En jetant sa bague à la mer, le doge scellait les noces de Venise et de l'Adriatique.

3. Parus le 3 (poèmes de Gautier, Banville et Heredia) et le 10 mars (poèmes de Leconte de Lisle). Les poèmes de Mallarmé (10 sur les 13 envoyés) paraîtront dans la livraison du 12 mai avec ceux d'Henri Cazalis.

en fût ainsi pour moi, (je l'aimerais infiniment,) afin d'offrir et garder séparément ces quelques poèmes. — Au revoir, *jusqu'à ma prochaine* lettre et donnez-moi quelquefois signe de vie.

Votre.

Stéphane Mallarmé.

Amitiés à tous mes amis. Mes respects à Monsieur et à Madame de Lisle. Ne m'oubliez pas près de de Banville.

121. À MME MALLARMÉ

Cannes, Villa Delamp, Samedi [31 mars 1866].

Ma bonne petite,

Ne m'en veuille pas, si je ne t'ai pas écrit dès hier. J'ai dû, à peine sorti du lit où j'avais dormi toute la matinée, fatigué de ma nuit en chemin de fer, sortir avec le cher Lefébure. Hier et aujourd'hui ont été consacrés à visiter Cannes, le port, et la plage, qui sont autant de merveilles. Lundi, j'irai aux îles¹ en bateau, et mardi à Nice.

Ma pauvre chérie, que nous te regrettons à toute minute, devant cette mer bleue et divine, qui joue à nos pieds, et se perd à l'infini ! Vraiment, j'ai parfois envie de te faire venir ici, et de demeurer l'été, avec un congé. Si, comme me le dit Lefébure, je pouvais trouver des leçons ! Que cet air et ce soleil te seraient bons. Déjà, avec tant d'heures de paresse et de promenades, choyé par le bon Lefébure, il me semble que je ressuscite². Le ciel est un azur de Pâques.

Je veux te raconter ma soirée à Avignon. Pas d'Aubanel. Les Brunet ont été charmants, mais, hélas ! pauvre mignonne, ne m'ont chargé pour toi que de leurs meilleures amitiés, sans oser, peut-être, t'inviter.

Que fais-tu donc, seule, mon enfant ? Et que devient petite Geneviève. Lui parles-tu de papa, et dit-elle : « Le monstre ! »

Raconte-moi bien ta vie, chère abandonnée, qui en as le temps. Pour moi qui ne suis à la villa de Lefébure qu'avant les repas, je dois te quitter, car on couvre la table.

Pardonne-moi de ne guère t'envoyer dans cette lettre que des baisers ; les détails et les histoires, je tiens tant à te les dépeindre à loisir, que j'attends les premiers jours de notre réunion.

Adieu, donc, bon ange, prends courage et pense à moi, comme je pense à toi devant tout ce [qui]³ est beau. Je t'envoie mille baisers que tu partageras avec ce bon « Rotet⁴ ».

Ton

Stéphane.

1. De Lérins, au large de Cannes.

2. Mallarmé écrit la veille de Pâques.

3. En changeant de page, Mallarmé a oublié le relatif.

4. Ce surnom mystérieux de Geneviève est peut-être formé sur le verbe *rotter* ou sur l'allemand *rot*.

= Je t'écrirai dès que j'aurai ta réponse. = Tu me diras si l'on m'a fait demander au Lycée Vendredi, et ce qui a pu arriver ; — si on a le Mardi ; — et tout. = Si, du Lycée, on demandait une « note d'examen de Pâques » tu la trouverais en plusieurs pages, avec ce titre, rien qu'en ouvrant mon buvard de classe = Soigne-toi bien, et tâche de te distraire un peu = Je profite de ces derniers mots pour t'embrasser encore. =

Ton Stéph.

122. À MME MALLARMÉ

Cannes, Mercredi 11 heures du soir [4 avril
1866].

Ma bonne petite,

Je t'écris de mon lit, rentré à peine d'un voyage de trois jours à Nice et à Monaco. Je suis si fatigué et si accablé de sommeil que tu ne me gronderas pas (petite grognon, qui me reproches de ne pas t'avoir écrit assez tôt, comme si, en voyage, on était toujours devant une table chargée de plumes et de papier) tu ne m'en voudras pas, dis-je de ne t'écrire que deux lignes, d'autant mieux que je dois avant de fermer mes yeux, qui le sont à moitié déjà, griffonner un mot de réponse à Aubanel. Impossible demain, car nous partons pour les îles avec le lever du jour.

Je te raconterai toutes mes heures à mon retour, je me contente donc de te dire que l'excursion à Monaco a été délicieuse, que j'y ai gagné à la roulette quelques sous avec lesquels je t'ai acheté une jolie petite... je ne dirai pas quoi, laquelle surprise ira à merveille avec la robe que tu achèteras cet été.

Ma pauvre enfant, tu me suis partout, et, sans cesse, je cherche dans le vide ta main pour te montrer quelque beauté inattendue du paysage. Hélas ! pourquoi n'est-ce que ton ombre qui me suit ? En attendant mes récits, et nos baisers, ma Marie, ne t'ennuie pas trop cependant et embrasse bien le méchant petit ange qui m'oublie. Ce que tu me dis de ses dents me peine, elle n'a donc pas un instant de calme, et la pauvre mère est la victime.

Adieu, ma mignonne. Je n'oublierai aucune de tes commissions près des Brunet, ni la note, ni la toile, ni le Médecin que je verrai moi-même. Adresse-moi en tous cas vingt francs chez Théodore Aubanel, place st Pierre. Ne m'envoie plus rien à Cannes, que j'aurai quitté quand tu auras reçu cette lettre, Vendredi matin. Je couche à Toulon. Je visite Marseille Samedi, et suis le soir à Avignon. J'y reste le Dimanche et le Lundi, et je t'arriverai Mardi à une heure, pour ne pas voyager la nuit précédente.

Adieu, je t'embrasse mille fois, donne cinq cents de ces baisers à Geneviève : cela passera un peu votre temps, mes chéries.

Votre

Stéphane.

= Lefébure joint à mes caresses ses meilleures amitiés, et embrasse Geneviève = Pourras-tu me lire ? la bougie est presque éteinte. =

123. À ALPHONSE LEMERRE

Vendredi soir [20 avril 1866].

Monsieur,

Je vous prierais de m'envoyer, par le retour du courrier, les cinq dernières livraisons¹ du *Parnasse contemporain* (3ème, 4, 5, 6, 7ème) et les cinq suivantes à mesure qu'elles paraîtront.

Le prix de ces dix feuilles accompagne ma lettre.

S. Mallarmé.

2, Allée du Château, à Tournon (Ardèche).

124. À CATULLE MENDÈS

Tournon, Mardi matin [24 avril 1866].

Mon cher Catulle,

Vous avez maintenant mon treizain de Poèmes², et vous me pardonnez mon retard, n'est-ce pas ? Ce serait mal à vous de ne pas le faire, car toutes ces veillées de la semaine, et les nuits des deux derniers jours ont été consacrées à rendre ces vers présentables. Vous savez combien je tiens à la justesse de l'impression, et que, par conséquent, le changement d'un mot entraîne un remaniement. Or ne me fallait-il pas un jour par poème ? J'ai mis moins que cela. Songez donc ! pour évoquer les étés, les automnes, les minutes, et pour rester dans la manière de ces époques, en ne faisant que corriger ce qui, alors, comme maintenant, eût été fautif. D'autant plus que ces vers ayant surtout pour moi la valeur de souvenirs³, je tenais à ce que tous gardassent leur date.

J'ai quelques prières à vous faire. 1° De me dire s'il y aurait quelque une des corrections que vous n'aimiez pas, — après avoir longtemps examiné sa signification, car il faut vous défier de la sensation désagréable qu'on éprouve à voir de nouveaux mots à la place de ceux que la mémoire finissait d'avance. J'y ai moi-même été pris parfois. Toutes les substitutions ont eu leur but, relatif généralement à la composition, et je n'ai pas hésité à sacrifier des vers qui me semblaient d'une jolie peinture. — Mais quand on

1. Parues respectivement les 17, 24, 31 mars, et les 7 et 14 avril. La cinquième contenait les « Nouvelles Fleurs du Mal » de Baudelaire (15 poèmes).

2. Des treize poèmes envoyés (« Les Fenêtres », « Le Sonneur », « À celle qui est tranquille » [« Angoisse »], « Vere novo » [« Renouveau »], « Tristesse d'été », « L'Azur », « Les Fleurs », « Soupir », « Brise marine », « Le Château de l'Espérance », « Le Pitre châtié », « À un mendiant » [« Aumône »], « Épilogue » [« Las de l'amer repos... »]), onze seulement paraîtront (la liste citée moins « Le Château de l'Espérance » et « Le Pitre châtié »). Encore « Tristesse d'été » ne parut-il que le 30 juin, à la fin du volume reprenant les livraisons de la revue.

3. Comme l'indique l'« Épilogue » (« Las de l'amer repos... ») des poèmes du Parnasse, ce treizain relève déjà d'une inspiration dépassée.

est seul, sans conseil ni ami, sans épreuve, on peut se tromper ! Du reste, ces quelques sacrifices seraient rachetés, amplement, par d'heureuses choses que j'ai replacées, dans le goût de ces temps, toujours.

Seconde prière, qui se rapporte — je n'ose pas dire à l'impression, mais à l'imprimerie. Je voudrais un *caractère assez serré*, qui s'adaptât à la condensation du vers, mais *de l'air entre les vers, de l'espace*, afin qu'ils se détachent bien les uns des autres, ce qui est nécessaire encore avec leur condensation. J'ai numéroté les poèmes, est-ce utile ? En tous cas, je voudrais, aussi, un grand blanc après chacun, un repos, car ils n'ont pas été composés pour se suivre ainsi, et, bien que, grâce à l'ordre qu'ils occupent, les premiers servent d'initiateurs aux derniers, je désirerais bien qu'on ne les lût pas d'une traite et comme cherchant une suite d'états de l'âme résultant les uns des autres, ce qui n'est pas, et gênerait le plaisir particulier de chacun. — Leur ordre est bon, n'est-ce pas ? à l'exception du *Mendiant* que j'ai rejeté à l'avant-dernière place, ne sachant où le caser. — Que pensez-vous du titre ? J'ai hésité entre *Angoisses* et *Atonies*, qui sont également justes, mais j'ai préféré le premier qui met mieux en lumière l'*Azur*, et les vers dans la même note.

Enfin, suprême grâce, mais demandée à genoux, celle-ci ! *Envoyez-moi une épreuve*, que je ne garderai que vingt-quatre heures, je vous le jure, par Dieu qui voit mon âme ! Supposez qu'elle soit mise à la poste un Mardi, je l'aurais le mercredi à dix heures, et, le Jeudi, la renverrais pour que vous la receviez le vendredi matin ; ce sont là mes meilleurs jours, mais prenez-en d'autres, s'ils vous gênent. Je tiens à cette Épreuve, non pour les fautes matérielles, dont vous voudrez bien vous charger, n'est-ce pas, mon ami, mais pour voir par moi-même l'effet d'ensemble, d'abord, et, s'il n'y aurait pas avantage à déplacer certains poèmes : puis des détails, qui seraient répétés à trop peu de distance, et se contrediraient, même. Enfin, il y a un ou deux titres que je n'ai pas encore trouvés, celui du *Mendiant*, par exemple, et de *Tristesse d'été*, qui répète un mot du sonnet¹.

De même, je me rappelle que le mot *fin* se trouve deux fois dans *Épilogue*. Mais assez !

Que de minuties, vraiment chinoises², mon bon Catulle, mais vous les comprenez, et vous ne les oublierez pas. Publiant ces quelques vers, il vaut autant le faire le mieux possible et les offrir d'une façon qui déguise tant de choses qui manquent encore !

Et le journal, quand paraîtra-t-il ? J'attends avec joie ce premier numéro. Vous m'en parlerez dans votre lettre, n'est ce pas, lettre que vous m'écrivez. (De suite ?)

Parlez-moi de vous, comme je vous parle de moi, c'est le seul moyen de se réunir un peu. Travaillez-vous ?

Quant à moi, je suis toujours à l'Ouverture d'Hérodiade que je ne reprendrai que dans huit jours, étant fatigué par la revision de mes poèmes. (Il est, en effet, si difficile de faire un vers quand on l'a dans l'âme ; qu'est-ce, lorsqu'il faut le faire longtemps après avoir oublié ce qui eût pu le faire

1. « À un mendiant » deviendra « À un pauvre », mais « Tristesse d'été » gardera son titre.

2. Cf. « Épilogue » : « ... je veux [...] / Imiter le Chinois au cœur limpide et fin... »

naître.) Je reviens à *Hérodiade*, je la rêve si parfaite que je ne sais seulement si elle existera jamais. Et puis, il faut dire que ce commencement qui m'attarde, est le plus difficile de l'œuvre. J'en étais à une phrase de vingt-deux vers¹, tournant sur un seul verbe, et encore très effacé la seule fois qu'il se présente. Enfin, d'ici aux vacances, j'ai encore du temps! Je me tais, parce que Je n'aime pas en parler : ce sont des souffrances à ressentir chaque fois que j'ouvre la bouche à ce sujet.

Pourtant, elle sortira, la Reine! de toutes ces tristesses, — mais quand? Je ne dois pas trop écouter le découragement de l'instant où je vous écris ces mots, parce que beaucoup de lassitude s'y mêle.

= Adieu, mon cher Catulle; ma femme porte la main de Geneviève à la bouche de cette petite fille qui vous envoie un baiser, et moi je serre la main et vous assure que je ne passe jamais un jour sans songer à vous. Amitiés à tous mes chers amis que je ne nomme pas, pour ne pas mettre l'un avant l'autre. Ne m'oubliez pas auprès de de Banville. Mes meilleurs souvenirs à Monsieur et à Madame de Lisle.

Votre

S. Mallarmé.

Question insidieusement discrète : « Et le cœur²? » —

125. À HENRI CAZALIS

Tournon, Samedi matin [28 avril 1866³].

Mon cher Henri,

Il faut avouer que tu as abusé avec une étrange malice d'une parole jetée en un sourire, et que démentait naturellement la lettre que je t'écrivis pour le jour de l'an et que tu laissas sans un serrement de mains. Moi, j'attendais toujours⁴.

— J'ai donc à te raconter trois mois, à bien grands traits; c'est effrayant, cependant! Je les ai passés, acharné sur *Hérodiade*, ma lampe le sait! J'ai écrit l'ouverture musicale, presqu'encore à l'état d'ébauche, mais je puis dire sans présomption qu'elle sera d'un effet inouï, et que la scène dramatique que tu connais n'est auprès de ces vers que ce qu'est une vulgaire image d'Épinal comparée à une toile de Léonard de Vinci. Il me faudra trois ou quatre hivers encore, pour achever cette œuvre, mais j'aurai enfin fait ce que je rêve être un Poëme, — digne de Poë et que les siens ne surpasseront pas.

1. Les vers 38-57 — soit vingt et non vingt-deux vers — de l'Ouverture ancienne. Le verbe pivot est « S'élève ».

2. Catulle Mendès était fiancé à Judith Gautier.

3. Date déduite d'une concordance textuelle avec la lettre suivante (voir cette lettre et la note 1, p. 163).

4. Mallarmé répond à ces mots de Cazalis, du 1^{er} avril : « ... enfin c'est trop absurde. Ne nous plus voir et ne nous plus écrire, à cause d'*Hérodiade* la pâle! — Emmanuel me dit que mon silence t'a attristé, povero. Mais tu m'avais prié de ne te pas venir voir avant le départ d'*Hérodiade* : ta porte était fermée : un peu par malice, je l'avoue, j'ai cru devoir respecter la consigne que tu avais donnée. »

Pour te parler avec cette assurance, moi qui suis la victime éternelle du Découragement, il faut que j'entrevoie de vraies splendeurs !

Malheureusement, en creusant le vers à ce point, j'ai rencontré deux abîmes, qui me désespèrent. L'un est le Néant, auquel je suis arrivé sans connaître le Bouddhisme, et je suis encore trop désolé pour pouvoir croire même à ma poésie et me remettre au travail, que cette pensée écrasante m'a fait abandonner. Oui, *je le sais*, nous ne sommes que de vaines formes de la matière, — mais bien sublimes pour avoir inventé Dieu et notre âme. Si sublimes, mon ami ! que je veux me donner ce spectacle de la matière, ayant conscience d'elle, et, cependant, s'élançant forcenément dans le Rêve qu'elle sait n'être pas, chantant l'Âme et toutes les divines impressions pareilles qui se sont amassées en nous depuis les premiers âges, et proclamant, devant le Rien qui est la vérité, ces glorieux mensonges ! Tel est le plan de mon volume Lyrique, et tel sera peut-être son titre, La Gloire du Mensonge, ou le Glorieux Mensonge. Je chanterai en désespéré¹ !

Si je vis assez longtemps ! Car l'autre vide que j'ai trouvé, est celui de ma poitrine. Je ne vais vraiment pas bien, et ne puis respirer longuement ni avec la volupté du bien-être. Enfin, ne parlons pas de cela. Ce qui m'attriste seulement, est de songer, si je ne suis destiné qu'à voir quelques années, combien je perds de temps pour gagner ma vie, et que tant d'heures, que je n'aurai plus, devraient être données à l'Art !

En effet, que d'impressions poétiques j'aurais, si je n'étais obligé de couper toutes mes journées, enchaîné sans répit au plus sot métier, et au plus fatigant, car te dire combien mes classes, pleines de huées et de pierres lancées, me brisent, serait désirer te peiner. Je reviens, hébété. Voilà pourquoi, mon ami, j'ai usé de ce cruel labeur nocturne. Quant à maintenant, je me repose (bien que je ne participe pas au printemps, qui me semble à des millions de lieues derrière mes carreaux) et, fuyant le cher supplice d'Hérodiade, je me remets le premier Mai à mon Faune, tel que je l'ai conçu, vrai travail aestival !

Je ne m'interromprai que pour la correction de mes poèmes du *Parnasse*, que j'espère recevoir bientôt en épreuves, si l'on ne m'oublie pas tout à fait. Ce que tu me dis des premières retouches me navre². Elles ne peuvent être mauvaises en bloc, cependant ; ou ce serait un signe de déchéance. Moi qui crois à une supériorité réelle de maintenant sur autrefois, je les trouve, à l'exception d'une, ou deux, qui ne sont pas définitives, excellentes ; et ma conscience m'empêche de rien changer. J'eusse désiré que Catulle m'indiquât celles qu'il n'aimait pas.

Adieu, mon bon Henri, ne t'inquiète pas de certains passages de ma lettre, je ne travaillerai pas la nuit, cet été, mais vais reprendre mes belles matinées bleues. Ne t'afflige pas, non plus, de ma tristesse, qui vient peut-être de la douleur que me cause la santé de Baudelaire³, que deux jours j'ai cru mort, (Oh ! quels deux jours ! je suis encore atterré du malheur présent).

1. Ce n'est pas par des spéculations philosophiques que Mallarmé a découvert le néant, mais en creusant le vers, et ce vers est celui de *Hérodiade*. Sur l'importance de cette découverte, et de cette lettre, voir *La Religion de Mallarmé*, Corti, 1988.

2. « On t'attend au Parnasse. Mais Catulle trouve que tu corriges trop, et affines trop tes anciens vers. »

3. À la suite de sa chute dans l'église Saint-Loup de Namur, vers la mi-mars, Baudelaire devait

Marie, qui est toujours pâle et faible, te tend sa main froide, et Geneviève une vraie petite femme, marchant, parlant, et que tu mangerais de baisers, prend son plus joli sourire à ton intention et t'offre une de ses papillottes.

Adieu,
ton

Stéphane.

Amitiés à tous, particulièrement à Henri Regnault. —

Si tu veux voir l'Ardèche et la Provence avec moi, hâte-toi car il est probable que je vais intriguer pour aller à Sens, l'isolement tue Marie, qui ne voit pas un être humain, et Tournon m'est devenu odieux. —

= Je m'aperçois que j'ai laissé aller ma plume, et ne t'ai rien dit de mon voyage enchanté. Lefébure m'a levé le rideau qui me voilait à jamais le décor de Nice, et je me suis follement enivré de la Méditerranée. Ah ! mon ami, que ce ciel terrestre est divin !

Ton nom était sur nos lèvres chaque deux minutes, et accompagné des plus naïfs éclats de rire. Tu étais le personnage bouffon et rayé de rose de cette merveilleuse féerie ! Ne te fâche pas !

Lefébure est dévasté, par la rêverie, certes, mais par tous les escrocs du littoral qui ont fondu sur sa villa. Il n'a plus qu'une paire de bas que lui a conservés sa *gouvernante*, et, immobile, rêve aux autres en implorant la police et Brahmâ, sources et fins des choses² !

Il a dû t'écrire, je crois. Adieu, encore, ne m'oublie plus.

Ton

Stéph.

126. À ALBERT MÉRAT

Bien cher Monsieur,

J'ai, avant de vous parler de votre beau volume³, à vous remercier deux fois. D'abord comment avez-vous pu vous souvenir d'un absent ? Nous nous étions si peu rencontrés, (assez, certes, pour que s'éveillât ma sympathie, que mon isolement et les rares heures où je vois ceux parmi lesquels

rester aphasique et hémiplégique jusqu'à sa mort le 31 août 1867. Dès le 17 mars, en réponse à une lettre perdue de Mallarmé, Lefébure lui écrivait : « Oui, je savais le grand malheur, et n'osais vous l'écrire, craignant presque de vous l'apprendre. Je me sens atterré et exaspéré à la fois, comme vous, par la brutalité de cette goutte de sang à qui il a suffi de s'extravaser pour éteindre le Prince du Rêve, prouvant avec une odieuse évidence nouvelle, que le Génie est une maladie magnifique, et qu'on en meurt. »

1. Lefébure a donc joué un rôle essentiel dans la révélation mallarméenne, ici associée à la découverte du ciel et de la mer de Nice. Désormais, il n'y aura plus pour Mallarmé d'autre divinité que celle, inconsciente, de l'homme, ni d'autre paradis que notre « ciel terrestre » (cf. « Toast funèbre » et « Prose »).

2. Cazalis avait écrit, faisant allusion aux préoccupations de Lefébure : « La charmante histoire que la sienne : ce brahman auquel on prend sa montre, son gilet, ses bas, ses culottes, pendant que le front dans les étoiles il regarde se dissoudre, s'évanouir, se fondre, le néant infini des choses ! »

3. *Les Chimères*, A. Faure, 1866. Albert Mérat (1840-1909) devait être publié peu après Mallarmé dans *Le Parnasse contemporain*.

je devrais être forcent à être pénétrante,) mais la vôtre ? à vous qui voyez passer tant de vivants et de fantômes ?

Ma rêverie avait été consumée par la lampe des nuits d'hiver, quand je reçus vos vers ; et une promenade à Nice n'avait pu restaurer aux objets entrevus leur réel ni poétique aspect. Le printemps, derrière les carreaux, me semblait à des millions de lieues¹. La lecture heureuse de votre livre m'a rapatrié avec ce ciel lointain, je commence à sentir encore les parfums, et saurai me remettre au travail avant quelques jours.

Voilà mon double remerciement.

— Permettez-moi maintenant de vous dire comme *les Chimères* m'ont ravi ! Cette poésie me donne l'impression d'un treillis délicat et net tendu sur un azur connu, et que j'aime ; ce qui n'exclut pas de longues fleurs sortant de l'enlacement avec grâce, et apportant du caprice à ces contours et à ce ciel.

Ce ciel, peut-être, sera plus créé, un jour. Vous me pardonneriez ce léger désir, que je n'écris que parce que je sais qu'il est tout en votre pouvoir. Un autre encore : il y a des passages où je préférerais un beau vers à une belle strophe.

Mais ne m'écoutez pas, composez plutôt des poèmes pareils aux *Avalanches*, à *Harmonia*, et à tant d'autres !

Adieu, cher Monsieur, j'attends l'instant charmant de remplacer Monsieur par Ami, et je vous serre la main de tout mon cœur. Vous ne m'en voudrez pas si je vous prie de dire à Monsieur Valade² qu'une partie de la sympathie que j'ai pour vous s'adresse à lui.

Votre

S. Mallarmé.

Tournon, Samedi matin [28 avril 1866]³.

= Amitiés, je vous le demande, à tous nos amis. =

= J'ignore l'adresse de Monsieur X. de Ricard⁴ ? Auriez-vous la bonté de jeter à la poste de suite, après y avoir mis cette adresse, la [...] ⁵

[Au dos de l'enveloppe:]

Huit jours après.

Pardon d'avoir retardé d'une semaine entière l'envoi de votre lettre mais j'attendais les vers d'un ami, que j'adresse, sous l'autre pli, à Monsieur de Ricard.

S. M.

1. Cf. la même phrase, à peu près, dans la lettre précédente à Cazalis.

2. Léon Valade (1841-1884), autre poète du *Parnasse*.

3. Le cachet de la poste est du 6 mai 1866, mais voir la mention au dos de l'enveloppe : Mallarmé a tardé une semaine avant d'envoyer la lettre.

4. Louis-Xavier de Ricard (1843-1911), initiateur, avec Mendès, du *Parnasse contemporain*.

5. La suite manque. L'envoi en question est celui d'une lettre demandant des épreuves (voir la lettre du 21 mai à Cazalis), ainsi que des poèmes de Lefébure à paraître dans *Le Parnasse contemporain*, comme l'indique le post-scriptum qui suit.

127. À HENRI CAZALIS

Tournon, Lundi soir [21 mai 1866].

Mon bon ami,

Laisse-moi d'abord te dire combien j'ai aimé tes vers ! Du premier au dernier je les adore, et je récite ceux que je ne savais pas encore par cœur, au demi-jour de ma chambre, fait de persiennes fermées et de bouquets épanouis sur mes vieux meubles. — Tu es bien entier en eux, avec ta ferveur et ton abandon !

Seulement pardonne-moi un crime : je nuis à ta gloire. Voici comment. Je recueille depuis quelques jours toutes les livraisons qui renferment la mienne, afin de les retirer de l'hostile clarté du grand jour. Tu n'ignores pas que j'ai été victime d'une désolante surprise, de laquelle je me prends au Sort et à l'Absence, ne me résignant pas, sans tristesse, à accuser l'incurie de Mendès. Catulle, il y a plusieurs mois, m'écrivit à la hâte un billet qui *réclame, pour l'imprimeur*, un certain nombre de mes vers. J'étais alors malade d'Hérodiade, usé de veilles, impuissant. Sentant que, (bien qu'aucun de ces poèmes n'ait été en réalité conçu en vue de la Beauté, mais plutôt comme autant d'intuitives révélations de mon tempérament, et de la note qu'il donnerait, et que par conséquent je ne dusse pas les retoucher avec mes principes actuels,) plusieurs cependant étaient trop imparfaits, même au point de vue Rythmique, pour les publier tels, je consacrai des nuits consécutives à les corriger, mais fus vaincu par la fatigue, et sur la pressante injonction, si inutile, de Mendès, les lui adressai dans cet état, mais en le suppliant, le jour où ils devraient paraître de me les renvoyer quelques instants, pour faire sauter celles des retouches qui seraient mauvaises, conserver les bonnes, tout revoir enfin avec le calme d'esprit qui devait fatalement un jour succéder à ce malaise de mon cerveau. Depuis, je lui écrivis encore deux fois sur ce sujet, une fois, suprême, à Monsieur de Ricard². Tout cela, en vain.

Il en est résulté ce que tu sais, et ce qui me peine profondément, plusieurs poèmes il est vrai merveilleusement retouchés, mais d'autres surchargés de ratures provisoires, — détestables, en un mot, quand ils auraient pu être passables en conservant l'ancienne version, et exquis en recevant la nouvelle, *que j'ai ici, sur la table*, et qui est absolument belle, je te le jure.

Cela m'a été au cœur, car tu sais que je ne tiens nullement à la publicité, mais l'acceptant, à ne livrer que des œuvres qui puissent m'assurer un renom de perfection.

Enfin, ne parlons plus de cette méchante affaire. Ces vers reparaitront un jour dans mon livre assez beaux pour faire oublier qu'ils ont été surpris et exhibés dans le secret de leur prestigieuse toilette. Cependant, déjà, il

1. Les poèmes de Cazalis publiés dans la même livraison (du 12 mai) du *Parnasse contemporain* que ceux de Mallarmé.

2. Voir la lettre précédente.

n'y a rien à redire à : Les Fenêtres, Les Fleurs, L'Azur, Soupir, Vere Novo, et un ou deux autres poèmes, — ne sont-ce les fautes typographiques, (mauvaise ponctuation et absence des Majuscules nécessaires,) qui viennent les déparer encore.

Voilà quatre pages presque, ne les raille pas, et veuille, mon bon ami, si tu as en pitié mon exil, mon chagrin, — ma mésaventure, — ne négliger de la dire à personne de ceux sous les yeux de qui notre livraison à dû passer. Je t'en prie !

Je suis en train de jeter les fondements d'un livre sur le *Beau. Mon esprit se meut dans l'Éternel, et en a eu plusieurs frissons*, si l'on peut parler ainsi de l'Immuable. Je me repose à l'aide de trois courts poèmes, mais qui seront inouïs, tous trois à la glorification de la Beauté¹, et auxquels, même, sert de repos un nombre égal de singuliers poèmes en prose. Voilà mon été.

Essayant d'intriguer beaucoup pour aller à Sens, et y comptant un peu, je ne puis hasarder un voyage à Paris, d'où la nécessité d'un déménagement me rappellerait peut-être à Tournon, pour me ramener de là à Sens, — ce qui serait exorbitant. Je compte donc passer un mois de vacances aux Eaux voisines d'Alvar², dans les Alpes, qui me remettront peut-être de la fatigue de ma poitrine. Dans cette solitude, je finirai probablement le *Faune* et continuerai mes études esthétiques qui me mèneront à un plus grands livre³ qui ait été fait sur la *Poésie*.

Ah ! mon Henri, quelle joie, si nous sommes à Sens ! Que la vie sera changée ! Ensemble presque. Et mieux, car je pourrai à la fois être avec vous, et seul.

— Ce que tu me dis de Sperata⁴ !, est plein de rêverie, divin, et triste. Oui, je comprends ta belle pudeur qui ne veut pas de la femme qui reste après la vierge. Mais cependant, en moi, je crois que vous seriez heureux ! Le mariage sérieux est⁵ trop primitif, tu as mille fois raison, mais pourquoi ne pas le considérer comme une façon d'avoir un intérieur, c'est-à-dire, un peu de paix, et une « faiseuse de thé ! » ainsi que disait de Quincey⁶ ? Tu le vois trop dans la fiction du lingham⁷ ! — Il est vrai que la vie solitaire est bien forte, et bien tentante, aussi. Je la préférerais, je crois ; étant marié, cependant, je préfère le rester.

Adieu, mon ami, mes matinées sont si laborieuses, que je ne puis écrire qu'en me reposant, c'est-à-dire bêtement comme le long de cette lettre, — et pas trop longtemps. Si j'ai consacré cette seule page à ton cœur, c'est parce que le mien se contente de battre à l'unisson, et que l'autre sujet est venu le premier à ma plume, tu le devines. Quant à tes théories

1. Peut-être le « triptyque » (« *Tout orgueil...* », « *Surgi de la croupe...* », « *Une dentelle s'abolit...* »), qui ne sera publié qu'en 1887.

2. *Sic.* Lire Allevard (Isère).

3. *Sic.* Mallarmé avait d'abord écrit : « au plus grand livre », et n'a corrigé qu'incomplètement.

4. Voir la lettre du 7 janvier 1864 et la note. Cazalis avait écrit : « ... je ne puis chez elle aimer la femme, ayant trop aimé la *vierge* ! Ce n'est pas la vierge qui me désire et me veut, c'est la femme, que tourmentent ses ovaires, et tout cela dans le langage humain a beau s'appeler un grand amour, cela ne m'émeut pas plus que la chute d'un corps grave, qu'un simple phénomène de physique. »

5. Passage censuré d'une autre encre, depuis « je comprends... » jusqu'à « Le mariage sérieux est », et remplacé par « Le mariage ».

6. Dans les *Confessions d'un mangeur d'opium*.

7. Symbole mâle de Çiva dans l'hindouisme ; en d'autres termes, le phallus.

philosophiques¹, Geneviève en sourit. Moi, je t'admire ! — Vraiment, avec ces deux cœurs dont je parlais tout à l'heure, il n'y a pas sur terre deux esprits plus désunis, et je dirai, sans me tromper, plus antipathiques que les deux nôtres.

Une bonne poignée de main de Geneviève, de Marie, et de ton

Stéphane.

J'oubliais. Encore un mot, toujours pour le Parnasse. J'ai envoyé à X. de Ricard six fort beaux poèmes de Lefébure². Il ne m'en parle pas. Je suis inquiet. Je t'en prie en grâce, Henri, ne les laisse pas oublier. Leur absence serait injuste, et, naturellement, chagrinerait notre bon ami qui ne la comprendrait pas. Pouvons-nous compter sur toi ?

— Les vers d'Emmanuel³ sont charmants, les deux premiers sonnets surtout, que j'aime infiniment. Il est vrai que ce sont, comme toujours, des variations sur des impressions connues, mais de délicieuses et très-réussies variations. Ne le trouves-tu pas ?

Sais-tu que je suis furieux contre toi ? tu m'as volé, Monsieur, le dernier vers *des fenêtres*, mouvement et situation, dans le dernier vers de *À la nature*⁴ ? — Je t'entends rire d'ici !...

Embrassons-nous, cependant.

Ton

Stéphane.

128. À VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

[Tournon, été 1866]

[...] Le calme des matinées d'études et des après-midi dans de forts beaux sites environnants, et un cœur qui vous aime comme pas un (ne montrez pas ceci à Catulle), voilà ce que je vous offrirai⁵ [...]

1. « Tu sais que tes idées sur le néant sont fort belles, mais qu'elles sont comme certaines femmes, très belles, qui sont plus bêtes que leurs pieds. Comment veux-tu que la matière crée l'immatériel, la pensée et l'âme : ex nihilo nihil, donc de la matière ne peut pas sortir la pensée, ou le néant créerait la vie : entre la matière et la pensée, il y a l'abyme du palpable à l'impalpable. L'âme est une vérité : ce qui ne veut pas dire qu'il faille être spiritualiste comme un employé de la Sorbonne. »

2. Voir la lettre à Albert Mérat du 28 avril et la note.

3. Quatre poèmes de Des Essarts venaient de paraître le 19 mai dans la 12^e livraison.

4. « — Aux risques du néant, dont tu m'avais tiré ! »

5. Extrait de lettre cité par Jane Catulle-Mendès dans sa nécrologie du *Gaulois du dimanche*, 1^{er}-2 octobre 1898. Mallarmé y invitait Villiers à Tournon.

129. À THÉODORE AUBANEL

Tournon, Mercredi soir [27 juin 1866].

Mon bon Théodore,

Un seul mot, car je suis très fatigué de travail et les plumes nocturnes que je m'arrache chaque matin pour écrire mes poèmes ne sont pas encore repoussées dans l'après-midi.

Tu m'as promis de venir nous voir un Dimanche à Tournon. L'heure est arrivée. Bien que je sache la joie que tu affectes à ne jamais tenir ta parole, scélérat, j'ai la naïveté, ou si tu veux le manque de tact, de te la rappeler. Voici : Lefébure, qui n'a pu s'arrêter à Avignon, en sa qualité de mythe, et qui cependant t'adore, est près de nous, pour quelques jours, avant son retour à Paris. Il désirerait te mieux connaître et me causer le charme de t'avoir enfin. Viens donc Samedi, à onze heures, par le chemin de fer ; tu seras ici à quatre, fin de ma classe. Nous aurons la belle soirée, la journée du Dimanche, et la matinée du Lundi, en supposant que, toujours pressé ou craignant d'être grondé par la chère Madame Théodore, tu te croies obligé de rentrer le Lundi soir par le bateau à vapeur (express), ce qui serait une jolie promenade encore. — Nous ne rêvons que cela. Tu apporterai ce que tu as de ton drame, j'aurais, je crois, de belles choses (je veux t'allécher,) à te montrer. Quant à Lefébure, sa splendide livraison du Parnasse t'attend¹.

Si ce scélérat de Grivolos n'est pas dans les cachots pour quelque nouveau crime, enchaîne-le à ta suite.

Au revoir, donc : baisers de Marie à Madame Théodore, de Geneviève à Jean de la Croix, de moi à toi, et une poignée de main de Lefébure à travers tout cela. Je garde le reste pour ton retour,

ton Stéphane

Une petite réponse au plus tôt, bien qu'inutile ?

130. À HENRI CAZALIS

Tournon, Vendredi soir [13 juillet 1866].

Mon bon Henri,

J'avais prié Lefébure, qui nous quitte, de te parler longtemps de moi — de te raconter nos heures de causeries, et ton nom qui voltigeait sans cesse alentour. Mais je désire, malgré une chaleur de serre qui me fait tomber le crayon des doigts, communiquer plus immédiatement avec toi, et je profite d'un mot que je dois répondre à Lefébure qui, ne m'ayant pas laissé d'adresse, le prendra chez toi, pour te presser la main.

1. La 14^e livraison, partagée avec Armand Renaud et Edmond Lepelletier (2 juin).

Ne m'en demande pas plus, mon bon Henri. Imagine que je suis en voyage et que, par ce soleil, l'encre des auberges est séchée. En vérité, je voyage, mais dans des pays Inconnus, et si, pour fuir la réalité torride, je me plais à évoquer des images froides, je te dirai que je suis depuis un mois dans les plus purs glaciers de l'Esthétique¹ — qu'après avoir trouvé le Néant, j'ai trouvé le Beau, — et que tu ne peux t'imaginer dans quelles altitudes lucides je m'aventure. Il en sortira un cher poème auquel je travaille, et, cet hiver (ou un autre) Hérodiade, où je m'étais mis tout entier sans le savoir, d'où mes doutes et mes malaises, et dont j'ai enfin trouvé le fin mot, ce qui me raffermira et me facilitera le labeur.

Où? Car Lefébure te dira que j'intrigue pour aller à Sens, mais qu'en tous cas on ne veut plus de moi ici². Voilà encore pourquoi je ne puis t'écrire, ayant, outre mes poèmes, et le lycée, toute une horrible correspondance diplomatique et officielle à mener, et en été.

Adieu, bon Henri, demande tout le reste à Lefébure, qui te parlera de Marie et de Geneviève, un vrai petit S^t Jean Baptiste aux yeux clairs, et aime-moi malgré mon silence que tu comprendras?

Ton Stéphane

UN MOT DE PLUS.

Il paraît, mon Henri, qu'on ne m'appelle pas encore pour dîner, causons un peu. — Je ne te verrai pas ces vacances, n'ayant pas assez d'argent pour risquer ce voyage avant celui possible de Sens. Ah! le cher rêve! si nous étions à Sens, comme nous te verrions, cher Kakatoès de l'Infini, bariolé de toi-même!

Ne m'en veuille pas, écris-moi! Parle-moi d'Etie, si votre rencontre n'a pas été un songe. Mieux que toutes les femmes je l'aimerais pour toi; ce qu'il reste à décider, c'est s'il vaut mieux en avoir une que pas? Question toute personnelle. Oui, par exemple, pour moi, qui ai besoin d'un tapis étendu par elle entre la terre et mes pieds nus, non peut-être pour toi qui peux peut-être fouler le sable d'un pied d'athlète. — Adieu encore, autres serremments de main, pour toi encore, puis pour Henri Regnault et Armand Renaud. C'est triste de ne pas te voir en Septembre! Mais, même avec de l'argent, je ne puis, j'ai trop à travailler.

1. Cette thématique peut faire penser au « Cantique de saint Jean », de même que l'allusion au saint à la fin de la lettre.

2. Des parents d'élèves, le sous-préfet de Tournon, Tristan de L'Angle-Beumanoir (1828-1895), en tête, s'étaient émus des vers publiés dans *Le Parnasse contemporain*, et exigeaient son départ. En outre, les rapports d'inspection étaient très mauvais.

131. À THÉODORE AUBANEL

Tournon, Lundi soir [16 juillet 1866].

Mon bon Théodore,

Je te griffonne un petit mot au crayon, pour n'avoir pas l'air de mettre une lettre entre nous deux, et causer plus intimement.

Nous avons bien regretté le contre-temps qui nous a privés de toi. Lefébure, qui a été charmé que tu aimasses ses vers, est parti en me priant de te rendre ton serrement de main.

Pour moi, j'ai plus travaillé cet été que toute ma vie, et je puis dire que j'ai travaillé pour toute ma vie. J'ai jeté les fondements d'un œuvre magnifique. Tout homme a un Secret¹ en lui, beaucoup meurent sans l'avoir trouvé, et ne le trouveront pas parce que, morts, il n'existera plus, ni eux. Je suis mort, et ressuscité avec la clef de pierreries de ma dernière Cassette spirituelle. À moi maintenant de l'ouvrir en l'absence de toute impression empruntée, et son mystère s'émanera en un fort beau ciel². Il me faut vingt ans, pendant lesquels je vais me cloîtrer en moi, renonçant à toute autre publicité que la lecture à mes amis. Je travaille à tout à la fois, ou plutôt je veux dire que tout est si bien ordonné en moi qu'à mesure, maintenant, qu'une sensation m'arrive, elle se transfigure, et va d'elle-même se caser dans tel livre et tel poème. Quand un poème sera mûr, il se détachera. — Tu vois que j'imité la loi naturelle.

— Ne prends pas pour modèle de mon Rêve, cependant, l'incohérence d'images de ces pages, je travaille trop, en moi, pour ne pas me laisser aller avec mes amis. — Et puis, comme les enfants qui veulent cacher quelque chose, et bavardent pour en retarder l'aveu, j'ai une triste nouvelle à t'apprendre, et je n'avais pas le courage de débiter par elle.

Voici. On ne veut plus de moi à Tournon : le proviseur veut remplacer les professeurs d'anglais et d'allemand par un maître polyglotte, et je suis sacrifié à cette économie³.

Prévenu, et avec la chance d'être envoyé à Rhodéz ou Alby, (au hasard,) j'ai dû demander la résidence de mon choix. Avignon, hélas ! est inexpugnable, car le professeur Honorius⁴ tient bon, je le sais. J'ai dû jeter mon dévolu sur Sens, ville qu'habite ma belle-mère, et dont le titulaire doit partir. C'était là le grand point, car le refus d'un collègue que j'eusse désiré remplacer pouvait me rejeter dans des Tournon inférieurs, s'il en est. — Nous serons bien loin l'un de l'autre, hélas ! mais enfin, quand tu iras à Paris, je t'arrêterai une semaine au passage, et, comme je serai un peu mieux payé là, (ayant, du reste, plus de travail encore) je te promets presque ma visite annuelle à Avignon. Quelle fête ce sera de si loin !

Quant à ces vacances, je compte les passer dans nos régions, la seconde

1. Ce secret, c'est la conception nouvelle d'un divin non plus transcendant, mais immanent.

2. « Un fort beau ciel » corrige « une fort belle œuvre ».

3. Sans doute un prétexte pour se débarrasser d'un professeur en butte à l'hostilité des parents d'élèves (dont le sous-préfet) après la publication des poèmes du *Parnasse contemporain*.

4. Mallarmé joue sur le nom de ce professeur qui s'appelait en fait Denorus.

moitié à travailler, peut-être en compagnie de Villiers, qui me visiterait à Tournon — et la première, il faudra que nous trouvions un moyen de nous voir. Nous aurons tant à nous dire, — de ce qui est fait — et de notre future séparation !

— En attendant, adieu, mon bon ami, pardonne-moi mon long silence, tu sais que chaque jour je pense à toi. Marie embrasse Madame Théodore, et Geneviève Jean de la Croix — ce qui n'exclut pas des diagonales de baisers — ni les miens à ton cher fils, ni mes compliments à sa mère.

Mes respects à ton oncle le chanoine.

Ton

Stéphane.

= Comment va ce scélérat de Grivolas? Parle-moi de lui et de son tableau¹. = Je ne te dis rien de ton *drame* pour ne pas gâter d'avance les chers entretiens que je rêve. = Amitiés aux Brunet. Dis à Madame Cécile de la part de Marie que Geneviève est un vrai petit ange, qu'elle voit et devine tout — mais qu'elle a une petite tête d'Allemande. Si tu l'entendais dire: « Non pas ! » à tout ce qu'on lui demande ! =

S. M.

132. AU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Monsieur le Ministre,

Un motif qui me guida dans le choix de la carrière de l'Enseignement, fut, après le désir de remplir ses fonctions, la possibilité entrevue de vivre près de ma famille à *Sens*. J'ai passé, comme professeur d'Anglais (muni du certificat d'aptitude), trois ans à *Tournon*, séjour dont le climat vif et variable menace enfin d'altérer ma santé, excellente tant que je fus dans ma famille.

Je viens, obligé pour ma santé de solliciter un changement de résidence, demander à Votre Excellence si je ne pourrais obtenir *Sens*, qui, dans le cas d'un autre déplacement, demeurerait mon vœu, et, accordé, me fixerait pour tout le temps que Votre Excellence daignerait me maintenir.

Ma demande étant celle d'une faveur plus que d'un avancement, j'ose ne pas tenir compte du peu de droit que j'ai à la formuler, et m'adresser, (cette seule fois, je l'espère), à la sollicitude de Votre Excellence.

Je suis, Monsieur le Ministre,

De Votre Excellence,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

Étienne Mallarmé.

Tournon, le [lundi] 16 Juillet 1866.

1. Voir la lettre du 3 janvier 1866 et la note.

133. À THÉODORE AUBANEL

Au collège de Tournon, Samedi matin
[28 juillet 1866].

Mon bon Théodore,

Je n'ai pu trouver encore une minute pour te dire le mot énigmatique de ma lettre, et je n'aime pas rester un logogriphe pour mes amis tels que toi, bien que j'emploie volontiers ce moyen de forcer les autres à penser à moi.

(Il paraît que j'avais oublié d'éclairer la lanterne ? — celle où je me pendais autrefois¹ !) J'ai voulu te dire simplement que je venais de jeter le plan de mon Œuvre entier, après avoir trouvé la clef de moi-même², — clef de voûte, ou centre, si tu veux, pour ne pas nous brouiller de métaphores, — centre de moi-même, où je me tiens comme une araignée sacrée, sur les principaux fils déjà sortis de mon esprit, et à l'aide desquels je tisserai *aux points de rencontre* de merveilleuses dentelles, que je devine, et qui existent déjà dans le sein de la Beauté.

... Que je prévois qu'il me faudra vingt ans pour les cinq livres dont se composera l'Œuvre, et que j'attendrai, ne lisant qu'à mes amis comme toi, des fragments, — et me moquant de la gloire comme d'une niaiserie usée. Qu'est une immortalité relative, et se passant souvent dans l'esprit d'imbéciles, à côté de la joie de contempler l'Éternité, et d'en jouir, vivant, en soi ?

Je te parlerai de tout cela, et te montrerai quelques spécimens d'ébauches, si je puis aller à Avignon, après avoir lu ton drame !

En attendant, je t'aime de tout mon cœur ; Marie et moi, et Geneviève, aimons Madame Aubanel, et embrassons Jean de la Croix. Quant à Grivolos, je ne l'embrasse pas. Épouvante ce scélérat par le récit que tu lui feras de ses propres crimes, et sois l'Incarnation de ses Remords.

Amitiés aux Brunet.

Ton

Stéphane M.

134. À ALPHONSE LEMERRE

Monsieur,

Après vous avoir remercié de l'envoi si régulier du Parnasse, je vous demande de vouloir bien m'adresser, par le retour du courrier, s'il est possible, *vingt* livraisons, je veux dire, exemplaires de la vingtième livraison, qui renferme quelques vers de moi³. Cela, sur papier ordinaire, — pour donner à plusieurs personnes en les mains desquelles je ne crois pas le Recueil.

1. Voir le dernier vers du « Guignon ».

2. « De moi-même » corrige « de mon œuvre ».

3. La dernière livraison, du 30 juin, contenait « Tristesse d'été ».

Je pense pouvoir les obtenir au prix de revient ; du reste, j'en parlerai à Monsieur de Ricard, et je réglerai ce petit compte dans un mois ou deux quand je serai à Paris.

Veillez, Monsieur, agréer mes salutations et me croire
Votre dévoué,

S. Mallarmé.

Tournon, *Lundi* soir [6 août 1866].

135. À THÉODORE AUBANEL

Tournon, *Mercredi* soir [8 août 1866].

Mon cher Théodore,

Je dois aller Samedi à Avignon par le bateau à vapeur, mais je ne sais si ce sera pour plus d'un jour ou de deux. Mon voyage a pour but de te serrer la main en allant chez M. Béchet¹ prendre une consultation pour ma poitrine. Je souffre beaucoup depuis quelque temps et d'une façon inquiétante — pour ceux qui m'aiment et, surtout pour mon Œuvre, que j'esquisse entièrement en ce moment et qui peut être magnifique si je vis. Je parle de « l'ensemble de travaux littéraires qui composent l'existence poétique d'un Rêveur, » et qu'on appelle, enfin, *son Œuvre*. Es-tu éclairé, cette fois, cher ami ? Comment ne m'as-tu pas compris récemment ? Je t'en raconterai la délinéation générale, du reste ; et tu seras édifié.

Peut-être ne suis-je malade que de la transition de mon âge, accompagnée d'un excès, (qui cependant n'a pas été inouï cet été,) de travail. Mais ce lycée, c'est ce lycée qui me tue ! Je viendrai savoir de M. Béchet, — car il n'y a pas un médecin sérieux à Tournon, — si les eaux d'Allevard, en Dauphiné, ne me seraient pas très-salutaires ? On les dit analogues aux Eaux-Bonnes. En cas que mon malaise soit au début, je voudrais en déraciner à jamais le germe. Je puis faire de si belles choses ! rêves encore, mais rêvées en moi, et faites de moi, et qui doivent s'épanouir dans la Vie — ou dans la Mort.

Adieu, ami ; nous sommes trop pauvres pour que ma chère Marie m'accompagne, ni Geneviève, surtout avec la servante qui leur serait indispensable, et avec qui la vie deviendrait très-dispendieuse : elles s'en peinent bien, et je sais que je ne vous consolerais que très-peu de leur absence en vous offrant la photographie de la fillette, assez mal réussie mais où, en revanche, Polichinelle, qui n'a pas remué, est d'une ressemblance parfaite.

— Au revoir, donc, ami, je t'embrasse d'avance. Je compte vers 3 heures, Samedi, te serrer les mains. Amitiés à tous nos amis. Ne nous oublie pas près de Madame Théodore et veuille embrasser, pour nous, ce cher petit Jean de la Croix — et son ami Grivolos.

Ton

Stéphane

1. Le Dr Jean-Joseph Béchet (1813-1884), pionnier de l'homéopathie.

136. À HENRI CAZALIS

Tournon, [vendredi] 10 Août 1866.

Mon bon Henri,

Je suis exténué de fatigue, de toutes façons, j'ai trois mois d'un travail fixe et évocatoire, sur le cerveau, et une quinzaine de mauvais vent du Nord, sur la poitrine, roidie comme deux cloisons. Je vais demain, à ce dernier sujet, consulter un médecin homéopathe à Avignon — je préfère ces adeptes parce qu'ils sont plus ténébreux, et ont l'incontestable mérite de moins savoir ce qu'ils disent — et lui demander si je ne dois pas prendre les eaux voisines d'Allevard — à peu près sûr qu'il me répondra *non*, ce qui me satisfera, ma bourse étant dans un complet dénûment. Même, je ne pourrai emmener Marie ni Geneviève. Ces deux petites femmes qui se disputent, se boudent sans cesse, et font des *rappportages* réciproques dès que j'entre dans la chambre, désirent te voir de tout leur cœur. Dieu veuille que nous allions à Sens en Octobre ! D'ici là, je pars pour Août en Provence, passerai Septembre à Tournon avec Marie — et ferai mes malles seigneuriales pour... ?

Quant à Geneviève, elle t'envoie en attendant le portrait de des Essarts, qui est son parrain, et le sien. Des Essarts est magnifique, tel qu'il n'a jamais été réussi — parce qu'il n'a pas remué. Geneviève, qui n'a posé qu'une seconde, et encore a trouvé le moyen, pendant ce laps de temps de faire mille contorsions, est seule manquée. Cependant, il y a un peu d'elle, et, Lefébure te donnant des explications, tu la devineras. Je charge ce cher *dieu* de te parler également de moi, qui n'ai plus qu'une ligne ou deux pour Ettie.

Mon ami, ce que tu me demandes est effroyable¹, et ce n'est que toi que tu doives interroger. Je vois en Ettie *pour toi* tous les présages d'un rare bonheur, et je les vois également dans la solitude. — Cependant Ettie est si charmante et si naturellement ta femme, — elle est, avec une telle obsession, le mirage dans le Rêve de ton fantôme, que tu peux, sans sacrifier au hasard, l'accepter.

Je te parle avec la dernière conviction. Revenant maintenant à la légère surface de la vie, je te serre la main, te prie de dire à Ettie *combien je désire son bonheur* — aux Yapp, combien nous les aimons toujours sans énumération. Regarde-toi dans la glace et embrasse-toi de ma part. Marie et Geneviève te saluent de la main, et se remettent à traîner des chariots de poupées — qui sont versées et immolées à mes pieds comme à ceux d'une gigantesque idole. Adieu encore,

ton

Stéphane.

1. Épouser Ettie, ou « l'Afrique, les grandes aventures, les beaux et grands vers... ».

137. À MME MALLARMÉ

[Avignon,] Dimanche soir [12 août 1866].

Ma bonne petite Marie

Enfin me voici un moment vraiment seul ! Hier et aujourd'hui la joie bruyante de mes excellents amis, qui ne m'empêchait pas de penser à toi, ne me laissait pas la minute nécessaire à la confection d'une lettre, en silence, retiré, comme j'aime les écrire, surtout quand c'est à toi.

— Je suis arrivé sans autre malheur que la perte de mon chapeau de paille qu'un coup de vent envola dans le Rhône. Théodore et Grivolos m'attendaient, le premier n'a plus libre la petite chambre qu'il me réserve, son frère l'habitant : je fus donc obligé d'en prendre une à l'hôtel du Louvre.

J'ai vu les Brunet qui, comme Madame Aubanel, sont ravis du portrait de Geneviève. Jean de la Croix est très fort et chevelu, rieur, mais ne marche pas longtemps seul et ne parle presque pas. Il est inutile de te dire si l'on a parlé de vous, mes petites femmes ! Seulement je vois qu'il n'y a de place nulle part, et que tu serais obligée de venir partager ma chambre d'hôtel, ce qui serait bien gênant avec Geneviève, sans parler des repas pour lesquels on ne m'a pas dit un mot. Du reste, je n'ai pas encore revu les Brunet. En conséquence, bonne Marie, je reviendrai avant une huitaine à Tournon, selon toutes probabilités. Nous nous désennuierons ensemble.

— Maintenant, j'ai une bien bonne nouvelle à t'annoncer. J'ai consulté hier le docteur Béchet qui a été fort aimable, et très-sérieux. Il m'a dit que je souffrais des nerfs, mais que ma poitrine n'était pas attaquée, que je n'avais aucune crainte à avoir, — et m'a donné une ordonnance que je ferai exécuter demain matin, encore de l'arsenic, je crois.

L'exercice m'a fait du bien ; hier je maudissais Grivolos qui m'a fait faire tout le tour de Villeneuve, et je ne pouvais plus aller ; j'en ressens les bons effets ce matin et respire librement. Un dernier détail de santé — j'ai la figure toute rose, mais d'un vilain rose, ayant été brûlé par le soleil sur le Bateau.

— Adieu, bon ange, embrasse bien pour moi cette méchante petite fille qui m'appelle vieux singe, et prie-la de t'embrasser de ma part. Je te tiendrai au courant de tout ce qui pourrait se dire à ton sujet, en cas qu'il te soit possible de venir me chercher, ce qui ne serait pas plus tard que la semaine prochaine.

Adieu encore, et baisers,
ton

Stéphane.

= N'oublie pas la petite horloge de ma chambre. =

138. À MME MALLARMÉ

Avignon, [lundi] 13 Août 1866.

Chère petite Marie,

Je veux qu'à défaut de ton Stéphane, tu aies des fleurs pour le jour de ta fête.

Je t'embrasse deux fois, puisque je suis absent, et charge Geneviève de te donner ces baisers.

Pense à moi devant ton gros bouquet et ne m'oublie ni ne le laisse faner.

Ton

Stéphane.

139. À MME MALLARMÉ

Avignon, Vendredi matin [17 août 1866].

Ma bonne petite Marie,

Je n'ai pu t'écrire hier, parce que j'ai été visiter Mistral, à Maillane, et passé une charmante journée, car il m'a, cette fois, parfaitement reçu.

À part cela, ma vie a été très-ordinaire. Je n'ai pu éviter Mercredi la poussière vulgaire de la fête¹, où se complâit ce singe de Théodore, qui m'emmenait par le bras. Et toi, pauvre mignonne, je suis sûr que tu es restée entre tes persiennes, toute la journée avec ta petite Vève, — et ton bouquet dont tu ne me parles pas.

Mais console-toi. Ma tête est reposée, j'ai de nouvelles forces pour le travail, et n'attends plus que l'instant d'embrasser mes deux petites femmes, auxquelles je pense tant, — et tout le monde comme moi, car Marie et Geneviève sont le perpétuel sujet de conversation. Il est probable que je serai à Tournon demain soir, par le train de neuf heures. Si quelque chose arrêta ce projet, je t'écrirais demain matin, et tu aurais la lettre à six heures du soir.

Je vais demain consulter encore, selon nos conventions, M. Béchet. Je ne sais si j'ai assez d'argent, car j'ignore le prix de ma chambre à l'hôtel. Je te prierai donc, ce soir même, à six heures, en recevant ce billet, de m'adresser un mandat de vingt francs, que je recevrai demain matin dans mon lit. Il est probable que je n'en aurai pas besoin, et que je te rapporterai le louis intact, — mais, c'est prudent, de ma part et facile de la mienne [*sic*]. Geneviève aura un petit cadeau de *quelques sous*, mais je ne veux pas revenir sans rien pour ce petit ange. Adieu, je vous embrasse toutes deux de tout cœur.

Stéphane.

= Je n'ai pas encore osé parler de la toile à Madame Brunet, mais je vais le faire. =

1. Du 15 août, alors fête nationale (Saint-Napoléon).

140. À THÉODORE AUBANEL

Tournon, [jeudi] 23 Août 1866.

Mon bon Théodore,

Je profite d'une petite commission dont ma femme me charge à l'égard de Madame Brunet pour te dire que je suis arrivé, et que voici quatre jours que, dans la solitude de nos chambres et la pénombre de leurs persiennes qu'assiège le soleil, mon souvenir revole vers toi avec la tyrannie d'un regret. Ton amitié me châtie, je le croirais, de notre hâtive séparation, car mon esprit obscurci se refuse à tout effort vers sa lucidité antérieure — et j'en prends tristement mon parti, sur un divan, parmi des monceaux de livres que je scrute et feuillette, sans courage pour les terminer. Il est vrai que ce sont des livres de science et de philosophie, et que je veux *jouir* par moi chaque nouvelle notion et non l'apprendre.

Marie n'est pas plus gaie que moi, l'impossibilité où elle a été de m'accompagner à Avignon l'a peinée, et Tournon ne renferme que peu de séductions. À peine a-t-elle le désir de faire sa promenade quotidienne sur les routes uniformes et poudreuses qu'elle foule depuis trois ans, sans interruption. Enfin, nous attendons Villiers comme un rafraîchissement — une rosée extérieure, et un jet d'eau versant ses tintements dans notre appartement *usé*.

Aussi, malgré mon aversion pour ce qui ressemble à une lettre et interrompt mon far-niente, que je n'accepte que comme pis-aller, mais que je veux complet alors, je te transcris sur ce papier l'entrelacement infini de nos amitiés, — et les baisers de Geneviève à Jean de la Croix, des mamans entre elles, des papas entre eux, et les entrecroisements des babies aux parents, enfin l'effrayante multiplicité du nombre Trois. Que ton frère ne croie pas, malgré ma prédilection cabalistique pour ce chiffre suprême, que je l'exclue de notre échange de bons sentiments, je l'aime de tout mon cœur, et regrette les deux années pendant lesquelles je ne l'ai pas connu. Dis-le-lui.

N'oublie pas Grivolos — ni quand tu passeras par l'hôtel ce brave Mathieu, que, malheureusement j'ai si peu vu, — pas plus que la famille voisine du Père Roumanille.

Rappelle-moi au bon chanoine, enfin, je garde pour toi mes meilleurs serremments de mains.

Ton

Stéphane.

= Es-tu content de ta chanson des noces¹, et l'as-tu bien chantée, ô funèbre ivrogne ?=

1. « Brinde i novi » (Toast aux jeunes mariés), pour le mariage du félibre Alphonse Michel (Anfos Miquèu).

141. AU RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE GRENOBLE¹

Monsieur le Recteur,

J'adressai, en Juillet 1866, à Son Excellence le Ministre une demande de changement de résidence, le séjour de Tournon pendant la saison froide devenant, par le voisinage du Rhône et les vents violents, dangereux pour ma santé qu'il a altérée. Je me vois, le terme des déplacements approchant, sans que le mien n'arrive, réduit à cette extrémité de recourir pour les mois d'hiver à un congé, que ne me permettent ni mes ressources ni la prévision qu'il se prolongerait au-delà de ce temps.

Dans le désir de prévenir cette extrémité si fâcheuse pour ma famille, (pour qui cependant ma santé est d'un plus grand intérêt encore,) je viens soumettre à votre sollicitude, Monsieur le Recteur, la demande d'aller exposer de vive voix au Ministère la requête qui, écrite, fut infructueuse, et vous prier, dans le cas où les derniers bulletins ne me laisseraient aucun espoir, de m'absenter, à cet effet, quelques jours après la rentrée des classes.

Je suis, Monsieur le Recteur,
 Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Étienne Mallarmé,
 professeur d'Anglais au Lycée,

Tournon, le [lundi] 8 Octobre 1866.

142. AU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence l'expression de ma reconnaissance pour l'arrêté par lequel Elle vient de m'appeler au Lycée de Besançon en qualité de chargé du cours d'Anglais².

Que Votre Excellence veuille croire que j'apporterai dans ces nouvelles fonctions le zèle et le dévouement avec lesquels

J'ai l'honneur d'être,
 Monsieur le Ministre,
 de Votre Excellence
 le très-humble et très-obéissant serviteur.

Étienne Mallarmé.

Tournon, le [dimanche] 28 Octobre 1866.

1. Marcel Courtade (1803-1873), agrégé de philosophie.

2. L'arrêté de nomination à Besançon est daté du 26 octobre.

143. À FRANÇOIS COPPÉE

[Besançon,] Mercredi, 5 Décembre 1866.

Mon cher ami,

Plus que jamais, il y a quelques minutes, j'étais accablé par la Province. La tête dans les mains, je m'attristais, quand des trompettes, éclatant à mes carreaux, me traversèrent et secouèrent de mes yeux une vieille larme, amassée par bien des heures ordinaires, de tracas étrangers à l'Angoisse, de bêtise. Votre cher volume¹ m'apparut sur la table, et je profite de sa charmante invitation à sortir de ma torpeur par une causerie avec son poète, et à me laisser aller aussi, n'est-ce pas ? à mon émotion près de l'ami que je sens en vous ?

Je ne suis plus à Tournon, mais à Besançon, ancienne ville de guerre et de religion, sombre, prisonnière. Voici de cela un mois. Peut-être m'en féliciterai-je ? Jusqu'ici je souffre beaucoup, remis à peine des ennuis d'un si lointain déménagement, d'une installation, des innombrables *visites* qu'il m'a fallu faire à des sots, pour ne pas m'aliéner au premier jour les chefs qui me surveillent comme un homme douteux. (Je vous apprendrai, d'ici à quelques jours, comment j'ai dû quitter Tournon.) Mon Dieu, que de tourments pour gagner sa vie ! et encore si on la gagnait ! Quels métiers notre société inflige à ses Poètes ! — Vous le savez, cher ami, et c'est pourquoi je me plains à vous.

Sans dire que je souffre chez moi ! je n'ai encore que la moitié de mon appartement, et ne vivrai que quand j'aurai ma chambre à moi, seule, pleine de ma pensée, les carreaux bombés par les Rêves intérieurs comme les tiroirs de pierres précieuses d'un riche meuble, les tapisseries tombant à plis connus. J'aurais envie, même pour vous écrire cette lettre, de faire quelques vers dans le corridor provisoire que j'habite, comme on brûle une cassolette — ou d'attendre une année, que ma solitude se soit recomposée entre ses murs. Ah ! le miroir ancien du Silence est brisé !

Ces quelques lignes seront défaites comme mon décor. Du reste, votre livre est encore trop mêlé à ma vie, et je suis trop voluptueux, (surtout parmi le malaise où je me sens,) pour faire d'un bonheur intime un article. Est-il même nécessaire de vous dire *qu'il est selon tout mon être ?* Le *Lys* est une des plus magnifiques minutes que m'ait accordées la Poésie. *Ferrum est quod amant*, encore. Je crois que c'est bien là *vous*. Une si nette pureté que toutes les autres émotions que susciterait le poème — profondeur, richesse, par exemple — loin de s'émaner séparément en l'esprit, concourent encore à cette pureté, arrêtée, unique, — et que rien ne rayonne comme autour de l'œuvre des gens qui pensent à côté, ni même ne s'extravase en cadre, mais se fige en le contour coupé là où il cesse d'être. (Selon moi, il n'y a pas d'autre Poésie maintenant.) Le hasard n'entame pas un vers, c'est la grande chose. Nous avons, plusieurs, atteint cela, et je crois que, les

1. *Le Reliquaire*, Lemerre, 1866. Envoi : « À Stéphane Mallarmé, / au cher éloigné, / son très sympathique, / François Coppée ».

lignes si parfaitement délimitées, ce à quoi nous devons viser surtout est que, dans le poème, les mots — qui déjà sont assez eux pour ne plus recevoir d'impression du dehors — se reflètent les uns sur les autres jusqu'à paraître ne plus avoir leur couleur propre, mais n'être que les transitions d'une gamme¹. Sans qu'il y ait d'espace entre eux, et quoiqu'ils se touchent à merveille, je crois que quelquefois vos mots vivent un peu trop de leur propre vie comme les pierreries d'une mosaïque de bijoux. Puisque je fais le pédant, je vous dirai que j'aime moins vos grandes pièces que les courtes — parce que vous y avez un peu le ton d'Hugo, qui ne me semble pas vous appartenir. (Mais je pense que vous avez dû les faire comme études?) Votre vraie confraternité serait avec Mendès, si vous n'étiez parfaitement Coppée, dont les vers s'amalgament si bien, de loin, pour moi, avec la figure de camée, et avec le nom qui s'inscrirait sur une lame d'épée, et plierait avec elle.

Pardonnez-moi de vous parler mal et vaguement. En une soirée de conversation sur n'importe quoi (et plutôt sur n'importe quoi que sur notre art, car je vous le répète, c'est à l'homme que s'unissent vos vers, en moi,) nous en dirions beaucoup plus ! D'autant mieux que j'ai horreur des lettres, et les crayonne le plus salement possible pour en dégoûter mes amis. Cependant, je ne vous charge de serremments de main pour personne parce que je compte passer ce mois d'attente à écrire une lettre de nouvel an à chacun de nos amis, et j'ai commencé par la vôtre. — Dites seulement à Villiers, qui recevra, par la nouvelle de mon changement de résidence, le mot de mon long silence, que mes premières pages seront à lui. Puisque le nom de Glazer² se mêle à votre livre, serrez la main de ce bon Glazer, que je n'oublie pas. (À Catulle, dites que je suis mort, sa conscience se tranquilliserà.) Enfin, ne vous oubliez pas *et aimez-vous*

de la part de *vous*

Stéphane Mallarmé.

= J'ose à peine me rappeler au bon souvenir de votre excellente famille ?
= J'oubliais : mon adresse est : Rue de Poithune, 36, à Besançon. =

144. À PAUL VERLAINE

Besançon, le [jeudi] 20 Décembre 1866.

Monsieur et cher poète,

Permettez moi de voir dans l'attention exquise que vous avez eue de m'envoyer votre volume³ sans me connaître, autant qu'une sympathie littéraire, le pressentiment mystérieux d'une amitié ignorée. Vous êtes venu ~~le premier~~ au-devant ~~de mon~~ d'un vœu de vous presser la main, que j'avais

1. C'est la définition de la poésie « Musicienne du silence » (« Sainte »).

2. Le poète hongrois Emmanuel Glaser, né en 1836, ami de Coppée et de Mendès. Il est, dans *Le Reliquaire*, le dédicataire de « L'Horoscope ».

3. *Poèmes saturniens*, publiés chez Lemerre le 20 octobre, bien qu'ils portent le millésime de 1867.

formé après la lecture de vos vers, dans le *Parnasse*¹. Je vous remercie doublement, — et bien plus ! car ces *poèmes saturniens* m'ont sauvé, pendant quelques jours de l'ineptie où me tiennent les tracas d'une installation, et relevé des hontes de la réalité.

Ce n'est donc plus à Tournon que votre livre m'a trouvé, mais à Besançon, au milieu des cadres retournés, des meubles brisés, des malles, — des visites, (nécessaires pour obtenir de la tranquillité de ceux de qui dépend mon sort et mon travail). Je me sens si fatigué, n'ayant pas encore une chambre, meublée de ma Pensée, mais vivant dans un corridor, que je préférerais les dernières luttes à celle d'écrire une lettre. Il me semble alors que je croise le fer avec un ennemi, tant je souffre de paraître tel que je suis à présent. Permettez moi donc de laisser mon esprit dans sa gaine amassée de toiles d'araignées et de poussière, et ne m'en veuillez pas de la torpeur de mes phrases.

Pour continuer des comparaisons spadassines (pardon ! mais voilà plus d'un mois que je n'ai fait une comparaison !) je vous dirai avec quel bonheur j'ai vu que de toutes les vieilles formes, semblables à des favorites usées, que les poètes héritent les uns des autres, vous ~~avez fait~~ avez cru devoir commencer par forger un métal vierge et neuf, de belles lames, ~~bien~~ à vous, plutôt que de continuer à fouiller les ciselures effacées, laissant leur ancien et vague aspect aux choses. Vous vous êtes fait maintenant des armes, que vous serez libre ~~d'enrichir~~ d'approfondir, (elles ont parfois un peu cet air d'audace qui ne sied si bien qu'à un premier volume. Mais ~~e'~~ votre livre est dans toute sa beauté et l'acception romantique, un premier volume, et qui m'a fait, bien des soirées, regretter ma vanité de ne livrer mon œuvre qu'à la fois, parfait, et quand je ne pourrai plus que décroître. Et, de plus, j'aimerais tant à échanger contre votre offre autre chose que cette misérable lettre banale à la quelle je n'appose ma signature que pour trouver encore une fois un prétexte à vous presser la main, bien du fond de mon cœur, (et *amicalement*, vous l'acceptez ?) en attendant une bonne causerie, dans un meilleur temps, — qui sera déjà meilleur, fussé-je même condamné pour toujours, à ma bêtise actuelle, par cela seulement que je vous verrai ! À présent je n'aurais que le courage de vous réciter tous les vers que je sais par cœur des *Poèmes saturniens*, aimant mieux, tant je suis ~~peu en~~ hors de moi encore, me suspendre à la volupté qu'ils me donnent, que de l'expliquer.

Vous aurez, après mon travail de cet hiver, une vraie lettre, et, jusque là, vous vivrez autour de moi comme mes amis absents ?

Votre tout dévoué

Stéphane Mallarmé.

Rue de Poithune, 36, à Besançon.

1. La contribution de Verlaine avait paru dans la neuvième livraison, le 28 avril.

145. À ARMAND RENAUD

Besançon, le [jeudi] 20 Décembre 1866.
Rue de Poithune, 36.

Mon cher Armand,

Je vous écris tant de lettres imaginaires en me promenant, seul, — je cause si souvent mentalement avec vous dans ma chambre qu’emplit votre chère présence plus encore que votre portrait, suspendu au mur, que non seulement je juge de la dernière inutilité de vous écrire, mais même j’aurais peur, en mettant entre nous la réalité de la poste et l’intervalle d’une lettre, de faire s’évanouir votre fantôme. Toutefois, comme vous existez cependant, paraît-il, autre part, et peut-être ne devinez pas mes attentions, je me décide à prendre un papier, mais pas de plume ! D’autant mieux, cher ami, que j’ai à vous remercier de tout mon cœur, vous êtes aussi de ceux sur lesquels l’absence n’a pas de prise, je l’ai su par les recommandations que vous aviez eu la bonté de faire, en mon nom, à un chef du Ministère de l’Instruction, de votre connaissance.

Je ne vous dis pas combien nous en avons été touchés — j’aime mieux, pour me confondre davantage avec vous, vous écrire que cela m’a paru naturel !

Nous voici donc à Besançon, je puis dire un peu grâce à vous. Le grand bénéfice jusqu’ici est d’avoir quitté Tournon, car, monétairement, je suis à peu près dans les mêmes conditions, et, quant au temps que je dois au Lycée, mes journées sont déplorablement morcelées, même le Jeudi et le Dimanche. Enfin, j’essaierai, à force de ruse, de remédier à tout cela, car j’ai besoin de longues heures de rêverie, condition absolue de mon travail, et exigence en faveur de laquelle je vous demande de ne pas considérer ce billet, écrit au milieu des tracas, de la poussière, et de l’ineptie d’une installation, comme une vraie lettre. *Je ne me suis pas encore retrouvé spirituellement.* — Sous l’autre rapport, celui de l’argent, mon déplacement m’a entièrement ruiné, et je voudrais bien que cet ennui-là ne s’ajoutât pas, pour entraver mon travail de l’hiver, au précédent. Je vous demanderai donc de vouloir bien prier Monsieur Lebourgeois¹, (à qui, du reste, je compte écrire un mot de remerciement,) d’appuyer au ministère une prière d’allocation de frais de voyage que j’envoie par voie administrative, mais dont je joins à votre lettre un double que vous auriez l’amabilité de lui remettre — *dans le cas, toutefois, où cela ne vous embarrasserait en rien*, cher ami !

La tête, plus que le papier et le temps, me manque pour vous parler de notre Art. J’ai infiniment travaillé cet été, à moi d’abord, en créant, par la plus belle synthèse, un monde dont je suis le Dieu, — et à un Œuvre qui en résultera, pur et magnifique, je l’espère. *Hérodiade*, que je n’abandonne pas, mais à l’exécution duquel j’accorde plus de temps, sera une des colonnes torsées, splendides et salomoniques, de ce Temple. Je m’assigne

1. Henri Lebourgeois (1832-1918), sous-chef de bureau au ministère (Bureau du personnel enseignant), ami d’Armand Renaud.

vingt ans, pour l'achever, et le reste de ma vie sera voué à une Esthétique de la Poésie. Tout est ébauché, je n'ai plus que la place de certains poèmes intérieurs à trouver, ce qui est fatal et mathématique. Ma vie entière a son *idée*, et toutes mes minutes y concourent. Je compte publier le tout d'un bloc, et ne détacher des fragments, auparavant, que pour mes intimes amis, comme vous, mon cher Armand? Quand vous lirai-je les premiers? (Je travaille, du reste, à tous à la fois.) Ah! si j'avais assez d'argent pour aller à Paris aux prochaines Vacances! Que de bonnes heures nous passerions. Mais il faudra bien que nous nous voyions, — dussiez-vous aller en Suisse pour passer par Besançon. Adieu, jusque-là, mon cher Armand, je vous souhaite une année de paix, sinon de bonheur, et vous aime.

Votre

Stéphane Mallarmé

146. À HENRI CAZALIS

Besançon, le [lundi] 31 Décembre 1866.

Rue de Poithune 36.

Mon cher Henri,

Il ne sera pas dit que nous ayons commencé l'année sans nous embrasser. J'ai tant souffert depuis deux mois, — tant souffert de tracas d'argent et de la poussière, dans une installation qui n'est pas encore terminée, l'appartement n'ayant été libre que successivement (je n'aurai une chambre à moi que dans quinze jours!) — tant souffert d'un morcellement désolant de mes heures par le Lycée, au point que je n'ai plus les royales journées du Jeudi et du Dimanche — que je ne me suis plus senti moi-même, et me suis abandonné, — jusqu'à l'heure où je commencerai un poème dans ma chambre recomposée, — à la saleté désespérante des choses, parmi les meubles brisés.

Tu ne croiras donc pas une minute, ami et frère, que je t'oublie? Non, tu es toujours près de nous. J'écrirais les plus charmantes lettres de ce que nous disons chaque soir de toi, et les plus magnifiques volumes de ce que je pense de toi. Tu es toujours si présent à chacune de mes conceptions et de mes actions, que je crains de rompre le charme en t'écrivant, et de ne plus pouvoir, la lettre faite, te marmotter toutes les paroles que je te glisse à l'oreille dans le silence de ma solitude. Comprends-moi, cher ami, et pardonne-moi, ou, plutôt, ne me pardonne même pas.

Mais toi, — qui as une chambre, heureux mortel, avec laquelle, du reste, la mienne, très-savante, bien que payée par des gros sous, hélas! rivalisera — écris-moi, parle-moi d'Ettie; presse sa chère main de notre part. Tous nos vœux de santé et de paix, les deux seules choses nécessaires aux poètes, et aux amants, partage-les avec elle. Marie vous embrasse — en sœur, moi, en frère — Geneviève, en espoir de petite fille. J'écrirai à Madame Yapp, et à toi, une des premières lettres datées de ma chambre.

Ton

Stéphane

147. AU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Monsieur le Ministre,

Je n'ai pas cru devoir, lors de l'arrêté du 28 Octobre 1866 qui, de chargé de Cours d'Anglais au Lycée de Tournon, m'appela avec les mêmes fonctions au Lycée de Besançon, faire suivre immédiatement les remerciements que j'adressai à Votre Excellence de la demande d'une allocation de frais de déplacement, devenue, cependant, dès lors, très-pressante par les dépenses extraordinaires qu'entraînait mon changement un mois après la rentrée des classes, lorsque tous mes engagements étaient pris pour l'année.

Je viens, après quelque temps passé dans ma nouvelle résidence, soumettre à Votre Excellence les motifs qui s'ajoutent à ce premier pour me faire persévérer dans la pensée d'une demande : à savoir que, les professeurs de Langues ne touchant que la moitié de l'éventuel, mon traitement intrinsèque reste le même qu'à Tournon, à la différence près d'une légère somme (dépassée de beaucoup par l'augmentation des dépenses de la vie à Besançon,) et que me donnaient, du reste, les heures supplémentaires de mon premier poste.

Je vous demanderai donc, Monsieur le Ministre, dans ces circonstances d'une difficulté exceptionnelle, de vouloir bien, avec l'indemnité pour l'interruption obligée qu'a subie mon traitement du 31 Octobre au 5 Novembre 1866, m'accorder une allocation pour frais de déplacement, si onéreux quand on voyage avec une famille¹.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Ministre,

De Votre Excellence

Le très-humble et très-obéissant serviteur.

Étienne Mallarmé

Besançon, le [samedi] 12 Janvier 1867.

148. À JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

Besançon, Mercredi 7 Mars [1867].

Mon cher ami,

Le temps passe avec une rapidité vertigineuse, quand on est possédé par une Idée fixe, et, maintenant que je travaille plus que jamais, je suis dans ce cas.

1. La réponse négative du ministre, en date du 21 février 1867, était assortie des précisions suivantes : « Les indemnités de cette nature [pour frais de déplacement] sont réservées pour les fonctionnaires qui ont reçu une autre destination dans l'intérêt seul du service. Or, si vous avez été changé de résidence c'est parce qu'au Lycée de Tournon, vos publications avaient éveillé les susceptibilités d'un certain nombre de familles et que votre éloignement était vivement demandé. [...] Je saisis cette occasion pour vous engager à être plus circonspect à l'avenir ; si de nouvelles plaintes m'étaient adressées au sujet des poésies que vous publiez, il me serait difficile de vous maintenir dans des fonctions d'enseignement. »

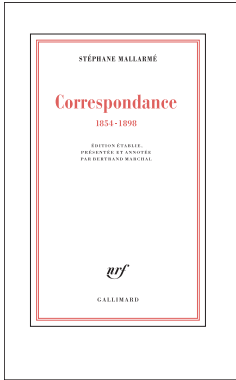
STÉPHANE MALLARMÉ

Correspondance

1854-1898

Le monde est fait pour aboutir à un beau livre, parfois à un beau vers : « nuit, désespoir et pierreries », « solitude, récif, étoile ». Pour cela, il fallait reprendre à la musique son bien, suggérer, voilà le rêve. Toute la poésie d'une vie est enfermée en un court volume. Les poèmes, denses jusqu'à l'hermétisme, que l'on sait maintenant décrypter, enferment le sens du monde, ou plutôt le suggèrent.

Dans ces lettres pour la première fois réunies en entier, on trouvera l'histoire toute simple d'un homme qui a écrit « mon incompetence, je l'exhibe, sur autre chose que l'absolu ». À ses amis, il lui est arrivé de révéler le sens de sa recherche, de commenter certains poèmes, de montrer toutes les facettes de son esprit. C'est dans l'espoir de recueillir ces confidences qu'on lit ces lettres. Elles constituent un extraordinaire document sur les réseaux de sociabilité littéraire, en même temps que le meilleur démenti des clichés qui ont encore cours sur la solitude d'un poète résolument hors du monde. Car cette correspondance peut se lire comme une autobiographie poétique, intellectuelle autant que quotidienne. Le poète s'y fait homme du monde en sacrifiant à l'activité épistolaire. Ce faisant, celle-ci témoigne de l'évolution de l'esthétique de Mallarmé et nous fait pénétrer dans les coulisses de l'œuvre où nous découvrirons, parmi d'autres secrets, le principe de fabrication de « L'Azur » ou la genèse du sonnet en -ix. L'humour n'est pas en reste puisque le motif récurrent ici est l'horreur des lettres : Mallarmé écrit une lettre pour dire qu'il n'écrit pas de lettre. Au terme d'une correspondance qui compte plus de trois mille pièces, Mallarmé peut ainsi signer : « Celui qui n'écrit pas de lettres ».



Correspondance 1854-1898
Stéphane Mallarmé

Cette édition électronique du livre
Correspondance 1854-1898 de Stéphane Mallarmé
a été réalisée le 15 mars 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072826412 – Numéro d'édition : 343072).
Code Sodis : U21715 – ISBN: 9782072826429.
Numéro d'édition : 343073.